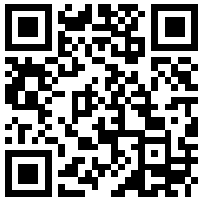
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

12943
40728
Digitized by Google

ATELIERS DE RELIURE
REGISTRES
H^ni SELE
ANVERS
RUE DE LA CORNE 12

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— VINGT-CINQUIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. VII

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45

1893

Digitized by Google

Digitized by Google

LA FORMULE DE LA JUSTICE

ET SON APPLICATION DANS LA SOCIÉTÉ ET DANS L'ÉTAT (1)

M. Herbert Spencer est sans contredit un des penseurs les plus vigoureux et les plus profonds de notre temps. A la différence de la plupart de ses compatriotes, il pousse aussi loin la faculté de l'abstraction et celle de la généralisation que le don de l'observation empirique. C'était bien d'un génie de cette trempe qu'il fallait attendre la synthèse des doctrines évolutionnistes. Si ces deux mots ne hurlaient de se voir accouplés, nous l'appellerions volontiers le métaphysicien du positivisme.

Car, à la différence de Comte, qui interdit à la science, comme stérile, toute recherche sur l'origine des êtres, il fait de cette recherche une de ses préoccupations principales, et ne l'arrête qu'au point extrême où toute lumière fait défaut. Nul n'a reculé plus loin les limites du terrain de la science et n'a mieux marqué le point où commence l'inconnaissable, et le domaine réservé à la foi.

Jamais Herbert Spencer n'a allié plus étroitement la méthode déductive à l'inductive, et les procédés des sciences mathématiques à ceux des sciences naturelles, que dans son dernier ouvrage, *Justice*. Jamais non plus son exposition n'a été plus sèche. Plus ombre de sensibilité, plus d'éclairs d'en-

(1) HERBERT SPENCER, *Justice*. Traduit par E. Castelot, ancien consul de Belgique. Un volume in-8°. Paris, Guillaumin et Cie, 1893.

Digitized by Google

thousiasme comme dans ses premières productions. Certains chapitres ont l'aridité et la précision de théorèmes de géométrie.

Après avoir déduit inductivement, de l'observation des phénomènes de la vie sociale, la formule de la justice, il l'établit par le raisonnement logique, et en déduit les applications aux relations des citoyens entre eux, et à celles de l'État avec les citoyens.

M. Herbert Spencer définit la *Justice :* le rapport normal qui existe entre la conduite d'un être et les résultats de cette conduite au point de vue de son bonheur et de sa prospérité.

Remarquons qu'il se sert du mot *être* et non du mot homme. La justice, comme la morale, est antérieure à l'humanité. A l'exception des types tout à fait inférieurs, chez qui la vie est à peu près végétative ou mécanique, l'animal a une conduite, il agit en vue d'une série de buts à atteindre. Cette conduite peut être bonne ou mauvaise. Au point de vue de l'individu isolé, la conduite la plus parfaite est celle qui assure le mieux sa conservation et son bien-être. Voilà l'égoïsme pur.

Mais l'individu ne veut pas seulement sa propre conservation. Il veut se perpétuer en procréant des êtres semblables à lui. Le premier pas de l'être vers l'altruisme, c'est l'habitude qu'il prend d'instinct de postposer pendant un certain temps le soin de sa conservation individuelle à celle de sa progéniture, incapable d'y pourvoir elle-même.

De là ces deux règles, qui résument toute la morale de l'animal vivant en famille étroite :

1° L'animal adulte doit jouir d'avantages proportionnés à ses mérites, c'est-à-dire à son intelligence, à ses qualités physiques et à l'usage qu'il en fait ;

2° L'animal en bas âge doit jouir d'avantages proportionnés à sa faiblesse et à son impuissance.

Chez les animaux vivant en société, on constate les rudiments d'une justice sociale en même temps que ceux d'une éthique. Pour jouir des avantages de la vie grégaire : plaisir de se trouver avec des congénères, sécurité plus grande, etc., ils doivent accepter la limitation de leur sphère d'action par celle

Digitized by Google

de leurs compagnons. A la liberté absolue dans l'emploi des facultés succède alors l'égale liberté.

Chez beaucoup d'animaux vivant en bandes ou en troupeaux, cette loi de justice sociale a pour sanction des représailles de la collectivité contre les agresseurs. On a vu souvent des corneilles plumer et mettre à mort celles d'entre elles qui molestent les autres. Le corbeau qui dérobe les matériaux du nid d'autrui, voit le sien détruit par les autres membres de l'association.

Quelquefois, les animaux s'élèvent au-dessus de la simple justice jusqu'à la bienfaisance et même l'héroïsme. On cite l'exemple d'un pélican et d'un coq, aveugles l'un et l'autre, largement nourris par des congénères valides. Bresner raconte l'histoire d'un vieux babouin, bravant une meute de chiens pour porter secours à un jeune individu de sa troupe. Nous renvoyons, pour d'autres cas semblables, au chapitre consacré par Darwin au sens moral chez les animaux, dans sa *Descendance de l'homme*.

Chez les différentes races humaines, il y a un rapport de plus en plus normal entre la conduite de chaque individu et ses conséquences au point de vue de la longévité et du bonheur de celui-ci. Avec le type social, le sentiment de la justice s'élève et se raffine.

C'est d'abord la crainte des représailles qui empêche chaque individu d'empiéter sur la sphère d'action des autres. Puis, c'est la crainte de la réprobation publique, celle des châtiments légaux et de la vengeance divine. Plus tard encore, les progrès de la culture intellectuelle et morale, le raffinement des instincts, les bonnes habitudes acquises par l'éducation et l'hérédité, la paix succédant à la guerre comme état normal de la société, développent chez les hommes la sympathie mutuelle; l'égoïsme, devenu plus éclairé, se concilie de plus en plus avec l'altruisme, et l'on conforme sa conduite à la justice par une inclination naturelle. Le devoir se confond alors avec le plaisir comme la justice avec l'utilité, et l'on s'achemine vers cet état édénique qu'Herbert Spencer entrevoit, comme les philosophes optimistes du XVIIIe siècle, au dernier stade de l'évolution sociale.

Digitized by Google

M. Spencer distingue nettement entre le sentiment et la notion de la justice. Le sentiment existe, grossier et vague d'abord, puis défini et épuré, non seulement chez l'homme primitif, mais chez les animaux supérieurs. Chez certaines peuplades sauvages, il a presque le même caractère que chez les animaux vivant en troupes. Dans les sociétés organisées militairement, comme les cités antiques, la justice est fréquemment sacrifiée à la nécessité d'agir avec promptitude et vigueur contre l'ennemi du dehors, soit pour la défense, soit pour l'agression et la conquête. Entre deux groupes ainsi organisés, il n'y a point de rapports de justice, et c'est l'égoïsme collectif qui devient le guide de la conduite réciproque.

A mesure qu'une société se rapproche du type industriel, elle devient plus respectueuse de la liberté d'action de ses membres, et plus portée à se conformer à la justice dans ses rapports avec les autres groupes sociaux.

L'idée nette, la notion de la justice, ne se forme et ne se développe que par une longue série d'expériences et dans un état social déjà avancé.

Cette notion, la religion et la philosophie la réduisent en formules. Celle que propose M. Herbert Spencer est basée à la fois sur le raisonnement et sur l'observation des faits. Elle dérive de la loi primaire, qui veut que chacun recueille les avantages et les inconvénients qui découlent de sa propre nature. Par conséquent, nul ne peut détruire ce rapport nécessaire en restreignant la liberté d'action d'un autre, et tout homme doit être libre d'agir à son gré, pourvu qu'il n'enfreigne pas la liberté égale de n'importe quel autre homme.

De cette loi d'égale liberté résultent toutes les inégalités sociales, qui sont par conséquent légitimes, et tous les droits naturels de l'homme. M. Herbert Spencer en reconnaît neuf principaux :

Le droit à l'intégrité physique,
Le droit à la liberté de se mouvoir et de se déplacer,
Le droit à l'usage des milieux ambiants,
Le droit de propriété,

Digitized by Google

Le droit de donner et de léguer,
Le droit d'échanger et de contracter librement,
Le droit à la liberté du travail,
Le droit à la liberté des croyances et des cultes,
Le droit à la liberté de la parole et de la publication.

Sans être absolument conforme à celle de 1789, cette déclaration des droits s'en rapproche cependant par plus d'un point, de même que la formule de la justice, telle que la donne M. Spencer, est très voisine de celle du droit naturel énoncée par Kant. La philosophie politique du positiviste anglais est d'ailleurs la fille légitime de celle du XVIIIe siècle. Seulement, à la différence de sa mère, qui conclut à l'égalité par l'absorption de l'individu dans l'État, elle conclut à la liberté par la diminution de l'État au profit de l'individu.

Les droits naturels sont antérieurs et supérieurs à toute législation La loi, qui ne les a point créés, ne peut les abolir ni les restreindre sans iniquité. Les seuls cas où une limitation puisse être admise, c'est d'abord celui où l'exercice d'un de ces droits constituerait une infraction à la loi d'égale liberté. Ainsi, on ne peut tolérer qu'en vertu du droit de contracter librement, un homme se vende lui-même comme esclave. Certains droits peuvent être suspendus ou limités, lorsque cette mesure est commandée par la nécessité d'assurer la défense nationale et la distribution de la justice. L'État peut donc prélever sur les revenus des citoyens de quoi assurer ces deux services. Mais tout ce qui figure à d'autres titres dans le budget, par exemple les dépenses faites pour subventionner les cultes, pour encourager les arts, pour rendre à certaines classes de citoyens des services gratuits, ou rémunérés au-dessous du prix de revient, constitue un acte d'agression et de déprédation, un attentat à la propriété et par conséquent à la liberté.

Dans l'intérêt de la défense nationale, l'État peut et doit former et discipliner des soldats. Il doit s'abstenir, au contraire, de chercher à former et à discipliner les citoyens en vue d'un idéal uniforme et obligatoire. C'est à eux de s'adapter eux-mêmes à l'état social et d'y adapter leurs enfants. Ils s'en

Digitized by Google

acquitteront mieux qu'un agrégat de politiciens pour la plupart médiocres, élus par des électeurs pour la plupart ignorants. C'est, du reste, le seul moyen d'obtenir l'infinie diversité d'aptitudes exigée par l'infinie diversité des fonctions.

M. Herbert Spencer comprend le sol parmi les milieux dont l'usage est commun à tous les hommes. Les collectivistes auraient tort de voir là une concession à leurs prétentions. Il ne s'agit, dans la pensée de M. Spencer, que de la surface brute, en friche, à l'exclusion de toutes les améliorations qui y ont été apportées par l'homme, de tout le travail et de tout le capital qui y a été incorporé, et qui constitue la presque totalité de sa valeur échangeable. C'est, on le voit, la théorie d'Adam Smith et de son école. Lors donc que, faisant usage de son droit primitif de propriété, la collectivité exproprie un possesseur du sol, elle lui doit une forte indemnité. Sous aucun prétexte, elle ne doit exproprier les possesseurs actuels, même en les indemnisant, pour nationaliser des terres ou des mines, afin de les mettre à la disposition des travailleurs. Ce serait revenir à une forme barbare et défectueuse de la propriété. L'usage collectif ou alternatif du sol suppose un état de civilisation peu avancé. La tenure féodale, concédée par le souverain à la condition du service militaire, marque déjà un progrès. Mais la propriété individuelle est la forme parfaite et définitive de la possession du sol. Au fur et à mesure de la civilisation et de la complication de l'organisation sociale, la propriété tend à s'individualiser de plus en plus.

M. Herbert Spencer ne reconnaît d'autres droits naturels que ceux que nous venons d'énumérer après lui. Ce que l'on appelle communément *droits politiques* ne sont que des garanties propres à assurer le fonctionnement efficace du rouage qui contrôle et maintient l'exercice des droits naturels. L'expérience a démontré que là où les citoyens participent au pouvoir politique, leur droit à la vie, à la liberté, à la propriété est mieux défendu qu'ailleurs. Les droits sont des fins, le suffrage n'est qu'un moyen, relativement utile, mais non indispensable ni toujours efficace.

De ce que les droits individuels sont souvent violés lorsque

Digitized by Google

le pouvoir est aux mains d'un seul ou de quelques-uns, il ne faudrait pas conclure qu'ils soient nécessairement respectés lorsqu'il est aux mains de tous. En France, le suffrage universel n'a allégé ni le despotisme, bureaucratique ni les charges budgétaires. Aux États-Unis, il n'empêche pas les municipalités de taxer les citoyens d'une façon disproportionnée aux services qu'on leur rend, ni de s'ingérer par la réglementation dans la vie privée ; il n'empêche pas le protectionnisme de vider la poche du public en général pour remplir celle d'un certain nombre d'industriels et d'ouvriers. Dans certains États, il ne protège pas même la vie des hommes, et n'empêche pas les agents de l'autorité d'être massacrés s'ils essayent de faire leur devoir.

M. Herbert Spencer n'insiste pas assez peut-être sur le vice radical de suffrage universel, qui attribue une part égale de pouvoir aux individus, sans tenir compte de l'extrême inégalité de leurs facultés et de leur responsabilité. Il va donc directement à l'encontre de la loi primaire de la justice. Le vote du terrassier, du fileur, du balayeur de rue, qui ne savent pas ce que c'est qu'une loi, un ministre, un gouvernement, pèse autant dans la balance que celui de l'industriel qui emploie trois mille ouvriers, de l'armateur dont les flottes parcourent les deux hémisphères, de l'économiste qui a passé sa vie entière à étudier les causes de la prospérité des nations, du général qui défend l'indépendance de la nation et l'intégrité de son territoire. C'est là manifestement une égalité inique.

On objecte que l'élite sociale exerce toujours sur le reste du corps électoral une influence considérable. Malheureusement, la supériorité intellectuelle, l'intégrité, l'expérience, l'entente des affaires, n'ont que peu d'empire sur les masses. Ces qualités excitent plutôt leurs défiances. Au contraire, elles se laissent mener par la richesse, l'intrigue et l'audace. C'est ainsi qu'aux États-Unis le suffrage universel a été exploité par une oligarchie de capitalistes et de faiseurs d'affaires, qui ont détourné à leur profit une partie de la fortune nationale par l'établissement d'un protectionnisme éhonté. Et en France, n'a-t-on pas vu ce même suffrage universel abdiquer entre les mains d'un

Digitized by Google

César médiocre toutes les libertés de l'individu, depuis le droit à l'intégrité de sa personne jusqu'à celui d'exprimer ses opinions?

Le suffrage universel doit aboutir naturellement à la tyrannie d'une majorité d'ouvriers, de petits artisans, de prolétaires, ignorants et grossiers, qui spolieront et opprimeront systématiquement les classes supérieures, entraveront toutes les libertés, organiseront à leur profit des services gratuits, défrayés au moyen d'impôts qui ne les atteindront pas eux-mêmes, et supprimeront plus complètement les droits naturels et le libre exercice des facultés que ne l'a jamais fait l'autocratie la plus absolue ou l'oligarchie la plus tyrannique.

Où est le remède? M. Spencer recommande la représentation des intérêts, mais sans donner de formule précise.

Le suffrage universel n'est pas étranger au mouvement de recul qui s'est produit depuis un quart de siècle dans l'évolution lente, mais sûre — à ce qu'on pouvait croire — des sociétés humaines vers un régime de plus en plus libéral, de plus en plus respectueux des droits de l'individu.

Un autre facteur de ce recul, c'est, dit M Spencer, « le réveil de l'esprit militaire, réveil qui chez nous est la conséquence de son énorme développement sur le continent, et il y a été remis en honneur pour la seconde fois par la famille Bonaparte, ce suprême fléau des temps modernes ».

M. Herbert Spencer nous paraît obéir ici à un préjugé anglais. La responsabilité du Napoléonide devant l'histoire est assez lourde sans qu'on l'aggrave injustement. L'organisation qu'il s'efforça de donner à la France fut précisément un compromis entre le type militaire et le type industriel. Sa politique économique fut toujours très libérale, et c'est de sa chute que date le divorce de la France avec le libre-échange et son retour au protectionnisme.

Il serait plus vrai de dire que l'aggravation des charges militaires, la formation d'armées de millions d'hommes, l'ingérence croissante de l'État dans la vie privée des citoyens, l'écrasement des classes moyennes par l'impôt, et la sollicitude des politiciens pour une seule classe sociale, datent des trois

Digitized by Google

guerres d'invasion et de conquêtes faites par l'Allemagne au Danemarck, aux confédérés austro-allemands et à la France.

On pourrait relever dans *Justice* des passages où l'auteur s'est écarté de la stricte impartialité scientifique pour céder à des considérations *a priori*. Il défend sa thèse avec un excès d'habileté, empruntant, suivant les besoins du moment, ses arguments, tantôt à la biologie et à l'histoire, tantôt à la logique pure. Dans son aversion systématique pour l'ingérence gouvernementale, il voudrait la bannir dès maintenant des terrains où elle devra continuer de s'exercer jusqu'au jour où l'humanité tout entière obéira aux inspirations de l'altruisme raisonné. Pour mesurer le niveau moral de la société, il se règle trop sur les hauts sommets, oubliant que beaucoup de nos contemporains en sont encore à l'éthique de l'âge de la pierre. Son admiration pour le type industriel en matière d'organisation sociale est peut-être excessive. Devenu exclusif, il ferait succéder simplement le règne de l'habileté à celui de la force. Serait-ce au profit de la justice et de la liberté? Et n'arriverait-on pas à regretter une organisation mixte, où la possibilité d'une agression du dehors oblige les citoyens à s'élever parfois au-dessus du culte de l'intérêt et du bien-être? Trop de militarisme est certainement un mal; mais un peu de militarisme, adouci par le progrès des mœurs, est peut-être un bien, car il entretient le sentiment de l'abnégation et celui de l'honneur.

Justice n'en est pas moins un livre de haute valeur, et, en le publiant, M. Herbert Spencer a rendu un immense service à la cause de la civilisation et de la liberté. Ce cri d'alarme, poussé par une voix qui a tant d'autorité, ramènera sans doute quelques égarés et remuera l'apathie de beaucoup d'indifférents. Un peu partout, la liberté est mise en péril par les tendances arbitrairement égalitaires de la démocratie, par les envahissements de l'État omniscient et omniprésent, par les doctrines pseudo-scientifiques du socialisme de la chaire et par les revendications violentes du parti ouvrier. Sous la pression de l'engouement public, les municipalités, qu'envahissent les mandataires des associations populaires, les parlements, en-

Digitized by Google

combrés d'avocats, légiférent avec une véritable frénésie. Depuis quelques années, nos fabricants de lois et de règlements réaliseraient de beaux bénéfices s'ils travaillaient à la pièce et non au mois. L'État et la commune s'interposent de plus en plus entre le patron et l'ouvrier, entre le père et l'enfant, entre le producteur et le consommateur. La réglementation du travail entrave le droit de contracter ; le protectionnisme, le droit d'échanger ; l'impôt excessif, le droit de propriété. Non seulement le nombre des fonctionnaires augmente constamment, mais leur qualité tend à baisser, car partout où c'est possible on remplace le fonctionnaire spécial, entendu et expérimenté, par le fonctionnaire politique, qui n'a d'autres titres que ses opinions et ses relations. La réglementation, après la vie politique et la vie sociale, envahit la vie privée, et le jour n'est pas loin peut-être où, sous prétexte d'hygiène, on nous imposera un régime alimentaire et des vêtements d'une étoffe et d'une coupe déterminées.

Quel sera le dernier terme de cette évolution rétrograde, si rien ne vient entraver l'œuvre des politiciens et des sociologues qui veulent substituer leurs petites combinaisons artificielles et stériles à l'œuvre immense et féconde de la nature? Probablement un état social où le rapport entre la conduite de chacun et ses résultats serait complètement altéré. Les avantages accordés y seraient en raison inverse des mérites, et les individus doués de facultés supérieures ou de qualités utiles à la conservation et au bien-être seraient dépouillés du bénéfice de ces qualités et de ces facultés, au profit d'individus inférieurs.

En présence de cette situation, il est plus que temps pour les classes moyennes de sortir de leur indifférence ou de leur fausse sécurité, de suivre l'exemple de la démocratie socialiste et de s'organiser en vue de la lutte et de la propagande.

Mais les associations libérales? mais tant de ligues, d'unions, de sociétés, de comités et de sous-comités? Tout cela a été créé et conduit en vue de la guerre au clérical. C'est de la lutte pour la vie qu'il s'agit aujourd'hui, lutte sans merci, où le conservateur raisonnable sera peut-être l'allié de demain.

Dans cette organisation, où presque tout est à créer, il

Digitized by Google

importe qu'on sache bien que ce n'est pas dans l'intérêt de quelques personnes, mais pour le triomphe d'un principe que l'on combat, et que ce principe, c'est celui de l'égale liberté de tous. Ce qui énerve aujourd'hui la bourgeoisie, c'est l'habitude qu'elle a prise de se laisser dominer et guider par une oligarchie de notables. En province surtout, la direction des affaires, la désignation des candidats à tous les mandats politiques, la nomination à tous les emplois étaient aux mains d'un certain nombre de familles opulentes. Il y a quarante ans, cette aristocratie du coffre-fort était à peu près à la hauteur de la tâche et de la responsabilité qu'elle assumait : aujourd'hui, gangrénée par la poursuite effrénée du gain et des jouissances, par l'agiotage, par l'escroquerie, décimée par la déconfiture et la banqueroute, elle jette le discrédit sur la bourgeoisie tout entière. C'est aux classes moyennes, restées saines et devenant éclairées, à se dépouiller d'une certaine timidité, née d'une longue abdication de leur initiative, et à comprendre enfin qu'à s'enfermer trop étroitement dans la vie de famille et dans la besogne courante du gagne-pain, elles exposent la sécurité de leurs épargnes, l'avenir même de leur famille. Il faut donc aider et faciliter, au lieu de le contrarier, le travail naturel d'accession et d'élimination, qui fait monter incessamment dans les rangs de la bourgeoisie des éléments jeunes et vigoureux, et qui fait couler à fond les éléments usés, épuisés, devenus inutiles et nuisibles. Pour être la classe dirigeante, il faut être la classe qui mérite de diriger.

Alors, après le recul momentané auquel nous assistons, l'humanité pourra reprendre son évolution vers un état social où la liberté et les droits naturels seront de moins en moins menacés d'agression et de restrictions arbitraires.

Il nous reste à dire un mot de la traduction française de *Justice*, qui vient de paraître chez les éditeurs Guillaumin et Cie. Elle est due à un Belge, M. E. Castelot, dont les études sur les hommes d'État et les écrivains de l'Angleterre ont été publiées ici-même. C'était une tâche malaisée, et qui demandait à la fois de l'intelligence, des connaissances étendues, et

Digitized by Google

une certaine abnégation, que de pénétrer parfaitement une pensée, toujours précise, il est vrai, mais souvent abstraite et subtile, pour la rendre avec exactitude et clarté dans une autre langue. M. Castelot s'en est tiré avec un plein succès, et l'auteur de *Justice*, qui a l'habitude et le droit de ne pas se contenter aisément, sera sans doute pleinement satisfait de la façon dont son œuvre a été mise à la portée du public de langue française.

L. Van Keymeulen.

Digitized by Google

A PONTRÉSINA

I

I will smash my love! (1)

Dans la nuit, au travers de la cloison, il entendit un bruit de pas comme le va-et-vient d'une sentinelle ; puis un sanglot.

Ce fut le sanglot qui l'éveilla tout à fait.

I will smash my love! Il l'entendait maintenant bien distincte, cette phrase.

Dormait-il depuis longtemps? Il ne le pensait pas; les yeux largement ouverts à présent, il écoutait, et l'espèce de litanie se prolongeait tantôt comme un sermon d'une monotonie pédante : *I will smash my love!* tantôt plus éclatante avec des rages d'imprécations : *I ought to smash my love!* accompagnée de heurts sourds, comme si quelqu'un se frappait la poitrine.

Il venait d'arriver le soir même, étourdi encore d'une longue course sur les glaciers; on l'avait logé dans la dépendance de l'*Hôtel Steinbock*, et sans trop regarder où il était dans l'obscurité qu'il faisait déjà, il s'était couché et endormi aussitôt.

Il se souleva, les paupières lourdes de sommeil, et alluma la bougie. Deux heures à sa montre! Avait-il vraiment dormi quatre heures de suite, déjà!

Les pas se faisaient toujours entendre et la litanie aussi : *I will smash my love!* Qui pouvait bien être là, dans la

(1) Je veux écraser mon amour.

Digitized by Google

chambre à côté? Par delà la cloison, impossible de rien distinguer nettement; la voix semblait être celle d'une femme, mais les pas étaient certainement d'un homme.

Il se leva tout à fait, obsédé par la voix, alla vers la fenêtre, l'ouvrit et poussa les volets extérieurs.

La lune était au ciel, éclairant au loin la neige des cimes du piz Palü; dans la vallée restée dans l'ombre, des traînées d'un brouillard blanc s'avançaient lentement en stries d'une horizontalité parfaite : pas un bruit, pas un soupir, personne n'était là pour admirer cette nuit sereine.

Il fera beau aujourd'hui, se dit-il.

Tout à coup, le lamentable psaume reprit plus furieux : *I will smash my love!*

Il frissonna, ferma la fenêtre et se remit au lit.

Longtemps encore, il entendit les pas et la voix, puis la fatigue l'emporta.

II

Un rayon de lumière entré par les volets restés entr'ouverts l'éveilla brusquement. Son premier mouvement fut vers la fenêtre, qu'il ouvrit.

Oh! il n'y avait pas de danger ce jour-là, il faisait beau tout à fait. Tous les sommets resplendissaient au soleil levant avec des ombres mauves d'une pâleur de nacre. Seul, du côté de Saint-Maurice, un restant de buée montait en se fondant. Les martinets dans l'azur se poursuivaient de leurs cris perçants d'allégresse.

Qu'il fait bon vivre! pensa-t-il.

Au sortir de sa chambre, une paire de bottines, déposée au bas de la porte d'à côté, le fit s'arrêter un instant. Décidément, c'était un homme qui logeait derrière la cloison; il dormait sans doute encore, après cette nuit d'insomnie.

Pour descendre à l'hôtel, il dut traverser une prairie rose de bistortes, où un chemin avait été fauché. Une jeune fille du pays, assise dans l'herbe, toute fraîche encore de la rosée du matin, leva la tête quand il passa. Elle était si jolie avec ses

Digitized by Google

grands yeux bruns et sa collerette blanche, qu'il s'arrêta d'instinct, et se donnant une contenance :

« Que pensez-vous du temps? » lui dit-il en allemand.

Elle le dévisagea longuement, regarda très attentive dans l'éclat du ciel, le dévisagea de nouveau et dit enfin :

« Il fait beau..., je pense », mais ce dernier mot, d'un ton si dubitativement comique, devant cette splendeur d'azur, que tous deux partirent d'un rire joyeux.

Ce rire en commun les avait rapprochés; il s'assit sans façon près d'elle et, sans embarras, ils causèrent un moment.

Elle était employée à la dépendance pendant la saison; c'était elle qui faisait les chambres; en hiver, elle habitait Sils-Maria, où étaient ses parents. La paire de bottines appartenait à une Écossaise qui passait deux mois ici avec sa mère et sa sœur; ces dernières avaient trouvé à se caser à l'hôtel même. Oui, les bottines étaient un peu grandes, mais c'était la faute des pieds, et elle riait en montrant deux fossettes.

Elle s'appelait Yvonne, et voyez la singulière coïncidence, lui s'appelait Yvan. Alors il se mit à lui raconter qu'il était Belge et avocat, comme presque tout le monde là-bas.

Elle écoutait, tâchant de comprendre.

La rosée, qui commençait à le gêner, le fit se lever, et sans plus, ils se serrèrent la main comme deux bons camarades qu'ils étaient déjà.

A l'hôtel, les déjeuners étaient en train; quelques pensionnaires se levaient de table, d'autres ne faisaient qu'arriver.

On lui désigna la place qu'il occuperait dorénavant, et après s'être incliné à la ronde, il s'assit en face d'une grosse dame très blonde et très rouge, aux yeux de porcelaine, qui mangeait du miel à la cuiller.

De temps en temps, elle avalait de travers, ce qui la faisait tousser violemment et la rendait plus rouge encore, si c'était possible; une fois la quinte finie, elle se retournait invariablement vers un petit monsieur noir et sec qui devait être son mari et lui souriait affectueusement. L'autre paraissait en extase, le regard noyé, et lui répétait sans cesse en français :

« Ça te plaît bien, ma louloutte? »

Digitized by Google

Elle faisait un petit signe affirmatif et recommençait.

Yvan les trouva grotesques.

Il allait se lever de table, quand trois dames entrèrent et vinrent s'asseoir à côté des Français. Ils échangèrent quelques mots, en anglais, pour se souhaiter le bonjour, d'un ton amical et intime.

On n'aurait pas imaginé trois types plus différents.

L'une était vieille, horriblement laide, les pommettes saillantes, la mâchoire d'un squelette, le teint d'une momie, avec des cheveux jaunes; sympathique malgré tout, à cause du regard, qui avait quelque chose d'indéfinissablement bon.

La seconde, au contraire, était jeune, jolie, un peu frêle peut-être, d'une fraîcheur si grande qu'on la sentait fragile; elle avait une physionomie irrégulière, pleine de charme, mobile, avec des yeux qui, lorsqu'ils ne riaient pas, avaient au repos le regard doux et un peu triste d'une sainte.

La troisième, enfin, sans sexe ni âge, hautaine, couperosée, les yeux bouffis, désagréable et hommasse dans ses moindres mouvements et... décorée.

Il resta un moment encore, à cause de la plus jeune, qui l'intéressait par le sourire ajouté au salut qu'elle lui avait rendu.

Enfin, il se leva, désireux du beau temps.

III

Toute la journée se passa à vagabonder dans la montagne, sans but, sans direction déterminée; à cueillir des fleurs d'autant plus petites et trapues qu'elles croissent plus haut près des glaciers, mais d'autant plus jolies et singulières aussi; à observer les effets d'ombres et de rayons, les jeux des nuages sur les champs de névé; à se laisser bercer par les cloches des vaches, sonores sur les versants abruptes, et surtout à ne penser à rien, à oublier jusqu'à sa propre existence, à vivre d'une vie végétative dans un bain de lumière; à jouir du grand air, de l'espace; à se sentir libre, libre comme les marmottes qu'il entendait siffler derrière les éboulis.

Digitized by Google

Oh! se sentir libre! il ne connaissait pas de jouissance plus forte, pas de volupté comparable à celle-là; la désespérance de sa vie était cette contrainte du monde qu'il subissait avec d'intérieures révoltes, une fois rentré chez lui. Qu'avaient donc ces gens pour passer l'existence ainsi sous le joug des convenances, sous la férule de l'étiquette? Mais maintenant, toute cette vieille rancune tombait devant ces espaces infinis; tout cela lui paraissait déjà si loin, si loin, et il avait encore tant de beaux jours devant lui!

En rentrant à la dépendance, il aperçut la grosse dame aux yeux de porcelaine, installée à sa fenêtre du rez-de-chaussée.

Il la salua, et comme il allait entrer pour faire un bout de toilette avant le dîner, elle l'arrêta en lui criant :

« Tiens, nous sommes voisins! » Puis voyant qu'il portait une boîte sous le bras, elle lui demanda s'il faisait de la photographie.

Non, c'était une aquarelle qu'il venait de terminer.

Lorsqu'elle sut qu'il dessinait, elle se montra très intéressée, voulut voir, et force lui fut d'entrer chez elle.

Elle s'extasia beaucoup, sans beaucoup regarder, alla aussitôt chercher dans le tiroir d'une commode toute une collection d'horribles petites croûtes à l'huile peintes par Pamphile, son mari, les fit admirer de toutes les façons, se reculant pour mieux les voir au travers de ses deux poings fermés en télescope.

Celle-ci avait eu l'honneur d'être à la rampe à l'exposition des produits agricoles de Dunkerque, l'*Huître de Calais* en avait dit deux mots fort élogieux; cette autre avait failli être vendue à un épicier en gros. Tout cela entrecoupé de questions dont elle n'attendait pas de réponse.

Elle lui expliqua encore qu'elle confectionnait des pantoufles en tapisserie pour la fête de Pamphile : une surprise, sur fond bleu, parce qu'il aimait bien cette couleur.

Elle finit par passer en revue les pensionnaires de la dépendance.

D'abord, elle et son mari, venus en droite ligne du Havre;

Digitized by Google

puis la chambre à côté, occupée par deux sœurs, des Danoises très aimables; puis enfin, à côté de la chambre d'Yvan, celle d'une Écossaise, sa voisine de table à elle, personne très réservée, de fort bonne famille, qu'il avait dû remarquer au déjeuner avec sa décoration. Oh! avec celle-là, il ne s'agissait pas de flirter, elle l'en avertissait :

« Mais qu'on ne vienne pas me soutenir que les Anglais sont pratiques, ajouta-t-elle; en voilà une qui va dix fois au bureau, avant d'avoir le nombre suffisant de timbres pour affranchir une pauvre lettre! »

La sonnerie de l'hôtel annonçant le dîner, l'interrompit.

Il sortit un peu ahuri, mais intéressé cependant.

Comment, l'Écossaise à la décoration était la noctambule de la nuit précédente! la fille de la momie aux cheveux jaunes! la fille de Ramsès II, comme il l'avait surnommée en lui-même, par association d'idées sans doute.

Le « *I will smash my love!* » lui bourdonnait aux oreilles.

Il se promit d'éclaircir ce mystère.

IV

La salle à manger du *Steinbock* avait un air de fête ce soir-là, avec ses trois tables parallèles, parées de fleurs des Alpes, sous la lumière des lampes électriques.

Tout le monde était déjà là, les dames en toilettes claires, quand il entra.

Les yeux de porcelaine lui firent un petit signe d'intelligence et, sans rien attendre, commença les présentations.

« M. Yvan Carabis, de Bruxelles, lady Adams, d'Édimbourg, miss Glaris et miss Conny Adams, ses filles. »

Tous s'inclinèrent. Un court moment de gêne suivit ces présentations.

« Oh! nous connaissons Bruxelles! dit enfin miss Conny, la plus jeune, la jolie. Une si belle ville! »

Alors Yvan, qui avait visité Édimbourg, s'extasia, et ce fut entre la jolie Écossaise et lui un assaut de louanges à l'adresse des deux capitales.

Digitized by Google

Elle avait un petit accent anglais qu'il trouvait tout à fait gracieux.

La conversation devint générale. Mme Pamphile n'était jamais sortie du Havre, et elle se promettait bien de recommencer, maintenant que Pamphile était libre ; elle trouvait ça très gentil et tout de suite elle se mit à organiser une partie pour le lendemain à l'hospice du Bernina. On prendrait deux voitures jusqu'au lac Noir ; un peu tôt, à sept heures ; on irait de là en promenade jusqu'à l'alpe Grüm et l'on reviendrait à pied. Ah oui ! il fallait emporter des provisions pour luncher dans la montagne ; et déjà elle avertissait le maître d'hôtel, qui circulait entre les tables pour surveiller le service.

Miss Glaris, la décorée, restée indifférente jusqu'alors, sembla s'animer tout à coup et suivre avec grand intérêt les arrangements que les yeux de porcelaine prenaient avec le maître d'hôtel.

C'était un fort beau garçon, d'une trentaine d'années, à la moustache fine et blonde, aux yeux bleus, en habit noir et cravate blanche, très empressé et très affable, faisant marcher son personnel à la baguette.

Miss Glaris buvait ses paroles.

Yvan avait remarqué déjà que pendant tout le dîner elle le suivait des yeux, lui demandant du pain à chaque instant et prenant toujours le morceau le plus petit de l'assiette pour pouvoir y revenir. Puis le « *I will smash my love* » lui revint tout à coup à l'esprit et ce fut comme un éclair.

Non cette supposition ! Il rêvait, ce n'était pas possible !

Après le dîner, on passa au salon.

Miss Glaris s'esquiva sous prétexte d'affranchir une lettre.

Avant de rentrer chez lui, Yvan s'arrêta un moment au bureau pour un renseignement dont il avait besoin.

Il y trouva miss Glaris, toujours sans âge ni sexe, qui se faisait dicter par le maître d'hôtel, toujours poli, une longue liste des guides de Pontrésina, liste du reste imprimée et affichée dans le corridor, à côté de la porte du bureau.

Dans la prairie, toute noire maintenant, il rejoignit le couple Pamphile, qui lui aussi rentrait se coucher à la dépendance.

Digitized by Google

Il parvint, sans attirer trop l'attention, à amener la conversation sur miss Glaris, et au moment d'entrer chacun dans sa chambre, Yvan leur demanda encore pourquoi on l'avait décorée :

« Pour avoir sauvé un pompier! lui lança Mme Pamphile.

— Bonsoir! »

V

Le lendemain, à sept heures, tout le monde fut à son poste, sauf Mme Pamphile, qui finissait de se congestionner, en avalant de travers, pressée qu'elle était de ne pas faire attendre les autres, disait-elle.

Yvan observait miss Glaris, la providence des pompiers, aux yeux rouges encore d'insomnie.

Pendant toute la nuit, ç'avait été au delà de la cloison la même promenade d'ours en cage :

I will smash my love! et s'il ne se fût pas mis en tête maintenant de déchiffrer cette énigme, il eût trouvé ce voisinage tout au moins encombrant.

Enfin, on s'installa dans les voitures.

Mme Pamphile et miss Conny dans la première, avec Yvan près du cocher, mais de telle façon, qu'après avoir renversé le dossier mobile du siège, il se trouva quand même dans la voiture, en face de la jeune Écossaise.

Dans la seconde calèche : Ramsès II avec sa fille aînée et Pamphile à côté du cocher.

On partit dans la fraîcheur du matin, au son des grelots, à fond de train, avec des claquements de fouet tout à fait réjouissants.

La journée s'annonçait idéalement belle. Pas un nuage au ciel, rien qu'un décalque de lune comme oublié dans tout ce bleu, au-dessus de la belle cascade du Languard.

Bientôt la route monta ; il fallut ralentir en vue de l'immense glacier de Morteratsch, aux moraines énormes, comme endigué par un cahot de cimes éblouissantes, et la contrée devint de plus en plus sauvage avec les derniers pins qui se faisaient rares à présent.

Digitized by Google

Ils passèrent devant les maisons du Bernina, à l'entrée du Val del Fain, et atteignirent enfin le premier lac, où l'on descendit.

Ils restèrent un moment saisis par l'étrangeté du spectacle.

Par delà la nappe d'eau, mais tout près d'eux cependant, des coulées de glace descendaient dans les dépressions d'un massif puissant de rochers et toutes se voyaient renversées dans les eaux sombres du lac; plus à gauche, derrière l'hospice qu'on apercevait maintenant, des découpures aériennes de montagne d'un bleu pâle de cobalt fermaient au loin l'horizon, et plus ils avançaient, plus ces découpures se multipliaient en des plans différents, prenaient des teintes irréelles, dans une transparence de rêve. Et ce fut ainsi, jusque près de l'alpe Grüm, un défilé de paysages fantastiques de crépon, comme des enluminures japonaises aux étangs de malachite, aux théories de cratères roses, sur un ciel de turquoise délayée.

Yvan et miss Conny, un peu en arrière des autres, vibraient du même enthousiasme.

Elle avait emporté sa boîte à aquarelles et, devant cette infinité de petits lacs aux eaux d'un vert pâle si étrangement encadrés, elle ne put résister et s'installa pour peindre.

Les autres, hélés, rebroussèrent chemin et firent cercle autour d'elle.

Alors lui, qui s'était occupé d'aquarelle autrefois et qui s'était encore essayé la veille, voulut recommencer aussi.

Elle lui détacha un feuillet de son bloc, lui prêta un pinceau, et ils commencèrent une espèce de concours, puisant les couleurs dans la même boîte, riant aux moments critiques avant d'étendre les teintes plates; elle au désespoir quand le papier buvait trop, ou qu'elle faisait une tache.

Et ce fut pour Yvan un moment délicieux.

Les aquarelles finies, la société entière, constituée en jury, dut prononcer, et pendant la délibération, la jeune fille, très agitée, comme s'il se fût agi d'une chose réellement importante, expliquait pourquoi elle avait fait moins bien que d'habitude : d'abord, elle était gênée et ne pouvait pas travailler sérieusement sous le poids de tant de regards; un homme,

Digitized by Google

c'était tout différent; un homme restait calme, en possession de ses moyens; elle avait toujours été trop impressionnable. Puis il y avait trop de soleil, les couleurs séchaient trop vite.

« Quel dommage que tu n'aies pas apporté ta toile et ta palette! » exclama les yeux de porcelaine en s'adressant à son mari.

Yvan ne trouvait pas ça si dommage, se rappelant les affreuses petites croûtes de la commode.

« Car vous savez, conclut-elle en chantonnant sur l'air connu :

La peinture à l'huile,
C'est bien plus difficile,
Mais c'est beaucoup plus beau
Que la peinture à l'eau.

Alors, comme tout le monde riait, miss Glaris, qui n'avait pas encore desserré les dents, se fit traduire le couplet et déclara qu'elle ne trouvait rien de bien extraordinaire à ces paroles; ce qui fit rire encore davantage, à son grand étonnement.

Les concurrents furent, comme toujours, proclamés *ex æquo*, et l'on continua la promenade vers l'alpe Grüm, où l'on déballa les provisions au châlet-restaurant, en vue de la vallée de Poschiavo et de la chute du beau glacier du piz Palü.

Le retour fut très joyeux; on s'offrit des bouquets, on chanta, le couple Pamphile, un grand duo pathétique d'un opéra démodé : *Oh! cruel Hippolyte!* leur triomphe d'antan, et jusqu'à Ramsès II, qui accompagna ses filles en de vieilles chansons écossaises, partant du cœur mais venant du nez, comme pensait Yvan en lui-même.

Rentré à la dépendance, il trouva dans sa chambre les yeux bruns et la collerette blanche qui finissait de faire la courtepointe.

Il ne put résister au plaisir de lui montrer l'aquarelle qu'il venait de peindre et dont il était très fier.

« Que c'est joli! » disait Yvonne, et combien elle aurait désiré voir tout cela! Elle n'avait jamais été que de Sils-Maria à Pontrésina. Il est vrai qu'elle avait vu des photographies de

Digitized by Google

par là-bas, très loin, aux vitrines des marchands, mais cela n'était pas la même chose, elle le sentait bien.

En riant, il lui dit qu'ils iraient un jour ensemble tout seuls à l'hospice du Bernina, et qu'il ferait une aquarelle pour elle, ce qui rendrait jaloux tous ses amoureux !

Elle devint rouge de plaisir, mais sans qu'Yvan s'en aperçût, occupé qu'il était maintenant à disposer un bouquet dans un verre d'eau fraîche.

« Vous avez toujours des fleurs dans votre chambre, lui dit-elle, les aimez-vous beaucoup?

— Cela dépend des gens qui me les donnent, répondit-il.

— Vous avez reçu celles-là?

— Oui, certes. »

Elle brûlait de lui demander de qui, mais elle n'osa pas, et le quitta préoccupée de ces fleurs plus qu'elle n'aurait voulu l'avouer.

VI

A présent, il n'y avait plus de doute. miss Glaris, la hautaine miss Glaris, la fille aînée de lady Adams, de l'aristocratie d'Édimbourg, était amoureuse folle du maître d'hôtel, et, comprenant sans doute elle-même l'impossibilité d'une telle mésalliance, se jurait toutes les nuits d'étouffer cet amour insensé.

Mais, hélas! toutes ces résolutions nocturnes tombaient chaque matin devant la moustache fine et les yeux bleus de M. Jean.

Et c'étaient toute espèce d'inventions pour rester quelques instants en tête à tête avec lui : les bouquets qu'elle entretenait sur les tables et pour la confection desquels il lui fallait toujours le secours de M. Jean; les renseignements dont elle n'avait que faire et qu'elle ne voulait d'aucun autre. Elle allait jusqu'à descendre à la cuisine, lui demander la recette d'une pâtisserie qu'on venait de servir à table.

Lui, feignait de ne rien voir et de ne rien comprendre, restant toujours très empressé, mais rien de plus, pour épargner un scandale à « son hôtel », comme il l'appelait.

Digitized by Google

Yvan comprenait maintenant pourquoi Mme Pamphile trouvait les Anglais si peu pratiques, quand il s'agissait d'affranchir une lettre.

Un jour que la promenade nocturne l'avait gêné plus que d'habitude, les résolutions ayant été plus bruyantes qu'à l'ordinaire, il ne put s'empêcher de dire à miss Conny que sa sœur rêvait tout haut, qu'il l'avait entendue une bonne partie de la nuit.

Alors, le soir, au dîner, en pleine table, la jeune fille interpella sa sœur en plaisantant, lui reprochant de ne pas laisser dormir son voisin de chambre.

Miss Glaris, agitée d'un tremblement nerveux, foudroya Yvan du regard et devint rouge cramoisi.

On faillit avoir un éclat.

Cette nuit-là, rien ne bougea par delà la cloison.

VII

On frappa à la porte d'Yvan ; c'était Yvonne avec un bouquet d'edelweiss.

« Oh ! les jolies fleurs, où as-tu trouvé ça ? exclama-t-il.

— Je ne les ai pas trouvées, je ne puis sortir si loin ; je les ai achetées pour vous », fit-elle en rougissant.

Comme c'était gentil de sa part ! Mais il ne voulait pas qu'elle se ruinât pour lui, et, cherchant dans sa poche, il en retira une pièce d'argent qu'il voulut lui donner.

Alors elle devint très pâle, en refusant d'un geste vague, et s'en alla.

Si Yvan l'avait suivie, il aurait vu deux grosses larmes rouler de ses yeux bruns, de ses beaux yeux, qui n'auraient jamais dû pleurer.

Mais il ne remarquait plus les yeux bruns et la collerette blanche.

Depuis les quinze jours qu'il était à Pontrésina, il avait beaucoup fréquenté les Adams, et chaque jour miss Conny lui apparaissait plus désirable.

En Belgique, il n'avait jamais rencontré de jeune fille pareille, étudiant les réformes sociales, se passionnant pour ce que le

Digitized by Google

nihilisme avait de grand, ayant foi en l'avenir d'un socialisme raisonné, toutes questions qu'il n'avait jamais entendu discuter qu'entre hommes.

Elle trouvait son existence vide dans ce milieu occupé seulement de plaisirs où elle vivait. Elle aurait voulu trouver une occupation qui la rendît utile.

Déjà l'année passée, elle avait suivi des cours d'infirmière dans un grand hôpital allemand pour soigner ses parents en cas de maladie.

Avec cela très artiste, adorant la musique de Wagner, dont elle avait entendu les principales œuvres à Bayreuth, et pour cela seul elle eût été chère à Yvan, lui qui souffrait chaque fois qu'on ridiculisait son idole et qu'on le traitait de pédant quand il osait la défendre.

Aussi elle lui devint bientôt indispensable.

Les promenades qu'il faisait seul n'avaient plus maintenant cette saveur d'autrefois, et encore ne les faisait-il que dans le but de lui rapporter quelque fleur rare cueillie là-haut au péril de sa vie.

Il lui offrit le bouquet d'Yvonne.

Un jour qu'il lui disait le plaisir qu'il avait à l'enfendre se passionner pour les questions qui n'intéressaient aucune jeune fille de son pays, elle l'enveloppa longuement de son regard un peu voilé de victime où passait maintenant quelque chose de sérieux.

« C'est la première fois qu'on me parle ainsi », dit-elle lentement.

A la maison, on se moquait de ses extravagances, on la trouvait trop exaltée. Était-ce sa faute, si elle était poussée vers ce qui l'intéressait si vivement? Était-ce sa faute, si elle sentait plus fort qu'une autre?

« Ah! si j'étais un homme, continua-t-elle, je deviendrais médecin. Braver la mort pour sauver une existence, être à même d'accomplir obscurément tous les jours de pareils actes, quelle source intime et profonde de jouissances que celle-là! Les héros seuls connaissent de telles émotions! »

Alors, brusquement, elle lui demanda pourquoi il n'était pas

Digitized by Google

devenu médecin ; et comme il se trouvait gêné pour répondre, elle se mit à rire en faisant l'éloge des avocats : elle aurait voulu plaider pour tous les malheureux, pour les coupables comme pour les innocents ; et pendant qu'il écoutait, il sentit grandir en lui quelque chose d'indéfinissable qui, lorsqu'il la quitta, lui mit une félicité immense au cœur.

Dans la prairie toute rose de bistortes, Yvonne était assise comme au premier jour ; elle leva la tête quand il passa, et pour lui, ce fut comme un très vieux camarade qu'il retrouvait.

Dans sa joie, étourdiment, il l'embrassa comme on embrasse une sœur dans les moments heureux.

La jeune fille chancela et devint plus blanche que sa collerette.

Alors, loin de soupçonner la vraie cause de ce trouble subit, très contrarié de sa maladresse, il se mit à lui faire des excuses, lui demandant pardon de l'avoir effrayée.

Comme il aurait mieux fait de se taire !

Elle aussi maintenant sentait son cœur en fête.

VIII

Dans l'opale claire d'une nuit qui finit, les coqs réveillés lancent leur appel baroque.

Au village endormi, tout blanc sous cet éclairage du matin, l'horloge du clocher sonne trois coups cristallins, et dans l'air reste une vibration, tandis qu'au-dessus de la bande sombre des pins brillent les neiges éternelles.

Yvan marche dans la rosée de l'aube.

Le sommeil l'a fui, il ne songe plus qu'à la jolie Conny.

Ah ! s'il pouvait s'en faire aimer, s'il pouvait lui faire lire dans son cœur, lui montrer les trésors de tendresse qu'il renferme pour elle ! Et ce sont des alternatives d'espoir et de désespérance.

Pourquoi voudrait-elle de lui ? Il n'est ni joli garçon, ni brillant cavalier, quoiqu'il ait le regard doux et profond, — on le lui a dit souvent, — et puis il l'aime tant qu'elle devra bien finir par l'aimer un peu. Il serait contre nature que de deux êtres, l'un dût tout souffrir devant l'indifférence de l'autre.

Digitized by Google

Alors il se rappelle les longues causeries à deux, les regards échangés ; non, elle ne peut pas lui rester étrangère, et il se remet à espérer.

Il souhaite maintenant qu'elle soit très pauvre, pour lui offrir tout ce qu'il possède ; qu'elle soit calomniée, pour la protéger contre les méchants.

Comment avouer son amour? Il cherche des formules, mais aucune parole ne le satisfait.

Puis de nouveau il se met à songer, à songer à des choses qui n'arriveront peut-être jamais ; à tout ce qu'il ferait si elle disait oui ; aux enfants qui pourraient venir ; à toute une vie passée à deux ; et puis très loin, très loin, à la vieillesse ; à la séparation suprême, et il en est tout attendri.

Il marche, il marche et oublie tout ; et en face de la jeune Écossaise, une place reste vide ce jour-là à la table du lunch.

IX

Le « Nebel » (1)!

Tout est opaque au travers des fenêtres, à peine si l'on distingue un petit bout de route qui se fond, à quelques pas de là, dans une brume épaisse.

Yvan sait ce que cela veut dire ; ils en ont pour une journée, ou plus encore, à rester enfermés à l'hôtel.

Il ne faut pas songer à organiser une partie, le « Nebel » se changera bientôt en une de ces petites pluies fines qui mouillent jusqu'à la peau ; d'ailleurs, à quoi bon, on ne voit pas à deux mètres devant soi.

Après le déjeuner, on s'est réuni au salon.

Les alpinistes, démoralisés, le nez aplati aux vitres ; les résignés, avec un livre démodé trouvé dans la bibliothèque de l'hôtel.

Dans le corridor, les pensionnaires tapotent le baromètre, qui marque beau fixe, invariablement.

Les plus courageux s'en sont allés au village visiter les échoppes et acheter un tas de petits souvenirs encombrants, auxquels ils n'auraient jamais songé sans le brouillard.

(1) Brouillard.

Digitized by Google

Miss Conny et sa mère restent invisibles et Yvan en est tout chagrin.

Miss Glaris, très occupée, circule fiévreusement du bureau à la salle à manger et de la salle à manger au bureau, à la recherche de M. Jean. Ce ne sera pas encore aujourd'hui qu'elle « smashera » son amour!

Mme Pamphile, toujours de bonne humeur, distrait la petite cour qui s'est formée autour d'elle, par son aimable bavardage :

« Demain, nous nous dédommagerons par une partie monstre au Languard! » Et comme Yvan la regarde incrédule :

« Ça vous étonne, mon cher monsieur? Mais ne vous en déplaise, je vous défie de faire cette ascension plus crânement que moi, toute boulotte que je suis! »

Et le petit cercle de rire.

A ce moment, un Allemand, un gros papa, se met à pincer sa cithare. Il a du succès au début, mais en abuse et pince si longuement qu'il chasse une partie des pensionnaires du salon.

Yvan suit le mouvement et rentre à sa chambre faire ses préparatifs pour l'ascension du lendemain.

Dans le corridor de la dépendance, il tombe sur Yvonne, poursuivie par un jeune et beau gars du pays qui, la saisissant par la taille, lui plante un baiser dans la nuque.

Le couple était assorti et le mouvement si enlevé, qu'Yvan ne pût s'empêcher d'applaudir.

Yvonne devint blême de dépit d'avoir été embrassée malgré elle et cela en présence d'Yvan ; elle aurait soufflété son adorateur, s'il ne s'était écarté prestement, et des pleurs de rage lui coulèrent des yeux, lorsqu'elle voulut expliquer très vite à Yvan qu'elle n'y était pour rien, qu'il ne devait pas avoir mauvaise opinion d'elle, que toute jeune fille honnête pouvait être ainsi surprise brutalement, et elle fut prise d'une crise nerveuse qu'il dut calmer, très étonné qu'une si petite cause eût produit un si grand effet.

La pluie tombait depuis quelque temps et l'on entendait le bruit monotone de l'eau qui dégouttait des toits dans les flaques boueuses.

Le brouillard semblait maintenant se prendre en nuages et

Digitized by Google

dans le fond des vallées, des écharpes blafardes de buée traînaient, trop lourdes pour s'élever.

L'air devenait plus chaud et plus pesant, l'on sentait venir l'orage.

Le salon fut très animé ce soir-là.

On avait organisé un grand concert pour tromper l'ennui.

Miss Conny et Yvan, assis près d'une croisée, admiraient les éclairs qui circulaient déjà dans l'atmosphère du côté du village. Les premiers roulements du tonnerre mirent leur accompagnement au duo que chantaient maintenant les deux sœurs danoises, et ce fut bientôt un fracas qui fit trembler les vitres. Les éclairs se succédaient sans relâche, faisant pâlir les lampes électriques.

Tout à coup, un aveuglement plus grand, suivi de l'obscurité la plus noire.

Le duo cessa.

La foudre venait d'atteindre le bureau central des distributions électriques, plongeant tout Pontrésina dans les ténèbres.

Instinctivement, la jeune Écossaise avait saisi la main d'Yvan.

Il y eut une courte stupéfaction, suivie d'un long éclat de rire.

On tâtonna dans le noir.

A l'office, le personnel affolé cherchait des lampes à la lueur des éclairs, et une à une elles arrivèrent, ces vieilles lampes à pétrole, hors d'usage, éclairant tant bien que mal.

Yvan aurait voulu rester toujours dans ces ténèbres bénies, ainsi la main dans la main !

Quand le calme fut rétabli, le concert reprit, mais devant un public distrait, et bientôt chacun se retira, car il fallait se lever tôt le lendemain, si l'on voulait être là-haut avant la montée des nuages.

X

Yvan, dans sa chambre, la fenêtre ouverte, se hâta de terminer sa toilette, aux premières lueurs du jour qui commençait.

Digitized by Google

On devait être en route pour l'ascension du piz Languard avant 4 heures du matin.

C'était une partie monstre, comme l'avait dit Mme Pamphile. Les Danoises devaient en être aussi, et une smala allemande au grand complet, le joueur de cithare en tête. Tous bons marcheurs.

Il aperçut dans la prairie, blanche encore de brouillard, miss Glaris qui se dirigeait vers l'hôtel, déjà toute équipée; ce qui le fit se hâter davantage.

Dans la salle à manger encore noire, deux bougies brûlaient maigrement à l'extrémité d'une des tables et vacillaient au moindre courant d'air.

M. Jean, réveillé trop tôt, les yeux gonflés de sommeil, sans col, un vieil habit râpé, couvert de taches, les moustaches pendantes, les cheveux pris en mèches, grelottait et bâillait.

Tout son prestige s'en était allé.

Miss Glaris, en entrant, eut un mouvement de recul; elle ne pouvait en croire ses yeux.

Elle l'examina longuement, des pieds à la tête, et un pli de dédain méprisant abaissa les deux coins de sa bouche.

Était-ce là son idole?

Et cette tenue négligée, cet air somnolent et mou dans ce milieu de désordre nu et froid, firent plus pour la guérir de sa passion que toutes les résolutions nocturnes, quelque énergiques qu'elles eussent été.

Et ce fut comme un soulagement pour elle.

Mme Pamphile arriva en culotte et blouse, son costume des grands jours.

Elle fit sensation.

Tout le monde était attablé maintenant, et l'on dut mettre sur la table une troisième bougie, qui n'éclaira pas davantage.

Miss Glaris, de bonne humeur pour la première fois depuis qu'Yvan la connaissait, devenue loquace tout d'un coup, s'amusa, dans la demi-obscurité, à raconter des histoires sinistres d'accidents de montagne.

L'année précédente, un jeune homme avait péri au Languard, trompé par un effet d'optique; puis c'étaient deux

Digitized by Google

touristes, égarés sur le glacier de Pers, dont l'un, tombé dans une crevasse, n'en fut retiré que trois jours après, complètement gelé.

Il y eut un frisson général.

Mme Pamphile en avala de travers et toussa si violemment qu'on dut lui venir en aide. Non, miss Glaris devait se taire, elle lui faisait peur avec ses histoires lugubres.

Alors, pour faire diversion, le gros Allemand annonça qu'il emportait sa cithare pour leur donner un concert là-haut, et miss Conny demanda en plaisantant, à la plus jeune des Danoises, si elle aussi n'emportait pas sa Vénus de Milo au sommet du Languard, ce qui provoqua une hilarité générale; et comme Yvan demandait une explication, la jeune Écossaise lui raconta en riant que « Fröke » (1) Ebba voyageait toujours avec trente-six colis, son « confort », comme elle l'appelait, entre autres une Vénus de Milo, en plâtre, d'un mètre de haut, apportée du Danemark, qu'elle trimbalait d'une chambre d'hôtel à l'autre; puis encore des bas-reliefs de Thorvaldsen, dont elle ornait sa chambre; des photographies dans des cadres de métal, disposées sur sa table, parées chaque jour de fleurs fraîches et qui faisaient involontairement songer à un cimetière de poupées; une collection de bibles grosses comme des dictionnaires, et puis encore un tas d'objets achetés en route et qui faisaient ressembler son appartement à un magasin de quincaillerie.

Cette petite manie innocente, que sa sœur aînée tolérait comme le caprice d'une enfant de trente ans qu'elle était, n'empêchait pas « Fröke » Ebba d'être charmante, causeuse originale et très choyée des pensionnaires de l'hôtel, qui l'avaient surnommée la « dégourdisseuse du salon », parce qu'elle amusait tout le monde.

Une dernière cuiller de miel, suivie aussitôt d'une quinte, et toute la bande se mit en branle, les dames comme les hommes, avec de gros souliers ferrés, l'alpenstock à la main, les jupes relevées au moyen de courroies.

(1) Mademoiselle.

Digitized by Google

Les deux Danoises : l'aînée, toute petite, avec un grand chapeau de paille à larges bords ; la cadette, très grande, avec un tout petit chapeau de feutre rouge au sommet de sa tête, retenu par un voile bleu, un imperméable qui avait « vécu » tant de malheurs qu'il ressemblait à présent à une vieille bâche trouée, lui pendait au côté. Et comme bouquet : Mme Pamphile en homme.

On aurait dit une troupe de saltimbanques marchant à l'assaut d'un théâtre aérien, logé là quelque part dans les nues.

Tout alla bien jusqu'au pied du cône.

Yvan manœuvra si habilement qu'il put rester tout le long du chemin près de sa chère Conny.

Mais, plus haut, la montée devint difficile.

Pendant la nuit, il avait plu et neigé d'abord, puis gelé par-dessus, et ce ne fut plus qu'un verglas.

Le gros Allemand, gêné par sa cithare, qu'il tenait sous le bras, appela à son aide Yvan, qui dut lui attacher l'instrument sur le dos avec de la ficelle et resta ainsi en arrière.

A présent, le chemin se perdait et jamais l'expédition ne serait allée jusqu'au bout sur cette croûte de glace, si Yvan n'eût aperçu un porteur de bois qui faisait aussi l'ascension et qu'on découvrait par intervalles entre les saillies d'un rocher.

On le héla et il descendit remettre sur la bonne voie la colonne en détresse.

Ainsi guidé, on atteignit enfin le sommet et, tout d'un coup, un panorama sans bornes, aérien, d'une fraîcheur de neige, s'étendit autour d'eux.

Au premier plan, le massif du Bernina, tout blanc de glace, tellement élevé qu'il ne laissait voir que l'azur du ciel derrière lui, et ses arêtes vives se détachaient sur ce fond bleu avec un éclat si dur qu'il faisait mal aux yeux. Puis tout autour un fouillis de crêtes et de pics, d'une légèreté de cristal, semblables aux vagues transparentes d'une mer immobile; et le cirque s'élargissait, s'élargissait jusqu'au mont Rose, qu'on distinguait comme une découpure infime dans l'énigme lilas des lointains.

Digitized by Google

Près d'eux, entre de sombres éboulis, des champs de névé éblouissants, si inclinés sur les pentes raides qu'on aurait cru à chaque instant les voir se détacher pour glisser dans le vide.

Personne n'avait eu le vertige à la montée, et ce ne fut que là-haut, sur l'espèce de plate-forme, qu'ils se sentirent pris de malaise à la vue de deux corbeaux qui planaient sous eux, au-dessus des abîmes sans fond.

Yvan, en riant, présenta ses excuses à Mme Pamphile : il devait convenir qu'elle s'était crânement bien tirée d'affaire, toute boulotte qu'elle était !

On oublia de réclamer le concert de cithare, ce qui mortifia fort le gros Allemand.

Enfin le retour s'organisa.

Le soleil avait donné sur le verglas et la descente fut facile, quoiqu'un peu raide.

Mme Pamphile, si cocasse en costume masculin, voulut, à un moment donné, descendre plus vite que les autres ; son pied tourna, elle fit une chute retentissante.

Alors ce furent des exclamations et des cris ; on s'empressa autour d'elle.

Impossible de se mettre debout, elle venait de se fouler le pied.

Ce fut un désastre.

Son mari se lamentait si fort qu'elle dut elle-même le consoler.

Comment retourner, à présent ?

Yvan, envoyé en estafette, revint avec quatre porteurs et un brancard, au bout d'un temps qui leur parut à tous une éternité, d'autant plus que le gros Allemand, voulant à tout prix placer son concert rentré, les énerva en jouant son répertoire en entier.

La descente recommença, lugubre cette fois-ci ; seuls, les yeux de porcelaine gardaient leur bonne humeur, faisant sourire encore son mari au travers de ses larmes.

Et c'était touchant à voir combien ces deux êtres, unis depuis plus de trente ans, s'adoraient, comme au premier jour.

On arriva enfin au village, tout en émoi déjà à la vue de ce

Digitized by Google

gros garçon au regard de faïence qu'on emportait ainsi sur une civière.

XI

Yvan ne pouvait plus vivre dans ce doute insupportable; aujourd'hui même il ouvrirait son cœur à miss Conny.

Très anxieux, malheureux d'avoir déjà laissé passer tant d'occasions de lui avouer son amour, il apprenait par cœur des phrases touchantes; tout un discours attendri, qu'il comptait lui murmurer à l'oreille.

Il passa la matinée à cueillir un gros bouquet de männertreu (1) qui devait la bien disposer à son égard.

Après le lunch, le cœur battant, son bouquet à la main, il se dirigea vers la gloriette du jardin de l'hôtel où miss Conny, selon son habitude, lisait seule après le repas.

Elle était là, vêtue de blanc, dans une pose charmante, tout absorbée par sa lecture, les coudes sur la table, les deux mains sur le front lui servant d'abat-jour, encadrée de verdure. Des petits ronds de soleil se jouaient sur son livre et une guêpe enhardie bourdonnait autour d'elle.

Il eut un moment l'envie de s'enfuir très loin, tellement il sentait ses forces l'abandonner; mais, ramassant tout son courage, il s'avança.

Elle tressaillit légèrement à son approche :

« Vous m'avez fait peur », dit-elle en souriant.

Il balbutia quelques paroles d'excuses incohérentes, les lèvres agitées d'un tremblement nerveux, la tête vide, ayant oublié tout ce qu'il avait appris pour elle, et finit par lui offrir les fleurs, sans rien ajouter.

Elle les trouva très jolies, sentant la vanille, et le remercia d'un serrement de main.

Puis, quand il fut un peu remis, il commença à lui expliquer que c'étaient des fleurs symboliques: lorsqu'une jeune fille en recevait de l'homme qu'elle devait épouser dans l'année, il lui restait fidèle jusqu'à la mort.

(1) Orchis vanilla.

Digitized by Google

« Tiens, quelle idée! exclama-t-elle en riant, je vais me les faire offrir une seconde fois par mon fiancé. » Et elle continua, disant qu'il venait précisément les rejoindre ce soir là; elle n'avait pas encore eu le temps d'annoncer la bonne nouvelle, elle venait seulement de recevoir la lettre.

Mais Yvan n'écoutait plus.

Son fiancé! Il eut un vertige et dut se retenir à la table pour ne pas tomber.

« Qu'avez-vous? » lui demanda-t-elle effrayée.

Alors lui, assommé sous le coup, ne trouva qu'un mensonge bête à lui dire; il était sujet à des éblouissements, et, chancelant, il s'en alla très vite, le cœur tordu d'un spasme affreux.

XII

Maintenant il n'avait plus qu'une idée : partir, partir le plus vite possible pour ne pas voir ce fiancé! Et il courut à sa chambre.

Il se hâtait, jetant ses effets pêle-mêle dans sa malle, les yeux secs, les dents serrées.

Yvonne entra en ce moment, une carafe d'eau à la main; alors il lui dit qu'il venait de recevoir une mauvaise nouvelle et qu'il partait pour son pays.

Un cri s'échappa de son cœur : « Emmenez-moi! »

Il la regarda interdit, et ce fut comme un voile qui se déchira.

Il revoyait maintenant son trouble dans la prairie et sa crise nerveuse après la scène du baiser; et pris d'une immense pitié pour elle, il fondit en larmes.

Ainsi, lui aussi avait été cruel et brisait le cœur de cette pauvre enfant, comme on avait brisé le sien!

Il partit navré.

Six mois plus tard, il épousait une charmante jeune fille de Bruxelles, dont il était fort épris, croyant aimer pour la première fois de sa vie; et il lui restera fidèle, toujours, car c'est le moins volage des hommes.

NOMIS CIREDERF.

Digitized by Google

PROMENADE EN ESPAGNE

MADRID. — L'ESCURIAL.

A Madrid, il ne faut pas voir la ville : c'est banal, c'est uniforme. Ses trottoirs sont étroits, les maisons se ressemblent toutes, il n'y a ni grandes places historiques, ni rues luxueuses, ni squares, ni colonnes, ni monuments, ni belles églises.

Le palais du roi — palacio real — ne vaut guère mieux que celui de Bruxelles, mais il convient de dire, à son éloge, qu'il est infiniment plus propre. Les moineaux n'y nichent pas dans les chapiteaux du portique.

Les écuries valent la peine d'être visitées; beaux chevaux, belles voitures... Mais j'avais vu celles de Vienne et la comparaison n'est pas à l'avantage de celles de Madrid.

Le Sénat est dans le voisinage. C'est un honnête bâtiment bourgeois, sans architecture et peint à l'huile. A noter, néanmoins, la salle où sont suspendus les portraits des divers présidents qui se sont succédé depuis l'installation du régime parlementaire en Espagne. La revue en est intéressante.

La Chambre des députés — palacio del Congresso — qui date de 1850, a une certaine ressemblance avec le Corps législatif de Paris. Tout cela, puisqu'on faisait du neuf, aurait gagné à être un peu plus Espagnol. Mais quand on est civilisé, n'est-ce pas, il faut bien faire comme tout le monde.

Et le pont de Tolède?

Vraiment, la reine auprès d'elle était laide
Quand, vers le soir,
Elle passait sur le pont de Tolède
En corset noir.

Il est situé très loin, mais il faut y aller par respect pour la chanson et le Manzanarès.

Digitized by Google

Ce soupçon de rivière qu'on appelle le Manzanarès ne contient jamais une goutte d'eau ; ses sables ont envahi le pont jusqu'à la voûte des arches. Le pont en lui-même ne manque pas d'originalité. Son parapet, décoré de statues et de nombreux ornements de pierre et de marbre, forme une avenue d'un rococo prodigieux, mais, à cause de cela même, très pittoresque. Ce n'est pas le pont Saint-Ange, mais, au demeurant, ce n'est pas le premier pont venu.

Pourquoi Madrid n'a-t-il pas d'églises remarquables? La chose peut sembler bizarre. Mais les rois priaient dans leurs chapelles et les Madrilènes ont la religion dans la tête plutôt que dans les actes. Cela explique tout.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas de curiosités à Madrid? Excusez. Il y en a même de très spéciales. Le musée, les arènes, le boulevard des Récollets, le Prado et le jardin du Buën Retiro. C'est assez pour une ville, surtout quand il s'en dégage des mœurs, une physionomie et un cachet national qu'on ne trouve pas ailleurs.

Nous les verrons. En attendant, allons dîner à l'*Hôtel de Madrid*.

C'est un hôtel de premier ordre, mais il est prudent de s'y renseigner sur le prix, d'avance, à l'anglaise, sinon, en qualité de caballero étranger, vous subissez toujours une petite saignée.

La salle à manger est fraîche et aérée. Le pôtier, un gros Allemand polyglotte, a eu l'amabilité de me recommander au garçon de table, qui m'a placé à côté d'un jeune Castillan que j'ai déjà rencontré dans le sleeping-car. J'ai encore la chance que j'ai déjà eue à Séville de me trouver mieux du compagnon que je rencontre que de celui que j'aurais pu amener. Mon voisin est un Espagnol d'excellente compagnie, d'une politesse franche, loyale et ouverte, avec je ne sais quoi de grand seigneur qui n'a rien de déplaisant, parce que c'est bien porté.

Je remarque de plus en plus que si l'Espagnol est très chevaleresque, il possède aussi beaucoup de bon sens et de sentiment pratique. Il y a toujours en lui un don Quichotte

Digitized by Google

héroïque, tempéré par un Sancho Pança positif, l'un disant : « Combattons les moulins »; l'autre ajoutant: « Prenons garde à leurs ailes. » En somme, peu idéologue, mais généreux et enthousiaste, si la chose en vaut la peine; porté en outre à rire à cause de sa gaieté naturelle et à se moquer de tout et de chacun, à cause de son irrésistible causticité.

Le dîner achevé, nous allons au café, mais par égard pour moi seulement, parce que cela m'intéresse. Mon voisin me dit un : « Je veux bien » qui me fait plutôt l'effet d'une concession aimable que d'une envie partagée.

Le café, cher au Français, qui aime d'y faire sa partie, au Belge, qui aime d'y boire assis, et à l'Anglais, qui aime d'y boire debout, ne constitue pas un besoin pour l'Espagnol, qui est sobre et préfère se promener. Aussi, ne trouve-t-on pas de beaux cafés à Madrid. Celui où nous sommes, situé à l'angle de la place de la Puerta del Sol, n'a qu'une grande salle et je demande comment, par cette chaleur, on ne se met pas sur la terrasse, qui semble toute faite pour recevoir des chaises et des consommateurs. — C'est vrai, mais cela empêcherait la circulation. Le public passe avant le consommateur. — Ah! — Le fait est que je n'ai trouvé à Madrid qu'un seul café où l'on puisse s'asseoir dehors, c'est le café Fornos. Et encore cela a-t-il l'air d'une atteinte au droit populaire. Chaque pays a ses mœurs. En Belgique et en France, le trottoir semble appartenir au cabaretier. Le passant n'a qu'à s'arranger comme il peut et les dames à prendre l'autre côté de la rue, pour échapper aux regards indiscrets des loustics occupés à boire.

***

Ce matin, je suis allé voir le musée.

Le musée de Madrid reflète les qualités positives du caractère espagnol. Il n'offre pas l'aspect théâtral des musées de Rome, de Paris, de Versailles, de Florence et de Naples. Le décor des salles n'y distrait pas l'attention du tableau, les toiles sont en grand nombre encadrées de noir et les murs sont blancs. C'est voulu. Pourquoi allez-vous au musée? Pour

Digitized by Google

voir des dorures, des stucs et des marbres? Non, pour voir des toiles. En ce cas, regardez.

Dans cette clarté blanche, sur cette nudité des murs, l'œuvre apparaît plus distincte, se détache plus nette, ressort plus vivante, dans sa réalité artistique. C'est ainsi que l'aime le véritable amateur.

La collection est bien belle.

Des Velasquez, des Goya, des Murillo, des Ribeira, pour l'Espagne; des Claude Lorrain pour la France; des Michel-Ange, des Raphaël, des Titien, des Veronèse pour l'Italie; des Rembrandt pour la Hollande; des Rubens, des Van Dyck, des Teniers, des Jordaens pour la Belgique; des Holbein et des Dürer pour l'Allemagne. Je cite au hasard parmi les plus illustres, car toutes les écoles y sont représentées dans leur élite. L'école flamande surtout y brille avec honneur. A l'époque de notre grande éclosion artistique, nous étions Espagnols et les Espagnols, il faut bien leur rendre cette justice, ont puissamment contribué à encourager le travail de nos artistes. Ils achetaient beaucoup de tableaux et, comme ils avaient le goût délicat, ils savaient les payer leur prix.

L'école moderne a son exposition dans le même édifice, au premier étage. En y entrant, l'œil un peu fatigué de la contemplation de la peinture classique est charmé par l'éclat de cette peinture plus jeune, plus fantaisiste, plus en harmonie avec ce qui se passe autour de nous. Elle repose de l'autre, comme un salon plein de bibelots, de meubles légers, de tentures légères, mais animé et vivant, repose de l'austérité d'une salle d'ancêtres garnie de meubles, d'argenterie et de tentures massives. Néanmoins, cette première impression agréable subie, il faut bien reconnaître que si nous sommes sortis du conventionnel pour suivre notre inspiration libre et capricieuse, nous ne sommes pas précisément en progrès sous le rapport de l'exécution. L'art est aristocratique et exige du tact dans les expressions et du choix dans les sujets. Le réalisme peut plaire aux masses peu cultivées, mais le bon goût n'y trouve pas son compte. Je suis déjà à regretter l'inimitable couleur de Rembrandt, les attitudes expressives de Velasquez, ce je ne sais quoi

Digitized by Google

de fini, de saisissant et de vrai, qui vous fait dire, comme après la lecture d'une fable de La Fontaine : Il me semble que j'en ferais bien autant. Ah! oui, mais essayez, vous verrez alors que ce qui est difficile, c'est précisément cette simplicité qui consiste à ne mettre dans une œuvre que juste ce qu'il faut et comme il le faut.

Le musée de sculpture, où l'on ne trouve pas seulement des statues, des groupes et des bustes, mais des mosaïques, des vases et des tables incrustées de pierres précieuses, n'est pas considérable, mais tout y est de premier ordre. On ne sort pas de là ébloui et fasciné, mais doucement satisfait comme d'un régal durant lequel on a absorbé d'excellentes choses.

Mon cher lecteur, si votre bonne fortune vous amène à Madrid, allez passer une journée au musée. Vous me saurez gré du conseil que je vous donne. En somme, le musée de Madrid me paraît le plus beau du monde par la raison même qu'on n'y a pas prodigué les œuvres, mais qu'on les a jalousement choisies, et que le cadre dans lequel on les a mises ne distrait pas par sa somptuosité de la vue de l'œuvre elle-même.

***

Je me fis voiturer, en retournant, par le Paseo de Recolletas, au petit pas, pour bien en jouir. Il faisait, du reste, une bonne brise et, le soleil déclinant déjà, j'étais mû à travers une délicieuse sensation d'air. Le paseo est une promenade plutôt qu'un boulevard; une suite de plantations, de squares, de pelouses entrecoupées de fontaines, de statues et de groupes de marbre, dont la blancheur tranche bien sur cette variété de teintes vertes. Un vrai poumon de grande ville, en un mot, avec des façades de maisons très écartées, de l'espace, des arbres, pas trop, mais assez pour donner de l'ombre, et beaucoup d'herbe pour reposer les yeux. Vers le soir, il y vient quantité de voitures. C'est le rendez-vous de tous ceux qui ne sont pas allés aux Delicias et qui ne vont pas au Prado.

Quand je rentrai à l'hôtel, je vis sur le visage de mon voisin le Sévillan se dessiner une moue de satisfaction orgueilleuse.

Digitized by Google

« L'avez-vous vu, notre musée?
— Je l'ai vu.
— Que dites-vous de cette perle?
— C'est remarquable. »

Et alors. déborda son enthousiasme espagnol, si ardent, quand un objet digne de réelle admiration l'éveille.

« C'est un écrin de joyaux; cela ne se trouve qu'en Espagne. A Paris, il y a trop de remplissages. Il en est de même à Naples et à Florence. La galerie du Vatican pourrait, seule, soutenir la comparaison, mais elle ne contient que de la peinture religieuse. Ici, au contraire, on a collectionné ce que l'art a produit de plus parfait dans ses expressions diverses. »

Je ne pus que m'associer à cet enthousiasme légitime, et le dîner se passa à causer des gloires de l'Espagne.

***

On n'a pas vu Madrid si on n'a pas vu le Prado.

Vous rappelez-vous le temps des romances? Un monsieur, qui se faisait beaucoup prier d'abord, se levait gravement et, tourné vers la compagnie, la bouche en cœur, attaquait un canzone à la mode. L'accompagnatrice, durant ce temps, courbée sur le piano, faisait voltiger ses mains à travers le clavier. Si les mains étaient fines, durant les pauses, elle les tenait suspendues en l'air. Cela peut prêter à rire à l'époque actuelle, mais, alors, cela avait son charme. Le piano, devenu ridicule, a rapproché bien des cœurs et égayé bien des fins de dîner.

Parmi les romances en vogue, il y en avait une, une surtout, très jolie et très sentimentale; elles l'étaient, d'ailleurs, toutes :

Sur le Prado, près de la grille,
J'ai ramassé, charmant trésor,
Un éventail de jeune fille,
En bel ivoire et garni d'or.

C'est primitif, n'est-ce pas? Eh bien! cela et les chansons de Béranger amusaient nos aînés, et j'en connais que les chansons à la Paulus n'amusent pas.

Digitized by Google

Le Prado tout entier est dépeint dans le premier vers : ce n'est, en effet, qu'une grille immense, enfermant un espace long et étroit, sans gradins et sans arbres.

Le soir, cet espace s'éclaire brillamment sur toute son étendue; des musiques s'y font entendre et la foule, une foule élégante, s'y promène ou forme des groupes assis sur des chaises et des fauteuils en fer. Tout du long circulent les cavaliers et la file des équipages. Peu ou point de peuple. On dirait un salon en plein air, et à voir les toilettes claires des dames, les costumes recherchés des hommes et le sol uni comme un plancher, on s'imagine, par moments, qu'on va assister au spectacle d'un bal champêtre. Cela n'est ni grandiose ni extraordinaire, mais c'est pittoresque et animé. On est à la fois charmé et ébloui du mouvement de cet essaim mondain, d'où l'on entend monter des rires, où des milliers d'éventails s'agitent, où toutes les têtes de femmes sont ornées de fleurs et coquettement enveloppées de dentelles. L'Espagnole a conservé l'art de se bien encadrer la figure : en France, chapeau rond, nid d'oiseau, barque en pointe, sont portés par tout le monde. C'est la mode. Peu importe, si elle enlaidit la plupart de celles qui la suivent. Elles la suivent. Je préfère l'Espagnole qui arrange ses cheveux et se coiffe de façon à s'embellir.

***

Le Prado a pour pendant le Buën Retiro. L'un est le rendez-vous du soir ; l'autre, le but de promenade de l'après-dînée. Quand je dis l'après-dînée, le mot est peut-être impropre, car dans cette bonne ville de Madrid, où la chaleur est accablante, tout le monde fait la sieste et la vie de la ville se trouve en quelque sorte suspendue de midi à quatre heures. Aucun bruit dans les rues, à peine quelques rares voitures, auxquelles se mêle le va-et-vient régulier des tramways. A la Puerta del Sol, il n'y a pas une âme. Le soleil s'est emparé de la place solitaire, dont il argente les dalles et fait ruisseler les façades. Mais vers quatre heures, la rue se réveille; les marchands de journaux arrivent, les volets se rabattent, les bou-

Digitized by Google

tiques se rouvrent, la foule encombre les trottoirs et c'est un brouhaha de cris, de roulements et de fouets à vous donner mal à la tête.

De beaux équipages commencent à défiler vers le Buën Retiro; prenons une voiture et suivons.

Le Buën Retiro forme un immense parc. Ce n'est pas grand comme le Bois de Boulogne et le Bois de la Cambre, mais cela a l'avantage d'être près de la ville et de donner à la population la facilité de prendre l'air sans franchir une trop longue distance. L'avenue des voitures forme une vaste éclaircie au milieu du bois et confine à une infinité d'avenues latérales, où se promènent les piétons. Le mode de promenade diffère du nôtre; c'est une sorte de corso, comme à Rome, où les voitures se précipitent à la file, au plein trot.

Cette course au clocher donne à la promenade une physionomie fort mouvementée; pour ne pas gêner la circulation, jamais il n'y a d'arrêt en route; mais aux ronds-points des deux extrémités, quand les chevaux sont fatigués, on fait halte.

Je dois avouer que ce steeple-chase a une allure fort gaie, d'autant plus que la rapidité du mouvement ne produit aucun désordre, les cochers étant tous hommes de main sûre.

Les voitures, généralement, sont grandes et attelées de chevaux noirs superbes. Les variétés de véhicules, que le mauvais goût des Anglais a introduites sur le continent, n'y sont pas de mise. L'Espagnol, toujours un peu hidalgo même quand il est pauvre, préfère la calèche, qui est aristocratique et imposante.

Ici, comme ailleurs, les dames ne portent pas d'ombrelle. Elles se protègent du soleil en relevant leur éventail au-dessus de la tête.

Sont-elles jolies? Je dois à la vérité de dire que le soir, au Prado, je les aimais mieux. La Méridionale gagne à être vue à la lumière. Elle n'a pas la fraîcheur rose des Anglaises, des Belges et des Allemandes, qui s'avive à l'éclat du plein jour. Ajoutons qu'on ne voit plus ici, comme au Prado, les vaporeuses mantilles et les fleurs aux tempes, qui s'harmonisent si bien avec la luxueuse chevelure espagnole, et parent si

Digitized by Google

coquettement les physionomies les moins heureuses. Au Buën Retiro, la dame espagnole porte l'horrible chapeau à la française. Alors, adieu le cadre, l'abondance ondoyante des cheveux ; plus rien qu'une torsade roulée au sommet de la tête, avec je ne sais quoi au-dessus. Ce n'est pas beau.

Je remarque beaucoup de visages d'une blancheur mate, résultat d'une enfance passée à l'ombre ; d'autres, d'une carnation brune, résultat d'une enfance épanouie en plein air. Le blanc est plus aristocratique, le brun plus populaire. Celui-ci sent la rue et le jardin public, tandis que l'autre éveille l'idée de grandes salles abritées du soleil, dans quelque vieille maison de la noblesse.

Une grande froideur aussi domine dans les traits, une sorte d'impassibilité, qui est peut-être de bon ton, mais qui enlève à la physionomie le charme que lui donne le reflet de l'âme.

Dans le grand monde madrilène, comme un peu partout, j'ai trouvé les hommes généralement plus beaux que les femmes. Ils ont la taille élancée et bien prise, le tempérament sec, la figure plutôt maigre et expressive. En outre, ils ont beaucoup de soins de leur personne, et portent invariablement des gants et des chapeaux hauts de forme. Rien du merveilleux, mais la tenue irréprochable de l'homme comme il faut.

Il y a au Buën Retiro un concert, et on y paye une entrée. C'est moins espagnol que le Prado, mais très joli sous les arbres. La promenade autour du kiosque est énorme, et le kiosque est, je crois, le plus grand que j'aie vu de ma vie. A noter que je n'y ai pas remarqué, mais pas du tout remarqué de petites dames. Ces diables d'Espagnols, quand ils sont en famille, n'entendent rien aux libertés de la galanterie française. Il n'y a pas de loi, bien entendu ; il y a, ce qui est plus fort que la loi, le respect de soi-même.

***

Et les courses de taureaux ? Depuis qu'il y a des chemins de fer, il est presque banal d'en parler. Je dois dire, cependant, qu'à part la foule, les équipages, les drapeaux et les

Digitized by Google

décorations de l'arène, les courses m'ont déçu. On sait trop d'avance que le pauvre taureau est une bête de sacrifice : quelques coups de corne dans le ventre d'un cheval efflanqué, des boyaux qui traînent, des bonds des picadors, le spectacle d'un animal en détresse, tout cela vous serre le cœur d'une émotion de pitié pénible. On se sent trop au théâtre. On aimerait mieux voir un taureau animé de fureur sauvage, luttant à force égale contre l'homme agile et héroïque. Mais du moment qu'on l'aveugle, le danger disparaît, il n'y a plus de drame, on assiste à l'exécution d'une victime sans défense. Et, chose bizarre néanmoins, quand vous êtes là, malgré l'horreur, vous finissez par vous sentir enlevé dans le tourbillon de l'entraînement général. Vous êtes assourdi par les cris de la foule en délire. C'est une animation, un enthousiasme, des trépidations de pieds, des battements de canne et de mains à vous rendre fou. Le vrai spectacle n'est plus dans l'arène ; il est dans les loges, il est dans les galeries, et vous clamez bravo, avec tout le monde, quand le matador entre pour recevoir l'hommage de sa facile victoire.

***

Je ne fus point à Tolède et je le regrette. Quand on est si près, on a toujours tort de ne pas faire le voyage. Une fois parti, c'est trop loin ; on ne le recommence plus. Il est vrai qu'il faisait si chaud, si chaud ! Nous remplacerons le voyage de Tolède par une visite à l'Escurial ; elle est peut-être plus intéressante.

***

Le palais de l'Escurial est situé à 50 kilomètres de Madrid et, par le train express, le trajet se fait en une heure et demie.

La route n'est pas belle. Ce ne sont que plaines arides, dominées au loin par des montagnes noirâtres, qui paraissent couvertes de scories de fer.

Dans la déclivité d'une de ces montagnes, une masse carrée, grise, d'aspect cloîtral, se dessine : c'est l'Escurial.

Digitized by Google

Quand le soleil illumine la façade, c'est éblouissant; le palais a onze cents fenêtres.

Philippe II construisit cet immense édifice, en accomplissement d'un vœu qu'il avait fait à saint Laurent, dont il avait ordonné de bombarder l'église durant le siège de Saint-Quentin (1557). La légende du saint lui inspira l'idée, assez bizarre, de donner au palais la forme d'un gril. Vu d'en haut, c'est un gril parfait, avec son cadre, ses verges, son manche et ses pointes, représentées par des tours. L'idée n'était pas heureuse, car elle entraînait l'obligation de la ligne droite et forcément la raideur et la sécheresse. Son exécution coûta des sommes considérables. Sous le seul règne de Philippe II, on y dépensa 5 millions de ducats, équivalant à 60 millions de francs de nos jours.

Une des particularités du palais, c'est qu'il est construit exclusivement en pierres bleues. Des assises au faîte, à l'extérieur comme à l'intérieur, église, galeries, cours et voûtes, tout est en pierre de taille naturelle, sans peinture ni revêtement. La teinte uniforme de la pierre, un peu assombrie par le temps, donne à l'édifice un air fort imposant, mais rigide et triste.

L'Escurial était un couvent plutôt qu'un palais. Philippe II, de plus en plus fanatique et misanthrope, en faisait sa retraite préférée, espérant, dans le paisible entourage des moines, à force de jeûnes et de prières, trouver l'apaisement de sa conscience et le pardon de ses nombreux péchés. Les préoccupations de sa royale mélancolie apparaissent dans le choix même de l'emplacement du palais, bâti dans un des sîtes les plus déserts de l'Espagne, sans autres perspectives que des montagnes et des plaines arides, qui désolent les yeux.

Quand vous entrez, un vague sentiment de terreur vous gagne. Ce ne sont que grandes cours dallées, humides, entourées de hautes façades sombres, sans fleurs, sans arbustes, sans fontaines, sans joyeuses volées d'oiseaux, sans soleil, pour égayer et donner un peu de vie à la vieille demeure. C'est presque sinistre et on se demande quels fantômes hantaient Philippe II quand il errait à travers les allées de ce labyrinthe de granit.

Digitized by Google

Le seul oiseau que j'aie vu à l'Escurial est une cigogne. En levant les yeux au-dessus des toits d'ardoises et de plomb, j'aperçois un immense nid au haut d'une cheminée. A côté du nid, dans un rayon de soleil, la tête sous l'aile, l'oiseau se dresse immobile, sur une de ses longues pattes. Mâle et femelle reviennent chaque année. Une fois leur nichée grande, la bande s'envole et au prochain été un nouveau couple s'installe dans l'habitation laissée vide. Cette respectable famille est l'hôtesse du palais depuis son origine. Elle en est même une des curiosités légendaires.

De ce que l'Escurial incarne la mélancolie sombre de Philippe II, il ne faut pas conclure qu'il ne renferme pas d'inestimables beautés.

Sa masse tout en dalles de granit, qui le rendent impérissable, forme un ensemble grandiose, quatre fois grand comme Versailles. Nous ne dirons pas comme les Espagnols que c'est la huitième merveille du monde, mais cependant il faut convenir qu'une idée géniale a présidé à la confection de cette œuvre, dont l'immensité seule est un sujet d'étonnement.

Parcourons ses parties principales.

Nous voici dans la cour des Évangélistes. Le long de ses quatre côtés rectangulaires s'étendent de hautes galeries couvertes, qui servaient de promenoir aux moines. Au centre, un dôme, soutenu par des colonnes, abrite un groupe de statues formant une chapelle circulaire. La chapelle en elle-même n'offre rien de spécialement remarquable, mais un souvenir historique original s'y rattache. Le roi, chaque année, le jeudi saint, venait y laver les pieds de douze pauvres. C'est une des multiples singularités auxquelles le portait son bigotisme ombrageux toujours enclin à la pénitence.

***

De la cour des Évangélistes on passe dans la salle de la Guerre. Les murs en sont couverts de peintures en vieux style qui représentent le siège de Saint-Quentin, la prise de Grenade et la bataille de Lépante. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais dans leur naïve et exacte simplicité, elles

Digitized by Google

forment une très intéressante page d'histoire. C'est tout un passé qui ressuscite tel qu'il était, tout un art militaire, toute une civilisation, toute une guerre de plaine, de siège, et de mer qui se déploient aux yeux. Habitué qu'on est aux bateaux à vapeur et aux artilleries monstres, on trouve du charme à voir manœuvrer ces flottes d'immenses bateaux à voiles et ces armées aux prises à de petites distances, avec de longues arquebuses et des couleuvrines, qui ne portaient guère plus loin que des arbalètes. Les costumes, les harnachements, les armes, la disposition et le mouvement des troupes sont rendus avec une fidélité irréprochable. Les Turcs à Lépante, les Arabes à Grenade, y revivent non en des créations fantaisistes et dramatiques, mais en des figurations réelles. La bataille de Saint-Quentin se décompose en une suite de scènes militaires qui vous mènent jusque Ham et en font un véritable panorama. Je ne sais ce qui vaut mieux, de ces chroniques qui ont pour elles la valeur d'une sorte de réalité photographique, ou de la peinture dite historique, où l'imagination nuit trop souvent à l'exactitude. L'exactitude, peu importante dans les sujets ordinaires, acquiert l'intérêt d'un document lorsque l'histoire s'y trouve intéressée.

Quelle valeur n'aurait pas un tableau ou un simple bronze, qui représenteraient fidèlement les traits et les vêtements d'Alexandre, de César, d'Attila ou du Christ ?

***

Les appartements royaux — ne pas confondre avec l'appartement du roi Philippe II — aboutissent à la salle de la Guerre. C'est une longue enfilade de chambres de grandeur moyenne, situées au rez-de-chaussée et d'une simplicité abbatiale. On n'y trouve ni tableaux, ni statues, ni collections d'objets rares, provenant des nombreuses colonies espagnoles. Les meubles sont à forme droite et les canapés de simples bancs garnis de coussins, dans le genre des ottomanes. Les plafonds — par je ne sais quelle fantaisie bizarre — sont invariablement peints en style pompéien, mais les murs ont de beaux revêtements de tapisseries flamandes et espagnoles, et les boiseries — portes,

Digitized by Google

lambris, contrevents — sont le plus bel ouvrage de marqueterie qui existe au monde. Les chambres dites en bois des îles ont coûté 28 millions. Toutes les ferrures sont en fer poli incrusté d'or. On se sent émerveillé quand on songe aux combinaisons, à la patience qu'il a fallu pour encastrer ces millions de piécettes de bois durs et rares et en former ces dessins variés qui, depuis leur agencement, n'ont pas plus bougé que des veines de marbre. La marqueterie est un art qui, malheureusement, se perd, avec beaucoup d'autres, au milieu du clinquant banal de l'industrie moderne. Les grands seigneurs ni même les couvents, n'encouragent plus ces travaux délicats et fins, qui faisaient vivre toute une armée d'artisans intelligents : ils trouvent que c'est trop cher, et préfèrent des chapelles et des meubles rabotés grossièrement avec des outillages de fabrique. C'est dommage. Les vieux riches qui ont l'atavisme du bon goût devraient réagir contre cette invasion de la vulgarité moderne; ils devraient maintenir au sein de la nation une activité intelligente, destinée à faire contrepoids au labeur automatique du machinisme. Quand le travail ne fait plus fonctionner le cerveau des foules, les mauvaises passions y fermentent. C'est la punition de notre temps qui, pour avoir suivi le courant de la civilisation américaine, positive et matérielle, commence à perdre tout sentiment d'idéal.

***

Nous arrivons à l'église. Comme le palais, elle est toute en pierre de taille. Murs, piliers, voûtes, granit, toujours granit, un aspect de crypte immense. Mais combien imposante et majestueuse! Ici, rien ne vous distrait, un recueillement mêlé d'effroi religieux vous pénètre; c'est un temple austère, mais c'est un vrai temple. Le roi l'a peuplé de la terreur dont lui-même était possédé. *Dies iræ*, *dies iræ*, la colère céleste semble crier ses anathèmes sous les arches.

Tout y est d'envergure colossale. Six piliers seulement soutiennent l'immense nef. Chacun de leurs quatre côtés mesure huit mètres.

Le grand autel, au fond de cette masse grise, a un aspect

Digitized by Google

fantastique, avec ses statues dorées de rois et de reines, — familles de Charles-Quint et de Philippe II, — agenouillées au pied des marches, et avec son retable qui monte jusqu'à la voûte, revêtu de marbres sombres mais riches, de peintures et d'images en bronze de taille naturelle. On peut y blâmer peut-être le manque d'unité décorative, mais l'effet en est saisissant et le style impose.

La maîtresse pièce de l'église, à cause de sa construction hardie, est le chœur, qui servait au chapitre des moines. Il n'est pas dans la nef, devant le grand autel, mais en face de celui-ci, à l'extrémité opposée de l'église, suspendu à demi-hauteur des voûtes. Il a des proportions énormes. Vu d'en dessous, il présente l'aspect d'un plafond plat, de dimension telle, qu'à l'époque où il fut édifié, dans le but d'empêcher sa chute, on l'étaya, au centre, d'un énorme pilier. Mais le pilier déparant la vue, l'architecte, d'accord avec les moines, résolut de l'enlever. Il exécuta son plan durant une absence du roi et, quelque temps après, Philippe, qui ignorait sa suppression, s'étant placé au milieu du parquet, félicita l'architecte d'avoir donné un appui solide à la lourde construction. Sire, répondit l'architecte, le pilier a disparu, mais Votre Majesté n'a rien à craindre. Philippe, d'abord effrayé, se rassura, et, depuis lors, la gigantesque masse se soutient toute seule. C'est, je crois, en tenant compte du poids immense qu'il supporte, le plus vaste édifice suspendu qui existe dans l'univers.

Le chœur, de même que l'église, ne se distingue pas par une décoration sculpturale fort ouvragée, mais c'est cossu, de majestueuse ordonnance, de richesse massive; un vrai chapitre de moines épris de confort et d'aises.

Les stalles, au nombre de 124, ne sont ornées que de simples moulures. Au-dessus d'elles, tapissant le mur dans toute la longueur, s'étend un immense panneau de bois simplement poli. Mais quel bois précieux, rare et magnifique! Je crois qu'on ne l'a pas sculpté pour ne rien lui enlever de sa merveilleuse beauté naturelle.

Les sièges sont un chef-d'œuvre de commodité. C'est large,

Digitized by Google

un peu concave, et presque moelleux comme de la soie lisse tendue. On n'a pas envie d'y dormir, parce que le bois ne communique pas de chaleur; mais comme on y est bien assis!

Je n'aime pas beaucoup le lustre en cristal de Bohême, si ravissant qu'il puisse être, qui se trouve accroché au milieu de la voûte. Ses teintes bleu tendre et sa facture légère ne cadrent pas avec l'imposant et massif ameublement des stalles.

Mais ce que j'aime, par exemple, ce qui est un morceau unique en son genre, c'est le lutrin. Tu m'as l'air de peser bien lourd, mon gros gaillard. Combien? — Quatre mille kilogrammes. — Proficiat. — Il occupe le centre de la salle, juste à l'endroit où Philippe II, craintif, s'imaginait être au dessus du pilier de soutien. Son élévation est de seize pieds. Il est mobile comme une girouette; le vent le ferait mouvoir, le doigt d'un enfant de chœur suffit à le faire tourner sur son pivot. C'est un monument dans un monument; il est si volumineux qu'il barre la vue aux chantres, et qu'à travers ses ais, on a creusé des ouvertures qui font l'effet de lunettes d'approche, pour leur permettre de distinguer ce qui se passe à l'autel. Et les livres qu'il y a là-dessus! les vieux missels! Ah! par exemple, nous avons fait beaucoup de progrès en imprimerie et en reliure; nos livres d'étrennes, bariolés d'or, font assez bonne figure; nos éditions de luxe ont quelque valeur, mais quand on veut voir du durable et du vraiment beau, il faut encore aller dans le passé tout de même. Les in-folio que j'ai là sous les yeux datent de 1580; ils ont donc été manipulés depuis plus de trois siècles et ne sont pas plus endommagés que s'ils sortaient de la main de l'ouvrier. Ils ont une hauteur de 1 mètre et chaque feuillet est confectionné avec la peau d'un veau tué avant de naître. On en tua dix-sept mille pour composer les 218 volumes qui forment la collection. Tous ces volumes, paroles et musique, sont exclusivement écrits à la main, par des moines et des artistes de premier mérite. Ajoutons que les reliures sont garnies de bordures, de fermoirs et de charnières de cuivre, gravés merveilleusement, et que l'outillage de l'ensemble est si solide, qu'un missel jeté d'un étage n'éprouverait pas plus de mal qu'une caisse en chêne massif.

Digitized by Google

L'Escurial, qu'on appelait aussi le monastère royal de Saint-Laurent, était habité par des moines hiéronymites. Une congrégation du même ordre y habite du reste encore.

Philippe II, presque moine lui-même, se plaisait à prendre part à leurs exercices religieux. Il avait sa stalle à l'angle de la porte d'entrée et durant les offices venait silencieusement s'y asseoir. Sa stalle, de même apparence que les autres, mais ouvragée en bois excessivement précieux, coûta 66,000 francs. Comme il ne cessait pas d'être roi, tout en étant dévot, s'il arrivait un pli urgent, il le recevait là. C'est durant les vêpres, tandis qu'il chantait avec le chapitre, qu'un de ses officiers lui apporta l'annonce de la victoire de Lépante. Le roi, qui avait la jambe droite tourmentée par la goutte, avait l'habitude de l'étendre sur le bras de la stalle qui faisait face à la sienne. Cette pose assez originale m'inspira l'ambition de m'asseoir sur le siège du monarque et de me mettre dans l'attitude qu'il était accoutumé de prendre. Mais mal m'en prit, car le lendemain, j'éprouvai à la jambe coupable une vive souffrance. Un spirite n'eût pas manqué d'y voir une marque de courroux des mânes royales. Je préférai y voir un jeu du hasard, et cependant, comme Philippe II n'aimait pas les Belges, et surtout les Flamands, qui sait si ce n'était pas une petite vengeance posthume, tout de même, du sinistre bigot!

***

Je quitte presque à regret le plantureux oratoire des moines où j'ai fini par m'acclimater, pour aller admirer le christ en marbre blanc de Benvenuto Cellini, suspendu dans un couloir derrière la stalle du prieur. A certains jours, un prêtre y dit la messe pour les soldats de la garde qui, rangés en bas, dans la cour, le voient officier à travers la fenêtre ouverte.

Ce christ est une pièce d'une exécution merveilleuse.

Puis je descends et vais jeter un coup d'œil sur la sacristie. Elle renferme une hostie miraculeuse — la légende m'en échappe — qu'on montre deux ou trois fois l'an, en soulevant le tableau du retable derrière lequel elle est cachée. D'aucuns aiment beaucoup cette sacristie, notamment le

Digitized by Google

sacristain qui est chargé d'en faire le boniment, mais en dépit de son autel, de ses reliquaires et de quelques tableaux assez jolis, je ne parviens pas à partager son enthousiasme. On a peint sa voûte en style pompéien, et cela m'en gâte le charme.

A deux pas de la sacristie se trouve le Panthéon, qui forme une crypte en octogone, bâtie sous le maître autel. On y accède par un bel escalier de marbre, et à moitié chemin se trouve la salle des morts, assez irrévérencieusement appelée poudridéro, *endroit où l'on fait pourrir*. Les corps y reposent parfois de longues années dans des cercueils percés de trous, pour amener l'écoulement complet des humidités des tissus. Après cela seulement on les scelle dans une des tombes du Panthéon. Ces tombes, étagées sur les diverses faces, sont précédées de cippes. C'est, en somme, assez beau, parce que les murs sont plaqués de marbres magnifiques de toutes les couleurs.

Charles V et Philippe II y sont couchés.

Quand on est là au fond et qu'on songe à l'immense fardeau de pierres qui pèse sur ces souterrains, on éprouve comme une sensation d'écrasement. Les morts semblent plus morts dans ces profondeurs et on remonte, avec un vague frisson de terreur, à la pensée des cadavres scellés dans cette coupole effrayante.

***

Des nombreuses curiosités de l'Escurial, celle qui m'a le plus intéressé, je dirai même surpris, c'est l'appartement de Philippe II. La première idée qu'on se forme de la demeure du monarque le plus puissant de son époque est naturellement une idée de magnificence. On se rappelle les royales splendeurs de Versailles, les impériales coquetteries de Schœnbrünn, et on s'attend à des salles de réception immenses, décorées de tout ce que l'Espagne du XVIe siècle possédait de fabuleuses richesses. Grand est l'étonnement quand, après être entré, on voit devant soi trois petites chambres communiquant par un corridor étroit avec une espèce d'enfoncement pratiqué dans l'épais mur de l'église, et dont le roi avait fait son oratoire. Dans ce gigantesque palais, ces trois chambres et ce réduit sont tout ce que

Digitized by Google

ce volontaire de la pauvreté avait réservé pour lui-même. Était-ce orgueil, était-ce calcul? Non. C'était humilité et cette humilité n'était pas affectée. Le roi se punissait d'être roi et vivait dans cette retraite indigente avec un sentiment de dédain profond pour la mollesse sensuelle et les jouissances vaniteuses que comporte l'étiquette des palais.

L'appartement se compose d'une pièce, éclairée de deux fenêtres, sur laquelle, dans le sens de la longueur, s'ouvrent deux autres pièces qui reçoivent le jour par la porte vitrée à mi-hauteur. Elles ressemblent assez à deux alcôves.

La pièce principale servait aux audiences royales, et les annexes servaient, la première, de cabinet de travail, la seconde, de chambre à coucher.

L'ameublement de chacune d'elles est d'une austérité digne d'un anachorète.

Sur le sol de la salle du trône et des deux autres salles, pas de plancher, pas de tapis, mais des petits carreaux de faïence rouge, dépolis par le temps ; les murs, sans tentures, sont enduits d'une couche de chaux, sur la nudité de laquelle tranche, comme ornement unique, le portrait du roi, dans un cadre noir, suspendu entre les fenêtres. Celles-ci n'ont pour toute draperie que deux minces rideaux de serge grise. Contre les murs s'alignent quelques chaises droites dont le siège et le dossier sont tendus d'une bande de cuir. Dans le fond se dresse le baldaquin royal également en serge grise, et, en dessous, sur une estrade d'une seule marche, apparaît un fauteuil à bras de bois, tendu de cuir comme les chaises : c'est le trône. Un escabeau en paille est placé devant le fauteuil ; il servait au roi pour reposer sa jambe malade.

C'est là que le légat du pape et les ambassadeurs, vêtus de pourpre, venaient se courber devant l'ermite de l'Escurial : ainsi le commandait Sa Volonté, sans réplique. Il se plaisait à humilier les envoyés des cours en leur refusant même un tapis pour les protéger contre le froid des dalles. Convenons que la redingote râpée de Napoléon Ier, au milieu de ses généraux chamarrés d'or, n'est qu'une fantaisie de soldat à côté des dédains railleurs du bizarre monarque.

Digitized by Google

Je m'arrête à regarder son portrait, où l'attention se concentre sur son œil timide, oblique, soupçonneux, ayant l'air de chercher derrière lui. Est-ce qu'un peu de démence n'habitait pas dans cette tête? On est tenté de le croire, quand on songe à son existence cloîtrée, au fond de ce sombre Escurial, sans cesse retentissant de chants religieux et de volées lugubres de cloches. Poursuivi de terreurs mystérieuses, éternellement tremblant pour son âme, se confessant à peu près tous les jours, il est probable que son intelligence ne s'appartenait plus. Il était la main qui signait, la voix qui donnait les ordres, mais les suggestions venaient des sectaires dont il était le prisonnier. En lui montrant son trône et la foi mis en péril, il était aisé de convaincre cet halluciné des nécessités de l'Inquisition dont, jusque-là, on n'avait fait usage que contre les Juifs et les Maures. Les malheurs de la Belgique au XVIe siècle et les cruautés du duc d'Albe sont des œuvres royales; mais la responsabilité en remonte-t-elle à l'initiative du roi? C'est douteux.

Charles Quint se servait du clergé, mais Philippe était son serviteur. Le suprême gouvernement de l'Espagne siégeait dans la grande salle capitulaire de l'Escurial. Il s'est établi ailleurs, mais sans changer d'esprit et, par affinité, la Belgique, depuis le XVIe siècle, ne s'est jamais affranchie de l'influence espagnole. Le cœur et l'esprit de son peuple sont restés cléricaux, et, chaque fois que le libéralisme a voulu se faire jour, un pouvoir occulte lui a suscité parmi ses propres partisans des groupes rebelles destinés à paralyser son œuvre. C'est le spectacle auquel nous assistons aujourd'hui même. Les radicaux et les socialistes ne sont que les agents inconscients et les dupes de la franc-maçonnerie cléricale qui les stimule et qui siège dans leurs assemblées. Tout glorieux, ils disent : « Notre cause est si juste, que les cléricaux se prononcent pour elle. » Les pauvres!

Le *timeo Danaos et dona ferentes* est donc sorti de leur mémoire! Pourvu qu'ils nuisent au libéralisme, ils croient servir la justice.

Quand de la salle du trône on entre dans la chambre à

Digitized by Google

coucher, on se sent ému d'une pitié presque compatissante. Des dalles, des murs blancs, un peu de jour qui filtre par la porte, je ne sais quoi de froid, comme la résignation d'une âme sans espoir. Le roi y dormait sur un lit dur et, chaque soir, y récitait son rosaire à genoux sur les pierres nues.

Le cabinet de travail a le même aspect. Tout son mobilier se compose d'une table à tiroirs, de quelques rayons adossés au mur, d'une chaise, d'une sphère en bronze, sur laquelle le roi étudiait l'astronomie, et d'un grand encrier en cuivre. Je frissonne en songeant que c'est dans ce même encrier qu'il plongeait sa grosse plume d'oie pour signer de sa main amaigrie les courriers qu'il dépêchait aux quatre coins du monde, et les décrets de mort destinés aux Belges. Le cabinet est si obscur que pour y voir il faut ouvrir la porte.

Et *nunc erudimini*. Sybarites et gommeux du siècle, vous savez comment vivait un roi d'Espagne, sur les possessions duquel le soleil ne se couchait pas.

L'appartement se complète, comme je l'ai dit, par le petit oratoire où le roi entendait la messe et allait prier quand il ne montait pas au chœur. C'est là que, sentant approcher sa fin, il fit transporter son lit, le chevet tourné vers l'autel, afin de voir le prêtre qui jour et nuit disait l'office. Il y mourut l'âme tourmentée par l'idée que tout le sang qu'il avait fait verser pour la religion catholique n'avait contribué qu'à la faire détester. Sa confession générale ne dura pas moins de trois jours, et il rendit son confesseur Diego de Yepes responsable devant Dieu des péchés qu'il avait omis.

On quitte l'appartement de Philippe II avec la satisfaction d'avoir assisté au spectacle réel de la vie journalière de ce monarque qui fut une des figures les plus originales de l'histoire. Le jour où quelque Walter Scott espagnol en recueillera les traits saillants pour les présenter sous la forme d'un récit romanesque, il aura fait une œuvre plus intéressante que l'*Ivanhoé* du conteur anglais.

***

Terminons notre excursion par une visite à la Bibliothèque et aux Salles capitulaires qui renferment le musée.

Digitized by Google

Ici, nous sommes au couvent. Les moines hyéronimites ne l'ont pas abandonné.

Quelles jolies salles! Quels plafonds superbes, avec leurs voûtes, en arches surbaissées, découpées en travées sculptées et peintes!

Un jeune frère très éveillé, quelque peu goguenard et parlant l'italien à merveille, m'en fait les honneurs. Il semble surtout fier du musée, qui ne dépasse guère une collection de particulier, mais qui contient quelques toiles d'une exquise beauté. Il y a là un Velasquez, représentant les frères de Joseph rapportant ses vêtements à Jacob, et un Jordaens, représentant Balaam en face de son âne parlant, qui vous font rêver. Ah! le génie, le génie! La tête de cet âne a une expression humaine. Il vous impose une sorte de mystérieux respect. Nous n'avons plus la puissance de produire de tels chefs-d'œuvre. Le culte de la science utile a tué le sens de l'idéal. (C'est le petit-frère qui parle, et il pourrait bien avoir raison.) Il me raconte ensuite une quantité de détails très intéressants sur le couvent et sur les assemblées du chapitre. Après que nous nous sommes beaucoup promenés, et que j'ai entendu résonner vingt fois à mes oreilles : *Maraviglioso, maraviglioso,* il me demande, en souriant de toute sa bouche, si je suis satisfait. — Ravi! — En ce cas, nous irons à la Bibliothèque. Et toujours causant, nous montons le grand escalier, dont les admirables fresques des murs et des plafonds sont dues au pinceau de Luca Giordano. Nous arrivons ainsi devant une porte dont il tire la sonnette, et s'inclinant avec amabilité : Ici, je suis à la limite de mon département. Je vous remets aux mains d'un confrère. Adio : — Peste soit du confrère. Il est à cent lieues de son obligeant camarade. Il regarde d'en dessous, on dirait d'un cicerone malgré lui, et avec cela il ne parle que l'espagnol. Pourquoi, dans ce couvent où les moines n'ont pas autre chose à faire, ceux-ci ne savent-ils pas deux ou trois langues? Il est vrai qu'on visite si peu l'Espagne! Bah! avec le dictionnaire de poche que nous avons acheté en route, nous tirerons bien de ce boudeur ce qu'il nous sera utile de savoir.

Ce qui frappe tout d'abord dans la Bibliothèque, c'est son

Digitized by Google

admirable éclairage, ménagé de façon qu'il n'y pénètre jamais de soleil.

Elle occupe toute une galerie du palais. Au milieu, elle est traversée par une ligne d'armoires vitrées où sont enfermés les incunables, les missels et les manuscrits précieux.

Les livres ordinaires s'étagent, sur des rayons, le long des murs et présentent cette particularité que tous ont leur tranche tournée devant. Le titre en est indiqué par une étiquette appliquée au rayon. Ils ne sont là, du reste, que pour la vue. On ne peut ni les toucher ni les lire. Le petit-frère n'ouvre les vitrines que si l'on est porteur d'une autorisation spéciale.

Les armoires contiennent de vrais trésors!

Voici une collection de conciles qui date de 976, une autre de 994. Cette Apocalypse de saint Jean est du Xe siècle. Chaque page est fleurie d'enluminures superbes. Puis voici les quatre évangiles, qui datent du XIe siècle, tout en lettres d'or, en relief, non écrites, mais appliquées. C'est le joyau de la bibliothèque et le plus beau spécimen connu. Pas une lettre n'est détachée, ni même fendillée. Puis voici un Coran, qui, dit-on, a été pris à la bataille de Lépante, en noir et or. Je constate que les Arabes sont nos maîtres en calligraphie. La lettre arabe est plus claire que la lettre gothique et se prête mieux à l'ornement. Elle a plus d'air. Les Arabes ont, du reste, gardé la calligraphie en vénération. Chaque grande famille a ses *hodjé*, actes, écrits sur parchemin et reliés. Voici, ensuite, le missel de Charles-Quint. Ah! l'admirable miniature! Je suppose que, malgré ses yeux d'aigle, l'empereur n'y lisait que pour la forme. Les lettres sont par trop minuscules. Puis voici encore des rouleaux arabes et de bien jolies collections de manuscrits chinois et japonais écrits sur des papiers d'une ténuité idéale. Je me prends presque à regretter qu'on ait inventé l'imprimerie. Quelle jouissance on devait éprouver à lire ces vieux livres, sans compter qu'on en faisait peu et que tous étaient bons!

Je ne fais naturellement qu'effleurer le dessus du panier. La collection est restée fort grande, quoique malheureusement bien diminuée. Des emprunts nombreux y ont été faits aux

Digitized by Google

siècles derniers par des amateurs qui ne les rendaient pas, et par les moines qui les emportaient dans leurs cellules, où ils s'égaraient ou d'où ils sortaient maculés. Les collections arabes surtout ont souffert. Il en existait une foule venant des mosquées de Tolède, de Cordoue, de Séville et du palais de Grenade. Il est probable qu'on en a beaucoup détruit par fanatisme.

Le frato m'annonce qu'il va fermer. Je suis presque heureux de m'arracher à la voluptueuse griserie de ma contemplation : la tête m'en tourne.

Je vais dîner, sous une tonnelle, à l'hôtel Miranda, et descends tranquillement, ensuite, les avenues qui mènent du palais à la gare, me retournant de temps en temps, pour voir la masse de la façade, les tours et le dôme que le soleil, déjà au déclin, illumine de teintes dorées.

Escurial, adieu.

***

A 8 heures, je montai dans l'express des Pyrénées.

Je m'endormis bientôt et je ne me réveillai qu'à Burgos, dont je vis l'admirable cathédrale se profiler dans les premières lueurs de l'aube.

La traversée des Pyrénées commence un peu plus loin; c'est riant, boisé, plein de villages; çà et là, des groupements de rochers se montrent.

Puis, au bord de la mer, coquet et propre, Saint-Sébastien se dessine. La reine y séjourne, la ville est en fête.

Une demi-heure après : « Hendaye, tout le monde descend ! »

« Le *Figaro*, messieurs, le *Gil Blas*, la *République*, la *Liberté !* »

Vive Dieu ! je ne suis pas fâché d'être dans le bon vieux pays de France, tout de même.

E. MINNAERT.

Digitized by Google

VISIONS.....

Dans les brumes du soir, on voit d'étranges choses!
J'étais au bord d'un lac, à l'heure où le soleil
S'abaissant, affaibli, sous des nuages roses
N'émet qu'une lueur, à l'horizon vermeil.
Je marchais lentement, sentant en tout mon être
Un trouble inusité plein d'attente et d'émoi :
Suis-je seul, me disais-je, ou me suit-on peut-être?
Un silence profond régnait autour de moi.
Limpide était le lac qui s'étendait dans l'ombre
Ainsi qu'un grand miroir encadré de roseaux;
Belle était la forêt dont la lisière sombre
Estompait ses contours sur le cristal des eaux :
Et cependant, mon cœur battait en ma poitrine
Non pas paisiblement, mais avec passion;
L'aspect de la nature en sa grâce divine
Ne me relevait pas de ma dépression.
Qui n'a pas éprouvé cette vague tristesse
Qu'on ne peut définir et qui cause un tourment,
Ce malaise incompris dont l'existence oppresse
Et s'impose à l'esprit comme un pressentiment?
Accablé, je m'assis, évoquant la mémoire
De lointains souvenirs, de rêves d'autrefois,
Trop effacés déjà pour qu'on y puisse croire
Et, bien que fugitifs, regrettés maintes fois!

Soudain, une forme légère
Ayant l'apparence éphémère
D'un brouillard flottant sur les eaux,
Se montra, blanche et fantastique
Ainsi qu'une image mystique
Surgissant entre des tombeaux;

Digitized by Google

Puis, une voix, sourde et plaintive
Se fit entendre sur la rive
Du grand lac tout voilé de nuit,
Et cette voix m'allait à l'âme
Avec un accent plein de blâme
Ainsi qu'un remords que l'on fuit.
Elle disait : « Je suis ton passé de souffrance,
« J'emporte tes illusions ;
« Je t'ai ravi la foi, je t'ôte l'espérance.
« On ne vit pas de visions! »

Pâle et courbant le front, j'écoutais sans comprendre...
Ainsi qu'un condamné qui ne veut pas mourir
Je rejetais d'instinct et sans pouvoir m'y rendre
Ce désolant arrêt qu'il me fallait subir.
Qui me délivrera, pensais-je, de mon doute?
Qui me rendra la paix, le courage et l'ardeur?
Je me suis égaré, mais n'est-il pas de route?
Menant à l'idéal, au bien-être, au bonheur?

Pas de réponse à ma prière,
Tout dormait sous les arbres verts!
Enfin, une douce lumière
S'alluma dans les cieux ouverts.....
C'était le rayon d'une étoile
Foyer de splendeur et d'amour,
Qu'un nuage flottant nous voile
Mais qui lui survit chaque jour,
Et je sentis, dans ma disgrâce
Un peu d'espoir me revenir :
Devant le passé qui s'efface,
Il faut affirmer l'avenir!

Lorsque l'oiseau se tait et que les fleurs sont closes,
Dans les brumes du soir, on voit d'étranges choses!

J. DE TALLENAY.

Digitized by Google

LA MODE ET LES MŒURS

(CONFÉRENCE)

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous vous attendez peut-être à ce que je vous dise un peu de mal de la mode, car on dit toujours du mal de la mode, comme on dit du mal des femmes, sans trop savoir pourquoi. Je vais tâcher, au contraire, de vous montrer que c'est un phénomène très intéressant, très important et très digne de l'attention des gens sérieux, des savants, même des hommes d'État.

Le sujet est vaste, très vaste. Depuis que je l'étudie, j'ai été effrayé, je vous l'avoue, des horizons qui s'ouvraient devant moi, comprenant que, pour parler dignement de cette chose étrange, capricieuse et despotique qui s'appelle la mode, il me faudrait, non pas les limites d'une conférence, mais un gros volume, plusieurs gros volumes, attendu que l'histoire de la mode, c'est pour ainsi dire l'histoire de l'humanité tout entière. Aussi m'excuserez-vous si je ne puis vous en offrir aujourd'hui qu'une esquisse sommaire, où je laisserai forcément beaucoup de points d'interrogation.

Donc, c'est immense, la mode! Cela n'a presque pas de limites. A première vue, cela ne représente guère, à vrai dire, que « la suite des changements passagers qui affectent la coupe et l'étoffe de nos vêtements ». Ainsi s'expriment les dictionnaires.

C'est le code — biscornu mais sévère — en vertu duquel nous portons, alternativement, des pantalons flottants comme ceux des pierrots, ou collants comme ceux des hussards; de vastes capotes qui nous battent les talons, ou de petits paletots courts... jusqu'à l'indécence; des talons très haut, sur

Digitized by Google

lesquels nous sautillons comme des échassiers, ou des talons très bas, sur lesquels nous nous dandinons comme des palmipèdes; en vertu duquel, mesdames, vos jupes ressemblent tantôt à des cloches et tantôt à des fourreaux de parapluie; en vertu duquel encore vos chapeaux tantôt se développent et se fleurissent comme des parterres, et tantôt se réduisent aux dimensions d'une petite assiette sur laquelle il n'est permis d'arborer qu'un petit toupet de plumes, lequel doit être situé quelquefois par devant et quelquefois par derrière.

Mais, si étendu que soit ce code-là, il ne contient encore qu'une bien petite partie des prescriptions, édits et règlements de la mode.

Elle a des lois autrement nombreuses et générales.

D'abord, il est aisé de découvrir que ces variations du vêtement, de l'enveloppe extérieure de l'homme et de la femme, sont l'indice de certaines variations de l'idéal même de la beauté corporelle.

Ainsi, les jupes étoffées, ballonnantes, donnent évidemment aux tournures fluettes un certain renfort qui éveille l'illusion d'une beauté plus plantureuse, — tandis que les jupes unies et serrantes, réduisant les dimensions transversales, donnent aux tournures naturellement opulentes des apparences plus éthérées.

Il y a des années où la coupe des corsages semble n'admettre que la gorge portée très haut et d'autres où elle ne paraît la tolérer que tout autrement.

La longueur si variable de ces corsages est en rapport évident avec des conceptions plastiques tout opposées : les corsages courts sont un hommage aux bustes courts et aux jambes élancées; les corsages longs semblent une revendication des bustes longs, des jambes trapues.

Parfois même, la mode fait ressortir des beautés tout à fait étranges et discutables; et il en était ainsi de ces affreuses tournures, de ces *strapontins*, heureusement abolis depuis trois ans, qui simulaient, même chez les personnes les plus délicates, les énormes particularités de la Vénus hottentote.

Digitized by Google

Cette adaptation de la mode à la beauté ne concerne pas la femme seule. Le type du bel homme comme on le comprenait sous le premier Empire – le baron Hulot de Balzac, par exemple — ne ressemble pas du tout à celui de l'amoureux fatal, pâle et poitrinaire de la période romantique, qui, lui-même, nous paraît assez ridicule aujourd'hui. Ainsi, ce n'est pas le costume seul, c'est le type même de la beauté qui est soumis aux fluctuations de la mode.

Mais faisons un pas de plus. Examinons les objets qui nous entourent, nos meubles, nos maisons d'abord....

Faut-il vous faire remarquer combien le style en a changé depuis une génération ou deux? Les façades des maisons modernes ne ressemblent plus du tout à celles qu'on bâtissait il y a cinquante ans. La disposition intérieure en est différente.

L'aspect d'un salon d'aujourd'hui, bourré de bibelots disparates, de sièges de toutes les façons et de toutes les couleurs, ne rappelle en rien la régulière majesté des salons où nos pères alignaient avec tant de soin des douzaines de chaises toutes pareilles, coupées de fauteuils si scrupuleusement assortis.

Depuis quelque temps, la mode est passée de s'éclairer au gaz; le pétrole, l'humble pétrole, est redevenu *chic;* nous éteignons nos lustres pour allumer de ces énormes lampes, à pieds monumentaux, où l'huile démocratique brûle dans des réservoirs de cristal taillé, sous des abat-jour en dentelles.

Dans ces milieux nouveaux, les usages ont changé et suivent le courant; les usages mondains en particulier : on ne sert plus une table comme il y a dix ans, on ne dîne plus à la même heure; car il y a une mode pour notre appétit.

Le cérémonial des présentations, des visites, des cartes, des bouquets varie constamment. Ne convient-il pas, cet hiver, que la maîtresse de maison qui attend des visiteurs se mette en grande toilette; que celle, au contraire, qui donne à dîner préside la table en robe montante et simple, tandis que les femmes qui dînent chez elles doivent être fort habillées et décolletées?

Digitized by Google

N'est-il pas grandement question de renoncer au « jour » hebdomadaire pour prendre une « heure » quotidienne?

Danse-t-on encore comme autrefois? La valse, inconvenante pendant une partie de la première moitié du siècle, a été admise ensuite, tantôt à deux, tantôt à trois temps; elle a fait fureur, et maintenant, elle tombe dans l'abandon; on ne valse plus, on bostonne...

On bostonne quand on ne *flirte* pas; et la flirtation, cet isolement à deux au milieu de la foule, avec ses familiarités, ses poses abandonnées et ses physionomies rêveuses, n'est certes pas une des modes les moins curieuses d'aujourd'hui. D'ailleurs, honni soit qui mal y pense!... Sans elle, comment deux jeunes cœurs, attirés l'un vers l'autre, s'isoleraient-ils au milieu de nos cohues mondaines, où et quand échangeraient-ils quelques confidences? Elle a souvent une fin qui justifie ses moyens.

Et cela me conduit à des usages bien plus solennels, bien enracinés, qui ont été attaqués par la mode : ainsi, ceux qui se rattachent à la célébration du mariage...

Jadis, quand on mariait sa fille, on invitait ses amis au dîner, dîner solennel, prolongé, où toujours quelqu'un chantait au dessert. Maintenant, on a tant d'amis qu'on ne peut plus les inviter qu'à un lunch.

Charmant, le lunch!...

En petit comité, les mariés, les parents, les témoins se sont rendus à l'hôtel de ville et à l'église. Quand ils reviennent, un buffet est dressé dans la maison, tout comme dans une gare de chemin de fer. Les amis et connaissances, — on ne met pas encore d'avis dans les journaux pour prévenir ceux qui, par oubli, n'auraient pas reçu d'invitation, mais cela viendra!... — les amis et connaissances donc, les messieurs en allant à leurs affaires, les dames en allant au marché, font un petit détour pour venir vite, vite, vite, féliciter les mariés qui attendent, avec une impatience plus ou moins dissimulée, que tout cela finisse... On leur serre la main, on se pousse au buffet pour avaler quelque chose et l'on s'en va. Dix minutes d'arrêt, dans la vie, pour marier ses amis, c'est bien assez!

Digitized by Google

Le jeune ménage ainsi marié n'ira plus faire son voyage de noces en Italie : c'est vieux jeu, l'Italie ; mais bien en Norvège, en Écosse, en Bretagne. Et quand il aura son premier bébé — la mode, je ne sais pourquoi, veut que ce premier bébé soit presque toujours une fille, maintenant, — on lui cherchera un joli nom, un nom à la mode... On ne l'appellera plus Thérèse, ni Jeannette, ni Catherine, comme nos grand'mères, ni même Valentine, Marguerite, Emma, comme nos amies d'enfance, mais bien Suzanne, Simone, Yvonne, Germaine, Ghislaine, Jane, Maud ou Denise, qui est, je crois, le dernier cri.

La mode préside à tous nos passe-temps : elle nous fait une obligation de la villégiature et des voyages, des saisons passées à grelotter sur des plages brumeuses, à nous entasser dans d'abominables logements garnis, dans des hôtels ruineux.

Elle nous a fait jouer naguère au lawn-tennis.

Maintenant, elle nous fait faire de l'équilibre... instable sur deux roulettes aux rayons de fil de fer, et nous pédalons avec solennité sur la bicyclette, le joujou du jour.

Avant de pédaler, on fascinait ; c'était la mode de l'hypnotisme. Vous ne pouviez entrer dans un salon sans y trouver un amateur qui, communiquant son fluide aux personnes de la société, procurait des extases aux dames et faisait manger des légumes crus à des messieurs très bien.

Et puis il y a eu les « liseurs de pensée », qui s'en allaient, les yeux bandés, la main d'un médium appuyée sur le front, renversant les chaises, heurtant les buffets, se cognant avec grâce à tous les coins...

Et les passe-temps des dames !

Je ne vous parlerai que de ces fleurs en papier que toutes chiffonnaient si joliment il y a quelques mois encore... Quand j'étais petit enfant, on voyait déjà des fleurs en papier, mais conservées sous des globes de verre, chez de très vieilles personnes ; on en riait, et elles disparurent peu à peu, avec la génération qui les avait fabriquées. Qui eût prévu que, trente ans plus tard, elles feraient l'amusement de toute une année ! Et les voilà déjà presque retombées dans l'oubli.

Digitized by Google

Dans quels détails de nos occupations la mode ne va-t-elle pas se nicher? Avez-vous un billet à écrire, vous savez, comme moi, « que le papier mauve est le favori de cette année; qu'il doit être de forme longue, à l'italienne, avec enveloppe pareille, et le cachet de cire à droite, dans le coin; que l'écriture *chic* est l'écriture anglaise très large et haute; que la signature doit être en biais, en travers de la page, et que la date du jour doit suivre dans le bas de la page ».

N'est-ce pas admirable?

Ce qui ne l'est pas moins, c'est l'action de la mode sur ces passe-temps d'un ordre plus élevé, les arts.

D'abord, aujourd'hui, l'art en général est à la mode; tout le monde en parle, tout le monde l'aime, tout le monde le célèbre et le protège et, ce qui est plus fort, tout le monde le comprend; c'est un peu la religion du jour; il y a peut-être bien quelques faux dévots dans le nombre des fidèles, mais ils contribuent à montrer la vogue du culte. Aimer les arts est devenu un titre à la considération publique; Mécène! c'est une carrière, maintenant...

Et ce que les amateurs entendent par l'Art — l'Art avec un grand A — n'est, au fond, que l'art à la dernière mode, l'art du jour, lequel abroge tous les autres genres d'art passés, présents... et même futurs.

Les romantiques, si féroces autrefois pour les classiques, ont trouvé leurs maîtres dans les adeptes des écoles nouvelles et sont conspués férocement à leur tour. C'est fini de peindre des *Prise de Jérusalem* et des *Abdication de Charles-Quint*, plus fini que de peindre des *Lazare* et des *Enlèvement des Sabines*. Le genre, à présent, c'est de peindre des houilleurs, des paysans, des cocottes et des choses symboliques.

Autrefois, on étendait la couleur sur toute la toile; maintenant, on la pointille, et on laisse passer la toile au travers... Le tableau-écumoire est le dernier cri. Il semble que la peinture ait eu la variole.

La littérature ne s'éloigne pas moins de ses conceptions antérieures. Elle est terrible, maintenant, la littérature! Elle

Digitized by Google

a bouclé la pauvre humanité sur une table d'opérations, et là, armée d'un grand scalpel, elle farfouille dans les entrailles de la victime. Tout écrivain est un vivisectionniste impitoyable.

Il hausse les épaules quand on lui parle de ce vieux cœur humain que croyaient connaître Molière, Corneille, Racine. C'est dans les circonvolutions du cerveau qu'il étudie les passions. Et il exprime ses découvertes dans un langage nouveau, un langage où il y a des mots du jour qui font penser, par leur banalité prétentieuse, aux plats du jour sur la carte des tavernes. D'année en année, il en surgit de nouveaux. Ainsi, nous avons vu toutes les *vapeurs* devenir *buées*, les *odeurs* devenir *relents*, les *souvenirs* devenir *évocations*, les choses autrefois *significatives* passer *suggestives*, et ainsi de suite.

La portée des mots change; et c'est un grand compliment, aujourd'hui, de dire à une femme qu'elle a des lèvres *cruelles* ou des yeux *pervers*. Je ne vous parle pas de l'insupportable *fin de siècle*, dont nous sommes tous gavés, ni de l'inévitable *lutte pour la vie*, dont tout le monde parle si volontiers, tout en sachant si peu ce que c'est.

Et vous savez comment, à côté de ce naturalisme échevelé, la mode fait surgir et patronne le symbolisme rêveur et fait un retour vers les mythes des anciens âges.

Le théâtre suit le mouvement; lui aussi dissèque à sa façon; les personnages des Augier et des Dumas, qui semblaient si puissamment observés il y a quinze ans, nous paraissent souvent bien faux, bien artificiels aujourd'hui; et nous tenons pour enfantines et insupportables leurs savantes combinaisons dramatiques, toute cette horlogerie théâtrale qui tenait charmées et haletantes des salles pleines de gens qui, à tout prendre, n'étaient pas — passez-moi le mot — beaucoup plus bêtes que nous.

Il nous faut du naturel à tout prix, des tranches de vie, de la psychologie, des effets intenses et précipités, sans préparation, du théâtre concentré... L'art de la mise en scène en est tout bouleversé; nous ne voulons plus du jeu du souffleur, pour la salle; ce que nous aimons, c'est le ton de la conversation courante, les voix assourdies, les acteurs qui parlent en allant

Digitized by Google

et venant, dans tous les coins du théâtre, sans s'occuper du public... Ce qui donne une certaine raison à cette boutade du directeur du conservatoire de Paris, qui disait, dans un de ses derniers discours de distribution de prix, que « l'art à la mode « consisterait, pour le comédien, à parler bas, de dos et dans « l'obscurité, en disant, d'une voix peu distincte, des choses « très fortes ».

Que voulez-vous? Notre santé même n'échappe pas à l'influence de la mode. N'avons-nous pas des maladies dont elle fait la vogue : la névrose, l'hystérie, et plus récemment l'influenza? Le choléra même s'attrape par entraînement... Et si la mode développe les épidémies, c'est peut-être elle aussi qui les fait passer, au bout d'un certain temps, quand elles ont cessé de plaire.

Pourquoi, d'ailleurs, n'y aurait-il pas de maladies à la mode, puisqu'il y a bien des médecins à la mode et des remèdes à la mode? Je ne parle que des vrais médecins et des vrais remèdes, comme la lymphe du docteur Koch, par exemple.

C'est de l'un de ces remèdes qu'un docteur sceptique disait qu'il fallait en prendre bien vite, pendant qu'il guérissait encore. Le mot est connu, mais il reste toujours... suggestif !

Au bon vieux temps, on saignait les malades dans une quantité de cas. Et puis pendant nombre d'années, on ne les a plus saignés; et voilà maintenant qu'on les resaigne. Ils guérissent tout de même. Les savants expliquent très bien la chose : c'est de l'auto-suggestion. Encore une invention à la mode.

Il y a bien une mode dans les vices. C'est ainsi que pour le moment, l'alcoolisme et la passion du jeu préoccupent les moralistes, en attendant autre chose.

Il y en a une certainement dans les crimes et délits; messieurs les voleurs se livrent tous, vers certaines époques, à des opérations du même genre : tantôt il n'est question que de vols au camion; puis de vols à la mansarde; puis ce sont des femmes qui enlèvent les boucles d'oreilles des petites filles;

Digitized by Google

puis des cambrioleurs qui pénètrent dans les propriétés en perforant une porte au moyen d'un vilebrequin.

Pour les attentats, tantôt le vitriol obtient la préférence et tantôt le revolver, quand ce n'est pas la dynamite. Des criminalistes ont appelé cela la contagion du crime; « la mode dans le crime » serait plus exact.

Nous ne jugeons plus même les criminels comme ci-devant : jadis, on ne voyait sur les bancs de la cour d'assises que d'infâmes gredins à faces patibulaires ; maintenant, on n'y rencontre plus que de malheureux dégénérés, d'intéressants neurasthéniques qui portent sur leurs physionomies « les stigmates des fautes de leurs ancêtres ». C'est la tache originelle qui revient!

C'est au point qu'on peut se demander s'il n'y a pas de modes politiques qui renversent les partis ou les élèvent au pouvoir, de modes économiques qui font prévaloir alternativement le libre échange et la protection, de modes mêmes dans les formes de gouvernement. Sans insister sur ce sujet délicat, je rappellerai seulement l'exemple que nous a fourni un pays voisin, la mode du boulangisme, qui a failli renverser une république bien assise au profit d'un César de café-concert.

Le domaine de la mode est donc si vaste, qu'il est bien difficile, semble-t-il, de définir ce qui le sépare de celui de l'usage, et même de celui des mœurs.

« L'usage est une longue mode, la mode est un court usage », dit le judicieux Larousse.

Les usages et les mœurs ont commencé, apparemment, par être des modes comme les autres, mais des modes qui ont varié plus lentement, qui se sont accumulées, agglomérées en un édifice plus solide.

C'est ainsi que les modifications infinitésimales que tous les ans la mode introduit dans nos vêtements, nos habitudes et nos goûts, finissent par changer complètement, au bout d'un siècle ou deux, l'aspect du monde et de la société.

S'il n'y avait pas tous les ans une quantité de modes nouvelles, il n'y aurait pas tous les siècles de nouveaux usages et de nouvelles mœurs. Rien ne changerait, et c'est ce qui arrive

Digitized by Google

chez les peuples orientaux, chez les Chinois, auxquels la mode est inconnue.

En terminant cet aperçu, je vous prie de ne pas prendre trop au sérieux mes plaisanteries sur les modes actuelles, que je tâcherai, d'ailleurs, d'expliquer plus loin, et de ne pas me considérer comme un admirateur quand même du passé. Je suis très moderne, je vous prie de le croire, et rempli d'admiration pour le temps présent, malgré ses petits travers.

II

Je voudrais vous montrer maintenant comment la mode trouve souvent sa raison d'être au fond même de l'âme humaine, dans nos sentiments les plus généraux.

La cause première, fondamentale, de la variabilité de la mode, c'est ce besoin de changement qui caractérise certaines races humaines, — la nôtre, la race aryenne, en particulier, — et cet attrait que la nouveauté exerce sur elles.

Et si, par parenthèse, nous voyons les femmes plus soumises aux modes de la parure que les hommes, c'est pourtant au caractère de ceux-ci, à leur inconstance en particulier, qu'il faut l'attribuer.

De déplorables traditions refusent aux femmes toute intervention directe dans les affaires sociales ; si elles acquièrent un peu de pouvoir, ce n'est qu'indirectement, grâce au charme qu'elles peuvent exercer sur leurs seigneurs et maîtres. Elles n'ont pas la force, elles n'ont que l'agrément, le droit de plaire... Il faut bien qu'elles en usent de leur mieux.

Or, il y a beau temps qu'elles se sont rendu compte, avec leur merveilleuse perspicacité, des moyens de parer à l'inconstance masculine.

Elles ont senti que la beauté la plus complète devait lasser l'homme volage, si elle ne se renouvelait perpétuellement ; que l'amour le plus ardent demandait à être alimenté d'une certaine dose de nouveauté.

De là leur soumission grande à la mode, qui procure, à

Digitized by Google

chaque saison, un agrément inédit à leur beauté et un renouveau à leur pouvoir.

Quelle mode se justifie mieux, par exemple, par cette inconstance masculine, que celle de se teindre les cheveux?

Sir John Lubbock a déjà noté, chez les peuplades les plus sauvages, ce qu'il appelle *fancy for strange females*, le goût des hommes pour les femmes des autres peuplades, se distinguant de celles qu'ils voient tous les jours par des tatouages particuliers, des ajustements insolites.

Et des hommes très civilisés trouvent souvent aussi les étrangères plus attrayantes que les femmes de leur pays. (Ils sont excusables, à en croire les savants, qui nous assurent que cet instinct, l'instinct d'exogamie, est très favorable à l'amélioration des générations futures.)

Eh bien! pour en revenir aux cheveux teints, si les femmes de la Grèce antique et de Rome se blondissaient déjà la chevelure (en la lavant avec de l'eau de lessive, et puis en la frottant avec je ne sais quelle pommade composée de certaines fleurs jaunes), c'était tout simplement pour ressembler aux belles esclaves gauloises, dont les cheveux couleur de miel excitaient les goûts exogamiques de leurs époux.

Et si la teinture blonde a retrouvé sa vogue récemment, c'est que ces chevelures dorées donnent aux belles un petit air étranger, américain ou anglais, et que la beauté anglaise et américaine fait prime en ce moment. Toutes les héroïnes des romans en vogue sont anglaises ou américaines.

La mode d'un pays dépend naturellement de son industrie et de ses ressources commerciales. Inutile d'insister là-dessus. Je vous ferai seulement remarquer que si les anciens costumes nationaux restaient invariables pendant des siècles, c'est que les ressources en étoffes, aux époques passées, étaient beaucoup moins variées qu'aujourd'hui, que le commerce et l'industrie moins actifs et la réglementation étroite du travail gênaient fort les novateurs.

Il y a eu bien des modes qui s'expliquaient par un régime ou certaines habitudes hygiéniques. Ainsi, dans la Grèce ou à

Digitized by Google

Rome, il était très inconvenant de se moucher ou même de s'éponger le front en public. Les anciens n'avaient pas de mouchoir. On se figure parfois que c'est parce qu'ils n'avaient pas de poches, mais non !...

C'est tout simplement parce qu'ils allaient tous les jours aux bains, et ces bains de l'antiquité étaient, comme nos bains turcs, des étuves où l'on se procurait de violentes sudations. Ces sudations étaient censées éliminer toutes les humeurs du corps (pardon de ce langage à la Diafoirus !). Par conséquent, quand on éprouvait le besoin de s'éponger ou de se moucher, c'est qu'on n'avait pas éliminé suffisamment, qu'on n'avait pas pris son bain. Et il n'y avait que les gens très mal élevés qui se rendissent alors coupables d'une pareille négligence.

On a lu dernièrement qu'en Angleterre, la duchesse de Portland s'était mise à la tête d'une ligue de dames dont les membres s'engagent à ne plus porter à leurs chapeaux que les plumes des oiseaux qu'on tue à cause de leur viande : une mode protectrice des animaux.

Le désir bien naturel de se donner les apparences de la santé et de la vigueur a inspiré aussi des modes très générales : ainsi la mode des fards, du maquillage, qui cachent la pâleur du teint et les tares de la peau ; ainsi encore les baleines, les buscs, les ceintures qui simulent la fermeté et la beauté des formes et qui datent de loin, puisque les femmes grecques portaient déjà des espèces de support du genre de nos corsets.

La vanité, si puissante dans le monde, inspira des modes nombreuses : ainsi la mode bizarre et charmante des crevés, au XVe siècle.

C'est au XVe siècle que l'usage du linge commença à devenir général. Les belles toiles de Frise, dans lesquelles on taillait alors les chemises, coûtaient fort cher, et chacun se faisait un point d'honneur d'en porter. Pour montrer sa belle chemise, donc, on ouvrait dans les manches, à la taille et sur le devant de son pourpoint, ou encore aux cuisses de son haut-de-chausses, ces espèces de fenêtres — appelées crevés — par lesquelles le linge passait et laissait éclater sa splendeur.

La vanité, combinée avec l'instinct d'imitation, a toujours

Digitized by Google

été l'un des grands facteurs de la variabilité de la mode. Lorsque le beau monde a adopté quelque mode nouvelle, la vile multitude cherche aussitôt à s'en parer pour ressembler au beau monde. Ça, c'est l'imitation. Mais alors, la vanité intervient : le beau monde, sans tarder, cherche autre chose pour ne plus ressembler à la multitude vile.

Et je n'ai pas besoin de vous dire qu'en matière d'art, c'est aussi le désir d'afficher des goûts distingués et rares qui nous passionne parfois pour les nouveautés du jour.

Les princes, les princesses, ont exercé de tout temps une influence considérable sur la mode. Ils en ont toujours donné l'exemple. Un ordre, un vœu de leur bouche a souvent suffi pour la bouleverser.

Notre duc Philippe le Bon fit raser les cheveux à tous les seigneurs de sa cour, à la suite d'une maladie qui l'avait rendu chauve.

« En 1714, à un souper du roi à Versailles (1), deux dames anglaises attirent les regards du roi avec leurs coiffures basses qui avaient fait scandale et manqué les faire renvoyer. Il tombait de la bouche du roi que si les Françaises étaient raisonnables, elles ne se coifferaient pas autrement. Le mot était recueilli, et la nuit se passait à retrancher aux coiffures trois étages de cornettes. Le lendemain, les femmes de la cour assistaient à la messe du roi avec des coiffures à la mode anglaise. »

En Angleterre, m'assure-t-on, c'est encore aujourd'hui la princesse de Galles qui fait la mode et qui donne le ton aux dames de l'aristocratie. Et j'ai vu un jour tous les baigneurs d'Ostende aller acheter des souliers jaunes parce que l'empereur Guillaume II, qui s'était promené sur la digue, en avait.

Les modes sont souvent inspirées par des sentiments politiques ; c'est ainsi qu'à Paris tout est en ce moment à la russe : vêtements, coiffures, musique, littérature et le reste.

Elles le sont parfois par des intérêts commerciaux. Les hommes portaient naguère des gilets et des jaquettes très fermés, se boutonnant très haut et ne laissant presque pas

(1) J. et E. DE GONCOURT, *La femme au* XVIIIe *siècle*.

Digitized by Google

voir le linge; il en résultait qu'ils ne portaient plus que des chemises très simples, sans ornements, des plastrons tout unis; mais les lingères ont vivement protesté contre cette mode, qui ruinait leur industrie; alors, les tailleurs, pris de commisération pour les lingères, ont bien voulu entr'ouvrir sur la poitrine nos gilets et nos jaquettes; et depuis, on s'est remis à porter des plastrons de chemise ouvragés, brodés, plissés... Les lingères sont heureuses, les blanchisseuses aussi; et les marchands de cravates n'y ont rien perdu.

III

Il est une époque, encore voisine de nous, qui montre particulièrement bien comment la mode d'un peuple est liée à son organisation sociale et sa situation politique. C'est la fin du XVIIIe siècle et le commencement du XIXe, en France.

Les études pénétrantes de M. Taine et celles des frères de Goncourt (1) si souvent citées, ont particulièrement mis en lumière l'influence des événements sur les modes de ce temps.

Je disais tout à l'heure comment un mot de Louis XIV avait fait changer en une nuit la coiffure des femmes de France. C'est que, le roi étant la source de toutes les faveurs, les grands ne perdaient aucune occasion de faire leur cour au roi ; et les petits s'efforçaient de plaire aux grands pour recueillir, par leur intermédiaire, les miettes de ses bontés. Le bon ton et le bel air, dont la cour donnait le *la*, régnaient despotiquement et étendaient leur vernis sur toutes choses. Dès l'âge de raison, les enfants y étaient soumis. Les tout petits garçons étaient poudrés à blanc, portaient l'épée, baisaient les mains des jeunes demoiselles, tournaient des rondeaux et des compliments. Les petites filles de six ans portaient un corsage de baleines, des paniers et des faux cheveux.

(1) TAINE, *L'ancien régime.* — J. et E. DE GONCOURT, *La femme au XVIIIe siècle. La société française pendant la Révolution. La société française sous le Directoire*, etc. — P. LACROIX, *le Directoire, le Consulat et l'Empire.* — *Journal des Dames et des Modes*, etc.

Digitized by Google

L'homme de cour était l'idéal du temps. Chacun, selon ses moyens, cherchait à lui ressembler. C'est de lui que l'art s'inspirait dans ses diverses manifestations. Vous retrouverez le grand seigneur dans les statues de Versailles, dans les personnages des tableaux de Watteau et de Fragonard, dans les personnages des contes de Voltaire, dans les tragédies dont les héros expriment leurs passions avec tant de révérences et de périphrases, dans les comédies de Marivaux, dont les valets et les soubrettes mêmes gardent, dans leur impertinence, tant d'élégance et de correction.

La mode était, naturellement, pour cette société de salons, une affaire capitale. Point de caprice qu'elle n'imposât au monde. Elle le passionnait pour les distractions les plus singulières. Elle l'amusait successivement avec des images, des nœuds de ruban, des pantins, des magots de Chine.

Pendant un temps, elle lui donnait la passion de parfiler, plaisir qui consiste à défaire, fil à fil, un galon d'or ou d'argent. On parfila avec tant de fureur que, dans certains salons, les femmes, à court de galons, en coupaient aux habits des hommes qui y venaient faire visite. A tel point que le duc d'Orléans leur donnait une leçon assez cruelle en arrivant dans un salon avec des brandebourgs d'or faux qu'il leur laissa découdre et vendre pour du vrai.

Le XVIIIe siècle avait engendré une beauté différente de celle qui était en faveur au siècle de Louis XIV.

Du temps du grand roi, tout était à la majesté. On célébrait les femmes grandes, fortes et fraîches, un peu déesses par le port et la dignité. A partir de la Régence, on les préféra petites, mignardes, gracieuses et surtout « piquantes ». Ce fut la belle époque de la poudre, du rouge et des mouches.

Les mouches caractérisent particulièrement bien la beauté de ce temps. Ces petites choses noires, étranges, qui ont l'air d'un défaut de la peau, d'une tache, d'un bouton, rehaussent singulièrement le charme artificiel des visages maquillés.

On leur donna des formes extraordinaires. On les tailla en cœurs, en lunes, en comètes, en croissants, en étoiles... Et

Digitized by Google

c'était une grosse affaire de les bien poser : l'*assassine* au coin de l'œil, la *majestueuse* sur le front, la *galante* au milieu de la joue, l'*enjouée* dans le pli creusé par le rire, la *coquette* auprès des lèvres... Un moment, on en porta qui étaient en velours et grandes comme de petits emplâtres ; une femme y mit même des diamants.

La mode travaillait de toutes les façons à élaborer une femme factice, adaptée à ce monde artificiel ; elle dissimulait sa démarche dans ces fameux paniers qui, tous les ans, depuis 1714, devenaient plus extravagants ; si bien qu'une femme âgée de cent-onze ans, et nommée Laure de Bussy — l'histoire nous a conservé son nom — mourait d'une chute faite en voulant essayer un panier.

Les coiffures basses, trop naturelles, n'avaient pas duré, et les têtes s'étaient remises à disparaître sous les édifices les plus extraordinaires. On mêlait aux cheveux échafaudés toutes les fleurs, tous les fruits, tous les légumes de la création. On y incorporait jusqu'à des bottes de chiendent !

On se passionnait pour des coiffures allégoriques représentant des bateaux, des paysages, des bosquets où coulaient des ruisseaux, des prairies où passaient des moutons, avec des bergers et des bergères ; le coiffeur Beaulard mettait sur la tête de la femme d'un amiral anglais la mer !... une mer faite de bouillons de gaze avec une flotte en chiffons.

On imaginait des coiffures monumentales qui forçaient les femmes à se tenir pliées en deux dans leurs carrosses, ou des coiffures mécaniques si hautes, qu'on pouvait les faire baisser d'un pied en touchant un ressort, quand on devait passer sous une porte basse.

La mode avait des raffinements comme ces tons qu'elle appliquait sur les étoffes et qu'elle appelait le ton « cuisse de nymphe émue » et le ton « ventre de puce en fièvre de lait ». Si fiévreuse était l'activité avec laquelle les six cents coiffeurs de Paris créaient des modes nouvelles, que l'un d'eux, le célèbre Léonard, avait pris l'habitude de dire : Autrefois ! quand il parlait de la veille.

Telle était l'importance des habilleurs d'alors, que l'un d'eux,

Digitized by Google

ce Bertin qu'on appelait le ministre de la mode, demandait à quelqu'un, qui se plaignait de la cherté de ses prix, si l'on ne payait à Vernet que sa toile et ses couleurs.

Alors, lorsque les choses en sont là, un revirement se produit. Le monde se met à sentir le vide de toute cette représentation, la fatigue de cette perpétuelle parade, de tout ce qu'il y a d'artificiel dans sa vie. Il aspire à autre chose. Il éprouve comme des tiraillements du cœur. Il se met à avoir faim de la nature et de la passion dont il a été si longtemps privé. Jean-Jacques Rousseau surgit à point pour exprimer cette tendance. C'est un retour vers l'ordre d'idées exprimé alors par le mot « sensibilité ». Rousseau retrouve le sentiment de la nature, ou, comme l'a si joliment dit Sainte-Beuve, le *sentiment du vert.*

Avec lui, on devient tout à coup fou du champêtre, de la nature, qui avait tenu jusque-là si peu de place dans les idées, les lettres, les arts! La tendance, une fois formulée, va passer de la littérature dans les sentiments, dans les usages, et enfin dans tous les détails de la tenue, de l'apparence extérieure : et un nouvel homme à la mode apparaît à la place du grand seigneur léger, frivole, spirituel d'antan : c'est l'homme sensible, l'homme porté aux effusions, aux rêveries, aux attendrissements, adorant la campagne, les mœurs rustiques, les affections naturelles..., le tout avec autant d'affectation que son prédécesseur en mettait à les dédaigner.

Le roman, le théâtre, la peinture, « entrent, en compagnie de la *Nouvelle Héloïse*, dans la voie sentimentale » ; c'est l'époque des sauvages moralistes de Diderot et de Bernardin de Saint-Pierre, des paysans raisonneurs et judicieux de Marmontel et de Florian ; c'est celle où Greuze peint l'*Accordée de village* et la *Cruche cassée.*

Partout, comme le dit M. Taine, qui a noté avec une si jolie ironie cette métamorphose, la sensibilité étale son emphase. « On bâtit dans son parc un petit temple à l'Amitié. On dresse dans son cabinet un petit autel à la Bienfaisance. On porte des robes à la Jean-Jacques Rousseau, *conformes aux principes de cet auteur.* » L'expression est du temps.

Digitized by Google

On choisit pour coiffures les fameux *poufs au sentiment*, véritables « coiffures du cœur », dont on nous a gardé la description. Voici le pouf au sentiment que portait la duchesse de Chartres :

« Au fond est une femme assise dans un fauteuil.. » (représentez-vous bien cela sur la tête de Mme la duchesse de Chartres !) « et tenant un nourrisson, » (ce qui représente M. le duc de Valois et sa nourrice). « A droite, on voit un perroquet becquetant une cerise, et à gauche un petit nègre, les deux bêtes d'affection de la duchesse. Et le tout est entremêlé de mèches de cheveux de tous les parents de Mme de Chartres : cheveux de son mari, cheveux de son père, cheveux de son beau-père, du duc de Chartres, du duc de Penthièvre, du duc d'Orléans. »

A la mort de Louis XV, la sensibilité se manifesta dans des coiffures « à la circonstance », des coiffures dans lesquelles il y avait un arbre, un petit cyprès, pour pleurer le roi.

Et comme la mode de la nature entraînait avec elle la mode des sciences, qui s'y rattache, l'influence des philosophes, qui avaient remplacé dans les salons les directeurs de conscience, avait fait adopter un autre ordre de coiffures encore, des coiffures scientifiques, comme cette *coiffure à l'inoculation*, imaginée en l'honneur de Jenner, et où le triomphe de la vaccine était figuré par différents symboles.

Les modes scientifiques triomphaient sur toute la ligne : on allait assister à des expériences de physique comme, plus tôt, on allait au sermon ; les grandes dames faisaient de l'anatomie et se mêlaient de disséquer ; et quand elles se faisaient peindre, ce n'était plus sur un nuage et environnées d'amours effeuillant des roses, mais bien dans un laboratoire, assises parmi des équerres et des télescopes.

Le type de la beauté changeait encore une fois. « La mode n'est plus aux grâces piquantes, mais aux grâces touchantes. » On demandait aux visages l'expression du cœur au lieu de l'expression de l'esprit ! La beauté brune tombait dans un discrédit complet. La blonde seule était tolérée : on ne voulait plus que des « figures à sentiment ».

Digitized by Google

Subsidiairement, on rompait avec le luxe. On faisait, comme quelqu'un l'a dit, la *révolution de la simplicité*. Les hommes quittaient leurs beaux habits et leurs galons pour des fracs tout unis. Les femmes adoptaient les robes simples, en mousseline, en taffetas et portaient des bijoux rustiques, les cheveux en catogan, les chapeaux à la laitière, à la bergère, à la vache! Elles imaginaient jusqu'à des robes de bal à la paysanne!

Elles avaient renoncé déjà aux hauts talons : peut-être avaient-elles été touchées de l'observation d'un médecin du temps qui prétendait qu'ils faisaient remonter le mollet.

Sans doute, cette simplicité et cette rusticité sont bien factices ; elles correspondent à la seule conception de la nature et de la passion accessible à une société encore influencée par ses habitudes et son éducation première tout aristocratique. Il n'y en a pas moins une remarquable unité dans cette transformation qui, des tendances et des idées d'où sortira la Révolution, passe dans les lettres, l'art, les mœurs et les usages, et descend dans tous les détails de la toilette.

Pendant la Révolution, la mode s'abandonna de plus en plus aux idées nouvelles. Il y avait famine, et Rousseau avait dit que c'était parce que les riches mettaient de la poudre à leurs perruques que les pauvres n'avaient pas de pain. On ne se poudra donc plus, ou on ne se poudra que très légèrement, *a frimas*, et avec de la fécule d'orge et non de blé.

Pendant les années difficiles que la nation eut à traverser, la mode fit grand étalage de civisme et de patriotisme. Les statisticiens avaient calculé que les boucles d'argent des souliers du royaume valaient quarante millions de livres, et chacun d'offrir ses boucles à la patrie et de les remplacer par des boucles en cuivre ; chacun de se dépouiller de ses bijoux, de sa vaisselle d'or et d'argent, pour venir en aide à la chose publique. Comme dans tous les États démocratiques, il n'était pas prudent alors de tirer vanité de ses richesses. Les bijoux de prix disparurent et furent remplacés par des bijoux de circonstance, par exemple une petite pierre de la Bastille démolie, montée dans un flot de rubans. Les belles tabatières

Digitized by Google

à miniatures firent place aux tabatières de faïence aux trois couleurs. Quand on se mettait de l'or aux oreilles, c'était sous la forme de petites guillotines. La façon accusait la matière.

Les trois couleurs étaient partout, dans les cocardes des bonnets, les nœuds de rubans, les rayures des robes et des bas. Le civisme formait la base de la mode. Une teinte bien portée, c'était le rouge « sang de Foulon » !

On allait à la Terreur. Et la mode, qui jadis venait de Versailles, était empruntée maintenant aux tribunes de la Convention; elle se débraillait pour flatter les maîtres du jour; elle adoptait la carmagnole, la houppelande de gros drap, les bottes fortes et le bonnet rouge des sans-culotte.

Une grande idée de régénérescence et d'épuration dominait cette époque, qui pensait se retremper en remontant le cours des âges, pour demander aux républiques anciennes la pureté et l'austérité primitives.

De même que Hérault de Séchelles, chargé d'improviser la Constitution de 93, demandait qu'on lui procurât sur-le-champ les lois de Minos, les habilleurs, les tapissiers, les artistes, empruntaient à l'antiquité classique leurs types de rénovation.

La mode rompait avec les grâces ondulantes et les coquetteries du meuble sous Louis XV, pour introduire dans le meuble républicain un goût grec et romain; la France allait « vivre dans un décor de tragédie, asseoir son épiderme spartiate sur des chaises étrusques en bois d'acajou », et dormir dans des lits patriotiques dont les colonnes seraient des faisceaux de lances. Les arts devaient « servir d'aliments à la vertu », et David prenait la succession de Boucher et de Fragonard.

L'*anticomanie* s'étendait au vêtement.

Robespierre faisait prendre par le Comité de salut public un arrêté chargeant Louis David de présenter ses vues sur le moyen d'améliorer le costume national, en l'accommodant aux mœurs républicaines; le Club des arts demandait un costume « propre au travail et obéissant à la ligne », pour lequel un projet lui était présenté.

Digitized by Google

Un beau jour, une mère de famille, désireuse de se costumer dans le genre antique, venait demander des patrons à la Société républicaine des arts. Celle-ci nommait deux commissaires pour aller en réclamer au directeur des costumes du théâtre de la République. Et la robe demandée était coupée, en leur présence, sur un patron antique et conforme aux principes nouveaux, comme l'autre était, quelques années plus tôt, conforme aux principes de Jean-Jacques.

Cette robe antique devait faire son chemin.

Pendant ce temps, les ci-devant portaient, en habit noir, le deuil du roi ; et sur cet habit, un col de couleur tranchée et voyante, rappelait les gaies couleurs d'antan. Le collet vert, couleur royaliste, était une véritable manifestation contre la Terreur, et les perruques blondes aussi. Quelques femmes qui en portaient étaient accusées de porter les cheveux des blondins guillotinés.

Ces modes, qui peuvent nous paraître ridicules, étaient alors fort héroïques; il y avait une bravoure toute française à les arborer : c'était un plaisir qu'on payait souvent de la tête. Et c'est parce que la Terreur les avait proscrites qu'elles firent fureur et tombèrent dans le domaine public, lorsque, après Thermidor, les Jacobins abattus, elles purent être portées avec un peu moins de danger.

C'est alors que les modes de la Révolution se développèrent dans toute leur étrangeté. On avait passé de si dures années d'inquiétude et de contrainte, qu'une soif ardente de plaisir et d'extravagance se manifesta.

La jeunesse surtout éprouva le besoin de réagir contre le robespierrisme et le sans-culottisme; et elle le fit avec tout le sans-façon d'une éducation qui, grâce aux événements, avait été fatalement négligée et n'avait pas eu de trop bons exemples. Elle eut pour alliés toutes les femmes, commandées par la belle Mme Tallien qui tenait le Luxembourg, et tous ceux qui avaient profité de la période précédente pour faire une fortune par l'agiotage ou d'autres moyens plus ou moins licites, et qui maintenant avaient grande envie d'en jouir et de l'étaler.

Digitized by Google

Le Directoire vit l'épanouissement de la robe grecque, qui, une fois essayée, parut fort avantageuse aux grâces françaises et commença par faire abroger le corset. La mode, s'inspirant des chefs-d'œuvre de la sculpture, évolua peu à peu vers le déshabillé. La société d'alors en avait trop vu pour être bégueule, et la corruption raffinée de l'ancien régime s'abâtardissait d'un abandon, d'un laisser-aller démocratique qui devaient faire le succès du nu.

Les jupons disparurent pour laisser à la robe grecque tout son charme naturel. La tunique antique devint un simple fourreau de linon ou de mousseline traduisant exactement les formes. La chemise fut jugée gênante et remplacée par un petit caleçon étroit de soie chair ; la gorge et les bras sortirent de leurs fourreaux.

Puis les étoffes, de collantes et légères, se firent transparentes. C'était dans l'ordre...

Un soir, une femme entrant dans un salon, délicieusement déshabillée, on gagea que toute sa toilette, camées et bijoux compris, ne pesait pas deux livres. Elle se prêta à la gageure et passa pour se déshabiller dans un salon voisin. Son costume, mis sur une balance, ne pesait pas une livre avec les bijoux. Succès sans précédent ! Alors ce fut à qui porterait le vêtement le plus léger. On ne se lassait plus de peser robes et bijoux dans les salons. On connaît la chanson qui courait les rues :

Grâce à la mode,
Un' chemis' suffit ;
Ah ! qu' c'est commode !
Un' chemis' suffit :
C'est tout profit.

Avec ce système de nudités athénéennes, les élégantes étaient emportées en masse par les refroidissements. En un été, la société parisienne perdait une dizaine de ses plus jolies femmes. Les autres tenaient bon et gardaient héroïquement leur déshabillé hellénique. Cela dura jusqu'à ce qu'un soir de décadi de l'an v, deux femmes qui se promenaient aux Champs-Élysées, nues sous un fourreau de gaze, furent huées d'importance. Les autres alors « se résignèrent à se laisser un peu plus deviner ».

Digitized by Google

Un détail : ces tuniques collantes ne supportaient pas les poches. Celles qui les portaient mettaient leur bourse dans leur sein et portaient leur éventail accroché à la ceinture. Un ami, un « favori », portait leur mouchoir. Puis elles remplacèrent le favori par l'escarcelle du moyen âge, qu'elles appelèrent balantine et qui devint plus tard le ridicule.

J'ai dit qu'une fois les Jacobins renversés, tous les jeunes gens qui voulaient s'amuser adoptèrent les modes royalistes : le collet aristocrate, vert jusqu'en 95, et qui devint noir par la suite, et les perruques blondes, avec les oreilles de chien et les chignons relevés par un peigne pour protester contre la simplicité des coiffures courtes à la Brutus.

Les Jacobins ripostèrent aux collets noirs par des collets rouges, et cela fit, entre les deux camps de collets, de quotidiennes bagarres, des émeutes et presque une guerre civile lorsque les soldats d'Augereau, à Paris, prirent parti pour les collets rouges. A cause de ces bagarres, les *Muscadins*, forcés de défendre leurs collets, ne sortirent plus sans une grosse canne à épée, ficelée de boyaux, et s'adonnèrent avec passion aux exercices du corps et aux jeux gymniques.

Les femmes, qui n'aimaient pas la Terreur, les encourageaient; et il devint de mode, ainsi, de tirer gloire de sa musculature; les muscadins prirent un air terrible et provocateur et exhibèrent dans des pantalons collants, souvent en tricot, qui leur montaient aussi haut que possible, leurs formes herculéennes vraies ou simulées.

Si cela faisait l'affaire des beaux hommes, c'était fâcheux pour les autres, qui amenèrent une réaction. Les Muscadins se transformèrent en Incroyables. Inévitable réaction!

Ceux-ci visaient au négligé et au difforme. Ils voulurent des habits qui les faisaient bossus, des culottes trop larges et toutes plissées, mirent en tire-bouchon des bas à rayures. Du reste, leur tenue étrange était fort étudiée et il ne faut pas croire qu'il fût aisé de « manquer » leurs habits de la façon qu'il fallait et que ce gâchage d'étoffes n'exigeât pas d'habiles ouvriers. Ainsi attifés, ils faisaient curieusement repoussoir aux femmes si gracieuses sous leurs transparences antiques.

Digitized by Google

Quant à leur fameux langage enfantin, zézayant, expurgé de tous les *R*, si étrange, on a prétendu qu'il était dû au défaut d'éducation de la nouvelle société : faute de savoir parler correctement le français, elle aurait composé, pour masquer ses solécismes et ses barbarismes, ce gazouillement d'oiseaux.

L'émigration et les campagnes des armées de la République rendirent aussi la mode cosmopolite ; les soldats qui couraient l'Europe en rapportèrent des éléments de costume variés, les émigrés en avaient fait autant. Et comme les industries de luxe n'avaient pas cessé de se développer en Angleterre pendant qu'elles s'anéantissaient en France, que Londres était devenu, pendant les années troublées, « la nouvelle patrie des ouvrières de Bertin », ce fut de là, surtout, que des modes passèrent en France. L'anglomanie moderne naquit à cette époque.

Toutes ces fantaisies se calmèrent sous le Consulat. Un pouvoir fort s'annonçait et le maître nouveau n'aimait pas les folies coûteuses et les exagérations de la mode. Napoléon envoyait à Bicêtre une marchande de modes à laquelle il avait fait défendre d'approcher de l'impératrice et qu'il avait trouvée auprès d'elle.

Le ton, comme sous l'ancien régime, fut de nouveau donné par la Cour :

Les femmes allaient adopter l'horrible mode des tailles hautes, remontant jusque sous les bras, imposée, dit-on, par la femme d'un haut dignitaire qui avait « le dos gibbeux et le buste contourné ».

L'empereur ne portant ni barbe ni moustaches, les particuliers furent rasés. Sous son gouvernement tout militaire, le costume civil des hommes ne fit que singer les uniformes de l'armée : de là le col raide, le frac et l'habit boutonné jusqu'au menton, les boutons de métal, les basques longues et étroites comme celles de l'habit d'uniforme, la redingote à collet droit, la polonaise chamarrée de tresses, de soutaches, de brandebourgs, les pantalons collants à la hussarde, blancs, rouges, amaranthes, à bandes sur le côté, avec la botte par-dessus et même l'éperon, les larges manteaux de cavalerie.

Digitized by Google

Les premières années de la Restauration firent paraître la redingote à la Wellington, à la russe, à la prussienne; et les divisions de Murillo et de Bolivar en Amérique, donnèrent à la France, où elles partagèrent les esprits, le chapeau Murillo à bords étroits et le Bolivar à bords larges.

Charles X ramena d'Angleterre les dandys et le dandysme; en 1830, à l'avènement de Louis-Philippe, le toupet s'éleva sur les fronts de tous les hommes comme sur le front royal; mais la secte saint-simonienne l'abattit au profit des cheveux plats et de la raie sur le côté.

Le second Empire, avec ses parvenus, rendit à la France le goût du grand luxe et du plaisir.

L'impératrice était, au dire de ceux qui l'ont approchée, une femme d'une beauté et d'une séduction rares, véritablement « affolante ». Elle n'eut aucune peine à devenir la souveraine absolue de la mode française. Ce fut elle qui imposa la crinoline à l'univers : elle avait, assure-t-on, des jambes idéales et n'en était pas trop cachottière. Elle était rousse et mit à la mode les cheveux ardents, la « Vénus aux carottes » de la chanson.

IV

Il serait délicat de rechercher les sources de la mode d'aujourd'hui, les raisons des caractères qui la différencient de la mode qui l'a précédée. Nous ne voyons pas bien les choses qui sont aussi près de nous. Il y a là une question de perspective intellectuelle qu'on oublie trop.

Je me rappelle que lorsque défila dans les rues de Bruxelles, il y a quelques années, le Cortège des moyens de transport, la foule regarda passer avec la même bienveillance les Gaulois couverts de peau, les nobles dames en hennin, les soudards avec leurs salades, les lansquenets avec leurs toques à créneaux et leurs chausses en tire-bouchons...

Mais lorsque parurent les diligences de 1828 et les premiers chemins de fer de 1834, remplis de voyageurs du temps, lorsque la foule vit ces chapeaux à bavolet, ces châles à ramages, ces robes à fleurs, ces habits de couleur, ces culottes de nankin, elle fut prise tout entière d'une joie folle.

Digitized by Google

Ces modes n'étaient pourtant pas plus ridicules que bien d'autres; seulement elles étaient vieilles déjà et pas encore anciennes; elles ne bénéficiaient plus des illusions du présent et n'étaient pas encore entrées dans la paix du passé.

Elles subissaient ce discrédit passager qu'un sentiment cruel, mais général, et peut-être nécessaire, fait peser sur tout ce qui a fait son temps: costumes, idées, goûts et le reste.

Ces rires étaient donc assez injustes. Ils me frappèrent beaucoup.

Il est probable qu'il y a quelque chose d'injuste aussi dans la plupart des jugements que nous portons sur les choses d'il y a vingt, trente, cinquante ans.

Qu'il s'agisse d'art, de philosophie, de politique ou de chiffons, nous ne pouvons les juger avec intégrité, parce que nous les voyons mal.

Il existe toujours une sorte d'état de guerre entre une génération et celle qui la précède ou qui la suit. De même que nous trouvons ridicules les œuvres de nos prédécesseurs, nos œuvres paraîtront probablement ridicules à ceux qui nous suivront.

Ceux d'entre nous qui travaillent le plus consciencieusement pour la postérité auront leur tour d'être démodés et mis au rancart par une jeunesse, passionnée comme eux pour les idées nouvelles. Ainsi va le monde! Ce sont des réflexions qui doivent nous rendre indulgents pour nos anciens et tolérants pour nos successeurs.

Mais s'il convient de ne parler qu'avec discrétion des modes d'aujourd'hui, il est aisé, me semble-t-il, de reconnaître que la passion pour la science et la nature y exerce une influence considérable, dominante même; que les découvertes plus ou moins bien comprises, mais toujours si troublantes de la science nouvelle, sont, au fond, de toutes nos tentatives artistiques et littéraires, même les plus discutables.

Je vous parlais plus haut de la peinture, de la littérature... Eh bien! c'est évidemment la physique de la lumière et la physiologie de la vision qui dirigent les expériences des jeunes écoles de peinture dans leurs recherches de nouvelles notations des formes et des couleurs.

Digitized by Google

Ce sont les études archéologiques qui ramènent certains chercheurs à ces exécutions naïves où ils essayent d'introduire le sentiment touchant et profond des chefs-d'œuvre des primitifs.

Ce sont les découvertes de la psychologie positive et de la médecine mentale qui dominent tous les travaux des nouvelles écoles littéraires, même dans leurs excès, même dans leurs études d'exceptions monstrueuses.

Les trouvailles étranges qui se rattachent à l'étude de l'hypnotisme et de la suggestion ont certainement fourni un aliment au mysticisme et à l'occultisme qui se développent d'une si étrange façon.

Ajoutez que l'encombrement des carrières et la difficulté de parvenir conduisent fatalement les nouveaux venus du domaine de l'art à employer des moyens un peu violents, un peu américains pour attirer l'attention.

S'ils étaient bien sages, bien rangés, personne ne prendrait garde à eux. Il faut bien qu'ils fassent partir quelques pétards de temps en temps pour tenir la curiosité publique en haleine. De là ces théories outrancières et ces œuvres étranges qui tirent l'œil et composent le nom de leurs auteurs à la mémoire publique. Il ne faut pas s'en indigner, car elles sont souvent la réclame du talent.

Autre influence visible : l'activité industrielle, l'abondance et le bon marché des produits qui rendent naturellement les modes changeantes et variées.

Autre encore : la facilité et la fréquence des voyages, qui développent notre goût pour les choses exotiques.

Ajoutez le sentiment démocratique qui rapproche plus qu'en aucun temps la tenue du riche de celle du pauvre. Les hommes, aujourd'hui, sont à peu près égaux devant la redingote et l'habit noir; jamais une petite bourgeoise n'a autant ressemblé à une duchesse.

V

Si les idées que je viens de vous exposer sont exactes, la mode doit être l'expression de certaines tendances générales,

Digitized by Google

ou, selon le mot si profond de Balzac : *l'opinion publique en matière de costumes.*

J'ai eu la curiosité de vérifier ce qu'il en était, et j'ai interrogé, « interviewé » pour cela un certain nombre de spécialistes qui me paraissaient bien placés pour en juger.

Je vous rapporterai seulement deux de ces consultations, qui résument à peu près toutes les autres. L'une est du directeur d'une très grande maison de nouveautés et de confections pour dames bien connue en Belgique. L'autre est d'un de mes amis, ancien propriétaire d'une maison du même genre de Paris.

Je leur avais demandé surtout qui fait la mode, — question que plusieurs d'entre vous ont dû évidemment se poser déjà.

Voici d'abord le spécialiste bruxellois :

— Qui fait la mode? m'a-t-il répondu sans hésiter. Mais tout le monde! Et voici comment :

« Quand nous allons (« nous », ce sont les grands marchands de nouveautés) faire nos achats chez les fabricants, ils ne manquent pas de nous interroger sur les tendances, les goûts nouveaux que nous avons pu constater parmi notre clientèle.

« Ils ébauchent d'après nos renseignements des avant-projets sur papier à l'aquarelle et nous les soumettent. Nous apprécions; un premier triage se fait ainsi et, d'après les projets qui nous plaisent le plus, les fabricants font confectionner des *esquisses* en nature, permettant de juger de l'effet des nouvelles conceptions.

« C'est d'après ces esquisses que nous faisons nos commandes, en choisissant, naturellement, ce qui nous paraît appelé à réussir le plus. Tout cela se passe assez longtemps d'avance. Les commandes pour cet été ont été faites depuis le commencement d'octobre; la fabrication et la livraison prennent deux ou trois mois et il faut que la marchandise nous soit livrée en janvier ou février au plus tard.

« Voilà pour la nouveauté.

« Quant à la mode proprement dite, c'est-à-dire aux formes des robes et des manteaux, elle est imaginée par quelques grands spécialistes de Paris.

Digitized by Google

« Ils composent et lancent à chaque saison un certain nombre de modèles nouveaux. De ces modèles, quelques-uns seulement font fortune; il faut, pour cela, qu'ils plaisent à tout le monde ou du moins à un certain nombre de personnes dont le goût exerce une influence sur celui des autres.

« Ainsi, c'est en dernier ressort le public qui fait la mode; et il n'en peut être autrement, puisque les magasins doivent suivre le goût de leur clientèle et que les fabricants doivent se plier au goût des magasins. On n'impose pas la mode : on la propose et le public en dispose. »

Voici maintenant ce que m'écrit mon correspondant parisien. Son opinion semble différer un peu de la précédente, mais la divergence n'est qu'apparente et dépend de ce qu'il s'occupe surtout de la première phase de la mode.

« Les premiers *créateurs* de la mode, m'écrit-il, sont les grands faiseurs et les grandes couturières de Paris, dont la clientèle se compose uniquement de grandes dames, de petites dames bien protégées et d'actrices en vue.

« Ces créateurs procèdent d'abord, dans le silence du cabinet, à une revue rétrospective des modes anciennes, lesquelles ne manquent jamais de reparaître, avec quelques modifications, au bout d'un certain nombre d'années.

« Ils conçoivent ainsi des idées premières qu'ils soumettent à leurs états-majors, composés de spécialistes de la plus haute compétence : chefs costumiers, coupeuses, drapeuses, etc. La spécialité est poussée très loin en ces matières : ainsi, la femme qui s'occupe de la coupe du corsage n'a rien à voir à celle de la jupe et réciproquement. Il y a même, dans ce personnel, des consultantes, d'un goût reconnu, qui ne travaillent pas de leurs mains et dont la seule fonction est de regarder faire et de donner des conseils et des avis.

« On délibère minutieusement; enfin, après force explorations chez les marchands de tissus, de broderies, de passementeries, après des travaux... herculéens, on trouve quelque chose!

« Alors, et alors seulement, ce quelque chose est proposé à l'une des personnes en vue de la clientèle, une des reines de

Digitized by Google

la mode, choisie pour qu'elle en fasse le mieux ressortir l'élégance. Elle accepte toujours... Et bientôt l'on peut voir dans le monde ou au théâtre, l'ensemble des conceptions réalisées par les différents créateurs.

« Puis les états-majors de chacun améliorent, corrigent les créations de leurs rivaux et donnent satisfaction au besoin de variété de leur clientèle pour la saison.

« Ce n'est là encore que la mode avant la lettre, portée seulement par un très petit nombre d'élégantes, et qui ne sera déjà plus la mode pour ce petit nombre-là lorsqu'elle se sera répandue.

« Mais alors, les couturières de différents ordres et les maisons de confection s'emparent de cette mode nouvelle et en font la belle mode générale, confortable et bourgeoise, encore bien portée cependant, et inaccessible à la grande masse.

« Ce n'est que plus tard qu'elle s'avilit, devient innombrable et tombe dans le domaine public.

« Voilà les trois phases de la mode, qui provient en somme des grands efforts de quelques-uns et du concours d'une infinité d'agents subalternes. »

Au point de vue social, la mode n'a d'importance que lorsqu'elle arrive à un certain caractère de généralité. Et vous voyez que pour élire la mode *générale*, si je puis m'exprimer ainsi, le goût public choisit entre un certain nombre de modèles, très divers, proposés par les grands faiseurs, dont les recherches n'ont pour but que de trouver les formes qui, à un moment donné, réuniront tous les suffrages.

L'élection, soit par le suffrage universel, soit par le suffrage restreint, est nécessaire. Sans cette élection, la mode n'a pas de pouvoirs : elle ne fait que poser sa candidature.

Ai-je bien montré, maintenant, que la mode est une floraison naturelle de l'état social, et qu'elle a son utilité comme sa raison d'être ?

Dois-je rappeler encore que les peuples chez lesquels elle est le plus mobile, le plus fantasque, sont précisément les peuples occidentaux, c'est-à-dire les peuples d'avant-garde,

Digitized by Google

chez lesquels on trouve le plus d'indépendance et d'initiative, le plus d'aptitude à produire et à recevoir les idées nouvelles?

Qu'au contraire, les peuples sans mode ou ceux chez lesquels la mode ne varie que d'une manière insensible, comme les Turcs, les Indous, les Chinois, qui portent toujours la même robe et la même queue dans le dos, ont autant de peine à changer d'idées que de costumes et paraissent voués à une éternelle stagnation matérielle et morale.

Enfin, est-il nécessaire, pour faire pardonner à la mode ses caprices et ses folies, de rappeler le bien qu'elle fait?

Je me demande ce que feraient, sans les caprices et les gaspillages de la mode, les millions de femmes et de filles qui vivent exclusivement de ces gaspillages-là.

Je me demande comment elles feraient pour subsister honnêtement, toutes ces ouvrières frêles, aux mains légères, qui ne savent faire que des fantaisies avec des chiffons, si cette folle charitable, si la mode ne s'agitait pour donner du travail à leurs doigts.

N'oublions pas le mot de Chamfort : *Le changement des modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.*

Et pour une autre raison encore, il faut avoir des égards pour la mode : c'est qu'elle est la plus redoutable ennemie avec laquelle la routine ait à compter; c'est elle qui, à force de lui faire la chasse dans les petites choses, finit par l'expulser des grandes. La mode, voyez-vous, c'est la monnaie du progrès, — ou de l'évolution, si vous voulez, puisque le mot progrès lui-même est un peu démodé, — et une monnaie qui a cours partout, qui pénètre partout.

Combien d'idées et de sentiments nouveaux en art, en morale, en éducation, en politique n'ont-ils pas été adoptés par mode bien avant de l'être par raison?

Il serait aisé d'en donner des exemples actuels. Tout changement de mode est donc une expérience, un essai curieux.

Les mauvaises modes passent, les bonnes restent : ce sont les matériaux au moyen desquels s'élèvent, assise par assise, l'édifice solide des civilisations.

EDMOND CATTIER.

Digitized by Google

L'AVÈNEMENT DES OUVRIERS

AU DROIT ÉLECTORAL

§ 1. — *La revision et les syndicats.*

1. Les difficultés de la revision semblent provenir en partie de ce qu'on ne cherche pas à en préciser le but. Comment s'entendre sur les moyens quand on ne sait pas au juste quel résultat on veut atteindre?

Les deux anciens partis supputent avec inquiétude les avantages, à leur point de vue, de chacun des systèmes proposés. Ils savent cependant que le nouveau régime déconcertera vraisemblablement les habiletés. En 1830, on songeait plutôt aux intérêts communs et à la stabilité de l'État.

2. Le but de la réforme se déduit de son histoire. D'abord, on ne songea qu'à l'abaissement du cens. On demanda ensuite « l'adjonction des capacités ». « Le suffrage universel, comme en France », fut l'idéal d'un groupe sans ascendant.

A côté des anciens partis grandit le mouvement ouvrier, professant un grand dédain pour les politiciens et la politique. Il a, en effet, une bien autre envergure. Nonobstant les déviations socialistes ou anarchistes, il a les proportions d'une évolution sociale. Il est entré dans la science économique; il va entrer dans les faits et dans les lois.

Dans l'accumulation de richesses et de bien-être créée par

Digitized by Google

l'industrie, l'ouvrier demande qu'une part plus large soit faite au travail manuel. Si le succès industriel procède d'abord de la science qui invente, de l'intelligence qui organise et dirige, et du capital qui fournit les moyens, il procède aussi de l'aptitude et de l'assiduité des ouvriers.

Il faut que chacun ait sa part juste.

Il n'est pas vrai que la liberté suffise à assurer le partage. L'administrateur et le financier sont plus forts que l'ouvrier. Si celui-ci use de sa force numérique, il compromet la prospérité dont il se réclame.

Quand les corporations disparurent avec l'ordre général auquel elles se liaient, la liberté fut d'abord enthousiaste, puis ahurie ; maintenant, elle reconnaît ses lacunes et appelle une ordonnance nouvelle adaptée aux choses d'à présent.

Les ouvriers ont donc intérêt à être électeurs. C'est à cet intérêt que l'opinion publique veut donner satisfaction. C'est pour lui que la revision constitutionnelle a été décrétée.

3. L'avènement des ouvriers au droit électoral est donc l'œuvre considérable de ce moment.

Définir l'ouvrier et régler son nouveau droit, le problème est là et non ailleurs.

Le problème semble n'avoir pas été aperçu dans les systèmes proposés. On n'en a pas abordé les difficultés vraies; on se débat dans des difficultés qu'on devrait écarter d'abord.

4. Le problème exactement posé suggère cette première et importante considération : *les ouvriers ne sont pas la multitude.*

Les ouvriers n'ont pas demandé à remettre leur sort aux mains des indigents, des vagabonds, de ceux qui ne travaillent pas, qui sont à la merci de l'aumône.

Ils n'ont même pas demandé à être assimilés à cette foule de manœuvres sans métier, gens de sac et de somme, qui ne sauraient comprendre ni la dignité, ni le droit, ni les intérêts du travail professionnel. Relever cette masse, ce n'est pas la question électorale ni la question industrielle, c'est la question du paupérisme.

Digitized by Google

Ces serfs de l'ignorance et de la misère sont au passif de la nation; les ouvriers réguliers sont la partie la plus précieuse de son actif.

Les inconscients sont pour les ouvriers un obstacle redoutable à la réalisation de leurs projets justes et pratiques. Ils servent l'adversaire, patrons ou politiciens. Ils compromettent les grèves, quand la grève est opportune : ce qui peut arriver. Dans les élections, ils se donneraient ou se vendraient, ici aux réactionnaires, là aux fauteurs de violences compromettantes. Si l'ordre public a des garanties à prendre, c'est l'ouvrier qui y a l'intérêt le plus évident et le plus direct.

Il est vrai que dans les meetings, des messieurs qui ont laissé chez eux leur habit noir parlent de « misère », de « haillons » et de « crève-de-faim », et que, dans les promenades, on écrit sur des pancartes : « Du pain! Du pain! »

C'est la rhétorique et le spectacle, la mise en scène ordinaire dans les agitations.

L'ouvrier, le vrai, ne sollicite ni aumône ni pain. Il ne convoite le bien de personne. Il défend le sien.

5. Donc, il n'importe pas que nous ayons tant ou tant de cent mille électeurs. La revision n'est pas un triomphe de la rue. Nous ne sommes pas dans une de ces crises de passions et d'ahurissement, où les hommes d'État cherchent des expédients pour calmer l'émeute. L'avènement des ouvriers se présente comme un fait normal, une institution arrivant à son heure, avec maturité. Si le nouveau système électoral est combiné sans marchandage, comme sans complaisance, logiquement, sachant ce que l'on veut et le voulant résolument, il ouvrira une ère féconde; et ce sera l'honneur du pays, car on n'a pas fait ainsi ailleurs.

6. Quand la bourgeoisie fit son système électoral, elle trouva dans le *cens* un moyen de se reconnaître et de se défendre contre l'envahissement des classes inférieures.

Les ouvriers ont exactement la même précaution à prendre.

Comme les bourgeois, ils sont garantis par leur propre

Digitized by Google

nombre contre les classes supérieures; mais ils ont à se prémunir contre l'absorption par le nombre plus grand des indigents et de tous ceux qui, par défaut d'apprentissage, d'aptitude ou de courage, n'attendent pas leur bien-être de l'exercice régulier et soutenu d'une profession.

Leur besoin essentiel est donc de trouver un moyen pour distinguer les ouvriers de ceux qui ne le sont pas.

7. La question à résoudre se pose en ces termes :

Comment définir l'ouvrier?
Dans quelle condition faut-il reconnaître sa qualité?
A quelles circonstances faut-il rattacher son droit électoral?

La matière actuelle n'est pas la première dans laquelle la question se présente. On l'a rencontrée au seuil des conseils du travail, de l'arbitrage, des prud'hommes, des syndicats.

L'arrêté royal du 31 août 1888, réglant l'exécution de la loi du 16 août 1887 sur les Conseils de l'industrie et du travail, formule comme suit la condition essentielle pour être ouvrier électeur :

Art. 2... 4° « Être domicilié dans le ressort du conseil et y avoir effectivement, depuis quatre ans au moins, l'une des industries ou métiers représentés au conseil. »

C'est un point de départ. L'arrêté ne fournit pas de règle pour reconnaître l'exercice d'un métier. Il ne fait pas une part assez large à la sélection des ouvriers par eux-mêmes. L'expérience apprendra ce qui convient. Il est vraisemblable que dans la prochaine loi sur les syndicats des progrès seront réalisés pour la formation des listes.

La Constitution peut, sur ce point, renvoyer à la loi électorale.

La loi électorale peut se borner à énoncer des principes, et renvoyer à la loi sur les syndicats. Cette loi, une loi ordinaire, développera l'institution suivant les faits qui se produiront, obéissant aux préoccupations industrielles plutôt qu'aux combinaisons politiques, ce qui sera aussi avantageux à la politique qu'à l'industrie.

Digitized by Google

§ 2. — *Le cens.*

8. Le cens n'est critiqué que lorsqu'il a la prétention d'être la base unique du droit électoral.

On lui reproche, à la vérité, de ne tenir compte que de l'impôt direct, tandis que tout le monde supporte les effets des impôts indirects. Le grief est sans portée. Si les impôts indirects sont à la charge de tous, les censitaires les supportent donc comme les autres et payent, en outre, l'impôt direct que les autres ne payent pas. A l'impôt direct se rattache une présomption d'une certaine consistance sociale. Si d'autres circonstances peuvent justifier la même présomption, il faut les admettre également; mais il n'en résulte pas qu'il faille cesser d'admettre le cens.

9. Nous avons, d'après l'annuaire statistique de 1891, page 121 :

135,236	électeurs	généraux,	payant au moins	42 fr. 32 c.;
275,465	—	provinciaux,	—	20 francs;
407,461	—	communaux,	—	10 francs.

Les statistiques ne renseignent pas le nombre de contribuables payant, au profit de l'État, un impôt direct de moins de 10 francs.

Ces contribuables comprennent tous les patrons industriels, qui tous payent une patente.

Tous les chefs de famille agricoles y rentreraient si on leur comptait l'impôt foncier frappant leur habitation et la parcelle de terre qu'ils cultivent. Dans les campagnes, le foncier est assez généralement acquitté par les propriétaires, surtout pour les petits occupants exonérés de taxes personnelles. L'impôt n'en est pas moins supporté par les occupants, qui payeraient un loyer diminué d'autant s'ils acquittaient eux-mêmes le droit. Il n'est pas douteux que les propriétaires agiraient ainsi s'ils avaient à créer, de cette manière, le droit électoral de leurs locataires.

Digitized by Google

10. On établirait donc que le foncier compte au locataire quand, *en fait*, c'est lui qui le paye: dès lors, évidemment, il ne compterait pas au propriétaire, bien qu'il en soit tenu à défaut du locataire.

La disposition favoriserait l'élément rural à ce point qu'elle pourrait faire attribuer l'électorat à tous les cultivateurs, même aux plus petits, jusqu'aux journaliers chefs de ménage ayant un foyer à eux, cultivant toujours une parcelle de terre ou de jardin annexée à l'habitation.

Si l'équilibre entre les éléments rural et urbain devait en être rompu, le remède se trouverait dans la fixation du cens. Logiquement, on verrait les uns chercher à l'abaisser, dans l'intérêt des campagnes; les autres chercher à l'élever, dans l'intérêt des villes.

On comprend que le législateur hésite à pousser très loin une réduction qui finit par enlever au payement de l'impôt la présomption qu'on y attache. On comprend moins que, ne la faisant pas, il cherche à obtenir le même résultat par d'autres voies. Tel est l'expédient de « l'habitation », très arbitraire, très difficile à appliquer, quand le cens fournit une règle ayant au moins l'avantage d'être simple, sûre, aisée, se prêtant indéfiniment à la restriction ou à l'extension. On perd souvent de vue l'utilité de faire des lois claires.

Le gouvernement a cru trouver dans l'habitation un moyen de sélection applicable aux ouvriers qui ne payent pas d'impôt direct. En effet, on aime à penser que tout bon ouvrier a une certaine aisance, qui s'accuse dans son habitation. Mais une telle présomption est trop souvent inexacte; des ouvriers nombreux, même parmi les meilleurs, ne sont pas chefs de ménage; les conditions des habitations urbaines sont si variées, si difficiles à déterminer, qu'aucune règle ne pourrait mesurer leur importance relative.

Les ouvriers repousseront avec raison tout système qui ne se rattachera pas directement à leur situation professionnelle.

Combien il est plus simple de prendre pour eux une base franchement adaptée à leurs conditions et à leurs intérêts, et

Digitized by Google

de prendre, d'autre part, pour les campagnards une base également appropriée à leur situation !

Au lieu de louvoyer sur des barques désorientées, la question politique aurait un objet précis : fixer le taux du cens.

§ 3. — *Les capacitaires.*

11. Après avoir appelé ceux qui prennent part à l'activité de la nation par le travail professionnel ou par l'impôt, il est logique et juste d'appeler aussi ceux qui concourent à son activité intellectuelle.

Comme il est impossible de mesurer l'intelligence des individus, on mesure leur instruction, concluant de celle-ci à celle-là.

Personne ne soutient que cette présomption soit rigoureuse. Nous connaissons tous des paysans et des ouvriers ne sachant pas écrire, ayant cependant plus de bon sens et de perspicacité que maint lettré. Cela ne prouve rien contre le principe. La liste des capacitaires comprend des imbéciles, comme celle des censitaires comprend de pauvres diables, comme celle des ouvriers actifs comprendra des paresseux.

Ce qui est vrai, c'est que la présomption cesse d'avoir aucune espèce de fondement quand le minimum de l'instruction demandée est réduit avec excès.

C'est le cas des systèmes proposés.

12. Ce qui est également vrai, c'est qu'un examen organisé spécialement pour conférer la capacité électorale semblera toujours fait pour favoriser un parti, et que les juges n'échapperont pas au soupçon de partialité.

13. Nous avons sous les yeux un opuscule publié, en 1882, par une association qui a rendu des services, la « Ligue de l'enseignement ».

On y établit d'abord, avec beaucoup de justesse, l'erreur de tout système, tenant compte de la fréquentation d'une école.

Digitized by Google

Il faut, à l'âge fixé, constater la quantité d'instruction réellement possédée, sans s'enquérir de l'école qui l'a fournie.

Il faut que l'examen soit subi lorsque le candidat a, au moins, l'âge de 18 ans.

Après cet âge, l'examen doit pouvoir être subi en tout temps, et le candidat doit pouvoir se représenter aussi souvent qu'il le voudra.

Il faut que l'examen soit organisé en dehors de la matière électorale, rattachée uniquement à la matière de l'instruction publique.

La loi du 24 août 1883 a adopté quelques-unes de ces idées.

Quant à l'impartialité des juges, l'opuscule expose le système suivant, dans lequel il serait difficile de ne pas reconnaître les conditions d'une garantie absolue :

A. On rédige en une série de questions tout le programme auquel on entend faire correspondre l'examen.

1° Les questions sont divisées par matières. Dans chaque matière, les questions peuvent être aussi nombreuses que l'on voudra ;

2° Les questions sont arrêtées ou seulement proposées par un conseil spécial ou par le conseil de perfectionnement. Elles peuvent, si l'on veut, être l'objet d'un arrêté royal ou même d'une loi ;

3° Les questions sont publiées, connues de tous ;

4° Le programme est arrêté pour un temps limité ou indéterminé.

Voilà donc le législateur ou son délégué libre de fixer, d'augmenter ou de diminuer, à toute époque, la quantité d'instruction qu'il exige. Voilà le public constamment averti que, pour se présenter à l'examen avec sûreté, il faut pouvoir répondre à toutes les questions d'un programme qu'il connaît.

C'est le système adopté par le projet du gouvernement.

B. On crée (par canton ou circonscription quelconque) une *Commission du certificat d'instruction primaire*. Le juge de paix pourrait la présider. Sa composition est indifférente. Ses membres n'ont besoin ni d'intelligence, ni d'impartialité. Il suffit qu'ils ne soient pas hommes à commettre des substitutions ou des faux.

Les candidats se sont fait inscrire dans leur commune. Les

Digitized by Google

administrations communales ont envoyé leurs listes à la commission avec les actes de naissance. Au jour fixé, les candidats sont réunis devant la commission et mis en mesure d'écrire.

Pour chaque matière, trois questions sont tirées au sort. Le candidat traite une des trois questions à son choix.

Le candidat ne peut indiquer dans son travail ni son nom, ni la commune, ni rien qui le fasse reconnaître.

Il enferme son travail dans une enveloppe sur laquelle on écrit le seul mot « français » ou « flamand », suivant la langue dans laquelle la rédaction est écrite.

Cette première enveloppe est enfermée dans une seconde, sur laquelle on écrit le nom du candidat, la commune, le canton.

On fait un paquet scellé, lequel est remis, séance tenante, à un facteur de la poste et transmis à la commission de dépouillement.

C. On crée, à Bruxelles, une *Commission de dépouillement.*

Elle pourrait être composée d'employés de la poste habiles à trier les lettres. Cette commission confond en une seule masse toutes les enveloppes venues de tous les cantons.

Le mélange fait, elle enlève les secondes enveloppes et écrit sur chacune un numéro reproduit sur la première enveloppe.

Les numéros se suivent en une seule série pour tout le pays.

Les secondes enveloppes sont déposées dans un coffre scellé. Les premières enveloppes, non ouvertes, sont transmises au jury en deux masses : « flamands » et « français ».

D. On crée, à Bruxelles, un *jury* unique. On peut le composer même d'instituteurs. Le juré se trouve devant un numéro. Il ne sait pas même de quelle partie du pays vient le travail qu'il juge.

Le nombre de membres du jury est en rapport avec le nombre de candidats à juger. Il se constitue en fractions de trois membres.

Un règlement est fait. On peut adopter le système qui consiste à attribuer 0, 1, 2 ou 3 points à chaque réponse, suivant sa valeur. Le règlement fixe le nombre de points qui emporte satisfaction.

Les trois jurés écrivent sous chaque réponse la cote qu'ils lui attribuent.

Sous la dernière réponse, ils écrivent l'addition constatant si le candidat a satisfait et SIGNENT.

Ils écrivent sur le travail le numéro de l'enveloppe.

Ils écrivent, une seconde fois, sur l'enveloppe, que le candidat *a satisfait* ou *n'a pas satisfait.*

Digitized by Google

E. Toutes les pièces sont renvoyées à la commission de dépouillement.

Celle-ci replace les premières enveloppes dans les deuxièmes et dresse une liste générale des candidats qui ont satisfait.

Cette liste est publiée.

On renvoie à chaque canton son paquet.

F. La commission cantonale réunit les candidats et leur remet leur travail dans les deux enveloppes.

Elle remet le certificat à ceux qui ont satisfait.

Le candidat est libre de faire le secret autour de son travail ou de le montrer à qui bon lui semble, avec le jugement et les signatures des trois jurés.

L'opération a lieu une fois par an.

14 Il est incontestable qu'un *diplôme ou certificat d'instruction primaire* ainsi organisé entrerait utilement dans nos mœurs.

« Un homme du peuple a intérêt, dans des cas nombreux, à pouvoir établir d'emblée, sans peine, qu'il possède une instruction primaire. Ils sont innombrables les emplois publics, subalternes, les emplois dans les maisons de commerce, les incidents de la vie sociale, où le certificat résumerait une aptitude offerte ou demandée. »

Pour peu qu'on y réfléchisse, on aperçoit quantité d'institutions à propos desquelles la loi trouverait dans l'existence du diplôme un moyen aisé d'atteindre son but.

Le vice radical de l'examen institué par la loi du 24 août 1883 est d'être une institution politique.

Tous les autres diplômes se rattachent à l'enseignement dans tous ses degrés; ils ont une portée générale; ils sont utiles directement; ils sont organisés en vue d'une valeur vraie dont les institutions politiques peuvent ensuite se saisir comme d'un fait établi. Le diplôme d'instruction primaire doit être conçu dans les mêmes conditions. Il faut que l'examen prouve une instruction primaire réelle, correspondant à l'enseignement primaire défini par la loi sur l'enseignement; à défaut de quoi la qualification de « capacitaire » est ridicule, la présomption d'une certaine culture intellectuelle est fausse et la base électorale est un mensonge.

Digitized by Google

Quand un homme qui ne peut se prévaloir ni du cens qu'il paye, ni de son travail, se réclame de sa culture intellectuelle, il n'est pas admissible que cette culture se borne à savoir fournir quelques lignes d'écriture.

§ 4. — *L'âge.*

15. Lorsque l'on confie les destinées du pays à une grande masse d'individus, il semble qu'on peut leur demander d'attendre une certaine maturité d'âge. Dans quelque condition sociale qu'on les prenne, les hommes jeunes prêtent au soupçon de céder, à l'entraînement plus souvent qu'à la raison.

Il y a à cela bien des exceptions ; mais si on consultait les mieux doués, ils seraient assurément les premiers à dire que leurs camarades ont besoin de s'éclairer aux réalités pendant quelques années.

L'invasion de la politique par les jeunes gens est un fléau pour eux-mêmes et pour la politique.

La question conduit la pensée au cœur de notre situation sociale. Le côté heureux de notre tempérament national, l'histoire l'atteste, est d'allier un sentiment très vif des libertés publiques à une courageuse patience dans leur revendication ou dans leur application. La vraie opinion publique, en Belgique, est modérée : toute exagération, religieuse ou antireligieuse, démocratique ou antidémocratique, pour ou contre une fraction du peuple, est bientôt suivie d'une réparation et d'un retour à l'évolution tranquille qui est la loi de la nature.

Ce caractère se trouve, en ce moment, devant une menace d'amoindrissement.

Le danger n'est pas dans l'avènement des ouvriers; il n'est pas dans les théories socialistes qui se réduiront d'elles-mêmes; moins encore dans l'égarement de quelques fanatiques anarchistes. Le danger qui nous menace, c'est la diminution générale du sens politique, l'avilissement des mœurs politiques, la politique sans boussole; dans les meetings, trop d'éloquence; à la Chambre, des discussions brutales, des

Digitized by Google

groupes se coalisant autour d'un ambitieux, des ministères éphémères, des idées sans suite et pis encore, comme ailleurs.

C'est pour cela que des hommes d'État comme MM. Frère-Orban et Beernaert redoutent les hasards de systèmes nouveaux; c'est pour cela que les ouvriers doivent être appelés avec la régularité d'une organisation syndicale; c'est pour cela que les causes de turbulence doivent être évitées et que les jeunes gens doivent attendre leur trentième année pour entrer aux comices.

Heureux le pays où, jusqu'à 30 ans, le citoyen n'aurait souci que de son apprentissage et de son établissement professionnel, où il aborderait la politique quand ses intérêts sont nés et compris! Si nos mœurs ne comportent plus, ou ne comportent pas encore autant de bon sens dans le fait des jeunes hommes eux-mêmes, elles le comportent dans le fait du législateur. Les circonstances actuelles l'y invitent. Il doit fixer l'âge non dans la loi électorale, mais dans la Constitution, afin d'en faire le trait principal du système nouveau. Le temps pourra modifier toutes les autres conditions, élargir toutes les autres bases; jamais il ne diminuera l'utilité d'une règle fondée sur la nature humaine.

§ 5. — *Le domicile.*

16. Le domicile prolongé est considéré comme une garantie contre les gens dont la mobilité fait suspecter l'assiduité au travail. La précaution est superflue à l'égard des censitaires. Pour les ouvriers, elle sera prise nécessairement dans l'organisation syndicale. Elle n'aurait de valeur qu'à l'égard des capacitaires, et dans une si petite mesure qu'elle serait sans importance.

§ 6. — *La représentation des minorités et la représentation des intérêts.*

17. Peu de personnes refusent encore de reconnaître la justice et l'utilité de représenter les partis proportionnellement

Digitized by Google

au nombre de leurs adhérents ; on hésite devant les difficultés d'application des systèmes proposés.

La représentation des intérêts ne rencontre pas moins de sympathies, comme principe ; mais les difficultés d'application sont considérées comme plus grandes encore. Le nouveau régime, quel qu'il soit, rendra plus choquantes les inconséquences d'un système où l'on ne tient compte que de la majorité de chaque circonscription, où la majorité de la nation entière peut ne pas avoir la majorité dans le Parlement.

Il y aurait, cependant, un moyen bien simple de donner satisfaction à la fois à l'idée de représenter les minorités et à celle de représenter les intérêts.

18. Par application de l'article 49 de la Constitution, lequel n'est pas soumis à la revision, la Chambre des représentants est actuellement composée de 152 membres. Le nombre total des électeurs divisé par 152 donne comme quotient le nombre d'électeurs qui, en principe, ont droit à nommer un député.

Le nouvel article 48 de la Constitution permettra de fractionner le corps électoral d'après un mode autre que les divisions territoriales.

Supposons, comme exemple, que le nombre total des électeurs divisé par 152 donne pour quotient 6,000.

Il suffirait d'établir que *tout groupe de* 6,000 *électeurs a le droit de se former en un collège électoral spécial et d'en fixer le siège*.

19. Le système aurait pour résultat la représentation de toute minorité qui le voudrait :

Dans les grands collèges territoriaux, tout groupe du nombre voulu se constituerait en collège spécial ;

Dans les petits collèges électoraux, les minorités des circonscriptions voisines se réuniraient ;

Même les minorités infimes pourraient se grouper en se recrutant dans un grand nombre de circonscriptions.

20. Le système donnerait satisfaction à l'idée de la représentation des intérêts. En effet, les électeurs voulant faire

Digitized by Google

représenter un intérêt ou une idée quelconque se recruteraient, au besoin, dans tout le pays. S'ils ne trouvent pas à réunir le nombre voulu, l'idée n'a pas droit à un représentant.

21. Si le siège d'un collège spécial est éloigné d'un de ses électeurs, c'est que celui-ci l'a voulu. Mais il est à remarquer qu'à un collège spécial correspondrait vraisemblablement une association privée, libre de préparer son élection comme elle l'entendrait. Les inscrits n'auraient généralement pas besoin de se rendre nombreux au scrutin officiel.

22. Un petit nombre de dispositions suffiraient à coordonner le système :

— Les collèges électoraux sont fixés pour une certaine période, par exemple, pour quatre ans ;

— Au cours de la période, on ne peut entrer dans un collège spécial, ni en sortir ;

— Afin de pourvoir à la réduction du nombre des électeurs d'un collège spécial par les décès et les exclusions, on exige pour sa formation un nombre un peu supérieur au nombre strict, par exemple un centième de ce nombre ;

Si, malgré cette précaution, la réduction était excessive, le collège subsisterait néanmoins pendant le reste de la période ;

— La formation de tout collège spécial nécessiterait la réduction d'une unité du nombre de députés à élire par les collèges territoriaux. Pour chaque période, il y aurait donc quelque remaniement à faire dans la peréquation de ces derniers ;

— C'est pourquoi la demande de constitution d'un collège spécial devrait être adressée au ministre de l'intérieur, assez longtemps avant l'ouverture de la période (un an?);

— Avant le même délai, les démissionnaires d'un collège spécial auraient à informer le ministre. Si le collège n'a plus le nombre voulu, il est supprimé.

Digitized by Google

§ 7. — *La situation immédiate.*

23. Outre la disposition générale et constitutionnelle exigeant l'âge de 30 ans, nous aurions donc, soit dans la Constitution, soit dans la loi électorale, une disposition appelant :

a) Tous les citoyens payant, au profit de l'État, un impôt direct et personnel ;

b) Tous les citoyens possédant un diplôme d'instruction réglé par la loi ou en exécution de la loi ;

c) Tous les citoyens inscrits comme ouvriers dans les listes des syndicats, conformément à la loi.

24. Tous les autres systèmes destinés à élargir le corps électoral dans une vaste mesure et devant produire soudainement tout son effet, causerait une perturbation dont on redoute les conséquences immédiates et inconnues.

Le système que nous exposons n'aurait pas ce grave inconvénient :

a) La catégorie des censitaires comprendrait immédiatement les anciens électeurs. Elle s'élargirait suivant le taux du cens à adopter.

b) La catégorie des capacitaires comprendrait immédiatement ceux qui auront à faire valoir un diplôme ancien.

Le législateur aurait à décider, par une disposition transitoire, si le titre de l'examen passé d'après la loi du 24 août 1883 (électeurs communaux), sera admis.

Quant au diplôme d'instruction primaire à instituer par une loi nouvelle, son influence serait progressive ;

c) La catégorie des ouvriers électeurs aurait aussi un développement progressif, étant subordonnée à la législation sur les syndicats.

Cette législation sera d'abord inspirée par les notions que l'expérience a déjà fournies. Les intérêts matériels des ouvriers y auront une si grande place qu'il n'est guère à craindre que les tendances politiciennes y conservent longtemps une usurpation.

Digitized by Google

25. Il est possible que les ouvriers deviennent, par le nombre, les maîtres de l'élection. Alors ce sera le suffrage universel, mais légitime, tempéré par des minorités usant de leur force relative, œuvre du temps et de la marche normale des idées. La violence n'y pourra rien. On n'entendra plus les stériles déclamations sur l'égalité et le reste. Pour le développement des syndicats, on discutera sur des faits, sur des intérêts aperçus; et nous resterons peut-être dans notre caractère national, échappant aux incohérences qui ailleurs témoignent d'une décadence aussi universelle que le suffrage.

***

Digitized by Google

DU CANAL A LA FORÊT

I

Le front à la vitre, la vue sur le canal qu'animent des lenteurs ensommeillées, toujours les mêmes, Jeanne, en vain, cherche à se distraire de ses ennuis. Avril est revenu en des clartés et des tiédeurs nouvelles. De par de là les toits ocreux de l'autre rive, le soleil chaudement illumine la chambre close, ourlant d'or la courtine du petit lit où, quelque peu de fièvre et un rhume, dont les transes maternelles exagèrent l'intensité, retiennent Valentin. Bilandres, Sambroises, Mignolles, Beurtmans, Pleets, Chalands, Botters, Allèges, Jeanne connaît les noms des moindres bateaux qui manœuvrent — ou immobiles — engouffrent, des liernes aux panneaux des écoutilles, leurs lourdes charges, ou encore se délestent à renfort de crics et de treuils, gémissant et geignant sur un ton triste, uniforme : une mélopée navrante.

Les bateliers tout comme les débardeurs, cadencent leurs mouvements. L'eau saporeuse assoupit le son, allentit l'activité. Les voix semblent venir de loin, par de là les espaces, comme des échos ; les coups de crocs ou d'avirons sur les bordages, aux piles des ponts, sur la pierre crue des quais ; les grincements des cabestans qui dévident leurs chaînes, restent sans résonnance.

Une vapeur diaphane, plus indiquée que vue, adoucit les teintes, arrondit les angles, rend moins brutales les lignes, éteint les crudités. Dans l'ombre bleue, sur l'autre bord, en opposition avec la lumière vive tombant du ciel, la vapeur est

Digitized by Google

plus compacte, comme si chaque navire, à son arrivée, avait laissé sur la berge, en même temps que sa cargaison, les brumes et les fumées tourbeuses qu'il avait embarquées.

Aux deux côtés du canal et le longeant, des bâtisses affreusement banales : les façades plates, unies, au crépi éraclé. Des magasins profonds à plusieurs étages, avec des fenêtres creuses comme des orbites vides, au fond desquelles un aspect de gouffre, rayé parfois de barreaux de fer rouillés. De ci de là un volet arraché, un autre clos. Il s'échappe de ces grandes constructions des bouffées d'air fade et des senteurs étranges, quelque chose d'exotique ayant des âcretés qui prennent à la gorge.

Sur les quais encombrés, des caisses, des fûts, des briques, des pierres de meule, des poutrelles ou des rails, des bois de construction et de teinture, des tonnes, des boucauts; des poussières s'en élèvent. De longues charrettes y circulent, les chevaux tirant au bruit de leurs grelots fêlés; les conducteurs allongeant de grands coups de fouet dont le mouvement cingle l'air.

Sous une molle brise de vent du sud-est, grelottent mélancoliquement, à l'extrémité des mats, gros ou minces, hauts et bas, les fanions déteints.

Un navire de plus grande dimension, porte à la saillie de sa guibre une sirène artistement drapée de blanc, alors que le navire est d'un noir intense. Subitement envahie par un sentiment de vertige, Jeanne se reconnaît dans cette figure penchée vers l'abîme, sur l'onde assombrie par la réverbération de la carène, et elle a peur...

Dans la demeure même de Jeanne, sous la voûte du grand vestibule d'entrée, un bruit ininterrompu de charroiement, les pas des chevaux mêlés à un roulement sourd; en même temps que de brusques détonations, des frappements de portes qui retombent, quelque chose d'incessant et d'agaçant, font trépider la maison. Une petite toux et une plainte, Jeanne se précipite vers le lit de Valentin; mais celui-ci n'a fait que se retourner et continue son somme, les sourcils contractés, avec

Digitized by Google

une expression de mécontentement et d'irritation. Jeanne connaît cette expression. Quelqu'un d'autre la porte dans la physionomie et la mère regrette que son fils en ait hérité.

Alors de nouvelles images surgissent à sa pensée errante et mobile. La réalité se voile. De l'étendue, des horizons ensoleillés, l'alouette épandant ses tire l'ire, l'ire, au dessus des blés qui blondissent et sous le ciel où courent des flocons argentés; puis la forêt, des hêtres tout droits, majestueux, modulant dans leurs cimes à peine agitées des chants étranges de bruissement d'eau qui s'écoule; des sites plus ombreux apparaissent ayant quelque chose de sévère qui touche et qui charme, avec un sentiment de quiétude infinie qui délasse...

En même temps une figure s'affirme, jeune encore, douce et souffrante; avec de la bonté et de la sérénité dans le regard. Jeanne sait le nom de celui que sa vision lui montre ainsi. C'est Gabriel Eusèbe, un brave garçon béquillard et maladif, qu'elle a eu pour compagnon de jeux, étant enfant, et pour compagnon de promenades quand elle était jeune fille.

Mais à quoi bons songer à ces choses?

Le matin même, sous l'influence d'un malaise dont elle ne se rend pas compte, elle a écrit à sa mère, une lettre qu'elle s'obstine maintenant à suivre dans ses prérégrinations. De la borne postale où elle l'a fait jeter, la chère enveloppe timbrée a passé dans la sacoche d'un facteur, puis, après le triage au bureau central, dans un long étui de toile, ficelé, étiqueté. L'étui a pris la direction de la gare du Luxembourg, tout au haut de la ville. Un train l'a emporté. La mère de Valentin, connaissant le parcours, plus alerte que la locomotive, brûlant les stations, attend déjà la missive à son arrivée, pour la voir emporter par un autre facteur qu'elle connaît, cette fois, un petit homme trapu, à l'œil vif, qui allonge le pas. Il passe dans la grand'rue qui de la forêt conduit au village et en forme l'artère principale. Il s'arrête au magasin d'aunages, fait un crochet, sonne chez le médecin, revient de l'autre côté, glisse quelques pièces de correspondance dans la boîte du

Digitized by Google

notaire; longe le trottoir au pavé étroit, malaisé, en pente légère; le quitte, se remet à zigzaguer de l'épicier au receveur des contributions, du receveur au charcutier... Voici un grand espace libre, une place que limite au fond un mur pardessus lequel surgissent de hauts peupliers dont le feuillage bruit et tremblotte. Aucun de ces détails n'échappe à Jeanne, moins qu'au facteur lui-même. Elle les relève avec les yeux de l'âme. Il n'y a pas jusqu'à certains effluves qui ne lui viennent aux narrines et qui ne l'émeuvent. Elle a pris à droite, a monté vers l'église : l'église au clocher engoncé, aux flancs élargis, comme si, agenouillée, elle abritait sous les aîles de ses bas côtés, les morts du cimetière qui l'entoure. L'orgue chante languissamment, et son chant en passant par les nervreuses des ogives vient expirer au dehors avec des tendresses infinies. Une maison apparaît, de belle apparence, à large façade que prolonge une muraille grise, coupée par une porte à grillage de fer, d'où se voit un jardin... Jeanne a poussé involontairement un cri de joie; c'est la maison paternelle. La lettre y arrive enfin, le porteur de nouvelles la laisse tomber dans la fissure de cuivre avec un bruit mat. La destinataire la décachète, la lit...

Non que la lettre dévoile l'état d'esprit et les véritables préoccupations de celle qui l'a signée. Au contraire, Jeanne s'est attachée à ne rien dire qui la concerne personnellement. C'est de Valentin qu'elle parle, c'est lui seul qui l'intéresse et, tout en ne voulant pas dépasser certaines limites, son âme déborde malgré tout. Ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'elle voudrait bien que sa mère vînt l'arracher à son milieu pour la rendre, ne fût-ce que quelque temps à ce milieu où s'est écoulée sa jeunesse, sous les chaudes étreintes de la famille; elle a besoin de clémence et de paix. Pas un mot de tout cela cependant, nous l'avons déjà constaté, pas un mot et, entre toutes les lignes, on le lit... Elle est sûre du contraire la petite brave créature, et néanmoins elle espère qu'on la devinera. C'est vrai. Elle était là-bas, chez ses parents, insouciante et tranquille, ne

Digitized by Google

cherchant pas à être plus heureuse. Un jour quelqu'un se présente. Il cause longuement avec M. Constantin Maurard père, puis on la fait appeler du fond du jardin où elle se promenait avec sa mère qui, maintenant que Jeanne y pense, devait être au courant de ce qui allait se passer, car elle avait l'air préoccupé et empêchait sa fille de s'éloigner... Un monsieur était dans le salon... Maurard le lui présente : un négociant honnête, laborieux, très lancé dans des affaires magnifiques...

C'est tout ce qu'elle a retenu.

Le monsieur, puissant de torse et de carrure, grand, souriant avec complaisance, se faisant aimable, ne lui inspirait rien de sympathique. Il était pour elle ce que serait un passant auquel on ne prend pas garde... Il s'était représenté à l'époque où les pêchers et les lilas fleurissent, il lui avait adressé la parole avec douceur; elle avait répondu à peine. Il était revenu. Un mari, lui avait fait remarquer sa mère; un bon parti, un garçon sérieux et d'avenir, avait conclu Maurard... Allez donc discuter ces choses avec une mère qui vous aime, qui ne peut vouloir que votre bien; avec un père auquel vous êtes habituée à obéir. Les larmes ne sont pas des raisons, les parents qui prétendent savoir mieux que vous ce qui doit constituer votre bonheur, n'en tiennent compte.

A partir de ce moment tout se trouvait conclu. Jeanne était fiancée. Il y avait quelque chose de trop brutal dans cette volonté dont elle était la victime. Si au moins on lui avait laissé le temps de démêler ce qu'elle éprouvait. Non, elle s'interrogeait encore que l'homme l'avait emmenée en lui promettant de n'obéir qu'à ses désirs, de servir ses caprices. Elle serait l'adorée, la choyée, régnant en maîtresse absolue... Pourquoi ne pas croire ce qu'on vous dit alors? Quels motifs aurait-elle eus de se défier? Et se défiant, comment se serait-elle soustraite à son malheur?

Elle était ainsi — non sans soupirer pourtant — arrivée dans cette maison du canal, maison qui lui avait donné immédiatement une impression d'étrange mélancolie, avec ses poussières,

Digitized by Google

ses tracas; elle y était devenue mère plus tard, presque malgré elle, en protestant, inquiétée, happée, entraînée par la réalité qui devenait chaque jour plus poignante.

Aimait-elle son mari? Elle avait mis toute sa bonne volonté à y réussir. Mais lui, pourquoi de son côté ne s'attachait-il pas à se faire moins craindre? C'était plus un maître qu'un ami. Il commandait et ne priait jamais. Et tout son désir de plaire, à elle, n'avait jamais abouti qu'à de maladroites manifestations.

A ce moment même, elle reconnut son pas dans l'escalier. Vite, affolée, elle courut au lit de Valentin, prit l'enfant dans ses bras, malgré ses protestations et ses cris.

Le front proéminent et bas, tenant du taureau, le mari, Blaise Waaspe, entra dans la chambre. Il n'était pas tout d'une pièce, mais d'une masse. Un pli assez profond lui creusait le front entre les arcades sourcillières et lui donnait un air dur.

« Hé! hé! dit-il d'une voix retentissante, il ne fait donc que pleurer celui-là? »

Et cette simple observation faite sur un ton qui paraissait plein de colère, ajouta à l'impression que laissait sa physionomie.

Jeanne répondit doucement, intimidée, évidemment craintive, excusant l'enfant.

« Mal élevé! » répliqua Waaspe avec un haussement d'épaule.

Et il s'en alla, sans un mot de plus, sans un regard à son fils ni à sa femme.

II

Rugueux seulement Blaise Waaspe; victime d'un tempérament exubérant et aussi d'une éducation première qui n'avait pas été sans embroussaillements. De là des brusqueries, des emportements, des mépris pour ce qui hésite et fléchit. Négociant jusqu'à la moelle; chercheur de petite bête en affaires, sur ses gardes, finassant volontiers, s'auréolant de ses succès commerciaux, avec une tension constante vers un but : la fortune, et dès lors, la considération.

Digitized by Google

A l'encontre de Jeanne qui avait fini par réfugier son moi dans une sorte d'indifférence — un état comateux dont elle ne sortait plus guère, les yeux du souvenir constamment tournés vers le passé — lui, Blaise, mettait, au contraire, son moi bien en évidence. Il le choyait. Avec cela des qualités ; travailleur, sobre, économe, honnête. Dans sa vie de jeune homme, une seule aventure; une passion qu'étouffa sa soif d'arriver, ou du moins qu'elle masqua. Trouvant, sans doute, malaisé de bien faire deux choses à la fois, il délaissa l'une, convaincu qu'il lui serait facile de reprendre l'autre, un jour, au gré de sa fantaisie; maître de lui-même en cette matière où l'on est le plus souvent maîtrisé.

A quinze ans, une jeune fille blonde, belle, dont déjà alors les yeux noirs ardaient et irritaient, avait éveillé en lui les premières velléités d'un amour, se manifestant chaste, tout empreint de printanière poésie.

Les parents demeuraient porte à porte. Les jeunes gens s'étaient juré fidélité à un âge où l'on jure toujours sans tenir jamais, jouant aux fiançailles par des échanges de promesses, de fleurs, de rubans, de devises, quelques lettres peut-être pas trop brûlantes de Blaise, et l'empreinte de ces heures de virginale ivresse était restée profonde au cœur de l'un des deux, de la jeune fille, plus impressionnable, plus sérieuse ou plus confiante, ayant l'imagination plus vive et plus riche.

Chez Blaise l'amoureux fut évincé par le commerçant. Il lui suffit de se poser cette simple question : Que me rapportera cette aventure comme considération et crédit, pour que l'idyle cessât de durer? Il est vrai que l'enfant aux tresses d'or et aux yeux sombres, loin de n'être pas digne par sa famille et son honorabilité, d'entrer dans la famille et de porter le nom de Waaspe, l'avait un jour sondé sur le dénouement du roman auquel ils collaboraient. Cette simple question avait rompu le charme.

Le hasard, d'ailleurs, avait mis sur la route de notre négociant du canal, une occasion de hâter la venue de cette prospérité à laquelle son ambition le poussait avant tout.

Digitized by Google

M. Constantin Maurard, français de naissance, lettré, fort en vue sous le second empire, venu en Belgique pour y chercher un refuge contre le gouvernement républicain, attendait à Tervueren, à une dizaine de kilomètres de Bruxelles, l'effondrement inévitable d'un ordre de choses que ses convictions ne sanctionnaient pas. Il y avait acheté une propriété, sa demeure. Nous l'avons entrevue dans cette sorte d'hallucination, d'évocation télépathique de Jeanne. Il y vivait tranquille et heureux, en compagnie de sa femme, une créature d'élite, et de ses deux enfants : une fille et un fils.

D'après les renseignements de Waaspe, Maurard n'avait pas que de la célébrité; on lui connaissait en France de bonnes propriétés terriennes; il en avait en Belgique. Trois à quatre cent mille francs au bas chiffre, à réaliser un jour, dont Waaspe aurait sa part.

Comment ce négociant obscur et de peu d'envergure intellectuelle, comment ce garçon si différent d'éducation, d'idées et de tendances, était-il entré dans la sphère où gravitait Constantin Maurard, ce délicat, cet érudit?

Une affaire traitée par intermédiaire, une entrevue qui semblait devoir rester la seule. Maurard, tacticien de la pensée, un imaginatif, frappé de la netteté, de la lucidité du négociant, de son positivisme, — pas si positif cependant qu'il n'escaladât parfois le domaine de l'invention, lorsqu'il s'agissait de vanter ses opérations et son gain, — Maurard séduit brusquement, l'admira, éprouvant de la considération pour lui.

Blaise, de son côté, calculait : entrer dans une famille de renom ajouterait à son prestige commercial, à son crédit. Jeanne, gentille, simple, timide, toute fraîche et toute frêle, ne lui déplaisait pas... Puis, en grosses lettres sur sa porte et sur ses factures les noms accouplés de Blaise-Waaspe-Maurard feraient bien.

Jeanne passa dans ses bras, et la dot — de cent mille francs — dans ses livres. Tout s'arrangea promptement, correctement, légalement, par devant notaire, avec force contrats, signatures, paraphes et enregistrements.

Digitized by Google

Naguère libre encore, délicieuse dans sa beauté à elle, beauté un peu sauvage sentant l'airelle, avec ses blancheurs de rousse, ses formes grasselettes et fines tout à la fois, la jeune fille, ayant échafaudé elle aussi son roman d'affections pourtant, échangea brusquement son existence, empreinte des parfums de la forêt, les yeux encore émerveillés des ciels larges, des horizons lumineux, contre cette existence nouvelle d'épouse craintive, dans une demeure inconnue, sombre, tapageante, au bord d'un canal brumeux, triste et puant le calfat.

L'effet de ce contraste, de ce passage soudain du jour clair à la nuit noire, de l'indépendance à l'asservissement, n'échappa point à Blaise, mais il n'en comprit pas la cause.

Époux et maître, il avait pris possession de sa chose avec sa brusquerie blessante, et jusqu'à dans ses caresses il avait meurtri et effarouché la jeune femme.

La pauvre intimidée cherchant à réagir, s'était dit que le temps et l'habitude calmeraient, assoupiraient ses angoises. Ce fut en vain; son humeur prostrée persistait, et le mari, dans sa vanité, ne parvenant pas à se rendre compte de la nature vraie des choses, le malentendu s'accentua. Blaise blessé de l'attitude plus rechignée qu'hostile de sa femme, résolu à ne rien abdiquer de son autorité, la traitait maintenant avec une froissante indifférence. Il parlait à l'épouse sur le même ton qu'à ses commis, à ses débardeurs, ses bateliers, étonné seulement, irrité même, de ne point aboutir à la même complaisance soumise. Et parfois, ses expressions de mal appris dépassaient la mesure.

Il venait de constater par l'examen de ses livres la prospérité de ses affaires. C'était un des ces jours où les tentations bruissent aux oreilles, et font frémir les chairs. Les résolutions les plus fermes sombrent souvent alors. Il aspirait dans l'air des tiédeurs caressantes, son oreille ouïssait des fanfares d'allégresse, percevait des murmures amoureux. Belle, plus belle qu'il ne la vit jamais, lui apparut l'amie des ans passés. Il eut un remords; il eût voulu ne l'avoir quittée jamais. De ce moment il laissa sa

Digitized by Google

pensée évoquer je ne sais quelles espérances. Certes, comparée à Jeanne, toujours intimidée et craintive, pliant et ne protestant pas, cette jeune femme exubérante de beauté, vivante, sachant répliquer, résister, l'emportait. Elle avait toutes les qualités au sens de ce colosse de Blaise qu'elle maîtrisait sans se douter autrement de son empire. Elle était fine, séduisante; elle le grisait.

Il refit le compte. Certain d'avoir commis une sottise, il se proposa de renouer les relations rompues. Antonine Flavule, il est vrai, était de famille respectable. Elle vivait d'une rente de trois mille francs, un usufruit qui lui avait octroyé un parent... Fille d'un officier, elle avait encore un oncle à l'armée. De la bourgeoisie qui se respecte et qui aspire à ne pas descendre.

Antonine résisterait. Mais par cela qu'elle l'avait aimé déjà, devait-elle ne plus l'aimer jamais? Elle se rappellerait aussi les heures de tendresse, comme il se les rappellait. Puis après tout convenait-il de reculer sans avoir cherché à vaincre?

Et avec cette duplicité de l'homme qui s'encourage dans la faute, il plaida sa propre cause à ses yeux, s'innocentant d'avance. N'était-il pas strictement légitime qu'à la peine sans trêve ni merci, usant sa force et son intelligence en faveur de la marche prospère de ses affaires, il eût une heure pendant laquelle, la journée finie, il pût se délasser, trouver un cœur confident du sien, une âme sympathique et bonne... Antonine Flavule serait ce cœur, serait cette âme. Que ne l'avait-il compris plus tôt? Et si selon toute probabilité, meurtrie dans son amour-propre et dans sa dignité, elle lui gardait rancune et refusait de renouer les liens qui les avaient unis, il se sentait de force à la convaincre; il y mettrait tant d'instance, de chaleur, que la colère de la jeune fille se fondrait, comme aux premiers baisers d'un soleil printanier se fond la neige.

III

Dans cette lettre écrite par Jeanne à sa mère et que nous avons suivie dans ses voyages à travers l'imagination de la jeune femme, se lisait même l'éloge de Blaise Waaspe.

Digitized by Google

Blaise, affirmait-elle, a la conscience de l'œuvre qu'il a entreprise. Il s'y dévoue tout entier, ne s'en laissant pas distraire, même par certaines attentions pour ceux qui l'entourent, ce qui est bien naturel et ce qui ne saurait blesser ni froisser personne... Parfois cela l'isolait un peu, elle. Novice encore, elle n'était pas toujours sûre de réussir à bien faire et alors il lui prenait des peurs enfantines qui (était-elle menteuse cette Jeanne avec sa mère!) l'égayaient beaucoup!... La chère maman adorée comprendrait qu'il y avait pour sa fille parfois des moments... difficiles.

Puis s'apercevant qu'elle allait peut-être dépasser la mesure ou qu'elle l'avait même dépassée, vite elle recourait à quelque moyen atténuant.... sorte d'éclat de gaieté nerveuse succédant à un sanglot et qui navre.

La lettre fit sur la mère une impression pénible. Elle se doutait depuis longtemps que Jeanne n'était pas heureuse. Elle trouvait dans cet écrit incohérent, dans ces feintes, dans ces détours pour la dépister, la confirmation de ses craintes. C'était un cri d'alarme plus prononcé que jamais.

Les parents de cette pauvre petite femme de Blaise Waaspe étaient-ils exempts de soucis au moins? Jeanne savait bien que non, et c'était à ménager leurs chers cœurs endoloris qu'elle avait le plus visé et le moins réussi.

Les pleurs étaient à peine séchés là-bas, passé la forêt profonde, au sein de cette nature que Jeanne était impatiente de revoir. Il s'y était agi de choses graves. Aubin, le fils des Maurard, intelligent, bien au physique, droit au moral, appelé par l'exemple, par l'instruction reçue, à faire figure dans le monde, s'était brusquement épris..... Il avait atteint sa majorité, chaste et quiet. Jamais on ne lui avait connu d'aventure de ce genre.

Mlle Rosine Longin, d'origine très bourgeoise, sans l'ombre de fortune, mais en pleine possession de toutes les séductions charnelles; jeune encore, dix-huit ans, grande, brune, l'œil large, de longs cils noirs estompant d'ombre, dans les mouve-

Digitized by Google

ments des paupières, le plus frais et le plus rosé des visages. Avec tout cela un air piquant de langueur et d'abandon, dans la voix et dans le moindre geste, des caresses. Coquette par instinct, consciente de sa beauté, elle ajoutait encore à cette coquetterie par ses mouvements de torse et de hanches.

La nature l'avait ainsi dotée. Mais le monde lui refusa la considération. De père taré, besogneux, elle avait une sœur qui passait pour n'être point d'une conduite correcte.

Aubin Maurard, comme un enfant, comme un fou, s'éprit cependant de Rosine. Rebuté, froidement accueilli, il eût refréné peut-être son ardeur et calmé sa déraison. Mais avec un sentiment de triomphe et d'orgueil, il constata que l'attirance était mutuelle. La jolie enfant se déclara fière et heureuse de l'attention dont elle était l'objet. Il eût tout bravé. Il brava le bon sens, l'opinion, sa famille.

Les mots durs, les reproches, les supplications, les larmes, rien ne fut épargné pour détourner Aubin de son erreur; plus on abaissait son idole, plus il la relevait dans son cœur. Rosine prit à ses yeux les proportions d'une martyre et il se tournait contre ses parents pour la défendre.

Marié, il se laissa fermer la maison paternelle.

Quelqu'un pourtant avait demandé pardon et pitié, Jeanne. Cette faible eut cette force. De son propre mouvement, elle intervint. On céda à la longue. La paix fut signée et dans une toilette simple et tranquille, le maintien modeste, les joues tremblantes, les yeux baissés, la jolie et appétissante bru fit son entrée chez Maurard père. Elle était étourdissante de grâce ainsi, et comme il lui souriait désarmé, elle bondit au cou du vieillard. Avec quelles caresses chaudes, avec quelle émotion tendre, elle le remercia!... Le pauvre savant qui n'avait connu qu'une passion, le travail, qu'un amour, chaste et vertueux, celui qu'il voua à sa femme, tituba sous cette étreinte inattendue de deux bras jeunes et potelés, le serrant, de deux lèvres fraîches, effleurant ses joues, ses lèvres à lui. Tout son être palpita à ce contact.

Digitized by Google

La glace était rompue. Aubin désormais pouvait se présenter partout sa femme au bras.

Rosine sut-elle jamais pour quelle part, sa belle-sœur était dans ce dénouement. Elle eut cette altièreté de caractère de ne laisser voir jamais qu'elle s'en doutait. C'est quand la réconciliation remontait à six mois tout au plus, que Jeanne, à bout d'énergie, énervée, avait envoyé cette lettre où elle avait, malgré elle, laissé traîner son amertume.

Dès le lendemain, la mère inquiète accourut à Bruxelles.

— Qu'y a-t-il? fut sa question, à son arrivée, et souriante, l'air rassuré, bien qu'elle sentait l'angoisse l'étreindre, elle chercha, en attendant la réponse, à suggérer la confiance.

Il n'y avait rien... Valentin dont l'indisposition se prolongeait... Le désir de voir sa mère bien aimée.

Et Jeanne était prise d'un frisson par tous ses membres.

Alors maman Maurard voulut savoir : Jeanne avait évidemment des raisons plus sérieuses si pas plus graves. Blaise Waaspe s'était-il montré mauvais, outrageant pour elle? Trop d'impressionnabilité aussi chez cette Jeanne. Pas de ménage ni de ciel sans nuages. Un malentendu? La maman s'interposerait et ramènerait l'entente.

Mais de la tête Jeanne opposait d'énergiques dénégations : il était sans nécessité de parler à Blaise; il se moquerait d'elle; il se fâcherait. Et la gorge de la gente petite se contractait et son regard suppliait.

L'enfant alors? Mais l'enfant était bien portant. Pas de chaleur à la peau, le teint clair, l'œil vif; le rhume? une petite toux grasse, mûre. Nulle inquiétude à avoir de ce côté...

— Emmène-moi! s'écria Jeanne tout à coup, les mains jointes.

— Drôle de fille, que te prend-il?

Enfin, si elle le désirait et bien que ce ne fût pas le moment où d'ordinaire elle prenait ses vacances, on l'emmènerait. Mais il fallait avertir Blaise.

A ces mots, la femme de Waaspe étancha vivement ses

Digitized by Google

larmes. Non, non! Elle resterait; elle n'avait cédé qu'à un moment de découragement, un enfantillage. Là! tout était oublié, la maman pouvait être tranquille, sa fille était satisfaite et heureuse... D'ailleurs elle le voyait bien, plus de traces de tristesse.

Elle voulut rire et fondit en larmes plus abondamment encore.

Mme Maurard cessa d'insister. Elle s'occupa de Valentin qu'elle trouvait grandi et fortifié... Mais Valentin, comme toujours, était grognon et fronçait le sourcil. Pas aimable pour la grand maman dont les avances étaient vaines. A toutes il résistait, protestant comme si on avait usé de violence envers lui, poussant des cris.

Nouveau chagrin pour Jeanne. Elle accomplissait pourtant toutes ses volontés; elle allait au devant de tous ses désirs.

— Mal élevé, avait dit Blaise la veille. Et ce reproche pesait encore à la jeune mère qui s'en défendait.

Comme toujours la maison tressaillait des souterrains au faîte. Il n'y avait point de cesse. Mme Maurard s'en trouva mal à l'aise. N'eût-ce été que pour soustraire sa fille pendant quelque temps à ce martellement, à ce retentissement ininterrompu dans le cerveau, il fallait lui venir en aide et calmer ses nerfs.

Elle descendit par l'escalier qui, des étages, conduisait au grand vestibule, escalier sombre, aux marches incommodes, sans tapis, que Blaise gravissait, quand, de son bureau, il montait prendre ses repas. Arrivée au rez-de-chaussée, la mère de Jeanne traversa l'allée aux murs lèpreux, tachetés de salpêtre, où toute la journée roulaient et tapageaient des chariots dont les chevaux, fouettés et excités de la voix, pressaient de leurs sabots les dalles s'émiettant sous leurs pas. D'un côté une grande porte encadrait une vue étroite du canal, d'un gris brumeux et clair, de l'autre, une ouverture large bayait sur un fond noir, où l'on distinguait vaguement des murailles éclaboussées d'indécises raies de lumière; des becs de gaz, d'un gaz fumeux et jaune, y brûlaient en plein jour dissipant à peine les ténèbres, il

Digitized by Google

y avait là des entassements d'objets indéfinissables que remuaient des bras, des pelles et des pinces invisibles, avec des bruissements de ferrailles traînées, de plaques de tôle heurtées, de corps lourds renversés, des arrachements d'étais, des clouements de caisses et de fûts, tandis que des voix montaient, et que des appels et des jurons se croisaient.

Le vestibule franchi, dans sa largeur, une ou deux marches de pierre menaient vers une porte matelassée en toile cirée, crasseuse, délabrée, portant la trace des mains malpropres qui la poussaient. C'est cette porte qui, retenue par une tringle à roulettes, ressort d'un genre primitif, détonnait en retombant, avec cet implacable grondement qui ne discontinuait pas.

Mme Maurard un instant hésita, tira la porte à elle, non sans effort, et pénétra dans l'antre où son gendre se tenait avec ses livres et ses commis. Une chambre profonde, basse de plafond, avec trois ou quatre pupitres à écrire debout et autant de chaises hautes. Des registres nombreux maculés. A chaque pupitre un commis, l'échine ployée, le dos rond, le nez dans des papiers, écrivant, additionnant, délivrant des quittances ou des bons, à des ouvriers, charretiers au mariniers, immobiles et silencieux. Un des pupitres, dans un angle loin de toute fenêtre, est éclairé par une lampe au verre crevé et sale.

Il règne dans cet endroit, où entre constamment du monde, une buée chaude. Devant une table chargée de paperasses, Blaise Waaspe donne des ordres, d'une voix forte, sur un ton bref, sans réplique.

Un moment la visiteuse se demanda si c'était bien là son gendre, cet homme aux allures grossières, à l'air colère, avec le front que traverse un sillon d'une expression féroce.

Blaise ne la reconnut pas d'abord : il la toisa, le regard dur. Puis étonné, il s'informa, encore tout frémissant et d'une voix enrouée, de ce qu'elle désirait, oubliant même de lui tendre la main et une chaise : une fois à ses opérations, dans le feu de la lutte et du travail, il ne se donnait plus le loisir d'être poli avec personne. Il eut même un geste d'impatience mal dissimulé.

Digitized by Google

Mme Maurard, enhardie, lui répondit non moins revêche, que Valentin avait besoin d'air, que Jeanne avait besoin de détente et qu'il importait que tous deux partissent pour la campagne.

Blaise fut dérouté par ces façons de sa belle-mère, toujours correcte, irréprochable. Il sourit, le sarcasme aux lèvres :

« Que dites-vous, belle-maman? »

Lentement, posément, scandant ses mots pour mieux en préciser le sens, la belle-mère répéta son injonction.

« Vraiment? Vous avez décidé cela, Jeanne et vous, et je n'ai plus qu'à m'incliner devant votre volonté à toutes deux! »

Il allait céder à un nouvel accès de colère; les muscles de son front se tendaient, de la pâleur marbrait ses joues.

Avec cette énergie des âmes honnêtes et bonnes qui se surprennent à vouloir avec fermeté, Mme Maurard fit de la tête un signe décidé : Oui!

Alors lui refusant de plier : « Chère madame, je n'ai pas le temps de discuter; chez moi, je donne des ordres, je n'en reçois pas. »

Les choses allaient se gâter. La mère de Jeanne, effrayée maintenant de sa hardiesse, courbait le front, prête à s'excuser et à se retirer sur ce refus, quand Blaise subitement changea d'attitude, radouci. Il fit trois à quatre pas le long de sa table, se consultant, et, d'une voix éclaircie :

« Vous croyez, demanda-t-il, que quelques jours, une semaine ou deux de séjour au grand air sont nécessaires à Valentin et à sa mère? C'est possible. Je n'y avais pas songé. Eh bien! pourquoi ne m'empresserais-je, — quelque peine légitime que doive me causer cette séparation momentanée, — ajouta-t-il hypocritement, d'accepter l'hospitalité que vous voulez bien leur offrir? L'idée est bonne, je viendrai moi-même vous surprendre de temps à autre. Oh! pas souvent, je n'ai pas qu'à me promener, moi! »

Tout autre, il se frottait les mains avec contentement, comme si une idée avait surgi, qu'il voyait avec joie à même de réaliser.

Digitized by Google

Et quand Jeanne interrogea sa mère sur le résultat de son ambassade :

« Ton mari a été charmant, répliqua Mme Maurard avec calme et aisance. Dès que je lui ai touché un mot de ton désir, il s'est empressé d'y donner son plein assentiment. »

Ce jour même, Blaise Waaspe, d'ordinaire préoccupé, taciturne pendant le dîner, où il lisait les journaux, interrompu à tout instant par des commis accourant prendre des ordres, par des dépêches auxquelles il fallait répondre sur l'heure, se montra relativement d'humeur facile ; il fut presque prévenant, s'informant auprès de sa femme de mille choses, ayant une caresse ou un mot aimable pour elle et pour Valentin.

IV

Le quartier du Nouveau-Marché-aux-Grains, le marché lui-même avec ses plantations, son encadrement de demeures tranquilles et proprettes, est si différent d'allures et d'aspect des parties hautes de la ville, qu'on s'y croirait, le soir surtout, quand toute circulation a cessé, transplanté dans quelque cité hollandaise.

C'est vers ce quartier que le lendemain même du jour où Jeanne, de son consentement si étrangement donné, était partie chercher à Tervueren le repos et la quiétude, Blaise se dirigea.

Il mettait à exécution un projet qu'il avait conçu, par une sorte d'inspiration, au moment même où il acquiesçait au départ de sa femme. Il l'exécutait sans se demander ce qu'il valait, poussé par cette pensée unique : revoir Antonine, obtenir son pardon et renouer les relations rompues et si vivement regrettées à cette heure.

Il connaissait la maison : il en avait autrefois franchi librement le seuil, il y avait aimé, il fallait qu'il y aimât encore :

« Je viens, dit-il à la jeune fille, étonnée à ce point qu'elle resta interdite et muette, je viens repentant et soumis. Hélas !

Digitized by Google

je suis assez puni; ne me tenez point rigueur. Je n'ai pas cessé de vous adorer. (Il était sincère en parlant ainsi; il le sentait, comme on le sentait dans le son de sa voix, dans l'expression de son regard, dans la chaleur de son débit.) Je sais ce que vous êtes en droit de me répondre : Je vous ai traîtreusement délaissée. C'est vrai. Mais est-on à l'abri des accès de fièvre et de démence?... J'ai cru servir mes intérêts et j'ai brisé mon cœur. »

Puis, trouvant suffisante la part faite au lyrisme, il prit une chaise et vint s'asseoir près d'Antonine, qui le regardait, sans un mouvement, commehypnotisée. Alors il rappela les heures de confiance mutuelle, les heures saintes.. Il lui fallait qu'une âme compatissante et amie le comprît. Il se ferait humble, il rachèterait son erreur et sa faute par tout ce qu'on lui réclamerait de sacrifices...

Mais celle qu'il implorait resta à le considérer, la paupière à demi-baissée, avec une froideur qui tenait du mépris et qui le glaça.

Puis sa poitrine se soulevant d'émotion, les paroles sortant haletantes de ses lèvres qu'elle s'efforçait vainement de conserver souriantes, elle retrouva la parole.

Vraiment! Blaise Waaspe avait d'elle une opinion flatteuse. Reprendre les relations passées; le consoler de ses déboires domestiques, de ses peines conjugales...; lui donner tout ce qu'il aurait dû trouver dans le mariage, avait-il assez d'impudence, devait-il assez la mépriser pour oser lui faire pareille insulte, chez elle!

Elle s'était à demi soulevée, comme pour se rapprocher de Blaise et mieux lui cracher sa colère au visage; par un effort violent de volonté, subitement elle reprit sa pose première et sembla céder :

« Eh bien! soit. » Elle acceptait la réconciliation, elle accordait le pardon, mais à une condition formelle...

Un instant, pour mieux jouir de l'effet qu'allait produire son arrêt prononcé avec une lente solennité, elle s'arrêta.

Digitized by Google

« C'est que, continua-t-elle, Blaise la conduirait à cette épouse qu'il lui avait préférée et qu'il se disposait à délaisser à son tour! »

Waaspe éprouva une sensation dans la nuque. Non, pensa-t-il, Antonine plaisante. Il est impossible qu'elle persiste dans une résolution pareille. C'est de l'aberration. Et pourtant la jeune fille conservait son même masque et son même air calme et réfléchi.

L'époux de Jeanne n'osa se récrier; il biaisa; il fut lâche. Certes, on saisirait la première occasion d'amener le rapprochement désiré; mais il fallait ne rien brusquer...

« Oh! fit-elle, superbe d'indifférence, je m'en rapporte à vous. Je vous ai indiqué mes conditions, j'attendrai que vous les remplissiez. »

Et Blaise, devenu penaud devant cette attitude, Antonine se dressa du fond de son fauteuil, la prunelle aiguë, voulant savoir de cet homme ce qui lui avait permis de la croire arrivée à ce point de dégradation!...

« Suis-je allée vous chercher, moi? Avez-vous compté avec l'humiliation et la honte que vous m'avez infligées?... Vous m'avez crue indigne de porter votre nom, et voilà que vous venez m'offrir froidement l'adultère...

— Antonine!

— Vous vous êtes imaginé que je recevrais sans protester le second soufflet, parce qu'il m'avait été impossible de me soustraire au premier? Mais de quelle lie me croyez-vous faite?... Vous m'offrez l'infamie et rien ne me permettrait de m'y soustraire!

— Dites-moi d'un coup que vous ne m'aimez plus, conclut le mari de Jeanne qui cherchait un moyen dilatoire.

— Non certes, je ne le dirai pas, je mentirais! »

Éperdu, Waaspe s'écria: « Oh! mon Antonine adorée, la joie de ma jeunesse!

— Attendez pour vous réjouir que j'achève, murmura la blonde Flavule, en hachant ses mots, nerveusement...

— Je mentirais, car je sens trop la jalousie me torturer et me pousser à la vengeance...

Digitized by Google

— Et c'est pour vous venger... pour te venger que tu veux pénétrer jusqu'auprès de ma femme ; sur elle ?

— Que vous importe !...

— Tu es adorable... »

Il s'approcha, cherchant à presser dans ses bras celle qu'il avait devant lui et dont il admirait la beauté.

Mais, se dégageant, elle fit retentir un timbre.

« Que faites-vous ? supplia Blaise, décontenancé.

— Je vous congédie ! »

Quelqu'un était entré ; Blaise se retira, contrit.

Dans l'escalier, il s'arrêta, prêt à remonter. Il sentait le corps d'Antonine palpitant encore entre ses mains. Il réfléchit. Le temps éclaircirait ses idées, lui permettrait de mieux se rendre compte de la situation.

Faire entrer Antonine au foyer conjugal, là où était la place de l'épouse légitime... Jamais !

Telle était sa résolution à ce moment.

Waaspe regagna sa demeure le cerveau obsédé, mal à l'aise. Cette scène le poursuivait. La nuit était venue, lente, et le long du canal, qu'il atteignit bientôt, la lueur rougeâtre des réverbères se projetait tremblante dans l'eau noire. Pas un bruit : à peine le gémissement du vent dans les cordages des navires, qu'on devinait, immobiles dans leur solennelle lourdeur.

Sa maison, lorsqu'il y pénétra, lui parut triste, morne. Au bureau, sa lampe brûlait à demi-hauteur, par économie, selon les habitudes d'ordre prescrites. A l'agitation, au tapage du jour, avait succédé un de ces silences que l'on écoute, étonné qu'il n'en sorte pas quelque chose d'inattendu, de surnaturel.

Blaise regardait malgré lui dans les angles obscurs, comme s'il allait en voir surgir une apparition qui l'aurait horripilé. Il ramassa sa correspondance et sortit en tirant la porte lourde, qui retomba avec un cri prolongé dont toute la maison se remplit de la cave aux combles.

Il traversa le corridor voûté et sonore, au froid de tombe.

Digitized by Google

Bien souvent, en montant l'escalier, il avait été agacé des pleurs de l'enfant, et même des paroles que prononçait Jeanne. Maintenant, cette complète absence de mouvement, de vie, nul être ne remuant, l'énerva plus encore.

A l'étage, il prit une lampe et s'en alla par les chambres désertes. A l'appartement de Jeanne, son regard s'arrêta sur le lit blanc, à l'aspect simple, virginal, quelque chose de jeune et de touchant.

C'est vrai pourtant, il fallait rendre cette justice à l'épouse : point jolie, mais gracieuse, petite de taille, délicate, mais pas méchante... Un homme comme lui, avec sa stature et ses appétits, aurait dû avoir pour compagne une femme aux formes sculpturales, aux chairs plantureuses, une.... Encore !

Mais tout en se défendant de céder à des suggestions mauvaises, il s'en excusait, par les mêmes raisons, toujours. Il n'avait pas, la journée de labeur arrivée à sa fin, la récompense de ses efforts, le délassement nécessaire, les caresses désirées. Jeanne, avec ses mièvreries, ses façons dolentes, son air craintif, l'empêchait de trouver auprès d'elle ce qu'il aurait voulu trouver.

Des langes gisant sur un meuble, un soulier mignon qu'il ne put s'empêcher de toucher, arrêtèrent son attention dans la chambre de Valentin... Le souvenir d'une petite voix criant ou grognant lui revint, puis aussi d'un pas furtif allant et venant sur le plancher. Après tout, Jeanne et Valentin étaient des êtres chers. Il n'était pas toujours, lui, Blaise, sobre de brusqueries envers eux; pas assez peut-être...

Et il emporta plus loin la lumière de sa lampe, enfermant derrière lui, avec l'ombre noire, les repentirs importuns, bêtes, comme il les qualifiait tout bas.

Le lendemain fut une journée de labeur et de fougue. Blaise se surpassa, voyant venir avec une sorte d'appréhension les heures de solitude. Il avait caressé cependant les espérances les plus séduisantes : les moments de liberté que lui donnait l'absence des siens, il les emploierait à assouplir les résistances qu'il ne pouvait croire durables...

Digitized by Google

Tout à coup, courant à son pupître et cédant sans plus réfléchir à une idée qu'il avait caressée déjà, il écrivit sur la plus élégante feuille de papier à lettre qu'il trouva sous la main :

« C'est entendu, venez, vous serez la bienvenue. Nous vous attendons demain soir; vous ferez connaissance elle et vous... »

Et comme si, en se hâtant, il hâtait le moment où devait se réaliser le rêve qui le hantait, prestement il porta la lettre à la poste.

Mais, chose étrange, à peine la missive lui avait échappé des doigts, qu'il eût voulu la ressaisir : il était repris d'une lueur de lucidité qui lui présentait l'envoi de cette lettre comme une vilenie. Une lutte s'éleva dans son esprit. Comment empêcher la destinataire de venir; comment l'avertir; une seconde lettre dès le lendemain?...Si cependant, elle écoutait l'appel; si, seul avec elle, il parvenait à la persuader de la sincérité de son affection, de ce besoin irrésistible qui le poussait vers elle?...

Il se mit à marcher, faisant de grands pas, et se trouva mêlé à la foule, en plein boulevard central, dans la partie la plus active, la plus vivante de la ville; aux étalages où l'éclairage abonde, des visages sortaient incessamment de l'ombre pour surgir à la lumière vive et retombaient de nouveau dans l'obscurité. Devant les tavernes et les restaurants, des buveurs attablés sur le trottoir, affaissés dans leur quiétude, causaient et barraient le passage...

(*A suivre.*) EMILE GREYSON.

Digitized by Google

ESTEVANILLE GONZALEZ

Un bouffon espagnol dans les Pays-Bas au XVIIe siècle.

I

Estevanille Gonzalez et le roman picaresque.

Le nom d'Estevanille Gonzalez n'est pas inconnu des lecteurs français : l'auteur de *Gil Blas* l'a donné au héros d'un roman conçu dans le goût picaresque, qu'il présente comme étant imité de l'espagnol. « J'espère, dit-il, que les Français ne me sauront pas mauvais gré de leur faire connaître le seigneur Estevanille Gonzalez, surnommé le Garçon de bonne humeur. Il écrivit lui-même son histoire à Anvers en 1646. Il la dédia au duc d'Amalfi, alors général des armées de Sa Majesté Catholique dans les Pays-Bas, et il paraît par son épître dédicatoire qu'il était officier de la maison de ce seigneur. Je n'ai pas traduit littéralement mon original, où il y a bien des choses dont le génie français ne s'accommoderait pas. Je les ai supprimées et remplacées en même temps par d'autres, que j'ai tirées tant de mon propre fonds que de plusieurs auteurs castillans. »

Il est bien vrai que l'ouvrage espagnol dont parle Lesage existe ; mais, à part quelques épisodes tout à fait secondaires[1],

(1) L'un de ces épisodes est emprunté aux premières pérégrinations d'Estevanille et se rattache à son départ du Portugal ; deux autres se rapportent à son apprentissage chez le barbier ; le quatrième est une aventure arrivée à l'hôpital Saint-Jacques, à Naples. Le reste du roman de Lesage est ou inventé ou imité de la *Vie de l'écuyer Marcos d'Obregon*, d'Espinel, que Lesage a également mis à contribution dans *Gil Blas*.

Digitized by Google

il n'a rien de commun avec la soi-disant imitation, comme on va le voir. L'Estevanille français, fils d'un docteur en médecine établi à Murcie, après avoir perdu ses parents, apprend le métier de barbier-chirurgien chez un oncle, va achever ses études à Salamanque, sert un jeune seigneur, don Christoval de Gavaria, et devient page du duc d'Ossuna, vice-roi de Sicile. Il tombe en disgrâce, se fait garçon apothicaire, retrouve à Florence don Christoval, revient avec lui en Espagne, s'enrichit à Madrid en débitant de la pommade et de l'eau de beauté, rentre au service du duc d'Ossuna et finalement se retire à Barcelone, où il tient une hôtellerie.

Aucune de ces aventures ne se rencontre dans l'ouvrage publié à Anvers en 1646. On ne se douterait pas, par exemple, en lisant l'*Estevanille Gonzalez* de Lesage, que l'aventurier qui portait réellement ce nom a parcouru toute l'Europe, qu'il a longtemps habité les Pays-Bas, de 1636 à 1646, sous l'administration du cardinal-infant, frère de Philippe IV, et de Francisco de Melo, qu'il a été au service du premier en qualité de bouffon, que non seulement il *paraît* avoir eu des relations avec le général Piccolomini, duc d'Amalfi, mais qu'il a été attaché à la maison de ce seigneur, aux Pays-Bas et en Allemagne, également comme bouffon et comme courrier, que c'est même pour avoir une occasion de se recommander à son maître qu'il mit au jour et lui dédia *La vida i hechos de Estevanillo Gonzalez, hombre de buen humor, compuesto por el mesmo, dedicada á el Excellentissimo Señor Octavio Piccolomini de Aragon, Duque de Amalfi* (la vie et les faits d'Estevanille Gonzalez, homme de bonne humeur, composée par le même, dédiée au très excellent seigneur Octave Piccolomini d'Aragon, duc d'Amalfi), un magnifique in-quarto de 382 pages, imprimé à Anvers chez la veuve Jean Cnobbaert, en 1646.

Le volume, digne en tous points du haut personnage à qui il est dédié, s'ouvre par un frontispice représentant les armes de Piccolomini, une dédicace au même et le portrait de l'auteur, gravé par Lucas Vorsterman, avec ce titre : *Retrato de Estevanillo Gonzalez, hombre de buon umor, autor y compositor deste libro* (portrait d'Estevanille Gonzalez, homme de bonne

Digitized by Google

humeur, auteur et compositeur de ce livre). Estevanille est représenté coiffé du sombrero aux larges bords retroussés sur le devant, orné par derrière de deux grandes plumes. Par-dessus son manteau, il porte une des chaînes d'or qu'il avait reçues à Vienne lorsqu'il remplissait les fonctions de courrier. Des cheveux longs, à la mode espagnole, encadrent négligemment sa figure, quelque peu tirée et amaigrie, effet incontestable d'une vie extraordinairement agitée. Les traits, d'ailleurs, ne manquent pas d'une certaine finesse. Suivent : un prologue en prose, un autre en vers et une série d'éloges, également en vers, dans lesquels, suivant l'usage du temps, les amis de l'auteur célèbrent l'esprit et les talents de celui qui, « après avoir si bien fait, a su encore mieux dire ». Le privilège, en date du 28 juin 1646, lui donne licence et faculté de faire imprimer, vendre et distribuer son livre pour le temps de neuf années L'*approbatur*, de la même date, signé de l'archidiacre et vicaire général Henricus Calenus, atteste que le livre ne contient rien de contraire à la foi orthodoxe ni aux bonnes mœurs, affirmation qui dénote une bien grande légèreté ou une complaisance exagérée : Estevanille n'outrage pas directement et ostensiblement la foi catholique, mais quant aux vertus chrétiennes et aux bonnes mœurs, il les a tenues en réserve sans doute pour une autre occasion, tant elles paraissent avoir été négligées dans le présent livre. Les éditeurs modernes, plus scrupuleux que l'archidiacre Calenus, ont même omis de reproduire, crainte de scandale, certains détails d'une aventure arrivée à Rupelmonde, que nous laisserons comme eux.

Bien qu'il occupe un rang distingué dans la littérature espagnole et qu'il ait été réimprimé assez fréquemment (1), l'ouvrage d'Estevanille Gonzalez, non seulement n'a jamais été traduit, ce qui est d'ailleurs difficile à cause du grand nombre de jeux de mots et d'idiotismes qu'il renferme, mais

(1) Outre l'édition de 1646, in-4°, nous connaissons les suivantes : Madrid, 1652, petit in-8°; ib., 1655, in-16; ib., 1725, in-12; ib., 1795, 2 vol. petit in-8°; Paris, Baudry, 1847 (*Tesoro de novelistas españoles*, tome III); Madrid, Rivadeneyra, 1854 (*Novelistas posteriores á Cervantes*, tome II).

Digitized by Google

il est même resté jusqu'ici inconnu, sauf son titre, en dehors de l'Espagne. Il est pourtant récréatif et, pour les lecteurs belges, présente un intérêt tout particulier : c'est, en effet, dans les Pays-Bas catholiques que l'auteur a passé la partie la plus brillante de sa carrière accidentée, et il a produit une œuvre qui, sous une forme badine, éclaire, mieux que tous les autres documents que nous possédons, plus d'un côté de l'histoire des mœurs dans les provinces belges au XVIIe siècle.

Durant la longue période de la domination espagnole dans les Pays-Bas, les relations intellectuelles, aussi bien que matétérielles, ont été si étroites entre les deux pays qu'après avoir parcouru ce volume on se demande si d'autres productions analogues en langue castillane n'ont pas vu le jour du XVIe au XVIIIe siècle, qui présentent à ce point de vue le même intérêt pour la Belgique. Nous ne parlons pas des mémoires historiques et militaires, ni même des proverbes, très nombreux, nés de ces relations, mais des œuvres qui rentrent dans le domaine de la poésie, du théâtre ou du roman. Les poètes ne fournissent que des pièces de circonstance, et encore l'imagination recouvre chez eux la réalité d'un voile à travers lequel il n'est pas aisé de discerner la vérité historique. C'est le cas notamment pour les éloges de princes et de grands seigneurs, les poèmes célébrant des prouesses militaires, des prises de villes, etc.

La curiosité est plus sérieusement et plus agréablement éveillée quand on parcourt les œuvres dramatiques qui ont vu le jour durant cette période. C'est ici surtout, c'est sur la scène, où se sont illustrés tant de brillants écrivains espagnols, que se sont conservées les impressions rapportées journellement pendant plus d'un siècle et demi des Pays-Bas dans la patrie par des gens de toutes classes, écrivains, ministres, ambassadeurs, soldats, marchands, aventuriers.

Dans l'ordre chronologique des sujets, nous rencontrons, au seuil du règne de Philippe II : *Le plus grand exploit de Charles-Quint*, pièce dans laquelle Jimenez de Enciso a pris pour sujet l'abdication de Charles-Quint et son séjour à Yuste. Le titre seul indique clairement le point de vue espagnol exclusif

Digitized by Google

auquel Enciso s'est placé. Vient ensuite une glorification du duc d'Albe, par Andrès de Claramonte : *Le Vaillant Nègre en Flandre.* Ce vaillant nègre n'est pas seulement brave, il est téméraire jusqu'à la folie. Arrivé en Flandre avec le duc d'Albe, il ne tarde pas à se distinguer par ses prouesses, parvient au grade de capitaine, fait prisonnier le prince d'Orange, qu'il amène au duc d'Albe. Le prince n'est relâché que moyennant le payement d'une forte rançon. Ce pauvre duc d'Albe, lui faire relâcher contre rançon le prince d'Orange! Il ne se serait pas douté qu'un de ses compatriotes le méconnaîtrait un jour au point de lui attribuer un pareil excès de générosité! La pièce, quoiqu'on lui reproche le manque d'action, eut du succès; elle tenta même un imitateur, Vicente Guerrero, qui, vers 1750, mit au jour une suite au *Vaillant Nègre,* sous le même titre. Nous ne connaissons pas le contenu de la pièce de Tomas Osorio : *Le Rebelle à son bienfaiteur* ou *L'Ingrat envers qui lui fit du bien;* nous savons seulement qu'il y est question du prince d'Orange; peut-être est-ce aussi une suite au *Vaillant Nègre,* et l'auteur a-t-il voulu mettre en relief la générosité imaginaire du duc d'Albe en l'opposant à la ténacité avec laquelle le Taciturne s'acharna contre le bourreau d'Egmont et de Hornes. *Le Mousquetaire de Flandre,* de Gonzalez de Bustos; *Le Siège de Mons par le duc d'Albe,* du père Alonso de Remon ou Ramon; *Les Espagnols en Flandre,* par Lope de Vega; *Le Sac de Maestricht par le prince de Parme,* du même; *Les Mutinés de Flandre,* par Luis Velez de Guevara, rappellent l'époque de la révolution du XVIe siècle. *Pour son roi et sa dame,* de Francisco Bancès Candamo, c'est la bravoure alliée à la galanterie. Porto Carrero, gouverneur de Doullens, dont le nom est resté célèbre par le coup de main qu'il opéra avec succès, en 1597, sur la place d'Amiens, est épris de la fille d'un personnage notable de cette ville; c'est pour arriver auprès d'elle qu'il s'empare d'Amiens et accomplit une foule d'actions d'éclat. Ce thème de la bravoure espagnole, on le trouve également développé dans une pièce composée par Calderon à l'occasion du siège de Breda et de la prise de cette place en 1625 par Spinola. Calde-

Digitized by Google

ron a servi dans le Milanais, puis aux Pays-Bas, de 1625 à 1636; c'est vraisemblablement pendant qu'il était dans les provinces belges qu'il écrivit *Le Siège de Breda*, drame empreint évidemment de ses souvenirs. Il n'a pas pris part au siège, mais on constate qu'il a puisé les détails aux sources les plus directes, et on est même autorisé à croire qu'il a étudié *de visu* le lieu de l'action. Le sujet, d'ailleurs, était de nature à tenter un poète dont l'œuvre est une exaltation constante de la foi catholique et du nom espagnol (1). Nous citerons encore, mais sans épuiser la liste : *Le Siège de Douai*, d'Antonio Francisco de Flores, et *Le Siège et la prise de Namur*, de Lanini.

Dans le roman de mœurs, on ne trouve que de rares et courtes allusions aux Pays-Bas. Espinel lui-même, qui a pourtant vécu dans nos provinces et qui, dans la *Vie de Marcos d'Obregon*, y fait voyager cet aventurier, ne fournit pas le moindre chapitre qui puisse être noté comme présentant quelque trait de mœurs curieux. Cette pauvreté, qui peut étonner, est cependant explicable. Le roman de mœurs en Espagne comme ailleurs, mais en Espagne tout particulièrement, doit son succès au caractère essentiellement national des types, et le type favori, celui que les écrivains castillans ont le mieux réussi à peindre, qui a fait la fortune du roman espagnol et qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, c'est celui du picaro. *Lazarille de Tormès*, le véritable père de cette curieuse famille, *Guzman d'Alfarache*, *Marcos d'Obregon*, l'inimitable *Grand Taquin*, de Quevedo, pour ne citer que ceux qui occupent le premier rang, sont impossibles en dehors de l'Espagne, parce que dans aucun autre pays les mœurs, les idées, les institutions, le climat, les conditions historiques, la situation prise par la nation vis-à-vis de l'étranger, ne favorisaient l'éclosion et le développement de ce caractère des plus complexes, qui tient à la fois du gueux et du gentilhomme, de l'humble valet et du fils de bonne maison, quelquefois de l'avare, presque toujours du dissipateur, et qui a eu le privilège d'exercer, dans le roman

(1) Voir la note que nous avons publiée à ce sujet dans l'*Athenæum belge*, quatrième année (1881), p. 78.

Digitized by Google

et au théâtre, la plume des meilleurs écrivains. Le picaro, d'ailleurs, éclôt dans toutes les classes de la société : c'est le fils de famille vivant à l'université de la vie des gueux, courant le monde sans un sou, louant ses services à la journée, tendant la main aux passants ou bien vivant en simple soldat de la vie des camps; c'est le militaire réformé, qui a perdu l'habitude et le goût du travail et vit d'expédients; c'est un vieil hidalgo sans fortune, méprisant toute occupation manuelle, parce qu'elle déshonore le gentilhomme, et préférant se faire le parasite d'un grand seigneur; d'autres, plus jeunes, recherchent l'appui de quelque vieille douairière. Au bas de l'échelle sociale apparaît la tourbe des fripons, des rufiens, des meurt-de-faim de toute espèce et de toute qualité, pourvu qu'elles soient les pires. De ces couches inférieures sortait parfois un vagabond que d'heureuses dispositions et des circonstances favorables conduisaient vers de meilleures destinées ou même à la fortune. A cette catégorie appartient Estevanille. Il nous montre, en effet, dans sa personne une des variétés de l'aventurier adroit, rusé, exploitant sans vergogne le prochain, pauvres et riches, par tous les moyens les moins honnêtes. Doué d'une activité surprenante, il a un goût particulier pour le vagabondage dans les camps, parmi les tentes des vivandiers, où l'on est en temps de guerre à l'abri des coups de l'ennemi et en temps de paix à la source du boire et du manger; d'autre part, sa bonne humeur, sa verve intarissable, son esprit naturel lui donnent accès dans le quartier des officiers supérieurs, si bien qu'il arrive à entrer au service du général en chef de l'armée impériale dans les Pays-Bas. Tantôt à la cour de Bruxelles, tantôt dans les camps, il égaye son maître, ses hôtes, les soldats, les vivandiers. Il est le bouffon en titre du général. En temps de guerre, il est son courrier, trotteur, porteur de dépêches : en quelques jours, on le voit courir de Bruxelles à Vienne et de Vienne à Bruxelles. Des deux côtés, les grands seigneurs lui témoignent de l'attention : le cardinal-infant, les archiducs d'Autriche, l'empereur lui-même et l'impératrice reconnaissent son activité et son dévouement par des cadeaux et des gratifications qu'il a soin

Digitized by Google

de dissiper avec autant de facilité qu'il les reçoit. En retour des faveurs dont il est l'objet, il amuse ces hauts personnages par ses bons mots, ses tours plaisants et ses inventions grotesques. Une de ces inventions dans laquelle il excelle, c'est la mascarade : il en organise plusieurs à Vienne; à Bruxelles, il en est deux qui ont obtenu un vif succès et qui lui ont laissé un souvenir des plus agréables, si l'on en juge par le soin avec lequel il en décrit les détails; on voit qu'il y a mis tout son art, qu'il était fier de l'effet produit sur le cardinal-infant. Et vraiment, la relation de ces scènes burlesques accuse chez l'auteur un talent peu commun : ce sont deux tableaux habilement ordonnés. Certains détails paraîtront quelque peu grossiers à des lecteurs délicats, mais il semble que la circonstance les excuse; en tout cas, ils sont dans la note du genre auquel le récit appartient, et la description qu'en fait l'auteur, comme tout le reste de son livre, porte ce cachet de vigoureux réalisme qui est le triomphe du roman picaresque.

Si, par sa forme réaliste, l'ouvrage d'Estevanille a mérité de figurer avec honneur à côté des meilleurs romans de ce genre, il se distingue des productions analogues par son caractère cosmopolite et par un fond de vérité qu'il est impossible de mettre en doute : les personnages dans la société desquels l'auteur nous introduit avec lui ont réellement vécu, les événements au milieu desquels ils se meuvent sont vrais, d'une vérité incontestable, de sorte qu'on peut le définir par ce mot inventé de nos jours pour caractériser certains romans naturalistes : c'est un livre *vécu*.

Mais Estevanille doit-il être cru sur parole? A-t-il eu réellement toutes les aventures qu'il s'attribue? Au premier abord, on est tenté de n'accepter son récit que comme une œuvre de pure imagination, tant il est rempli d'incidents. Admettons qu'il amplifie et exagère fréquemment, que tel épisode ait l'air d'être une réminiscence de *Lazarille de Tormès*, que telle strophe d'une de ses pièces de vers, car il est aussi poète, soit empruntée à Gongora; dans l'ensemble, l'ouvrage a réellement la valeur d'un document historique, et c'est avec raison qu'Estevanille, dans le prologue, insiste sur ce caractère

Digitized by Google

d'authenticité. « Je t'avertis, dit-il, que ce n'est pas ici une histoire feinte comme celle de Guzman d'Alfarache, ni fabuleuse comme celle de Lazarille de Tormès, ni supposée comme celle du chevalier de la Tenaille (opuscule burlesque, publié, sous forme de lettres, par l'auteur du *Grand Taquin*); c'est une relation vraie, dont les acteurs et les témoins existent encore et sont cités par leurs noms, de même que le comment et le quand. Il n'y manque que les dates, et je supprime plutôt que je n'ajoute. »

Et, voulant caractériser lui-même son œuvre, il ajoute : « Je ne la donne pas à l'impression pour en faire marchandise, mais seulement pour la faire servir de présent et de cadeau aux princes, seigneurs et personnes de mérite.... Le curieux y trouvera des propos subtils, le soldat, des batailles rangées et des voyages au Levant, l'amoureux, des intrigues d'amour, l'ami de la gaieté, des plaisanteries, des niches de toutes sortes, le mélancolique, des épitaphes, le poète, des compositions nouvelles et des romances ridicules, celui qui veut se distraire en sa chambre, les fleurs de la tricherie, les règles et prééminences de la grande confrérie des gueux et des picaros, les astuces des marmitons, les ruses des vivandiers et finalement les prodiges de ma vie, qui a eu plus de tours et de détours que le labyrinthe de Crète. »

Malheureusement, en dehors des renseignements qu'il nous transmet sur lui-même dans son livre, il nous a été impossible de trouver ni dans les mémoires de l'époque, ni dans les nombreux documents que nous avons parcourus pour nous éclairer, aucun détail biographique autre que la mention suivante. Nous avons dit qu'Estevanille fut attaché à la maison de Piccolomini en qualité de bouffon, emploi qu'il exerça en même temps que celui de courrier. Il entra en 1636 au service de ce général, qui lui fit porter la livrée bleu et argent, comme nous l'apprend une relation de l'époque, à propos d'un fait de guerre auquel Estevanille fut mêlé deux ans plus tard. Cette relation, datée du 14 septembre 1638, a pour titre : *Le siége du Catelet par l'armée françoise : Où se void entr'autres choses la conférence de Picolomini avec le colonel Gassion : Les*

Digitized by Google

courtoisies et exploits de l'un et de l'autre et l'effet de la derniere mine. (*Recueil des Gazettes*, 1638, nº 126.) Nous y lisons :

« Le sixiesme (de septembre), le general Picolomini renvoya au colonel Gassion les sieurs de Neys, Ranavel et de Roux officiers, n'aguéres faits prisonniers par ses coureurs au sortir de Renti : lesquels il fit honorablement reconduire jusques à nostre camp dans son carosse attelé de six chevaux blancs Polonnois, des plus beaux qu'on ait guéres veu, mené par trois cochers et autant de laquais habillez à neuf de ses livrées, qui est le bleu, son boufon et son Trompette vestus de velours aussi bleu, couvert de passemens d'argent tant plein que vuide. »

Le bouffon dont il est parlé ici n'est autre évidemment qu'Estevanille Gonzalez.

II

Premières années de jeunesse. Estevanille cuisinier du capitaine Pedro de Ulloa, puis vivandier.

Estevanille Gonzalez, surnommé par les Espagnols *el Hombre de buen humor*, et par les Français *Monsieur de l'Allégresse*, naquit, s'il faut l'en croire, à Salvatierra, petite ville de la Galice, et vraisemblablement en 1608. Il était à peine né que les auteurs de ses jours vinrent se fixer à Rome, où il reçut le baptême, ce qui faisait dire à son père qu'il était Galicien enté sur Romain. Cette double origine mérite d'être notée, parce qu'elle explique la grande diversité de son caractère et le goût qu'il manifesta de très bonne heure pour les voyages et les aventures. Chassé de l'école, au grand regret de son père, qui voulait lui faire étudier la philosophie et les belles-lettres, il fut mis en apprentissage chez un barbier. Un jour, certain rodomont à qui il avait brûlé une moitié de moustache voulut le punir de sa maladresse en l'expédiant dans l'autre monde. Saisi de terreur à la vue de la rapière qui le menaçait, Estevanille s'enfuit de Rome et courut jusqu'à Livourne. A ce moment, les galères du grand-duc de Toscane

Digitized by Google

étaient sur le point de partir pour Messine, où elles devaient se joindre, en vue d'une expédition dans le Levant contre les Turcs, à celles d'Espagne et de Naples (1). Estevanille obtint l'autorisation de s'embarquer sur un de ces navires, et un officier espagnol du régiment de Sicile, Felipe Navarro de Piamonte, en fit son aide marmiton. L'expédition terminée, il revint à Rome, reprit son apprentissage chez le barbier, qui lui donna le moyen de se former en lui abandonnant les gratis et les pèlerins pauvres. Son maître, voulant le mettre à l'épreuve, lui livra la tête d'un jeune garçon. Le malheureux! Estevanille lui coupe la moitié d'une oreille, et le voilà de nouveau qui fuit pour échapper à la colère de son patron; mais en partant, il dérobe au barbier ses plus fins rasoirs et ses meilleurs ciseaux et va se faire passer à Naples pour barbier-chirurgien apostolique, ayant pratiqué à la cour pontificale. Le chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Jacques jugea le titre suffisant pour en faire un de ses adjudants, c'est-à-dire un infirmier.

Ce poste ne répondait pas tout à fait aux prétentions de Gonzalez, mais il ne laissait pas que d'avoir des avantages dont l'esprit subtil et inventif de l'aventurier sut tirer profit. Ainsi, Estevanille réussissait admirablement à allonger les consommés dont la distribution était confiée à ses soins, sans avoir jamais l'air, en prélevant cette contribution, de tromper les malades d'une goutte sur la quantité.

Un jour, il rencontra au môle son ancien maître, Felipe Navarro, dont la compagnie était sur le point de partir pour la Lombardie. Cet officier servait en qualité d'alferez dans la compagnie du mestre de camp Melchior de Bracamonte; l'infirmier lui offrit de nouveau ses services : il était fatigué de vivre dans la société des malades et des moribonds et avait depuis longtemps grande envie de voir Milan. Felipe Navarro consentit à en faire son second; la compagnie part et arrive

(1) Estevanille donne ici des détails qu'il est curieux de rapprocher des renseignements fournis par Cespedes dans son *Histoire de Philippe IV*, p. 108. Cette expédition eut lieu en 1621. Estevanille remarque qu'il atteignait alors sa treizième année : il serait ainsi né en 1608.

Digitized by Google

sans incident notable en Lombardie. Quelle heureuse vie! On était commodément logé à la campagne; on mangeait et on buvait à discrétion aux frais du paysan; on n'avait qu'un désir, c'est que cette douce existence prît fin le plus tard possible. Mais voilà qu'un beau jour, le tercio reçoit l'ordre de s'acheminer vers les Pays-Bas. Estevanille en perdit la respiration. Aller aux Pays-Bas, terre lointaine, faire une pareille route en cheminant sur les mules de saint François! Il se trouvait dans sa compagnie un soldat qui avait servi dans ces provinces durant la trêve; il l'invita à venir boire une bouteille dans un cabaret de l'endroit, et, au cours de la conversation, l'entretint de l'ordre de départ. Le soldat secoua la tête et, d'un ton sentencieux, qu'il accentuait en faisant ronfler les *r*, lui tint cet admirable discours :

Camarade de mon âme, prenez mon avis et faites ce que vous voudrez. Mais en Flandre, gardez-vous-en bien. C'est une mauvaise terre pour les vagabonds : on y fait travailler les chiens comme ici les chevaux. Et il y fait froid, il y gèle! Un hiver que j'étais en garnison dans la ville de Gueldre, j'eus une dispute avec un soldat albanais pour affaire de maîtresse. Nous allons sur le terrain, nous mettons la main à nos langues d'acier, et, avec l'aide de mon adresse, je fais à mon homme une si belle taillade au cou que la tête lui va rouler par terre. A l'aspect de ce nouvel Alvaro de Luna, je me sentis comme troublé et j'eus un remords. Je voyais le corps palpiter et la tête trembler. Je remis la tête à sa place accoutumée, l'un morceau du gosier contre l'autre, les veines de même, et le sang se gela de telle manière qu'il ne resta pas même de cicatrice. Comme il avait conservé jusque-là la respiration, le corps revint à son premier état, absolument comme quand je l'avais attiré sur le terrain. Tout en attribuant cette résurrection plutôt à un miracle qu'à mon rapide collage, je le levai de terre, j'en fis mon ami, je le ramenai à la ville, le conduisis à une taverne, et là, en compagnie d'une paire de bûches, nous bûmes, en tête-à-tête, une demi-douzaine de pots de bière. Mais les vapeurs de la boisson, jointes à l'ardente chaleur des bois embrasés, dégèlent peu à peu les blessures de mon com-

Digitized by Google

pagnon; à un moment où il voulait rendre raison à une santé que je lui avais portée et se renversait pour vider à fond son verre, le chef lui choit à terre comme une tête de bonhomme en massepain, tandis que le corps reste tout tranquille sur le siège, sans faire le moindre mouvement. Moi, stupéfait, je pris ma retraite dans une église voisine. On donna la sépulture au décollé deux fois, et voyant le danger que je courais si on me prenait, je sortis de Gueldre déguisé en moine pour ne pas être reconnu par la garde à la porte de la ville. Après avoir enduré toutes sortes de misères, j'arrivai dans ce pays, qui, tout froid qu'il est, n'est pas comparable à l'autre : Votre Grâce peut en juger par ce que je viens de lui conter en bonne amitié.

Estevanille le remercia pour son avis et ajouta si bien foi à cette fable qu'il décida la moitié des soldats de sa compagnie à aller à la recherche d'une terre moins ingrate. Il les mena à Rome pour y faire, disait-il, une confession générale et gagner une indulgence plénière, dont ils avaient grand besoin en arrivant : ils n'avaient fait que mendier et voler tout le long de la route. A Rome, la bande se sépara.

L'ex-marmiton de Felipe Navarro entreprend alors une série de pérégrinations dont la relation est, sinon toujours absolument vraie, au moins très divertissante. D'abord valet d'argenterie à Palerme, chez le duc d'Alburquerque, vice-roi de Sicile, il s'embarque pour l'Espagne, parcourt le Portugal, part de là pour la Bretagne, visite Rouen, Paris, le midi de la France, ayant chaque jour de nouvelles aventures, exerçant au cours de son odyssée toutes sortes de métiers, valet, porte-balle, pèlerin, page de comédienne, soldat, débitant de complaintes, et toujours picaro.

De retour en Espagne, il s'engage à Barcelone dans un régiment que le duc de Cardona levait pour la Lombardie. Comme la paye était des plus modestes et ses besoins extrêmes, il songea, afin de se créer un supplément de revenu, à tirer parti d'une des mille ressources que lui avait enseignées la nécessité. « Je rentrai, dit-il, en moi-même pendant toute une sieste à l'effet de faire une bonne élection, et je finis par m'ar-

Digitized by Google

rêter au métier de cuisinier, grâce auquel je recueillerais parmi les soldats de quoi pourvoir à mes nécessités. A cette fin, je montai quelque chose qui n'était ni un bouchon ni une auberge, mais un bouchonneau, si humble que l'ennemi aurait pu passer à côté sans le remarquer ou l'aurait négligé comme trop pauvre. Les tables étaient d'antiques restes de billots à hacher la viande; les sièges, de grandes dalles rondes qui avaient servi à boucher des égouts ; les marmites et casseroles étaient, non en poterie vernissée mais en terre cuite; la vaisselle, en pâte de notre premier père. Cette installation reçut le nom de place d'armes, comme présentant peu d'abri et encore moins de propreté, car il ne s'y trouvait qu'un mauvais torchon pour essuyer les plats. Je faisais tous les jours un potage dont j'ignorais le nom, et il eût été difficile, en effet, de lui en donner un, tant il renfermait d'herbes et de viandes de toutes sortes d'animaux dégoûtants. »

Après avoir exercé quelque temps cette industrie, il partit pour la Lombardie, où l'ordre fut donné à son tercio d'aller rejoindre en Alsace une armée qui devait, sous le commandement du duc de Feria, aller renforcer les troupes impériales opposées aux Suédois. Pedro de Ulloa, capitaine de cavalerie, alors sans cuisinier, le nomma soldat de sa compagnie et intendant de ses casseroles. D'Alsace, l'armée vint faire halte en Bavière. Ici, au milieu des montagnes, Estevanille fut logé avec son maître chez un riche habitant de la contrée, un fermier, qui avait pris la précaution de faire disparaître ses meilleurs meubles et son bétail à l'approche de ces alliés dont le seul nom effrayait les populations : il voulait se faire passer pour pauvre, et, sous prétexte qu'il ne parlait que l'allemand, haussait les épaules de l'air d'un homme qui n'entend pas ce qu'on lui dit, quand on lui donnait un ordre. Sa feinte, néanmoins, ne lui servit de rien. Un de ses domestiques alla dire à Estevanille que si quelqu'un dans la compagnie avait été étudiant, il se ferait facilement entendre, le patron parlant bien le latin. Cette nouvelle combla de joie le cuisinier du capitaine, quelque peu bachelier : il comprit à l'instant qu'il allait être maître absolu du terrain et pourrait faire des siennes sans que

Digitized by Google

personne y vît rien. Il alla donc trouver l'hôte et lui adressa cette allocution :

« Je vous avertis que vous avez chez vous un personnage de haute qualité, capitaine de cavalerie du roi d'Espagne, que je suis son fourrier, majordome et cuisinier, et que vous avez à bien traiter mon maître et ses valets. Nous sommes tous fatigués, il est l'heure de manger : vous allez vous empresser de faire servir tout le nécessaire. Une table sera réservée aux gentilshommes de la bouche, une deuxième aux pages et aux menins, une troisième aux laquais, estafiers et garçons de cuisine. Pour ces trois tables, vous préparerez une vache, deux veaux, quatre moutons, douze poules, six chapons, vingt-quatre pigeonneaux, six livres de lard à larder, quatre de sucre, deux d'épices, cent œufs, cinquante livres de poisson pour la saumure, autant de demi-pots de vin que de plats et six tonneaux de réserve. »

En entendant réciter cette épouvantable litanie, le patron faisait force signes de croix, et, quand Estevanille eut fini de parler, il lui dit, tout ahuri :

« Si pour les tables des valets il faut ce que vous demandez, il n'y en aura pas assez dans tout le village pour celle du maître.

— Mon maître, répartit le cuisinier, est un parfait gentilhomme : il aime à voir ses valets satisfaits avant sa propre personne. Quant à lui et aux camarades qu'il invite, ils n'occasionnent d'autre dépense que celle d'une farce impériale à l'œuf.

— Et cette farce, avec quoi la fait-on ?

— Apportez un œuf et un pigeonneau ; amenez deux charrettes de charbon, un savetier muni d'une alène et de ficelles et un fossoyeur. Quand cela sera ici, vous saurez le reste. »

Stupéfait et intimidé, le maître du logis partit sans mot dire, et, au bout de quelque temps, revint avec ce qui lui avait été indiqué, sauf les deux charrettes, le savetier et le fossoyeur. Estevanille vida le pigeonneau, lui mit l'œuf dans le corps, puis il prit la parole :

« Que Votre Grâce remarque bien la manière de faire cette

Digitized by Google

farce. L'œuf est dans ce pigeonneau; le pigeonneau doit être dans une perdrix, la perdrix dans une poule, la poule dans un chapon, le chapon dans un faisan, le faisan dans un paon, le paon dans un chevreau, le chevreau dans un mouton, le mouton dans un veau et le veau dans une vache. Tout cela doit être préalablement nettoyé, plumé, pelé, écorché, lardé, excepté la vache, à laquelle vous laissez la peau. Vous mettez ces animaux les uns dans les autres comme des caisses anglaises; pour qu'aucun d'eux ne sorte de sa position, le cordonnier les coud à deux fils. Quand ils sont bien enfermés dans la panse de la vache, le fossoyeur creuse un grand trou; on jette au fond une charretée de charbon, puis la vache avec son contenu, puis encore une charretée; on met le feu, on laisse brûler pendant quatre heures, un peu plus, un peu moins, on retire la vache, et le tout est converti en une substance si savoureuse, en un mets si délicat que, dans l'antiquité, les empereurs ne mangeaient que cela le jour de leur couronnement. Comme l'œuf est la pierre fondamentale de ce ragoût, vous comprenez maintenant pourquoi on lui donne le nom de farce impériale à l'œuf.

L'hôte, qui avait écouté ces étranges propos la bouche béante et immobile comme une statue de pierre, prit la main d'Estevanille, la serra et s'écria: *Domine, pauper sum;* et cette exclamation fut accompagnée d'un geste dont le cuisinier comprit la signification. *Nihil timeas*, dit-il.

Le paysan descendit à la cuisine avec Estevanille, et là eut avec lui une explication si convaincante que le cuisinier changea sur l'heure de procédé. Il alla trouver son maître, lui assura que le fermier était très pauvre, que des gens de l'armée espagnole lui avaient enlevé tout son bétail, que, par suite, il était totalement ruiné; et son récit émut don Pedro à ce point qu'il ordonna de ménager l'hôte.

Les gens du capitaine ne tardèrent pas à ressentir l'effet de cette recommandation; mais ils s'aperçurent également que, si le boire et le manger leur étaient distribués avec parcimonie, en revanche, l'un et l'autre abondaient pour le majordome, et, soupçonnant la ruse de celui-ci, allèrent se plaindre à leur chef.

Digitized by Google

Le capitaine, aussi prompt à faire bonne justice des infidélités de ses gens qu'il était enclin naturellement à se montrer généreux, fit venir l'hôte et l'interrogea à l'aide d'un interprète bourguignon, qui entendait l'espagnol et l'allemand ; il apprit ainsi comment son cuisinier s'était fait passer pour un personnage d'importance et, moyennant une forte contribution, avait consenti à laisser jouer au fermier son rôle de paysan nécessiteux. Il descendit à la cuisine, y prit le plus gros bâton qu'il pût trouver et en frotta si bien l'échine à l'impertinent domestique que, pendant plus de quatre jours, le service des marmites fut privé de son directeur et le capitaine réduit à ne manger que des viandes froides.

Cependant, le cardinal-infant Ferdinand, frère de Philippe IV, désigné pour succéder dans le gouvernement des Pays-Bas à l'infante Isabelle, avait quitté la Lombardie à la tête d'une nombreuse armée. Il joignit en route le corps du duc de Feria, et ces forces allèrent se réunir à celles du roi de Hongrie, qui bloquait Nordlingen. Le 6 septembre 1634, eut lieu sous les murs de cette ville la célèbre bataille gagnée par les Impériaux et les Espagnols coalisés sur les Suédois commandés par Horn et Weimar. Et un jour comme celui-là, le cuisinier redevenait soldat, le service du roi primant celui des marmites. Estevanille pourtant, dès que l'action fut engagée, alla se cacher sous la paille. Quand il vit l'armée ennemie, finalement repoussée, se précipiter en désordre, il jugea que le moment de se montrer était arrivé. Il courut aux bagages, acheta des gens qui suivaient les troupes victorieuses un estoc de Solingen et quelques dépouilles d'importance, qu'il revendit à son tour, criant bien haut par toute l'armée qu'il avait gagné ces objets à la bataille et se proclamant le héros de la journée.

Tandis qu'il débitait ces fanfaronnades, il rencontra son maître, que l'on emportait mortellement blessé.

« Brigand ! s'écria le brave Pedro de Ulloa en l'apercevant, pourquoi n'es-tu pas venu, comme je te l'avais ordonné?

— Seigneur, répondit Estevanille, c'était pour éviter de me trouver dans l'état où est Votre Grâce. Il est vrai que je suis soldat en même temps que cuisinier, mais les deux métiers, je

Digitized by Google

ne les exerce qu'à la cuisine. Vous savez qu'on ne fait pas bien deux choses à la fois. »

On transporta le capitaine à Nordlingen, où il ne tarda pas à rendre son âme au Créateur. Et cet excellent maître eut la générosité de léguer en mourant à Estevanille, plus par bonté d'âme que par devoir, un cheval et cinquante ducats.

Après avoir célébré le succès des armes catholiques, le cardinal-infant prit congé de son cousin le roi de Hongrie et se dirigea vers les Pays-Bas avec son armée, qui devait lui faire escorte jusqu'à la frontière. Estevanille le suivit. Privé de son maître, sans emploi, tourmenté, à ce qu'il assure, par la crainte de dissiper son héritage, il se vit forcé de s'aider de son travail et de choisir un nouveau métier. Il imagina de faire des pâtés de viande de cheval, qu'il appelait « pâtés à l'allemande ». La viande n'était pas difficile à trouver, car à chaque instant des cavaliers devaient abandonner leur monture dans les champs; la farine, il se la procurait dans les maisons abandonnées par les habitants à l'approche de l'armée. Chaque soir, il préparait une demi-douzaine de ces pâtés. Le matin, en montant à cheval, il les prenait en trousse; l'heure du rendez-vous général arrivée, il s'établissait sur son manteau, tirait deux dés et faisait jouer sa marchandise à la rafle; elle était dure, mais fortement épicée, et plus d'un soldat regrettait que la provision ne fût pas plus considérable.

A Juliers, le prince se sépara de son escorte, qui devait provisoirement rester en Allemagne sous le commandement de Mansfelt, et fit son entrée aux Pays-Bas, accompagné de la cavalerie de Flandre et d'une foule de seigneurs venus à la frontière pour lui rendre leurs hommages. Resté en Allemagne, Estevanille continua son commerce de pâtés; peu à peu, il y ajouta la vente de l'eau-de-vie, du tabac, du fromage et des cartes à jouer, et, afin de tenir en sécurité sa personne et en garde ses marchandises, il s'attacha à la cavalerie espagnole, qui avait pour chef et commissaire général don Pedro de Villamor. Il était insinuant et eut bientôt accès auprès de don Pedro. Une fois par jour, il le visitait à sa table, et trois fois au moins allait à ses chariots et à ses cantines. Insensiblement,

Digitized by Google

il se fit de la société de tous les officers ; il jouait aux cartes et aux dés avec eux, et, comme il est dans la condition des gentilshommes de perdre et dans celle des marchands de gagner, on lui laissait accumuler les gains.

Ses affaires prirent une si excellente tournure qu'il songea à se faire vivandier. A cet effet, il s'associa, moyennant part égale aux profits et pertes, à un petit marchand, qui apporta la charrette, la tente, les pots et les entonnoirs. Estevanille fournit le cheval et la batterie de cuisine. Avec l'argent qui formait sa réserve et celui que l'associé apportait, ils firent une provision raisonnable. Le marchand s'occupait de la vente du vin et de la bière; Estevanille composait des ragoûts à sa façon, qui revenaient à un prix très modique. Le commerce eût pu prospérer; mais les associés avaient des penchants peu propres à y aider. Estevanille voyait avec dépit son compagnon venir à chaque instant à la cuisine faire main basse sur les viandes qu'il avait apprêtées. L'autre, de son côté, était furieux des trop fréquentes visites qu'Estevanille faisait à la pipe de vin; pour la bière, il lui montrait le plus grand respect. De jour en jour, le fonds allait diminuant et l'entente de même. Après bien des disputes, ils allèrent se plaindre au commissaire général, qui, les griefs des deux parties entendus, les divorça. Chacun reprit les biens meubles qu'il avait apportés; quant aux acquêts, il n'y avait pas lieu à partage : il ne restait que des dettes. Telle fut la fin de cette plaisante association.

La guerre déclarée en 1635 au cardinal-infant par les Français et les Hollandais coalisés amena aux Pays-Bas le corps d'armée que suivait Estevanille. C'est ainsi qu'il assista à la célèbre affaire du fort de Schenck (1). Un capitaine de cuirassiers espagnols, don Carlos de Padilla, qui avait eu occasion d'apprécier sa bonne humeur, son adresse et son activité, en

(1) Situé à l'endroit où le Rhin se sépare en deux branches, que ce fort commandait. Les Espagnols s'en étaient emparés par surprise le 20 juillet 1635, et le prince d'Orange ne le recouvra qu'après neuf mois d'efforts, le 30 avril 1636.

Digitized by Google

fit le vivandier de sa compagnie. Il lui prêta même les chariots, les chevaux et l'argent nécessaires, à l'unique condition que les vivres pour sa maison lui seraient fournis au prix que le vivandier en donnerait lui-même au marché, coutume ancienne dans l'armée et si bien établie qu'elle y passait pour règle inviolable.

Estevanille alla à Calcar, ville du pays de Clèves, faire ample provision de tout ce qui convenait à son trafic, et particulièrement il engagea une de ces filles que l'on employait en campagne, marchande sous la tente, servante à table, écureuse à la cuisine et dame du patron à l'occasion, d'âge tendre pour qu'elle n'embarrassât pas le chariot par le volume de sa personne, de bonne mine pour allécher les chalans. Il était à peine établi dans le quartier des vivandiers qu'accoururent une quantité d'Adonis, attirés par l'appeau de la domestique. La fille expédiait sa marchandise, le maître la sienne, si bien que, le renom grandissant, le fonds s'accrut dans la même proportion.

Malheureusement, le diable, qui ne dort pas, poussait Estevanille à aller jouer à tout instant avec le commissaire général don Pedro de Villamor et autres officiers des plus huppés. Un jour qu'il avait perdu avec don Pedro une forte somme, il finit par jouer les chariots et les chevaux qui passaient pour lui appartenir, et le commissaire général amena si bien les quinolas et les flux qu'il lui rafla le tout. Le vivandier revint à sa tente, espérant y trouver matière à consolation. Hélas! la servante avait fait main basse sur le meilleur de son bien et était partie en abandonnant le reste à des cuirassiers. La tente avait été mise à sac comme un pavillon ennemi.

Le lendemain, don Pedro fit appeler Estevanille. Non content de lui rendre tout ce qu'il avait gagné, il lui donna de quoi se réconforter le cœur et chasser sa tristesse. Estevanille se hâta vers sa compagnie pour y remettre les chariots et les chevaux à leur maître. Le capitaine savait déjà ce qui s'était passé et paraissait mal disposé. Mais à la vue de ses bêtes amaigries comme des lévriers et quasi étiques, il les lui enleva avec colère. A ce geste, il en joignit un autre qui annonçait

Digitized by Google

l'intention d'acquitter les frais d'entretien en monnaie de bois vert. Estevanille ne lui en laissa pas le temps.

Ainsi, en un moment il venait de perdre, outre ce qui ne lui appartenait pas, la servante et toute sa marchandise. Avec ce qui lui restait de la munificence de don Pedro et quelques secours recueillis parmi les capitaines, il alla joindre un régiment qui venait d'arriver d'Allemagne, sous le commandement du comte de Fuenclara. Don Pedro de Carvajal, son lieutenant-colonel, le connaissait : il lui accorda de quoi se réinstaller dans le quartier des vivandiers. Estevanille acheta une charrette et deux chevaux d'âge mûr, suffisamment maigres et surtout vicieux. L'un était borgne, bigle et accablé de morve; l'autre, dont les souvenirs remontaient pour le moins au temps du prince de Parme, passait ses loisirs à faire des révérences. Du reste, animaux paisibles et qui toujours cherchaient leur commodité. Leur maître se montrait pour eux plein de tous les égards que méritait un aussi bon caractère : quand on était en marche, il les menait par le licou, les rafraîchissait à chaque portée d'arquebuse et les laissait se reposer aussi souvent qu'ils le voulaient.

Un jour, on était allé faire des réquisitions autour de Maestricht, sous le commandement du marquis de Lede. Comme on se retirait, les braves chevaux se mirent à « dire des non », et, malgré les coups de bâton dont ils étaient assommés, n'en allaient pas plus vite. Cependant, la charrette allait à vide et le maître à pied. Ce n'était pas encore assez pour l'aîné des deux : il finit par refuser d'avancer d'une ligne et persista si bien dans son propos qu'il fallut l'abandonner sur place. Tout ce manège avait obligé Estevanille à rester très en arrière de la troupe. En cheminant, il conversait avec l'autre cheval, qu'il suppliait en grâce de ne pas l'abandonner avant l'arrivée au quartier.

Au beau milieu de cet embarras, il rencontra six soldats d'un parti de Hollandais venant de Maestricht. Comme ils s'approchaient pour le dévaliser, il distingue plus avant une vingtaine d'autres hommes, qu'il prend pour des Espagnols. Il les appelle à son secours : Vive l'Espagne! Camarades, sus

Digitized by Google

aux luthériens! Ils accourent : c'étaient encore des Hollandais! Ils lui appliquent une demi-douzaine de coups de crosse et les emmènent, lui et son cheval, prisonniers à Maestricht.

En route, le bruit se répandit qu'on venait de capturer un riche vivandier, et on espérait tirer de lui une forte rançon. Estevanille demanda à être conduit chez le duc de Bouillon, gouverneur de la ville (1), ce qu'on lui accorda, et, entouré d'un appareil imposant, comme si l'on amenait une capture considérable, il fut conduit à l'hôtel dudit gouverneur. Le duc était occupé à dîner somptueusement en compagnie d'amis. Estevanille se jeta à ses pieds; le duc le fit lever et lui demanda ce qu'il offrait de donner pour sa rançon. Estevanille demanda d'abord à boire pour secouer sa frayeur; l'ordre fut à l'instant donné, et un page versa au vivandier le contenu d'une bouteille d'excellent vin.

« Voilà, lui dit alors le gouverneur, un épithème qui vous donnera haleine pour traiter de votre rançon.

— Très excellent seigneur, répondit Estevanille, je ne suis ni soldat ni vivandier, comme vous le croyez, mais bien un chevalier errant, qui tient moins d'Esplandian que de Galaor. Mon nom est Estevanille Gonzalez, et mon surnom, parmi les Français, M. de l'Allégresse. Je suis bouffon de mon métier; et maintenant que je vous ai dit qui je suis, vous ne pouvez m'interdire l'exercice de mon droit dans cette maison, que je choisirai pour ma demeure, étant la principale. J'y serai à peine de quelques jours que la vie enchérira, et, au bout de quelques mois, vous serez tous morts de soif. »

Le duc, qui prenait plaisir à entendre ses propos, lui fit servir un plat de la table, et ses hôtes, les seigneurs, portèrent tellement de santés au bouffon que, s'il n'eût été aussi bon pilote, sa raison eût certainement fait naufrage.

La table levée, le gouverneur l'appela. Il lui annonça que, pour l'issue, il lui donnait la liberté, et, pour l'entrée en connaissance, deux écus qui lui serviraient à couvrir les frais du

(1) Il était gouverneur de Maestricht depuis la prise de cette ville par l'armée des Provinces-Unies, en 1632.

Digitized by Google

voyage. Estevanille le remercia de sa bonté et prit congé de lui et de ses compagnons, après l'avoir prié instamment de ne donner pour rien la liberté à sa rossinante. Il voulait ainsi se venger des coups qu'il avait reçus à cause d'elle.

Sorti de la ville, il prit le chemin de Namur, poursuivi tout le long de sa route par la crainte de tomber dans une nouvelle embuscade.

ERN. GOSSART.

Digitized by Google

AU MONTENEGRO [1]

La Tsernagore.

Il est toujours difficile, pour ne pas dire impossible, de décrire un pays qui ne ressemble à aucun de ceux que la plupart de vos auditeurs connaissent. A défaut d'autres moyens, j'essayerai cependant de vous donner une idée du Montenegro, où, sans doute, vous n'êtes jamais allés, en le comparant à un autre coin du monde, où vous n'êtes pas allés non plus, mais que vous avez vu de loin, et que certains — ou certaines — contemplent longuement aux heures de rêverie : je veux parler de la Lune.

Le paysage lunaire, avec ses cirques sans verdure, cratères béants et méditerranées sans eau, voilà ce qui peut encore le mieux évoquer l'aspect étrange de la Montagne noire. Figurez-vous un bloc de calcaire, poreux comme une pierre ponce, et dans lequel les eaux pluviales ont excavé une multitude de cuvettes rocheuses. Il y en a de toutes grandeurs : les unes sont de véritables puits, tandis que d'autres, les vallées rondes de Cettinje ou de Grahovo, ont plusieurs kilomètres de rayon. Les eaux qui se déversent dans ces bassins, d'origine lacustre, fermés de toutes parts comme des arènes de géants, n'ont d'autre issue que des conduits souterrains : les rivières dispa-

(1) Conférence donnée a la Société de géographie de Bruxelles, le 14 janvier 1893.

Digitized by Google

raissent tout à coup dans un gouffre, comme la Lesse au Trou de Belvaux, et on les retrouve quelques lieues plus loin, de l'autre côté des montagnes, qui semblent tombées du ciel, quand les cours d'eau avaient déjà creusé leur lit.

C'est, d'ailleurs, ce que raconte une vieille légende monténégrine.

Aux premiers temps du monde, le Créateur parcourait les plaines de la terre, portant dans un grand sac les montagnes qui devaient l'orner. Quand il arriva sur les bords de l'Adriatique, à l'endroit où dorment aujourd'hui les eaux bleues du golfe de Cattaro, le fond de son sac creva, les montagnes entre-choquées se brisèrent, et, au lieu de quelques sommets régulièrement disposés, Dieu laissa sur place un titanesque amoncellement d'éboulis, grand comme une de nos provinces, hérissé de pointes aiguës comme un château du diable, et formant, avec ses précipices et ses remparts de calcaire, une véritable forteresse naturelle.

Grâce à ce manque de précautions du grand architecte de l'Univers, les Monténégrins, réfugiés dans ces montagnes depuis la fin du moyen âge, ont pu résister à la fois aux deux grands courants qui se heurtent depuis cinq siècles dans la péninsule des Balkans : ils ne se sont pas plus laissé entamer par les influences européennes que par les invasions turques, et les vieilles coutumes slaves se sont conservées dans l'isolement de leurs vallées, comme les mammouths trouvés en Sibérie, dans les bancs de glaces de la Lena.

Du côté des Turcs, guerre en permanence : guerre pour la liberté, lorsque des armées régulières envahissaient la Montagne noire, guerre pour la nourriture, lorsque les tribus monténégrines, poussées par la famine, descendaient vers les plaines de l'Albanie ou de l'Herzégovine, faisaient la moisson sous le feu des forteresses turques, et rentraient chez eux après avoir enlevé à l'ennemi quelques femmes, beaucoup de bestiaux, et un nombre considérable de nez et de paires d'oreilles. C'était le temps où les filles de la Tsernagore chantaient, à la veillée des armes :

« Grandis, mon bien-aimé, et quand tu seras devenu grand,

Digitized by Google

et que tu viendras demander ma main à mon père, apporte-moi alors, comme don du matin, des têtes de Turcs fichées sur ton yatagan. »

A l'égard des chrétiens d'Europe, les gens du Montenegro ont eu rarement cette attitude belliqueuse, mais ils sont restés en dehors de leur influence, retranchés derrière des murailles naturelles bien plus difficiles à franchir que la grande muraille de la Chine : à l'est, vers la Serbie, les Alpes illyriennes, et, du côté de la mer, la formidable falaise qui tombe à pic dans le golfe de Cattaro, et que jadis il fallait gravir par les Échelles — un sentier dont le nom dispense d'explications complémentaires.

C'est contre cet obstacle qu'est venue s'arrêter la marée civilisatrice qui couvre toute l'Europe, les rayonnements d'imitations qui répandent dans tous les pays les mêmes modes, les mêmes habitudes, les mêmes institutions, si bien que de Bruxelles aux confins extrêmes de la Dalmatie, les bourgeois se ressemblent beaucoup plus entre eux qu'ils ne ressemblent à leurs compatriotes ouvriers.

Mais, dès les portes de Cattaro, aux premiers pas que l'on fait dans les sentiers de la montagne, un autre monde commence. Le costume européen disparaît brusquement, devant la *gougne* de couleur claire et le *djamadan* rouge, brodé de noir (1). Des guerriers moustachus, qui ont laissé leurs armes à la frontière, pour se conformer au Code pénal autrichien, descendent, les bras ballants, vers le marché de la ville. Leurs femmes les suivent à distance respectueuse, quelque maigre poulet à la main, le dos plié sous un énorme fagot, apporté souvent de plusieurs lieues à la ronde, et qu'elles vendront pour trois ou quatre sous. En quelques enjambées, nous voilà bien loin des Italiennes de la côte et des blondes Viennoises que l'on rencontre partout où il y a des garnisonnaires venus des provinces allemandes. La toilette s'est excessivement sim-

(1) La gougne est une sorte de tunique à manches ajustées descendant jusqu'au genou et se plissant à la taille, sous le pâss (ceinture). On l'ouvre largement, de façon à laisser voir les broderies du djamadan (gilet) et aussi pour laisser les jambes libres.

Digitized by Google

plifiée : un jupon sombre, un tablier, et, par-dessus, le koret d'étoffe blanche, longue basquine, légèrement serrée à la taille et qui descend à mi-jambe. Le corset a complètement disparu, et je vous assure qu'on le regrette, d'autant plus que les chemises béantes — la pudeur monténégrine n'a pas beaucoup d'exigences — laissent voir des corps de femelles trop fécondes, avachies par d'incessants travaux. Les pieds, durs comme du cuir, restent nus dans des espadrilles de corde, l'*opanke* national. Quant à la coiffure, elle est radicalement différente, selon qu'il s'agit de jeunes filles et de femmes mariées. Les femmes portent le *marama*, grand mouchoir de tête qui couvre les cheveux d'un voile noir; les filles, jusqu'au jour de leur mariage, s'en vont les tresses au vent et portent la *kapa*, le bonnet militaire. Cette règle ne souffre pas d'exceptions : au seul aspect de la coiffure, on sait à quoi s'en tenir sur l'état civil des Monténégrines que l'on croise en chemin, ce qui ne laisserait pas de présenter certains avantages, ailleurs qu'au Montenegro.

Costumes et coutumes.

Le seul fait de la persistance des anciens costumes — avec les distinctions rigides que nous venons d'indiquer — constitue déjà, à lui seul, la preuve certaine de la persistance des anciennes coutumes. Clovis Hugues dit quelque part: Lorsqu'un poète coupe ses cheveux, c'est qu'il fait des concessions et s'embourgeoise. De même, lorsqu'un peuple abandonne ses costumes, et prend ceux d'un autre, il lui emprunte en même temps ses institutions et ses mœurs. Aussi peut-on dire que les traditions monténégrines auront cessé d'être vivantes, le jour où les hommes de la Tsernagore, se coiffant de melons ou de chapeaux-buses, abandonneront la coiffure nationale, la *kapa* rouge, noir et or; elle est rouge, parce que, depuis la bataille de Kossovo, qui détruisit leur empire, les Serbes sont plongés dans un lac de sang; elle est bordée de noir, parce que la patrie est en deuil; mais un disque d'or émerge de ce crêpe funèbre : c'est le soleil monténégrin qui doit remonter au

Digitized by Google

zénith et rayonner un jour sur les terres de la Slavie reconquise.

Pour le moment, tout le monde reste fidèle à cette *kapa* symbolique. Sur le bateau du *Lloyd*, un vieux poète, qui habitait Trieste depuis de longues années, ne voulait cependant pas d'autre coiffure. A la table d'hôte de Cettinje, nous dînâmes avec un médecin, établi à Moscou, mais qui était venu passer ses vacances au pays natal : son premier soin avait été de reprendre, avec la kapa, le *djamadan* brodé et la *yaketa* de drap rouge des riches Monténégrins. Faut-il ajouter, dès lors, que parmi les habitants du pays, il n'en est pas un seul qui consente à porter le feutre de clown des Albanais, le turban des Osmanlis ou le chapeau rond des Européens?

Ce n'est pas à dire cependant, qu'à défaut des costumes, l'influence de l'Europe moderne ne se soit absolument pas fait sentir dans les vallées du Montenegro. L'infiltration a commencé depuis quelque trente ans. A cette époque, la femme du président du Sénat disait à un voyageur — j'allais dire un explorateur : « Je voudrais bien voyager aussi, pour voir, autrement que dans les livres d'images, une voiture et un bateau à vapeur. » Aujourd'hui — grâce au traité de Berlin — les Monténégrins ont un port, Dulcigno, où les steamers du *Lloyd* font escale. On a construit deux ou trois routes. En 1870, le czar de Russie a fait cadeau d'une ligne telégraphique. Depuis, on a institué un service postal, pour remplacer la boîte de fer-blanc qu'un montagnard portait à Cattaro une fois la semaine. Il y a même des journaux, tous publiés par le gouvernement, — ce qui supprime la question de la censure : la *Voix du Montenegro,* qui correspond à notre *Moniteur;* le journal du ministère de l'instruction publique ; la *Zeta*, périodique littéraire et, enfin, un organe officieux, la *Tourterelle.* Il fallait des lecteurs et, sur mille Monténégrins, on pouvait en trouver un ou deux sachant lire: on a établi l'instruction obligatoire. Ajoutez-y des ministères, des tribunaux réguliers, des attachés d'ambassade, voire, depuis 1888, un code civil qui a dû engendrer des avocats, et vous pourrez croire — surtout si vous lisez des rapports offi-

Digitized by Google

ciels — que la modernisation de la Montagne noire est déjà très avancée.

Prenons-y garde cependant : tout cela ressemble quelque peu aux costumes *gala* de ces rois nègres, qui ont un chapeau de général et un habit de cour, mais, pour le surplus, n'ont d'autres vêtements qu'un faux-col ou une paire de pantoufles. Grattez les institutions récentes et vous trouverez intactes, dans leur nudité primitive, les vieilles coutumes slaves, réglant souverainement l'organisation politique et sociale.

En théorie, le prince est absolu ; il est représenté dans chaque district par un capitaine, mais, sauf en temps de guerre, cet appareil gouvernemental n'exerce pas beaucoup plus d'influence sur les destinées du pays que la couronne dorée qui surmonte notre palais de justice sur l'évolution de la jurisprudence.

Au-dessous de cette carapace moderne, de cette armure forgée pour les besoins de la défense du pays, nous retrouvons l'antique division en tribus (*plemena*) ; et dans chacune de ces tribus règne la démocratie obligatoire des patriarches, groupés en fraternités ou *brastvos* — exactement comme les Highlanders dans leurs *clans*, les Romains dans leurs *gentes*, et les Germains dans leurs *Sippe*, au temps où les Welsungen, Siegmund et Sieglinde, rompaient de si incestueuse façon avec les traditions les plus sacrées de l'exogamie.

Au sein des tribus, des brastvos et des familles, la coutume a fixé depuis des siècles l'organisation économique du pays. M. Bogisic, le savant rédacteur du code civil de 1888, s'est borné à codifier les « bonnes coutumes », qui peuvent d'ailleurs compléter et même — ce qui répugne étrangement à nos idées classiques — modifier les dispositions du droit écrit. Ces deux sources du droit ont une égale autorité.

Le code de 1888 consacre, sous le vocable propriété, des formes d'appropriation qui ressemblent à peu près autant à la propriété du code Napoléon que la chemise d'une Monténégrine à la robe de bal d'une Parisienne.

En réalité, le Montenegro présente cette particularité d'être actuellement le seul de tous les pays d'Europe où la propriété

Digitized by Google

individuelle du sol soit à peu près complètement inconnue.

Sauf dans quelques villes-frontières annexées depuis 1878, on n'y trouve que des *propriétaires collectifs* : les associations religieuses — clairsemées d'ailleurs — les brastvos ou les plèmes, et enfin, les communautés de famille, qui forment le pivot de toutes les autres institutions.

Les communautés de famille.

Elles peuvent être simples et ne comprendre qu'une seule souche : c'est la forme *inokosna;* ou bien complexes et compter un très grand nombre de membres : c'est la forme *zadruga*, qui est du reste assez rare au Montenegro, parce que la pauvreté de la terre exige la dispersion des familles.

Au surplus, la forme *zadruga* et la forme *inokosna* sont régies par les mêmes principes : chaque famille forme une véritable petite république. Le chef, qui est généralement le *pater familias,* bien qu'on puisse en élire un autre, dirige les travaux, administre le patrimoine commun et remplit, en somme, les fonctions de l'administrateur délégué d'une société coopérative rurale.

L'avoir collectif se compose des biens-fonds, des constructions et plantations qu'ils supportent; ensuite, des choses mobilières qui sont indispensables à la vie de famille et à l'exploitation de la ferme; enfin, des droits indivis dans la propriété collective des prairies et des brousses du *brastvo* ou de *la plème*. Quant aux membres de la famille, ils ne peuvent rien posséder en propre, sauf un pécule et quelques effets ou vêtements dans certains cas déterminés. On se croirait à Rome, au temps de Cincinnatus.

Tout enfant qui vient au monde acquiert, par le seul fait de sa naissance, un droit égal dans cette co-propriété indivise, et, tant que la communauté persiste, la part de chacun reste complètement inaliénable.

Cependant, la communauté peut se dissoudre au gré de ceux qui la composent, et le code de 1888, prévoyant cette éventualité, d'ailleurs fort rare, règle le mode de partage. Celui-ci

Digitized by Google

s'effectue par têtes, dans les *inokostinas*, par souches dans les *zadrugas*. Les membres mâles participent seuls au partage et recueillent les femmes et les filles dans la nouvelle communauté qu'ils fondent.

Le droit écrit, de même que la coutume, n'autorisent du reste le partage qu'avec des restrictions telles que la propriété individuelle du sol ne peut naître.

1° Chacun des copartageants n'est pas considéré comme propriétaire exclusif de son lot, mais comme fondateur d'une nouvelle famille. Chacun de ses enfants, né ou à naître, est ou devient copropriétaire du domaine;

2° En cas d'aliénation d'un fonds de terre, la loi reconnaît aux parents et aux voisins un droit de préemption. C'est le *retrait lignager* et le *retrait vicinal* de nos anciennes coutumes. De plus, aux termes de l'article 63 du Code civil « l'antique loi du Montenegro sur la propriété foncière, suivant laquelle il n'y a que des Monténégrins qui puissent être propriétaires des fonds de terre situés dans le Montenegro, est maintenue pour l'avenir et reste en pleine vigueur. Tout acte fait en violation de cette règle est nul, inexistant et complètement dénué d'efficacité ».

Il n'y a d'exception à ce principe que dans un cas prévu par l'article 64 : le chef de l'État peut faire présent d'un fonds de terre à un étranger;

3° En cas de vente, le lopin de terre s'incorpore dans le domaine d'une autre communauté. Quant aux vendeurs, il ne leur reste d'autre ressource que de quitter le pays, car, au Montenegro, où le salariat n'existe guère, le sol est aussi indispensable à l'homme qu'à la plante. Et c'est ainsi que, sur les routes de la Dalmatie et de l'Herzégovine, on se retourne parfois en sentant une odeur âcre et forte comme celle de la fourrure d'Atta Troll, l'ours sans-culotte de H. Heine : c'est une famille monténégrine qui va chercher fortune sous d'autres cieux.

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva!

Vous ne demanderez certes pas que je m'étende longue-

Digitized by Google

ment sur les conséquences sociales des communautés de famille et du collectivisme agraire. Ce n'est pas en quatre ou cinq jours de promenade à travers un pays, que l'on peut recueillir autre chose que des impressions générales. Il suffit cependant de jeter un coup d'œil d'économiste sur le paysage monténégrin pour se convaincre qu'il y a tout un monde entre le collectivisme des théories socialistes et le collectivisme de la tribu ou de la zadruga, dont Émile de Laveleye nous a fait de si riants tableaux.

Dans le système de la nationalisation du sol, les terres appartiendraient à tout le monde et seraient cultivées au profit de la collectivité ; au Montenegro, les terres de la tribu ou du brastvo n'appartiennent, en réalité, à personne et ne sont pas cultivées du tout : ce sont des prairies marécageuses ou bien des landes désertes, ravinées par les pluies, déboisées complètement et ravagées par les troupeaux de chèvres, qui dévorent jusqu'au dernier brin d'herbe.

Quant aux communautés de famille, on sait que le principal argument invoqué en leur faveur, c'est qu'elles empêchent la formation d'un prolétariat, sans propriété et sans crédit.

Il n'est pas douteux, en effet, que ce soit à son organisation de la propriété que le Montenegro doive l'absence complète de paupérisme. Nous sommes tous nobles et tous rois, disent les hommes de la Tsernagore. Les fraternités constituent de véritables sociétés d'assurance, qui dispensent de créer des établissements charitables. Il n'y a ni dépôts de mendicité, ni bureaux de bienfaisance, ni hospices pour les orphelins et les vieillards. L'hôpital de Cettinje ne sert qu'aux blessés en temps de guerre, aux étrangers en temps de paix. La prison elle-même, en ce pays dont les habitants ne se volent pas entre eux, ne contient que des délinquants si inoffensifs qu'on laisse les portes ouvertes et qu'on les envoie même, de temps à autre, faire des commissions de l'autre côté de la frontière, et jusqu'à Cattaro.

Tout cela, cependant, ne doit pas nous faire oublier qu'au sein même de la communauté de famille, il y a toute une classe de prolétaires — les femmes et les filles — autant, et

Digitized by Google

plus misérables, que ces ouvrières de fabrique, aperçues l'autre soir à Gand, au sortir d'une linière, un mince tricot sur les épaules, et les bras nus — par six degrés de froid, — de pauvres bras nus qui n'étaient pas plus gros, mesdames, que vos poignets.

Un prolétariat de femmes.

Chez nous, la classe maîtresse fait exécuter les travaux pénibles par la classe ouvrière. Au Montenegro, les hommes se déchargent du travail manuel et le font exécuter par les femmes. « Nos femmes sont nos mules! » L'expression a passé en proverbe et le chef de famille, s'il vous advient de réclamer un porteur, présente sa femme, s'excuse comme un paysan qui montre son porc et fait mettre sur l'échine de la malheureuse une charge qui représente exactement la moitié de celle d'un mulet. « Deux femmes égalent un mulet » — autre expression courante.

Notez que cette sujétion de la femme est une règle sans exceptions. Notre première visite, en arrivant à Cettinje, fut pour le pharmacien, qui nous avait été cité comme l'un des rares habitants qui parlât le français. Nous fûmes accueillis par un homme, resté fidèle, il est vrai, à la gougne monténégrine, mais qui avait fait ses études à Paris et ressemblait en tous points aux plus irréprochables pharmaciens de nos villes occidentales. Nous causions depuis quelque temps, lorsque tout à coup, haillonneuse et misérable, une pauvresse traversa l'officine, le dos courbé sous un lourd barillet : c'était sa femme!

Il y a quelque chose qui nous révolte dans le spectacle qu'offre le soir la grand'rue du Cettinje : les hommes se promènent par groupes, le *kandjar* et le revolver d'ordonnance à la ceinture, fumant le *tchibouk*, ou grillant des « sèches » dans des porte-cigarettes de plus d'un mètre de long. D'autres s'attroupent autour d'un hideux kiosque, écoutant claironner les musiciens du prince; ou bien, assis sous le grand mûrier — jadis tribunal en plein air — ils se communiquent verbeusement les nouvelles du jour.

Digitized by Google

Et pendant ce temps, blanches sous leur voile de deuil, les femmes, leur tonneau sur les reins, s'en vont à la fontaine. La coutume est ancienne, mais la fontaine, quand nous passâmes, venait d'être placée. On n'avait pas encore mis la dernière couche sur la statuette de fer qui la surmonte — quelque déesse aux jambes lisses et aux seins vierges, cruel contraste avec les pauvres mortelles d'alentour, déformées par des labeurs de bêtes de somme, traînant leurs pieds plats sous des jambes massives, tassées par les fardeaux de plusieurs générations.

Si telle est la condition des femmes dans la capitale, à cinq heures des villes autrichiennes de la côte, il va sans dire qu'elle est bien plus dure, plus misérable encore, dans les villages de l'intérieur, perdus dans leurs cuvettes rocheuses, à l'abri de toute infiltration de nos idées égalitaires. C'est jusque-là qu'il faut pénétrer pour apprécier à son exacte valeur le régime patriarcal.

A travers la Montagne noire.

Une expédition de ce genre réclame beaucoup d'endurance, car on se heurte à de multiples difficultés, au point de vue des moyens de communication, de la langue et des conditions matérielles d'existence.

Difficulté des communications : dans le Montenegro proprement dit, il n'y a que deux routes; l'une va de Cattaro à Podgoritza par Cettinje; l'autre, qui passe par Nitschich, relie l'Albanie à l'Herzégovine. Quant à la route qui part de Risano, elle s'arrête à la frontière autrichienne, et c'est dans les affreux clapiers qui lui succèdent que l'on doit peiner pendant deux jours, depuis Nitschich jusqu'à la côte.

Il est à peine besoin d'ajouter que dans cette partie du pays, le Serbo-Croate règne sans partage. L'italien, l'allemand et surtout le français, y sont à peu près aussi inconnus que le dialecte des Botocudos. Or, en nous mettant deux, notre vocabulaire serbo-croate pouvait compter une douzaine de mots; mais une mimique expressive suppléait à son insuffi-

Digitized by Google

sance, et, dans les cas difficiles, lorsqu'il s'agissait de faire comprendre des choses très compliquées, il y avait une ressource suprême : le dessin. C'est ainsi qu'à Nitschich, il nous fallait un guide. Le mot? inconnu; les gestes? néant. Un bout de papier et un crayon font l'affaire : j'esquisse nos silhouettes, le sac au dos, et devant nous, le bras tendu, montrant la mer lointaine, un superbe Monténégrin, armé de pied en cap. L'instant d'après, nous avions notre guide, et des gens, venus de tous côtés, se pressaient pour contempler mon chef-d'œuvre, aussi stupéfaits qu'une bande de nègres devant une pendule ou un accordéon.

Je vous laisse à penser ce que, dans pareille contrée, doivent être les auberges. A Cettinje, passe encore, il y a des diplomates; à Podgoritza, on se ressent de la frontière, mais ailleurs, estimez-vous heureux si l'hôte vous offre son lit et consent à partager son repas : du pain de maïs, des œufs, du fromage de chèvre, parfois des fruits, rarement un peu de jambon.

Même à Risano, sur la côte, l'auberge représente encore le stade intermédiaire entre l'hospitalité primitive et l'hôtel moderne. Nous fîmes à la table commune, au milieu de Boccésiens en armes, un barbare festin : de la soupe au riz et aux tomates, du foie de veau, d'épaisses côtelettes de mouton bouillies avec des piments, puis de la chèvre séchée — la fameuse *castradina* monténégrine — et, pour finir, des raisins dorés, des pêches trop vertes et de grandes pastèques roses.

Le tout — avec d'épais vin noir et ce délicieux café que l'on prépare à la turque — nous coûta, pour *quatre* personnes, un florin et quelques kreutzers. Et quand cette note fut soldée, l'hôte crut devoir faire les honneurs de son marasquin, dont il déboucha, malgré nos protestations, plusieurs bouteilles, afin de permettre des comparaisons.

Je me hâte d'ajouter que cette hospitalité au prix coûtant — l'aubergiste ayant d'autres moyens d'existence — est bien loin d'être la règle. Le plus souvent, au contraire, même dans les parties les plus reculées de la Tsernagore, on rançonne le voyageur autant que faire se peut. Il y a, sous ce rapport, un

Digitized by Google

contraste frappant entre le Montenegro et l'Herzégovine.

Pendant la courte excursion que nous fîmes en ce dernier pays,—de Trebinje à Castelnuovo,— nous arrivâmes, au plein soleil de deux heures, la gorge sèche et l'estomac creux, dans une chétive cabane. Les hommes étaient aux champs. Les femmes nous offrirent — il n'y avait rien d'autre au logis — une grisâtre pâtée de maïs et deux ou trois litres d'eau boueuse, inestimable nectar. Au moment de partir, je présente 20 kr. à l'une d'elles. Elle refuse. Ses enfants grouillaient alentour, je les donne au plus grand; mais à peine avait-il fermé la main, tout joyeux de l'aubaine, que sa mère les lui arrache et, de force, les remet dans ma poche.

Que de choses cependant elle aurait pu faire de cette mince piécette, si humble pour nous, si précieuse dans un pays où, d'après ce que l'on nous disait à Trebinje, la dépense d'une maisonnée nombreuse ne dépasse guère 4 à 5 kr. (8 à 10 centimes) par jour! Chaque famille, pour le surplus, produit tout ce qui lui est nécessaire, depuis les vêtements jusqu'à sa maigre pitance, toujours prête à la partager avec les voyageurs que le hasard lui amène.

Au Montenegro, les gens sont aussi pauvres, mais, de l'hospitalité primitive, ils n'ont, en général, conservé que les formes. Lorsque vous entrez dans une maison monténégrine, le maître vous accueille avec la dignité d'Achille recevant la visite de Priam. Sa femme s'empresse, vous baise la main, s'offre à vous laver les pieds, et, si vous la dispensez de cet office, prépare le café, sert les nouveaux venus ainsi que son seigneur, et va s'accroupir dans un coin, comme un chien qui a peur des coups. Chacun vide sa minuscule tasse; l'hôte fume impassiblement son *tchibouk,* cet accessoire indispensable dont le manche sert à la fois de tuyau, de canne et de bâton pour corriger les membres de sa famille. Tout cela est plein de couleur et même d'odeur locale, mais, au moment du départ, exactement comme dans un cabaret flamand, le majestueux Monténégrin, le digne patriarche, empoche gravement la monnaie.

A de bien rares exceptions près, on peut dire que, dans la

Digitized by Google

Montagne noire, l'hospitalité gratuite est inconnue, sauf dans les couvents. Encore faut-il, pour que les moines vous accueillent, leur être spécialement recommandés par quelque personnage officiel.

Nous faillîmes le constater à nos dépens le jour de notre visite

Au couvent d'Ostrogh.

Thébaïde solitaire, où quelques moines grecs gardent le sépulcre de saint Basile, prêtre et soldat, célèbre par sa piété et par le nombre de têtes de Turcs qu'il coupa.

Le supérieur du couvent — qui est le propre cousin du prince — nous fit de prime abord le plus décourageant accueil. Il ne parlait que serbo-croate, mais un frère qui savait le français servait d'interprète.

« Mon père, il y a six heures que nous n'avons rien mangé. Pouvez-vous nous donner quelque chose?

— Le père supérieur demande si vous avez une recommandation du Prince ou du Métropolitain?

Hélas! non, et le premier village était à trois heures de marche et l'on nous fermait la porte au nez. En désespoir de cause, comme un noyé qui s'accroche à une paille, je tends ma carte de visite.

Émile Vandervelde, — ce n'est rien, — avocat, — c'est peu de chose, — mais, docteur de l'Université de Bruxelles... Qui l'eût dit? nos moines se transfigurent, le supérieur s'empresse, les domestiques se mettent en quatre et, quelques minutes après, nous étions attablés devant d'appétissantes victuailles, des œufs, du fromage, des fruits et ce jambon monténégrin auprès duquel notre jambon d'Ardenne paraîtrait fade et sans fumet. Puis, lorsque vint l'heure du départ, oubliant qu'au Montenegro il n'y a pas de pauvres, je demandai au supérieur s'il n'avait pas un tronc pour les aumônes. Et notre vénérable père de répondre : « Vous ne nous devez rien. Notre devoir est d'accueillir le voyageur comme nous accueillerions Jésus-Christ en personne. »

Digitized by Google

Pauvre Jésus-Christ! moins heureux que nous, tu serais resté sur la route, étant fort mal avec les princes, mal vu des métropolitains et complètement dépourvu de tout diplôme universitaire!

Il est infiniment probable, du reste, que Notre Seigneur — s'il lui prenait fantaisie de revenir sur la terre — ne serait pas mieux accueilli dans la plupart des autres maisons de la Tsernagore. Les Monténégrins, très chrétiens en paroles, ne le sont guère en pratique. Sous leurs dehors religieux, ils n'ont que des superstitions grossières, de même que, sous leur brillant costume, ils ont une malpropre chemise, dont ils ne changent jamais et qu'ils abandonnent seulement lorsqu'elle tombe en lambeaux.

Aussi, n'est-il pas douteux que leurs incessantes guerres contre les Turcs avaient pour but accessoire la défense de la croix, et pour objet essentiel des *razzias* fructueuses dans les vallées grasses de l'Albanie et de l'Herzégovine. Leur *vladika*, Pierre II, mieux à même que personne de les connaître, inscrivait sur l'album d'une dame romaine : « Je ne suis qu'un prince de contrebande, » et il ajoutait : « chef d'un peuple de voleurs et d'assassins ».

Le traité de Berlin

du 13 juillet 1878, en délimitant exactement les frontières, a supprimé tout prétexte à continuer ces vols à main armée, et peut-être, dans leur for intérieur, beaucoup de Monténégrins regrettent-ils que l'on ait proclamé officiellement l'indépendance de leur principauté.

C'était le bon temps quand les frontières étaient douteuses; quand, faute de munitions de guerre, on prenait, pour faire des balles, les caractères d'imprimerie du monastère de Cettinje; quand les popes eux-mêmes, la carabine à l'épaule, assemblaient les hommes de leur *brastvo* en chantant des rhapsodies guerrières.

Maintenant, le Montenegro, avec ses 270,000 habitants et son territoire grand comme nos deux Flandres, forme un État

Digitized by Google

régulier, obligé à ne pas faire de fausses notes dans le concert européen. Les belles armes, indispensables jadis, sont désormais tout à fait inutiles et, dans les villages récemment annexés, des populations de race différente sont obligées de vivre côte à côte. C'est ainsi qu'à Podgoritza, il y a des Turcs et des Monténégrins qui semblent d'ailleurs faire assez bon ménage. Il est vrai que les Monténégrins habitent la ville neuve, tandis que les minarets turcs se profilent de l'autre côté de la rivière ; mais les enfants des deux races, nus comme des Adamites, barbotent fraternellement dans l'eau verte et, dans la *gostonitza* où nous déjeunâmes, nous vîmes, amicalement attablés, deux *ennemis héréditaires* : un fastueux Monténégrin et un gros Turc jovial. Le chrétien buvait une canette de vin noir ; le fils du prophète se contentait d'eau claire et fumait des cigarettes. Ils parlaient italien ; nous causâmes, et, à une question qui exprimait notre étonnement de les voir ensemble, cet excellent Turc de répondre : « Les vaches, les bœufs, les moutons ne se battent pas ensemble. Faut-il se montrer plus bêtes qu'eux et se couper la tête parce qu'on ne parle pas la même langue? »

Il est, hélas! une autre cause, bien plus puissante que la différence des langues, qui pousse les peuples à se manger entre eux : c'est la disproportion entre leurs besoins et leurs ressources, *malesuada fames*. Aussi, pour être définitive, la pacification du Montenegro implique-t-elle une transformation économique radicale, une augmentation considérable de sa force productrice. Les prédateurs de jadis ont été condamnés par le traité de Berlin à se métamorphoser en travailleurs, ce qui ne leur est certes pas facile. « Ce sont de braves guerriers, disait un envoyé russe, mais quels paresseux! » Pour le moment, ils se bornent à exploiter plus durement le travail des femmes et à promener fièrement leurs belles armes, aussi adaptés à leurs nouvelles conditions de vie que les vétérans romains que l'on envoyait cultiver des terres dans les provinces. Néanmoins — sous peine de dégénérer et de disparaître — ils devront, eux aussi, se mettre au travail. S'ils ne le font pas, ils seront envahis par les Albanais et les Levantins, qui pullulent déjà

Digitized by Google

dans les bazars des frontières et accaparent tous les métiers lucratifs. C'est grâce à eux surtout que le commerce et l'industrie commencent, bien lentement il est vrai, à prendre racine dans le pays. On va construire de nouvelles routes ; on parle même d'un chemin de fer, de Dulcigno à Podgoritza. Peu à peu, les murailles de pierre qui enferment le Montenegro se démantèlent et, quand ces brèches seront plus largement ouvertes, on verra, sous l'influence grandissante de l'Europe, disparaître les communautés de famille et les coutumes qui enchaînent encore la production, pour faire place au régime capitaliste, à la division des classes, aux contrastes douloureux entre l'extrême richesse et l'extrême misère.

C'est ce qui s'est produit déjà en Dalmatie, et l'on peut, en quelques heures, comparer les résultats de l'un et l'autre régime. Tant que l'on reste en deçà de la frontière monténégrine, on ne voit que terres incultes ou routinièrement cultivées. Tout le monde est pauvre, mais personne ne tend la main. Au contraire, lorsqu'on descend vers Risano, les arbres apparaissent, la nature se fait riante, les eaux vives courent sous les berceaux d'oliviers et de vignes. C'est la Terre promise, après le Sinaï. Il semble que sous ce beau ciel, dans ce pays où le soleil fait mûrir de doubles moissons, il ne puisse y avoir personne qui ne mange à sa suffisance. Et cependant, devant la porte des enclos, la tourbe des mendiants apparaît, comme la vermine qui dédaigne les ronces et pullule sur les rosiers.

Faudra-t-il donc toujours que l'humanité choisisse entre les inégalités navrantes des hautes civilisations et cette égalité des communautés barbares, durement payée par d'incessantes guerres, de périodiques famines et une existence aussi monotone, en temps de paix, que celle des Esquimaux dans leurs maisons de neige?

S'il devait en être ainsi, beaucoup préféreraient encore notre vie inquiète et fiévreuse à la vie léthargique des peuples arriérés. Mieux vaut, dit quelque part Stuart Mill, être Socrate souffrant qu'un cochon satisfait. A quoi bon, du reste, ces discussions forcément stériles sur la supériorité relative

Digitized by Google

des civilisations qui se sont succédé sur la terre? Regardons plutôt vers l'avenir, avec le ferme espoir que ceux qui viendront après nous sauront concilier les avantages de la vie primitive et de la vie civilisée.

Quel rêve que parcourir le monde sans rencontrer à chaque pas — à côté des merveilles de la nature ou de la splendeur des chefs-d'œuvre — le spectacle de la plus ignoble dégradation!

Je me souviens que, pendant notre séjour à Venise, avant de partir pour Cattaro, nous allâmes un jour à l'église des Frari, où se trouve cette adorable vierge de Jean Bellin, qui reflète en ses doux yeux toute l'idéale bonté que notre humanité peut concevoir. C'était l'après-midi : porte close. Le sacristain dormait sans doute à l'ombre d'un pilier. Nous hésitions un peu lorsque, tout à coup, du canal le plus proche, un gueux, que les eaux sales n'avaient pas décrotté, arrive à nous en courant, ouvre l'huis et — nu comme un cierge, étalant ses pieds plats sur le marbre du seuil — quémande une aumône, la main tendue, les lèvres marmottantes.

Quand on a vu, le long des routes, beaucoup de ces fleurs de civilisation — parmi les faquins des ports de l'Adriatique, les *contadini* du Tyrol, rongés par la pellagre, les *lazzaroni*, vautrés au soleil sur les bancs de pierre des sénateurs de Raguse, — on se demande parfois si mieux ne vaudrait la pauvreté *égale* des Monténégrins? Et malgré tout, cependant, si l'on offrait à nos prolétaires, aux plus misérables des sans-travail de nos grandes villes, un lopin de terre dans les vallées du Montenegro, il ne s'en trouverait pas un seul pour accepter cette proposition. Car notre civilisation moderne, si prodigue pour quelques-uns, si dure et si ingrate pour la grande masse des autres, a tout au moins apporté à ces derniers un bien inestimable, inconnu des pâtres de la Tsernagore : la conscience d'un idéal et l'espoir de le réaliser.

ÉMILE VANDERVELDE.

Digitized by Google

LA PHILOSOPHIE ET LA SCIENCE

M. Huxley et la théorie de l'évolution.

Voici un gros, très gros volume (1) de 600 pages, in-8°, de controverses théologiques, morales, métaphysiques et scientifiques, soutenues par un homme qui est à la fois théologien, moraliste, philosophe et homme de science.

M. Huxley, en effet, est tout cela à la fois; il est, en outre, ce qui ne gâte rien, merveilleux écrivain. Théologien, il est également à l'aise dans la discussion d'un texte hébraïque de la Genèse et l'esquisse d'une « Évolution générale de la théologie »; il lui est même arrivé un jour d'écraser du poids de son érudition scolastique un théologien de profession, M. Saint-Georges Mivart, lui aussi naturaliste à ses heures, et de lui jeter à la face les poussiéreux in-folios du jésuite Suarez, le docteur le plus subtil des subtils Révérends Pères. Philosophe et, malgré lui, métaphysicien, il est l'auteur de livres remarquables sur Hume et Berkeley, sur la *Place de l'Homme dans la Nature*, d'Essais sur l'automatisme des bêtes, sur la métaphysique des sensations (2). Sociologue et moraliste, il a soumis à une critique ingénieuse et pénétrante les théories sociales et politiques contemporaines sur l'intervention de l'État, sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, sur les droits naturels et politiques. Homme de science enfin, homme de science

(1) Huxley, *Essays on controversed questions*. Macmillan, London 1892.
Les œuvres complètes de M. Huxley ont été publiées par la librairie Macmillan.

(2) Un grand nombre de ces essais ont été traduits en français et publiés dans l'excellente bibliothèque scientifique internationale de J.-B. Baillière.

Digitized by Google

surtout, il a élargi considérablement le domaine scientifique par ses nombreuses découvertes en zoologie, en anatomie et en embryologie. Joignez à cela que toute cette œuvre touffue est écrite d'un style nerveux et coloré, qui se hausse quelquefois sous la seule pression du raisonnement jusqu'à l'éloquence et à la poésie. Car c'est une des multiples contradictions de ce puissant esprit. La passion du fait et de la réalité, la froide logique n'ont pas supprimé en lui la verve lyrique, et quand l'occasion le comporte, elle s'épanche en rythmes sonores. Hier encore, je lisais de lui une thrénodie sur la mort du poète Tennyson, hommage ému et émouvant d'un biologiste septuagénaire à un ami défunt dans sa langue préférée des vers qu'il avait enrichie de ses chefs-d'œuvre.

Si donc vous êtes d'humeur belliqueuse et si un positivisme exagéré ne vous a pas encore appris à mépriser les controverses philosophiques comme oiseuses, dignes tout au plus de l'âge théologique et de l'âge métaphysique, mais tout à fait surannées au troisième âge de l'humanité, je vous promets que vous passerez à lire l'ouvrage du savant anglais quelques heures absolument exquises, heures que vous pourrez prolonger à loisir en lisant les autres innombrables controverses du terrible polémiste.

C'est qu'aussi bien tout vous intéressera dans ces débats, et la grandeur des problèmes agités, et l'habileté et la subtilité dialectiques de l'assaillant et la valeur de ses adversaires. Par une bonne fortune assurément peu fréquente, M. Huxley a trouvé des combattants à tous égards dignes de lui. Ce sont tour à tour évêques et théologiens anglicans, attaqués dans leur chaire de vérité comme dans une chaire de mensonge et d'ignorance, pour avoir dénoncé les théories scientifiques chères à M. Huxley ; c'est M. Gladstone et le duc d'Argyll, de la famille royale d'Angleterre, enveloppés dans la même réprobation pour s'être faits les hommes-liges des évêques, c'est Herbert Spencer, dont il démolit les doctrines sociales ou plutôt antisociales et individualistes à outrance, c'est le général Booth, c'est Henry George, dont il attaque le plan de réorganisation sociale, c'est M. Harrison et les comtistes, dont

Digitized by Google

il raille la religion et le Grand Être comme le pire des fétichismes. Bref, si je devais ici vous les énumérer tous, j'aurais à me faire le héraut d'armes de toute l'aristocratie intellectuelle de l'Angleterre.

On conviendra que c'est un spectacle assez rare qu'un tournoi où se rencontrent comme champions à la fois des princes de l'Église, des princes du sang, des princes de la science et des chefs de gouvernement. Passe encore pour les princes de l'Église : on a vu ailleurs, et en Belgique surtout, des évêques attaquer la science et excommunier les savants. Passe encore pour les princes du sang : on voit ailleurs des rois et même des reines affronter en prose et en vers la critique et parfois le ridicule de leurs sujets. Mais où ailleurs qu'en Angleterre nous est-il donné de voir un vieillard de 84 ans, premier ministre libéral et radical, écrire un Manuel du parfait chrétien, une apologie de la Bible et défendre « *le rocher inexpugnable des saintes Écritures* », avec la même conviction et la même éloquence qu'il défend l'existence d'Homère et la politique du *home rule* (1)?

On m'avouera qu'en France tout au moins les ministres paraissent plus soucieux de défendre le rocher infranchissable du Panama que « le rocher inexpugnable des saintes Écritures » (2).

(1) Il ne nous sied cependant pas, à nous autres Belges, de nous montrer, à cet égard, ingrats envers la fortune. N'avons-nous pas, nous aussi, notre « Great Old Man » qui, s'il n'a pas eu à défendre comme Gladstone la cause de la vérité biblique, défend avec une énergie et un courage qu'une carrière parlementaire d'un demi-siècle n'a pu lasser, la cause non moins sacrée et assurément moins contestable de la vérité et de la raison politiques?

(2) *The impregnable rock of the holy Scripture.* (C'est le titre du dernier livre de Gladstone.)

Tout lecteur assidu de la *Nineteenth Century* et de la *Fortnightly* est habitué à pareil spectacle et ne songe plus guère à s'en étonner.

Pour ma part, quand je vois ainsi l'Angleterre gouvernée et l'opinion politique dirigée par un sénat de vieillards écrivains et philosophes, les Gladstone, les Fitz James, les Spencer, les Tyndall, les Huxley, sénat dont les Benjamin sont des sexagénaires, les Harrison et les Morley, je ne m'étonne plus davantage qu'elle ait réussi à traverser sans révolution la redoutable crise économique sociale et morale dans laquelle les autres peuples se débattent et dont ils ne sortiront qu'au prix d'effroyables bouleversements. Car s'il est vrai qu'un peuple

Digitized by Google

Voilà bien des raisons pour nous intéresser aux controverses de M. Huxley. Mais elles ont encore pour nous un intérêt philosophique supérieur. Elles donnent la clef, à qui veut les étudier de près, de tout le système philosophique du savant anglais et nous donnent par là même les idées directrices de toute une génération scientifique dont il est un des plus illustres représentants. Nous avons d'ailleurs une arrière-pensée. En dégageant la conception du monde de M. Huxley, ce que les Allemands appellent sa *Weltanschauung*, c'est notre propre système que nous allons dégager. On a beau objectiver les idées d'autrui, on les voit toujours à travers son tempérament et c'est toujours soi-même que l'on va chercher dans les autres. En faisant l'examen de conscience philosophique de M. Huxley et de la génération scientifique qu'il représente, nous ferons en même temps notre propre examen de conscience. Et cet examen de conscience, il importe qu'on le fasse. A notre époque d'analyse outrée, d'éparpillement et de spécialisation, où nous ne faisons que détruire sans refaire œuvre durable, où nous nous prêtons à toutes les théories sans nous donner à aucune, où tout est remis en question, où le doute cartésien, si fécond pour la vie intellectuelle, mais si dangereux pour la vie sociale, fait « table rase » de toutes nos idées, il est bon de recueillir et de fixer un instant notre esprit errant de système en système, de chercher notre « acquis philosophique », de mesurer le chemin accompli et la direction suivie, et, par le chemin et par la direction, de juger de ce qui reste à faire et en quel sens évoluera l'avenir.

Et nous pouvons le dire dès maintenant, sans crainte d'être démenti par une étude ultérieure, ce qui nous frappera dans le système de M. Huxley, c'est son caractère essentiellement contradictoire, antinomique, sans harmonie comme sans équi-

n'a toujours que le gouvernement qu'il mérite, il ne *mérite* pas moins le gouvernement qu'il a.

Et que l'on ne traite plus de chimères les conceptions de Platon et d'A. Comte sur les philosophes futurs gouvernant le monde, puisque les gouvernants d'outre-Manche sont pour la plupart ou philosophes ou écrivains et que, dans le ministère actuel, trois au moins de ses membres comptent parmi les publicistes les plus éminents du pays.

Digitized by Google

libre. C'est, si j'ose dire, *un système invertébré*. Il se vante souvent d'être un redoutable bûcheron (*backwoodsman*), mais quand, après avoir fait jusqu'au bout son métier de bûcheron, après avoir fait la rase campagne, quand il veut nous rebâtir un refuge contre les tempêtes à venir, je crains bien que ce ne soit qu'une informe bâtisse qui cédera aux premiers assauts. Lui qui s'entend si admirablement à démêler les contradictions dans les doctrines des autres, il verse lui-même dans les pires antinomies. Et quand, pour nous expliquer comment l'humanité, jusque-là inférieure à la brute, nous apparaît soudain avec des facultés nouvelles, facultés morales et intellectuelles, quand il fait intervenir un *Weltgeist*, un *Deus ex machina* qui, se repentant d'avoir fait de si mauvaise besogne, décida de refaire l'homme d'après un plan tout nouveau (1), nous déclarerons très sincèrement à M. Huxley que nous ne voyons guère de différence entre son *Weltgeist* et le Jéhovah patriarcal de la Genèse qui, après avoir jugé que son œuvre humaine était bonne, se repentit lui aussi de sa création. Qu'avons-nous gagné à l'échange? Pourquoi ne pas garder les formes du mythe biblique et ne pas conserver le vieux vin dans les vieilles outres? En vérité, monsieur Huxley, si c'était là le dernier mot de la science et de la théorie darwinienne dont vous vous êtes fait l'apôtre, ce serait vraiment le cas de dire avec Shakespeare : *Much a-do about nothing*, et je ne verrais dans cette effroyable révolution, dans cette montagne en travail, que l'accouchement d'une méchante souris qui se serait bornée à venir ronger nos vieilles bibles et nos vieux codes de lois et de morale.

Mais c'est par ces contradictions même que M. Huxley est bien encore de son époque et qu'il en est le *representative man* par excellence. Elle aussi s'entend admirablement à détruire. Mais elle aussi n'a pas été également heureuse dans ses recon-

(1) So far as I am able to interpret the evidence which bears upon the evolution of man as it now stands, there was a stage in that process, when if I may speak figuraturely, the « Weltgeist » repented that he had made mankind no better than the brutes and resolved upon a largely new departure. Cf. *Social diseases*, p. 17.

Digitized by Google

structions. *Ceci a tué cela :* l'analyse a tué la synthèse. La société actuelle me paraît ressembler à une monstrueuse machine dont on doit démonter toutes les pièces, renouveler tous les rouages ; et cependant la machine marche toujours, et un seul instant d'arrêt serait pour elle l'arrêt de la vie.

Et la crise et la faiblesse de la société actuelle dureront tant que durera cette phase de transition où tout s'échange et où tout se renouvelle. Quoi que l'on pense de cette crise, de cette fièvre de démolition et de renouvellement, l'on reconnaîtra avec moi tout ce qu'il y a de grandeur dans ce *fiat veritas, pereat mundus*, et qu'il y a dans cette crise même et dans cette faiblesse le témoignage d'une absolue foi dans la vérité, d'une immense sincérité en même temps que de l'infinie complexité des problèmes à résoudre.

I

Et d'abord, cherchons à définir la position de M. Huxley. Ce n'est pas là chose aisée. *Il nous dit bien ce qu'il n'est pas*, il nous dit bien qu'en religion il n'admet ni la croyance du vicaire savoyard, ni le rationalisme optimiste de Leibnitz et des théologiens protestants, ni la religion du progrès de Haeckel et de Strauss, laquelle, d'après lui, n'est nullement contenue dans la théorie transformiste (1), ni la religion de l'Humanité et du Grand Être qu'il poursuit sans relâche de son ironie, bien que je me fasse fort de prouver avec M. Fréd. Harrison que M. Huxley est bien plus près du positivisme qu'il ne le voudrait ; en philosophie, il déclare bien qu'il n'est pas matérialiste, ni idéaliste, ni panthéiste, mais c'est là tout et ce n'est qu'une négation ; or, un système ne se fonde pas sur une pure négation. Parfois, il est vrai, il nous semble bien deviner ses pensées « de derrière la tête », les tendances et

(1) Sur cette notion capitale du progrès, M. Huxley semble encore en contradiction flagrante avec lui-même. Dans son opuscule : *Maladies et remèdes sociaux*, il déclare que c'est une erreur de croire que le progrès soit expliqué dans la théorie de l'évolution, il nous dit que le recul est aussi concevable que le progrès de la civilisation ; au contraire, dans ses *Controverses avec Harrison*, il proclame sa foi inébranlable dans un ordre harmonieux et un progrès éternel.

Digitized by Google

les préférences inconscientes de son tempérament : ce qu'il appelle lui-même *his mental bias*. A lire ses professions de foi malthuséennes aussi nombreuses mais plus vagues que celles de Mme Besant, la théosophe ; à lui voir poser le problème de l'excès de population comme la vraie et la seule énigme du sphinx posée à l'humanité trop prolifique ; à lui voir déplorer l'obéissance passive de l'humanité au premier commandement de Jéhovah où il est dit : *Peroou eou rebou! Crescite et multiplicamini!* à voir les regards ténébreux qu'il promène sur l'existence et sur ce monde, « effroyable combat de gladiateurs », où l'on n'entend comme dans les cercles infernaux que

Sospiri, pianti ed alti guai
Voci alte e fioche e suon di man con elle;

à voir tout cela, on se demande si, à la négation sceptique de la connaissance rationnelle, M. Huxley n'ajoute pas la négation pessimiste de la volonté de vivre et s'il ne se rapproche pas davantage de Schopenhauer que de Leibnitz.

Mais ce sont vains efforts que de saisir cette pensée ondoyante et il faut bien nous résigner à dire que, n'étant disciple ni de Hume, ni de Beckeley, ni de Descartes, ses trois philosophes de prédilection, M. Huxley ne relève que de lui-même et est à la fois son propre disciple et son propre maître.

Et cependant il a senti le besoin d'une étiquette affirmative. Il raconte quelque part comment dans une société métaphysique, fondée à Londres par ses amis, il s'aperçut qu'il était le seul de tous les membres qui ne portait pas de nom en « *isme* », et que, se sentant comme le renard de la fable qui avait perdu la queue et comme l'homme qui avait perdu son ombre, il prit la résolution de s'affubler lui aussi d'un nom systématique et philosophique. Il se dit qu'après tout c'était encore affirmer quelque chose que d'affirmer que nous ne pouvons rien savoir, et que c'était encore une science réelle et inestimable que la science de notre ignorance.

De ce jour, il se baptisa agnostique. On sait combien ce néologisme qu'on attribue à Herbert Spencer, mais dont M. Huxley seul doit revendiquer la paternité, trouva de retentissement et quelle brillante fortune lui échut.

Digitized by Google

Donc, nous savons que M. Huxley est *agnostique*. Voilà une position bien habile, et plus habile encore serait qui pourrait l'en déloger ou même l'y attaquer. On n'attaque pas le néant. Don Quichotte attaquait bien les moulins à vent, mais il n'attaquait le vide qu'après l'avoir peuplé de ses hallucinations.

Tout d'abord, il est évident que M. Huxley n'est agnostique que relativement aux choses inconnaissables et que toutes choses ne sont pas telles pour lui ; quelque courte que soit la circonférence de ses certitudes, encore ces certitudes existent-elles.

Et alors quelles sont-elles et surtout quel en est le critérium? Il nous répond quelque part qu'il ne veut admettre comme certain que ce qui possède le caractère de l'évidence adéquate. Évidence adéquate! Voilà qui est net et tranchant. Pas si net cependant, car si je lui demande à quoi il reconnaît le critérium de l'évidence, j'estime que M. Huxley serait fort embarrassé de répondre. J'avoue qu'on le serait à moins, et moi-même je le suis si fort que je n'ai garde d'aborder ici à la légère le redoutable problème de la légitimité de nos connaissances.

Qu'il me suffise donc de lui demander, pour sortir du vague, s'il connaît beaucoup de vérités qui aient ce caractère de l'évidence adéquate.

Au début du livre qui a servi d'occasion à cette étude, il en énumère une douzaine, qu'il regarde comme devant être les axiomes de la science future : 1° le monde animal et végétal a subi une évolution graduelle, résultat du jeu des lois naturelles et sans aucune intervention surnaturelle ; 2° l'ortogénie est la récapitulation de la phylogénie ; 3° les plantes ne sentent, ne désirent, ni ne pensent ; 4° la conscience est née à une époque relativement récente de l'évolution animale ; 5° le sentiment moral n'est apparu que depuis la constitution de l'humanité en sociétés très serrées, et se confond, à l'origine, avec le *sentiment social*. Le plus haut degré de la morale est la subordination du moi aux fins sociales, etc., etc.

Je n'ai donné que quelques-uns des prétendus axiomes de M. Huxley. On remarquera qu'ils impliquent plutôt des négations que des affirmations. Or, M. Huxley me semble moins fondé dans ce qu'il nie que dans ce qu'il affirme.

Digitized by Google

De quel droit, par exemple, nie-t-il l'existence de la conscience chez les animaux inférieurs, chez les infusoires, les opalines, les nyctothères et même chez les végétaux, chez les mimoses et les dionées? Ne réagissent-ils pas à un attouchement ou à une excitation quelconque? Or, n'est-ce pas uniquement en se fondant sur cette réaction et sur cette manifestation extérieure que nous attribuons aux autres êtres, par analogie avec nous-mêmes, à la fois vie, sensibilité et volonté?

Et si nous ne sommes même pas en droit de nier la sensibilité là où le raisonnement par analogie fait défaut, par exemple, chez un chien curarisé, auquel le poison a conservé la capacité de souffrir, tout en lui supprimant la capacité de manifester sa souffrance par des mouvements extérieurs, de quel droit peut-on nier la sensibilité là où ce raisonnement par analogie, qui est notre unique critérium, nous force à l'admettre?

Et puis, comprenez-vous la naissance *subite* de cette conscience dans un être qui ne possédait pas au moins le germe de cette conscience? Concevez-vous même l'existence d'un être inconscient et insensible?

Mais acceptons pour un instant les douze vérités de M. Huxley. Encore nous importerait-il de savoir sur quoi il se fonde pour les affirmer, sur quel critérium sensible, rationnel ou théologique. Il est vrai qu'il s'est trouvé de tout temps des penseurs, depuis Pyrrhon jusqu'à Montaigne, Bayle et Pascal, et depuis Pascal jusqu'à M. Brochard, qui ont nié l'existence d'un critérium quelconque de certitude. Aussi sont-ils arrivés, pour la plupart, au fidéisme ou au mysticisme et ont-ils trouvé à la base même de toute certitude, un acte de foi et un crédo. Descartes lui-même, qui est un des rares génies philosophiques avec Hume et Berkeley qui aient eu le don d'inspirer à M. Huxley une grande admiration et je dirai même un véritable culte, si M. Huxley n'abhorrait ce vocable emprunté au dictionnaire positiviste, Descartes n'arrive à admettre la réalité même du monde extérieur qu'en se fondant sur la véracité divine et sur l'impossibilité de concevoir que Dieu puisse nous tromper. M. Huxley trouvera sans doute que, dans cette fin

Digitized by Google

de siècle, sinon athée à la façon des bouddhistes, du moins indifférente aux modes de concevoir Dieu, c'est là un critérium bien insuffisant et une base bien peu solide pour soutenir toute la pyramide de nos connaissances et que c'est la faire tenir sur la pointe. Mais quand même il n'irait pas jusqu'à ce fidéisme radical, quand même il admettrait, avec Kant, un critérium mathématique et rationnel, et qu'il attribuerait ce caractère de l'évidence adéquate aux *vérités synthétiques a priori*, aux formes du temps et de l'espace, aux principes d'identité et de causalité, aux axiomes mathématiques et à tout ce qui est susceptible d'être *mathématiquement* interprété, c'est-à-dire mesuré, en vérité, ce serait encore peu de chose et l'humanité serait encore bien à plaindre, que ce soient précisément les phénomènes les plus intéressants de la vie, les seuls aussi qui rendent la vie intéressante et supportable, qui doivent nous échapper : morale, religion, art, sans compter toutes les causes premières, bref, presque toute la vie psychique. Espérer en la psycho-physique et ses *méthodes mathématiques* pour débrouiller le nœud gordien de la Psyché, malgré les belles recherches de cette science encore à ses débuts et où notre compatriote, M. Delbœuf, s'est illustré, c'est être vraiment trop confiant : autant vaudrait chercher la Psyché là où la logeait Descartes, dans la glande pinéale.

Mais si nous ne croyons ni au témoignage de nos sens, d'ailleurs de portée très courte, quand même il serait sûr, si nous n'admettons ni le critérium théologique, ni le critérium mathématique, il ne reste plus que le critérium du sens commun. M. Huxley consentira-t-il à admettre comme évident ce qui a été admis par tous, partout et en tout temps : *Quod semper, ubique ab omnibus?* Je doute un peu qu'il estime ce consentement, ce suffrage universel, un appui suffisant.

D'ailleurs, ce suffrage universel, qui est une mesure déjà si grossière dans les faits grossiers de la vie publique, pourra-t-on espérer s'en servir pour les mesures si délicates de la science? Ce n'est certes pas en mathématiques supérieures, où les théories des Gauss, des Abel et des Cauchy, sont à peine comprises par une cinquantaine de savants, où les fondements

Digitized by Google

du calcul différentiel, qui divisaient déjà Leibnitz et Newton, sont encore l'objet de contestations incessantes. Ce n'est pas non plus dans l'art et dans la morale, où le jugement du plus grand nombre donnerait la palme aux romans d'Ohnet ou de Zola et où *le odi profanum vulgus*, est plus en honneur que partout ailleurs. A vrai dire, pour moi, je trouve divinement beaux les collèges d'Oxford, les vers de Lamartine, la vie de Bouddha et de Jésus-Christ. Mais qui pourrait prétendre posséder dans ses préférences personnelles un canon de la beauté parfaite en architecture, en poésie ou en morale? Et n'entendais-je pas affirmer, hier encore, dans un cénacle de poètes et d'artistes parisiens, que les vers de Lamartine, qui sont mon type de perfection poétique, sont des vers niais et puérils? Et ne s'est-il pas trouvé de nos jours un grand penseur, Nietzsche, pour déclarer que ces vies de Bouddha et de Jésus-Christ, qui sont mon idéal de perfection morale, ont été un ferment de décomposition et de dépravation dans l'humanité et que Jésus-Christ, par sa morale, a été un grand corrupteur?

Et que l'on ne croie pas que l'accord et l'appel au sens commun soient plus faciles dans la science positive qui se glorifie d'être au-dessus de ces débats! M. Huxley n'a pas lutté en vain pendant trente ans pour faire triompher ses théories évolutionnistes sans s'apercevoir que, même dans ce domaine « positif », il ne règne pas une unanimité touchante. Et à propos même des théories darwiniennes, un illustre savant allemand, M. Virchow, n'a-t-il pas demandé qu'on refrénât le libertinage des idées scientifiques? Un autre savant, M. Du Bois-Reymond, n'a-t-il pas déclaré que les généalogies transformistes de M. Haeckel n'avaient pas plus de réalité que les généalogies d'Homère? M. Weismann n'a-t-il pas entassé volume sur volume pour nier l'hérédité des caractères acquis, hérédité qui est la seule base des théories transformistes, et M. Huxley lui-même n'a-t-il pas fait défection avec M. Alf. Russell-Wallace à ces mêmes théories dont ils s'étaient faits les apôtres les plus ardents?

On voit que ce critérium agnostique, qui déclare ne tenir pour certain que ce qui a le caractère de l'évidence adéquate, n'est

Digitized by Google

pas si simple qu'il y paraît au premier abord. On voit tout ce qu'il y a de chancelant même dans nos certitudes les plus inébranlables, combien l'inconnu nous déborde et combien la métaphysique nous étreint de toutes parts.

Il résulte de là que M. Huxley, après avoir condamné la métaphysique comme un mal, devra tout au moins la subir comme un *mal nécessaire*, imposé par la faiblesse même de notre entendement et l'incertitude de nos certitudes. Il devra bien reconnaître « que la spéculation métaphysique suit d'aussi près la science physique que le noir souci son cavalier » ; que la tentative de se passer de métaphysique est tout aussi absurde que la tentative de ces pieux prêtres bouddhistes auxquels toute nourriture animale est interdite et qui, depuis les révélations du microscope, se servent d'un filtre pour éliminer de l'eau qu'ils boivent les animalcules, dont ils respectent la vie comme sacrée. Mais quel filtre serait capable de retenir dans ses pores tous les infiniment petits, et quel filtre serait capable d'éliminer du raisonnement scientifique le microbe métaphysique qui s'y glisse? La spéculation métaphysique infecte les raisonnements les plus positifs, comme les microbes pullulent dans l'eau la plus pure. Et qu'est-ce donc autre chose que de la métaphysique que toutes les spéculations sur les atomes et les forces, sur une attraction agissant à distance, sur le plein et le vide, sur l'éther, sur une énergie potentielle, sur la vie latente? Qu'est-ce que le genre, l'espèce, l'individu? Qu'est-ce que l'évolution, ce « Sésame, ouvre-toi » des sciences biologiques, d'autant plus cabbalistique que personne ne songe à la comprendre ou à la définir? Comment se représenter cette notion que M. Herbert Spencer a employé en vain trois cents pages de ses *Premiers principes* à définir?

M. Huxley nous accorde donc que la métaphysique est un mal nécessaire. Tenons note de cette concession. Elle nous en vaudra bien d'autres. Mal nécessaire! Voilà un bien gros mot et un mot bien étrange. Pour un savant comme M. Huxley, qui repousse l'absolu en toutes choses, il ne peut admettre qu'il y ait un mal absolu ; par conséquent, dire que la métaphysique est un mal nécessaire, c'est dire que ce mal nécessaire

Digitized by Google

peut être parfois un *bien relatif*. C'est bien ainsi que M. Huxley semble l'entendre et il fait quelque part une apologie de la métaphysique qui ferait tressaillir de joie les métaphysiciens les plus exigeants. Il nous dit humblement que nous ne savons rien de certain, sinon nous-mêmes, et encore combien imparfaitement? que le fait de conscience seul implique une certitude immédiate et que la matière que les matérialistes prétendent si bien connaître n'est qu'un x, un symbole abstrait d'un ensemble de qualités inconnues et inconcevables :

« Vous étiez ignorant, mais vous n'en saviez rien. Vous pensiez savoir beaucoup et vous étiez pleinement satisfait des idées métaphysiques particulièrement absurdes que vous vous plaisiez à nommer les enseignements du sens commun. Vous pensiez que vos sensations sont les propriétés des objets extérieurs et ont une existence en dehors de vous. Vous pensiez en savoir plus long sur les choses matérielles que sur les choses immatérielles. Si, comme un sage nous l'affirme, la connaissance de notre ignorance est la meilleure chose après la connaissance de notre savoir, nos courtes excursions dans le domaine de la philosophie nous auront été d'un grand profit.

« De toutes les habitudes mentales dangereuses, la plus périlleuse est probablement l'assurance et le dogmalisme, et la valeur inestimable de la discipline métaphysique consiste en ce qu'elle offre un contrepoids réel à ce penchant malheureux. Une saine métaphysique est une amulette qui préserve son propriétaire à la fois du poison de la superstition et du contrepoison du nihilisme (1). »

En vérité, monsieur Huxley, quand je lis ces lignes, je ne puis m'empêcher de songer au saint prophète Balaam qui, envoyé sur son âne par le roi des Moabites pour maudire Israël, combla de bénédictions le peuple de Jéhovah qu'il était venu pour maudire. Et voici que, vous aussi, au lieu de la maudire, vous accablez de bénédictions cette métaphysique tant conspuée par les positivistes. En vérité, vous n'êtes plus si éloigné du Teuton Schopenhauer, qui dans un impérissable chapitre du *Monde comme volonté et représentation* n'a fait qu'une para-

(1) Huxley, *La métaphysique de la sensation*.

Digitized by Google

phrase de vos éloquentes paroles sur le besoin métaphysique de l'humanité (1) !

Faut-il donc admettre que M. Huxley, qui est un admirable logicien, se soit contredit? Peut-être, car il n'y a que le Pape et les conciles qui puissent se prétendre infaillibles... Peut-être aussi que nous pourrons concilier M. Huxley avec la saine logique... Peut-être pourrait-on soutenir que, en condamnant la métaphysique, c'est l'abus qu'il en condamne, c'est-à-dire cette malheureuse tendance de l'esprit à confondre *inconsciemment* des notions aussi différentes que : théorie, hypothèse, conjecture, probabilité plus ou moins grande, certitude et évidence, bref, ce penchant à faire de la métaphysique *sans le savoir*.

Mais peut-être encore cette confusion des idées a-t-elle pour cause une confusion des mots. Ici comme partout, il ne s'agirait probablement que de s'entendre sur la signification et la valeur des termes employés. Malheureusement, il en est du mot métaphysique comme de tous les termes employés dans le langage courant. De même que « positivisme, socialisme, évolutionnisme » et tant d'autres mots en « *isme* », la métaphysique est une de ces monnaies dont le temps et l'emploi fréquent ont effacé l'effigie et l'empreinte et auxquelles on donne à l'envi les valeurs les plus arbitraires.

Et cependant, si l'on veut se donner la peine de classer les multiples emplois du mot, on arrive à lui trouver deux sens essentiellement différents.

Pour les uns, la métaphysique est une science par elle-même et même la science des sciences, science de Dieu ou de l'absolu, c'est-à-dire théodicée, science de l'être et de la substance, c'est-à-dire ontologie.

Bien que je reconnaisse que cette métaphysique existe et a toujours existé, et que, par conséquent, son existence et sa pérennité même la justifient comme ayant sa racine dans l'intelligence humaine, j'avoue humblement que je n'ai jamais pu la comprendre. Peut être se tient-elle dans une atmosphère

(1) SCHOPENHAUER, *Die Welt als Wille* et *Über das Metaphysische Bedürfniss der Menschen*.

Digitized by Google

trop raréfiée, dans un milieu trop sublime pour mon entendement. Peut-être que « les montagnards seuls de la science », selon le mot du Manfred de Byron, peuvent s'acclimater dans ce milieu. Mais il me semble que, par définition, l'absolu ne peut être enfermé dans une formule dialectique ou dans une démonstration. Je conçois que l'absolu, que Dieu, soient l'objet d'un sentiment ou d'une intuition immédiate, mais vouloir traduire en raisonnements cette intuition ou ce sentiment, c'est vouloir démontrer pourquoi telle petite ligne de la bouche, tel plissement des lèvres de la Monna Lisa de Léonard de Vinci lui font son divin sourire. Alors même que nous croyons invinciblement à l'absolu, au devoir, à la liberté, et nous y croyons autant que personne, ce n'est là qu'une croyance, et une croyance quelle valeur logique a-t-elle pour les non-croyants? On écoute l'impératif catégorique, on ne le discute ni ne le raisonne; car si on pouvait le discuter et le démontrer, il ne serait plus *catégorique;* et s'il fallait, et si on pouvait se laisser convaincre *more geometrico* à poser un acte de dévouement, il n'y aurait là guère plus de difficulté ni de mérite qu'à se laisser convaincre que le carré construit sur l'hypoténuse d'un triangle rectangle est égal aux carrés construits sur les deux autres côtés. Remarquons d'ailleurs que cet impératif est interprété, selon les individus et les circonstances, de bien des manières différentes. Remarquons en outre que, au point de vue du jugement moral, il n'importe guère que cet impératif soit perçu comme la voix de la conscience ou comme la voix de Dieu et de la Grâce divine. L'important pour celui qui doit accomplir un devoir n'est pas de savoir de qui cette voix, cet ordre émanent, l'important est que la voix soit écoutée, que l'ordre soit exécuté et le devoir accompli. Il me semble même que cette question tant controversée jusqu'où il faut faire remonter la chaîne des causes déterminantes est bien moins décisive par ses applications et ses conséquences morales que telles autres questions, presque entièrement négligées en morale, par exemple la métaphysique de l'amour.

Notons que ceux qui ont cru, comme les jansénistes, les calvinistes et les mahométans, à un Impératif de Dieu et de la

Digitized by Google

fatalité, ont été conduits à la même élévation morale et à la même indomptable énergie que ceux qui n'ont cru qu'à l'impératif de leur propre conscience libre; notons que ceux qui, comme les bouddhistes, n'ont cru qu'à l'humanité souffrante et n'ont pas cru en Dieu, ont été amenés par leur athéisme radical à une morale aussi sublime que la morale chrétienne.

J'inclinerais donc à croire que les questions de métaphysique ontologique et théologique, les modes de concevoir ou plutôt de sentir Dieu, l'absolu intellectuel, moral et artistique ne sont pas démontrables par voie logique, qu'ils ne peuvent être susceptibles que d'une interprétation individuelle et doivent être abandonnés à la personnalité.

Mais s'il est vrai que la métaphysique ontologique et théologique semble un poème grandiose qui met en jeu nos facultés poétiques plutôt que nos facultés logiques, il y a une autre métaphysique dont seul un positivisme intolérant peut nier la légitimité et même l'impérieuse nécessité, je veux dire la *métaphysique des sciences*. Il y a un esprit métaphysique appliqué aux sciences qui nous pousse à chercher les lois plutôt que les faits, les causes des phénomènes plutôt que les phénomènes eux-mêmes, qui nous fait négliger les arbres à force de voir la forêt. Pour un savant, être pénétré de l'esprit métaphysique, c'est se laisser aller comme par une pente naturelle à la source même de la science, à la loi générale dont tous les phénomenes jaillissent, c'est être dominé par la synthèse plutôt que par l'analyse, c'est être possédé de l'instinct esthétique qui nous porte à couronner d'une coupole l'édifice inachevé de nos connaissances, à compléter l'influence par des théories qui ne sont pas susceptibles de vérification expérimentale, comme la théorie des ondulations, la théorie atomique, c'est enfin cet instinct de l'explorateur qu'attirent surtout les terres inconnues et les aventures hasardeuses. — Je sais bien que des savants et des fantaisistes traitent ces esprits de dangereux et de rêveurs, mais je sais aussi que tel « roman fantastique » de M. Haeckel ou de M. Delbœuf ont fait plus progresser la biologie que cent monographies.

Et puis, combien de fois la *métaphysique* d'hier n'est-elle pas

Digitized by Google

devenue la *théorie* d'aujourd'hui et la *certitude* de demain.

Et n'est-ce pas encore cette métaphysique qui a fait jaillir du cerveau de Descartes et de Leibnitz des sciences toutes constituées? Et n'est-ce pas encore cette métaphysique qui a écrit les plus glorieuses pages de la science moderne?

Et pour revenir à M. Huxley, n'est-ce pas à cette même métaphysique scientifique si féconde et toujours progressive que M. Huxley a songé quand il proclame les avantages inappréciables de sa discipline? Et n'est-ce pas toujours elle qu'il a en vue quand il poursuit le positivisme de ses railleries et quand il le dénonce comme dangereux pour l'avenir de la science?

II

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION.

Nous n'avons examiné jusqu'ici que les fondations, les substructions logiques de la philosophie de M. Huxley. Nous voudrions maintenant examiner cette philosophie elle-même et dans ses principes et dans son contenu.

On sait déjà dans ses grandes lignes quel est son système. On sait que c'est la théorie de l'évolution qui en fait toute la trame et le tissu. Mais ce qu'on sait moins et ce qu'une étude systématique seule nous révèle, c'est que cette trame, en apparence si serrée est singulièrement lâche et incohérente, c'est que ce tissu nous présente par endroits d'étranges et peu esthétiques déchirures, c'est qu'enfin il y a dans le système de M. Huxley comme dans la théorie de ses connaissances de flagrantes contradictions.

La théorie de l'évolution restera dans l'histoire de la science comme la plus belle conquête et la plus radicale révolution des temps modernes. C'est peu d'avoir bouleversé les sciences physiques, d'en avoir suscité de nouvelles, d'avoir renouvelé de nos jours la biologie, l'embryologie et la paléontologie comparées; elle a réalisé dans les sciences morales et dans la philosophie une rénovation plus complète encore, plus incalculable surtout par son retentissement dans le domaine moral et politique. Elle en a chassé l'absolu, l'immuable et les a

Digitized by Google

relégués dans l'ontologie; à l'absolu elle a substitué le relatif, à la catégorie de l'*esse* la catégorie du *fieri*, elle s'est habituée et nous a habitués à envisager les choses non plus *sub specie æternitatis*, mais comme se mouvant et se développant indéfiniment dans le temps et dans l'espace, à expliquer la détermination des phénomènes par la succession de leurs états et la coordination de leurs parties et non par des causes efficientes, discontinues et arbitraires, à considérer toutes les sciences à un même point de vue, le *point de vue historique*, à les englober toutes en une seule science, l'*histoire* naturelle, à faire enfin du temps se trouvant dans l'espace le grand facteur du devenir, à faire selon la conception antique de Chronos, de Saturne, le père de la création et du monde des phénomènes.

Mais ce monde de Saturne, cet univers tel que le conçoit et que l'explique la science, n'est que le monde des phénomènes.

Et pour prévenir ici à la fois une objection des ontologistes et une interprétation abusive de la théorie de l'évolution, c'est précisément parce que la science distingue le monde du devenir et des phénomènes du monde de l'être et des noumènes, parce qu'elle distingue comme Schopenhauer le monde comme volonté du monde comme représentation phénoménale, qu'on ne peut l'accuser d'être en contradiction avec l'ontologie même la plus étroite. La transformation des forces ne contredit pas la conservation de la force et de la matière, la transformation des idées ne contredit pas l'immutabilité de l'idée-force, de la monade-psyché.

Transformation des idées, transformation des forces, voilà toute la science phénoménale! Conservation de l'énergie, permanence et identité de la monade psychique et de la monade atome, voilà toute l'ontologie!

Le παντα ρει, οὐδεν μενει d'Hegel et d'Héraclite le ténébreux n'atteint pas la substance et l'être. Ce qui évolue, ce n'est pas la chose en soi, c'est son phénomène, sa représentation; or, la science n'a d'autre objet que de rechercher cette évolution phénoménale et ses lois. La théorie de l'évolution pas plus que la science ne peut avoir la prétention d'expliquer l'univers, elle n'est qu'une méthode de recherche qui résulte des conditions

Digitized by Google

fixées de notre intelligence. Nous sommes enfermés dans les cadres du temps et de l'espace, nous ne pouvons représenter les choses qu'à des moments successifs de la durée et à des points successifs de l'étendue. Nous sommes les prisonniers de la caverne. Nous ne pouvons sortir de nous-mêmes et de notre limitation. C'est notre grande misère. Sans doute, pour une intelligence dont le regard aurait le don de l'ubiquité et qui serait elle-même immuable, qui percevrait à la fois à son point de départ et à son point d'arrivée la lumière d'un astre que nous ne percevons, au contraire, le plus souvent, que des siècles après que cet astre est rentré dans le néant, pour cette intelligence parfaite, l'évolution des élèves n'aurait pas plus de signification que la théorie de l'immutabilité et de la fixité n'en a pour notre intelligence imparfaite bornée, changeante et qui ne perçoit que des phénomènes éternellement changeants.

Et ce qui prouve que cette théorie nous offre la seule méthode de recherche féconde, *c'est que toutes les sciences y sont arrivées indépendamment les unes des autres* et par les voies les plus différentes, comme dans la Rome éternelle de la science; c'est que tous ses grands docteurs y ont successivement abouti, Copernic et Newton avant Leibnitz, Diderot avant Kant et Lapace, Helmholtz avant Darwin. Ce n'est pas ici le lieu ni l'occasion de faire l'histoire de la théorie évolutionniste. Devinée dans l'antiquité par Héraclite, Démocrite et Lucrèce, préparée par la révolution astronomique qui ruina le point de vue *géocentrique* comme la théorie moderne devait ruiner la conception *anthropocentrique*, élaborée par Robinet, de Maillet et Lamarck, esquissée dans tous ses détails par les prodigieux génies de Diderot et de Gœthe, elle n'a réussi à triompher que de nos jours dans toutes les sciences, grâce aux progrès du sens historique et à la constitution de l'histoire par l'école allemande, grâce à la philosophie de Hegel, à la théorie cellulaire de Schwann, grâce enfin à la synthèse expérimentale de Darwin qui a trouvé les esprits mûrs pour l'acceptation des doctrines à la fois si étonnamment novatrices et si anciennes déjà.

Aussi bien ce serait une erreur, d'ailleurs très répandue, et

Digitized by Google

un point de vue très étroit, de restreindre la théorie de l'évolution à la biologie. La théorie évolutionniste est une méthode commune à toutes les sciences. L'astronome qui nous fait assister à la Genèse du *cosmos* hors du *chaos* de la nébuleuse qui nous explique par les mêmes lois, pourquoi Saturne est entouré d'anneaux, et pourquoi les glaces du pôle ont connu une végétation luxuriante et un climat tropical, pourquoi les ardeurs des tropiques ont été, au contraire, témoins d'une période glaciaire; le chimiste qui, s'appuyant sur la loi périodique des éléments en fonction des poids atomiques, nous montre la Genèse des éléments hors du *chaos* de la matière première, et la formation des édifices atomiques par le seul effet de leur gravitation, sont des évolutionnistes au même titre que le zoologiste qui nous fait suivre l'évolution des espèces depuis l'infusoire jusqu'à l'amphioxus et depuis l'amphioxus jusqu'à l'homme.

Et de même encore, le géologue et le paléontologue qui nous montrent les transformations des continents, des climats, leurs submersions et leurs émersions, les enchaînements du monde animal et du monde végétal, qui nous décrivent la puissante végétation qui couvrit notre globe à la période houillère, les récifs coralliens qui couvraient le Jura à la période secondaire, et dans l'ère tertiaire, les palmiers abondants autour de Paris, et les magnolias et les sequoias prospérant au Groenland sont évolutionnistes tout de même que l'historien qui nous montre les sociétés civilisées sortant des hordes sauvages. C'est toujours le même déroulement de tableaux, le même changement de décor, qu'il s'agisse des organismes vivants qui s'appellent les molécules chimiques ou de ces organismes vivants qui s'appellent des langues parlées ou des littératures, si ce n'est que les unes sont moins instables que les autres.

Et c'est précisément parce que ce *même point de vue évolutionniste* s'applique à toutes les sciences qu'elles se sont toutes fondues les unes dans les autres, la biologie animale et végétale n'étant plus qu'une branche de la physiologie, celle-ci n'étant qu'un chapitre de la chimie, celle-ci, une branche de la phy-

Digitized by Google

sique et la physique rentrant elle-même dans les lois générales de la mécanique et de la mathématique.

C'est ainsi que la science contemporaine a réalisé le règne de la mathématique universelle rêvé par Descartes : *une seule science aboutissant à une seule idée*, science du mouvement éternellement actif des êtres et des choses, idée d'après laquelle il existe dans la nature un processus, un contenu, d'après lequel tous les phénomènes de la nature sans exception, depuis le mouvement des corps célestes jusqu'à la chute de la pierre et la croissance des plantes, arrivent en vertu d'une seule et même loi de continuité. Elle nous apprend que « la lumière de la flamme, la force de la locomotive, la violence de la mugissante cataracte et la puissance irrésistible qui fait avancer les glaciers, que la force de nos muscles et même l'onde sonore qui se produit dans notre larynx ne sont rien autre chose que de la lumière solaire transformée. Cette idée bien formulée marque le but de la science naturelle théorique et suivant toute apparence elle n'a plus qu'à en élargir les fondements et à les développer (1) ».

Ce but de la science, des penseurs audacieux ont prétendu le dépasser encore. On a voulu demander davantage à la théorie de l'évolution. Non seulement on l'a considérée comme une méthode de recherche et de systématisation, permettant de réunir tous les phénomènes de la nature en un tout harmonieux, mais on a voulu trouver dans les transformations, la raison même des transformations, dans le groupement harmonieux des faits, l'explication de leur harmonie, dans les mouvements eux-mêmes, la cause de leur direction, on a voulu éliminer toute raison, toute explication qui ne fût pas déjà contenue dans les faits et dans les transformations elles-mêmes. Et parce que des *Cause-finaliers*, qui d'ailleurs remplirent en leur temps un rôle éminemment utile, avaient abusé des causes finales, parce qu'ils n'avaient vu dans l'univers d'autre centre que la terre et dans la terre d'autre centre que l'humanité et dans l'humanité d'autre centre qu'un peuple

(1) DU BOIS-REYMOND, *Vorträge und Reden* ; HELMHOLTZ, *Über die Erhaltung der Kraft*.

Digitized by Google

ou une religion élus par la divinité, parce que les prêtres d'Apollon faisaient du temple de Delphes le nombril du globe, parce que Bossuet y substitua le temple de Jérusalem et rapporta l'histoire universelle au peuple juif, parce que Bernardin de Saint-Pierre dans ses *Harmonies de la nature* et Bastiat dans ses *Harmonies économiques* abusèrent de la finalité au profit de l'homme; on a prétendu nier, exclure de cette nature toute cause finale, toute intelligence. *Non seulement on nie l'intelligence agissant du dehors sur les choses en vue d un but éloigné, mais on nie aussi l'intelligence agissant dans les choses en vue d'une fin immédiate*, on a substitué à la finalité transcendante et imminente le hasard et un mécanisme aveugle. On a prétendu expliquer le devenir des choses par ce seul hasard. L'adaptation au milieu et au climat créerait seule les variations, l'hérédité les conserverait, la lutte pour la vie éliminerait celles qui sont nuisibles et transmettrait celles qui sont utiles. Si on ne peut méconnaître une intelligence dans ce monstrueux mécanisme, elle est, nous dit-on, uniquement dans les résultats, non dans les intentions, l'intelligence progressive des animaux loin d'être une cause, n'est qu'un effet, les idées loin d'être des forces ne sont que des phénomènes surajoutés, des ombres, des « épiphénomènes », et généralisant certains faits morbides, l'école de Paris et l'école anglaise ont traité l'âme humaine elle-même comme un mécanisme automatique que la maladie se charge de démonter et de dissocier. A en croire ce mécanisme évolutionniste, la conscience aurait apparu à un moment donné dans l'histoire de l'univers, on ne saurait dire quand, ni surtout pourquoi. En effet, la conscience ne compte pour rien dans l'évolution. La tragédie de Faust, par exemple, serait un résultat déterminé par des phénomènes de pure mécanique, où le seul rôle aurait été joué par certains changements moléculaires dans le cerveau de Gœthe. Quand le poète prêtait à son héros, c'est-à-dire à lui-même, le monologue tragique sur le suicide, les idées de l'être et du néant, le sentiment d'amour pour la vie et d'horreur pour la mort, le chant des cloches annonçant la résurrection du Christ, tout cela n'était, nous dit-on, que de simples accompagnements à l'agitation de molé-

Digitized by Google

cules cérébrales, ces idées et ces sentiments n'auraient pas plus coopéré au monologue de Faust que le « rayon de l'étoile reflété par la surface des ondes ». Je doute, pour ma part, que Gœthe, qui a été l'un des premiers théoriciens de l'évolution, se fût résigné à ce rôle passif que prêtent au génie nos modernes théoriciens, qui ne s'aperçoivent d'ailleurs pas que cette théorie des idées, purs épiphénomènes et reflets inutiles, est en contradiction flagrante avec l'évolutionnisme.

D'après Herbert Spencer, « il n'y a dans le mental que du conditionné, jamais du conditionnant, que les ombres des ressorts efficaces, jamais ces ressorts mêmes. Cette complète inertie du mental en entraîne la complète superfluité. Les idées, les sentiments sont des mystères incompréhensibles. Ils naissent de rien, ne servent de rien et ne laissent derrière eux aucune conséquence. C'est le scandale de la nature qui pourrait se passer de ces parasites et qui cependant arriverait on ne sait comment à produire cette superfétation pour le seul plaisir d'y venir contempler sa propre image et de se demander avec Hamlet s'il ne vaudrait pas mieux ne pas être (1) ».

Le mécanisme de Spencer (et je ne sais si ce n'est pas non plus celui de M. Huxley, qui ne s'est jamais expliqué clairement sur ce sujet), nous présente deux séries de phénomènes, série physique et série psychique, séries absolument parallèles, identiques et cependant sans effet l'une sur l'autre, sans rapport l'une avec l'autre : c'est revenir, en somme, à la conception de Leibnitz de l'harmonie préétablie, c'est revenir à ses deux horloges, déroulant parallèlement, elles aussi, leur jeu et leur mécanisme, avec cette différence, cependant, que tout au moins dans les deux horloges de Liebnitz, le parallélisme avait sa raison d'être dans un régulateur commun : Dieu.

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on proclame cette théorie du nom de la conception évolutionniste, comme si un mécanisme surajouté, inutile et cependant se perfectionnant toujours, on ne sait pourquoi, ni par quoi, comme si cette superfluité pouvait se justifier d'une théorie qui élimine tout ce qui n'est pas utile dans la lutte pour la vie.

(1) FOUILLÉE, *Revue des Deux Mondes*, mars 1891.

Digitized by Google

On nous dit donc que l'évolution est un travail intelligent par ses résultats, mais on nie qu'il le soit par ses intentions, on nous dit qu'elle aboutit à une machine qui, un jour, produit une machine plus complexe, qui a vie, sensibilité et volonté. Mais je répondrai avec M. Delbœuf que cette antithèse d'un résultat intelligent et d'une cause inintelligente m'est absolument inconcevable et que je ne puis comprendre comment ce qui a vie, sensibilité et volonté, a pu sortir de ce qui ne vit, ni ne sent, ni ne veut.

On nous dit encore que le mimétisme, la ressemblance protectrice s'explique par l'accumulation de variations utiles, infiniment petites à travers un temps infiniment long, que tout se résout par le mot de Strauss : *Kleinste Schritte grösste Zeitraüwe*. Mais, encore une fois, je ne puis concevoir le jeu de ces variations infinitésimales, je ne puis concevoir que la ressemblance des Locustides à une feuille morte ait pu être déjà protectrice quand elle commençait, et je ne puis concevoir qu'elle ait pu le devenir, sinon en supposant cette variation déjà très développée *et surtout en supposant à l'animal assez d'intelligence pour tirer parti de sa variation utile;* je ne puis pas davantage imaginer que la queue de la girafe ait pu lui servir à chasser les mouches quand elle n'avait qu'un centimètre de longueur. La *sélection naturelle ne crée pas les variations*, elle ne *fait qu'agir sur des variations déjà existantes et ce sont ces variations qu'il s'agit d'expliquer*.

Or, plus j'étudie la question, plus je me persuade que le grand facteur de ces variations est l'individu lui-même et l'intelligence individuelle.

Darwin lui-même a si bien senti le défaut de la théorie mécaniste courante, que dans les faits les plus intéressants, dans les couleurs éclatantes des oiseaux et des insectes, il fait partout appel au sentiment esthétique des femelles, c'est-à-dire à leur intelligence. Mais pourquoi, dans cette voie, s'arrêter aux insectes? Pourquoi l'intelligence et la sélection sexuelle qui pare les insectes de leur robe chatoyante et qui ajoute des cordes nouvelles à la lyre des oiseaux, pourquoi n'interviendraient-elles pas, bien que moins visibles, dans les variations des infusoires et même des végétaux?

Digitized by Google

Je sais bien que beaucoup de savants nous accuseront d'anthropomorphisme, mais je persiste à croire que le mot de Leibnitz : *Spiritus in rebus qui viget ille facit*, peut seul nous rendre raison de l'évolution de l'univers.

Je sais bien, avec l'illustre auteur de la *Matière brute et de la matière vivante*, que les savants ne veulent plus aujourd'hui marcher dans les « vieilles ornières de l'anthropomorphisme », je sais bien qu'il ne doit plus être permis, dans l'état actuel de la science, de parler de liberté et d'intelligence, je sais encore que pour être à la hauteur de la science à la mode, il faut faire usage de mots en *tropisme*, qu'il ne faut plus dire la faim, mais *trophotropisme*, soif, mais *hydrotropisme*, amour, mais *androtropisme* ou *gynécotropisme*. Mais ce langage moderne est infiniment plus mystique que celui qu'il veut déposséder, parce que malgré que nous en ayons, quelque défiance que nous montrions pour l'anthropomorphisme, nous ne connaissons que nous-mêmes, parce que nous ne pouvons sortir de nous-mêmes et que c'est encore faire de l'anthropomorphisme que d'interpréter les phénomènes, de remonter à leurs causes et à leurs lois, parce que causes et lois ont été à l'origine et sont restées des expressions anthropomorphiques (1).

Et c'est parce qu'on a prétendu se passer de l'intelligence dans l'étude de l'évolution des êtres, parce que la science a tout voulu ramener au seul mécanisme, que nous assistons depuis quelques années à une éclipse des idées transformistes.

C'est pour cette raison que du Bois-Reymond et Virchow ont prononcé leur *Ignorabimus*, que Weismann et Wallace, qui ont été darwinistes avant Darwin, ont fait défection à leurs idées; c'est pour ne pas avoir accepté de faire de l'anthropomorphisme que M. Huxley, le premier et le plus infatigable apôtre du transformisme, trahira, lui aussi, sa doctrine, comme nous le verrons dans une étude ultérieure, et sera obligé de rentrer, mais par le chemin des théologiens, « dans les vieilles ornières de l'anthropomorphisme ».

Paris, janvier 1893. CH. SAROLEA.

(*La fin prochainement.*)

(1) DELBŒUF, « Pourquoi mourons-nous? », *Revue philosophique*, 1891.

Digitized by Google

LES ASPIRATIONS SOCIALISTES

DES

CLASSES LABORIEUSES

(Contribution à l'étude des moyens d'améliorer la condition du peuple) [1]

A la fin du siècle dernier, la bourgeoisie française s'est levée et, par la voix de Sieyès, a résumé ses aspirations en un mot devenu fameux : « Qu'est-ce que le tiers état? Rien. Que doit-il être? Tout. »

A la fin de ce siècle, et, cette fois, non plus seulement en France, mais dans les pays civilisés du monde entier, l'élément

(1) Les idées exprimées en ces brèves esquisses seront souvent celles de mon éminent et regretté maître, Émile de Laveleye, telles qu'elles ressortent de ses nombreux écrits. Toutefois, je l'avoue en toute sincérité, je me séparerai de lui en quelques points essentiels, certaines conclusions générales m'ayant paru tirées avec trop d'empressement en faveur d'une thèse favorite. (Ah! si le maître pouvait revenir parmi nous, il se réjouirait à plus d'un titre de ces velléités de dissentiment, issues d'humeur contradictoire!)

C'est en sa mémoire et sous l'influence immédiate de son œuvre que j'ai, au lendemain de sa mort, tracé ces premiers essais de sociologie, certes loin de toute idée de publication. Je voulais simplement, usant de l'expérience acquise dans l'industrie en ma qualité d'ingénieur, rechercher par moi-même dans quelle voie l'on trouverait les mesures les plus efficaces en vue de l'amélioration de la condition matérielle et morale de la classe ouvrière. Or, en cette matière surtout, je le déclare, je me défie des idées conçues *a priori*, grand fléau de l'économie politique, dont l'effet est visible même chez Stuart Mill. Dans mon ardeur à m'en préserver, j'applique avec rigueur à la constitution des axiomes ou principes générateurs, avant toute déduction, le procédé historique ou réaliste, la *méthode inductive* du vieil Aristote. Aujourd'hui, ceux qui veulent indiquer des solutions aux problèmes sociaux partent trop souvent de prémisses fausses : c'est, peut-être, qu'ils n'ont pas vécu suffisamment dans le commerce de l'âme populaire.

Digitized by Google

ouvrier — le quatrième état — tient le même langage. Ayant reçu l'égalité politique, il veut, en outre, l'égalité sociale, et il rêve de reconstituer une société nouvelle.

De telles aspirations sont dans l'ordre naturel. L'idée d'égalité des droits politiques devait fatalement conduire à l'idée d'égalité des conditions sociales ; la réalisation de l'une devait engendrer le désir de l'autre. C'est ce qui s'est produit après la Révolution de 1789, ainsi que M. Paul Janet l'a montré dans ses *Origines du socialisme*, et Taine dans les *Origines de la France contemporaine*. Déjà Aristote, l'écrivain de l'antiquité qui a le mieux compris les problèmes de l'État démocratique, disait dans *La Politique* : « Les hommes, égaux sous un rapport, ont voulu l'être en tout. Égaux en liberté, ils ont voulu l'égalité absolue... ». Cette pensée reste applicable à tous les temps ; elle exprime un trait bien humain et éternellement vrai. De nos jours, le contraste entre l'égalité des droits, que l'on proclame, et l'inégalité de fait, qui subsiste en dépit d'elle, a donné naissance aux tendances de réforme sociale qui se montrent dans tous les pays civilisés et qui constituent le *socialisme* (1).

Ce contraste résulte des conditions économiques. L'ouvrier juge insuffisant le salaire qu'il touche en échange de son travail et se plaint d'être à la merci du capital. Il veut modifier les lois de la répartition et toute l'organisation de la production des richesses.

Ce n'est pas pourtant que de notre temps son sort matériel se soit empiré. Jamais, au contraire, les classes laborieuses n'ont été moins à plaindre : leur salaire a augmenté plus que le prix des denrées, et, dans leur ensemble, elles sont mieux nourries et surtout mieux logées, mieux vêtues que jamais. Sans devoir nous reporter bien loin en arrière, nous pouvons évoquer le souvenir des mauvais jours où le peuple souffrait encore cruellement de la violence des grands, non tempérée comme aujourd'hui par un État tutélaire. Y a-t-il si longtemps que les populations étaient encore périodiquement déci-

(1) Du moins le socialisme dans sa formule saint-simonienne : « Améliorer la condition morale, intellectuelle et matérielle de la classe laborieuse. »

Digitized by Google

mées par la disette ou la maladie, non combattues comme aujourd'hui par le commerce et la science? En ces temps sombres et douloureux, il arrivait que des hommes mouraient de faim en foule le long des chemins... Relisez ce que disent La Bruyère et Massillon de la misère du peuple des campagnes sous le grand roi Louis XIV! Voyez ces lugubres tableaux de deuil et de souffrance!

Le progrès accompli sous ce rapport est immense; on ne saurait le nier. Et, cependant, en aucun temps les ouvriers n'ont supporté leur condition avec autant d'impatience. Plusieurs écrivains ont fait déjà cette curieuse remarque que ce sont en général les ouvriers les mieux payés qui sont les plus mécontents, ceux de l'industrie notamment, qui gagnent le double de leurs voisins de l'agriculture. On dirait que plus l'ouvrier se rapproche du bourgeois, moins facilement il supporte la distance qui l'en sépare encore.

Nous trouverions de nombreux exemples de ce fait dans l'histoire de l'humanité. Toujours les besoins éprouvés croissent plus vite que les besoins satisfaits; toujours la condition rêvée ou ambitionnée est beaucoup au-dessus de la condition réalisée; toujours l'homme veut avoir plus qu'il ne peut obtenir. Tocqueville montre (1) que le peuple n'a jamais été plus heureux en France qu'à la veille de la Révolution : les abus de l'ancien régime disparaissaient peu à peu... Mais, meilleure devenait sa position, plus insupportable la trouvait-il! « C'est quand on affranchit un pays qu'il s'insurge », a dit M. Gladstone à propos de l'Irlande.

Au surplus, nul n'est content de son sort dans le monde actuel. Le riche veut accumuler plus de richesses. Ceux qui sont restés au bas de l'échelle sociale envient ceux qui sont au-dessus d'eux. Chacun est libre, chacun se fait soi-même sa destinée, en apparence du moins; chacun peut arriver à tout, puisqu'il n'y a plus de métiers clos ni de classes privilégiées. Mais, en fait, l'égalité n'existe pas; et cette situation est d'autant plus décevante qu'il y eut partout plus d'espérances éveil-

(1) *L'ancien régime*, chap. XVI.

Digitized by Google

lées. L'égoïsme humain, la jalousie, la convoitise jouent ici le plus grand rôle, il faut le reconnaître; et les revendications égalitaires et matérielles qui s'élèvent des classes ouvrières sont le plus souvent issues de ces sentiments inavouables.

Autrefois, le besoin de changer de condition ne tourmentait pas les hommes à ce point. D'abord, ils n'y pensaient pas, parce qu'ils n'en voyaient pas le moyen. Eussent-ils même pu s'enrichir, la richesse ne formait pas, comme aujourd'hui, la grande cause de distinction entre les classes. Leur sort était fixé en cette vie; leur espoir s'étendait à un autre monde. Mais c'est ici-bas, maintenant, qu'ils veulent la réalisation de leurs désirs de félicité ou de jouissance; et ils songent à renverser tout obstacle qui s'oppose à l'égal partage des satisfactions terrestres. — Les nouvelles idées qu'un soi-disant progrès leur a mises en tête peuvent-elles véritablement contribuer à leur bonheur? C'est ce que nous rechercherons dans la suite de ces études.

***

Il règne un état d'esprit socialiste dans la vieille et sceptique Europe, comme l'a dit le comte Othenin d'Haussonville dans *Socialisme d'État et socialisme chrétien.*

Dans tous les milieux, la question sociale devient à la mode. L'homme du monde n'en a plus peur; il est poussé vers elle par ce qu'il y a de plus généreux, de plus désintéressé et de plus sérieux dans le cœur humain. Les politiciens de toute nuance lui font bon visage : les uns, poussés par leur idéalisme objectif ou par l'immense désir, planant sur le monde moderne, de justice aussi bien « réparative » que « distributive », rêvent de mener nos vieilles sociétés vers un type parfait; les autres, simplement préoccupés de parvenir, s'ingénient à capter les faveurs du peuple souverain. Les générations nouvelles, désabusées quant aux effets de la liberté politique, tendent à reporter leur espoir et leur foi sur les réformes sociales.

La question sociale présente, à dire vrai, un caractère autrement grave que les questions politiques qui provoquent d'interminables débats dans les parlements et les journaux. Celles-ci

Digitized by Google

n'intéressent que le bourgeois; celle-là touche à l'existence même du plus grand nombre, à l'existence de tous ceux dont le pain quotidien dépend du salaire obtenu. La question sociale est une question d'estomac, *Die sociale Frage ist eine Magenfrage*, disent dans leur langage réaliste les socialistes allemands.

Nous avons dit ci-dessus qu'elle dérive directement des conditions économiques. En effet, l'égalité et la liberté ont eu pour conséquence de déchaîner la concurrence universelle dans l'industrie et le commerce, après lui avoir nivelé le terrain nécessaire à son déploiement. Or, cette concurrence universelle, qui est source de tout progrès et principal ressort de l'activité humaine, est aussi une cause d'agitation incessante dans le monde économique. Le salaire, réglé autrefois par la coutume ou par un tarif officiel, l'est aujourd'hui par la libre compétition, par la loi de l'offre et de la demande, c'est-à-dire par la *eherne Lohngesetz* (la loi d'airain) de Ferdinand Lassalle. Jadis, l'artisan avait son sort garanti par l'organisation des métiers; aujourd'hui, il se trouve abaissé à l'état de marchandise et, comme tel, il voit son salaire soumis à toutes les fluctuations d'un marché troublé par des crises continuelles.

Écoutez l'ouvrier : il se plaint de la stérilité de son labeur; lui, principal facteur dans la conquête du bien-être général, il ne l'atteint pas pour lui-même. Il est exploité par le capital. Le contrat de travail n'est pas libre; c'est une duperie, et pourtant il est forcé d'y souscrire, car celui qui ne possède rien ne peut attendre et est obligé d'accepter ce qu'on lui offre. Le patron est un tyran qui spécule sur la faim de l'ouvrier pour obtenir du travail à bon marché. De plus en plus, dans les relations de patron à ouvrier, toute humanité tend à disparaître, d'autant que le patron se présente aujourd'hui sous la forme d'une association anonyme, laquelle n'est pas tenue d'avoir des entrailles et d'éprouver de la compassion pour les misères du genre humain.

Tel est le langage d'une grande partie de nos semblables. La haine couve au fond de leur cœur contre cet état social inexorable qui consacre le triomphe de la force. De là l'effer-

Digitized by Google

vescence qui se manifeste sans cesse par des grèves, des meetings de révolte, des protestations publiques, des attentats de toute nature.

La question du salaire est, naturellement, l'occasion la plus fréquente des conflits avec le capital, puisque la subsistance matérielle de l'ouvrier et de sa famille en dépend ; et, il faut le reconnaître, dans notre organisation sociale, la destinée de la plus grande partie de l'humanité est totalement subordonnée aux éventualités de la terrible concurrence industrielle : le pain qui alimente les forces et la vie de chaque individu peut être même supprimé par une crise industrielle ou commerciale ! On le voit bien, hélas ! dans la grande industrie moderne, l'ouvrier est tombé au rang d'un objet de consommation tenu à la merci d'une classe restreinte et privilégiée. Et voilà, se récriait avec indignation un grand socialiste chrétien (1), le « marché aux esclaves » ouvert partout dans l'Europe moderne, en vertu de la liberté économique !

***

Les revendications socialistes existent dans tous les pays, mais elles revêtent des formes différentes. En Russie, c'est le nihilisme qui veut détruire le gouvernement, sans le remplacer. En Allemagne, où le mouvement est scientifique et politique, c'est un parti puissant qui a des doctrines, des livres, des orateurs, des sociétés organisées, toute une presse, et qui espère dominer un jour au Parlement par l'élection. En Angleterre et aux États-Unis, où la question du salaire et la durée des journées restent le vrai champ de bataille, ce sont les associations, les *Trade-Unions* et les grèves.

Partout aujourd'hui, — de par la force logique des choses, d'ailleurs, — la question sociale domine la question de nationalité : aussi bien l'humanité passe avant la patrie, étant d'un intérêt plus général. Il y a une trentaine d'années déjà que,

(1) Feu Mgr von Ketteler, évêque de Mayence. Le prélat a repris dans ses écrits — chose curieuse — la théorie de l'*Arbeit-Waare* (travail-marchandise) qui forme la base du fameux livre de Karl Marx, *Das Kapital*, évangile du socialisme allemand.

Digitized by Google

pour échapper à l'odieuse concurrence, les travailleurs ont été amenés à des ententes internationales. Les ouvriers anglais, les premiers, ont montré à leurs frères étrangers la solidarité des intérêts de tous; c'est ainsi que cette redoutable association, l'*Internationale*, s'était fondée avec son organisation régulière, au lendemain de l'Exposition internationale de Londres en 1862, puis s'était développée sur le terrain économique, sous l'empire des conditions nouvelles de l'industrie : cosmopolitisme du capital, facilité des transports et des échanges, identité des procédés de fabrication des différents pays.

Là se manifestait la tendance cosmopolite qui envahit l'homme moderne dans la poursuite de ses multiples intérêts. *Ubi bene, ibi patria!* Au surplus, si le patriotisme devient moins exclusif, si les préjugés de races s'affaiblissent, n'y a-t-il pas lieu de s'en réjouir à bien des points de vue? Les socialistes vont très loin dans cette voie. La patrie, disent-ils, n'est qu'un mot, une erreur, un mensonge, une conception inventée par les tyrans pour mieux asservir les peuples; l'humanité, au contraire, est un fait, une réalité. La nationalité ne résulte que de la naissance, c'est-à-dire du hasard des circonstances; il faut répudier ce classement des hommes en groupes rivaux, car il a engendré de grands malheurs. Et ainsi la fameuse utopie d'Anacharsis Clootz (1) pourra devenir vérité!

Mais, malheureusement, si l'entente internationale des travailleurs maudit la guerre entre les peuples, elle l'introduit en permanence entre le capital et le travail. Or, tous ceux qui ont présente au souvenir l'histoire des premières civilisations, ne peuvent songer sans angoisse qu'une lutte analogue, résultant aussi de l'inégalité des conditions, amena la décadence et la chute des démocraties antiques. Là aussi, deux

(1) Jean-Baptiste, baron de Clootz, dit *Anacharsis* (1755-1794), maître d'une grande fortune, parcourut l'Europe en apôtre, semant partout ses rêves d'émancipation universelle. Il se proclama l'*orateur du genre humain* devant l'Assemblée constituante (1790). Né en Allemagne, il fut créé citoyen français en 1792 et envoyé à l'échafaud en 1794. Il a laissé plusieurs livres, dont *La république universelle* (1793).

Digitized by Google

classes d'intérêts opposés étaient constamment aux prises. « Dans chaque État », dit Platon (1), « il y avait deux États, l'un composé de riches, l'autre de pauvres. » Le pauvre jouissait de droits politiques, et il voulait s'en servir pour établir l'égalité : tantôt l'on mettait tous les impôts à la charge des riches, tantôt l'on confisquait leurs biens et les condamnait à la mort ou à l'exil ; souvent l'on abolissait les dettes, parfois l'on allait jusqu'à repartager toutes les propriétés. De là les guerres sociales perpétuelles dont le précis Polybe a retracé l'histoire d'une manière saisissante. — Les cités grecques, ainsi que le montre M. Fustel de Coulanges dans son admirable ouvrage : *La Cité antique*, flottaient toujours entre deux révolutions, l'une qui dépouillait les riches, l'autre qui les remettait en possession de leurs fortunes. Cela dura depuis les guerres du Péloponèse jusqu'à la conquête romaine. — Certes, de pareilles perspectives sont bien propres à séduire les *politiciens* sans scrupules, les « pêcheurs en eaux troubles » ; mais, nous le demandons, peuvent-elles sourire à la classe ouvrière, quels que soient même ses sujets de mécontentement actuels ?

L'état de lutte installé en permanence au sein de la nation ne ferme-t-il pas à l'homme tout espoir d'arriver jamais à ce bien-être dont il prétend jouir le plus possible en cette courte vie ?

***

D'un autre côté, l'amélioration de la position de l'ouvrier peut-elle s'effectuer, comme on le prétend, sans secousse, sans révolution, par une évolution progressive dans la voie légale ?

A dire vrai, l'ouvrier, d'abord timide et soumis, en homme conscient de sa faiblesse, a commencé par emprunter cette voie ; il a demandé des réformes aux pouvoirs constitués, il a adressé des pétitions aux Chambres législatives. Mais, il faut l'avouer, on ne l'a guère écouté, tant que ses protestations se sont réduites à des manifestations pacifiques. Les mandataires de la nation ont bien d'autres soucis, et au premier rang celui d'assurer leur réélection en satisfaisant leurs électeurs, c'est-à-

(1) *De la république*, livre IV.

Digitized by Google

dire la classe bourgeoise, en Belgique. L'intérêt personnel direct prime tout, telle est la nature humaine, et qui peut se flatter de jamais la corriger en cela?

Or, par une loi de nature, l'ouvrier, lui aussi, est poussé vers ce qu'il croit conforme à son intérêt. Si, cherchant à faire disparaître une injustice, il s'est vu éconduit partout, s'il a constaté l'inefficacité des moyens de persuasion, il est forcé de recourir à d'autres moyens, à ceux qu'il appelle *les grands*, et d'agir par la terreur sur l'esprit de la classe privilégiée. C'est d'ailleurs ce qu'en pareille occurrence fit toujours la bourgeoisie elle-même, — l'histoire nous l'enseigne, — et ne glorifie-t-elle pas les meneurs de ses révolutions?

Le moyen est efficace, on l'a pu voir en Belgique dans ces dernières années. Sans les émeutes de Liége, les révoltes et incendies du Hainaut en 1886, aurions-nous eu la Commission d'enquête du travail, d'où sont sorties tant de mesures favorables aux ouvriers?

Nous savons, il est vrai, quelles forces immenses la société peut actuellement opposer à ceux qui voudraient user de violence envers elle. Mais la répression par la force n'apporterait pas un apaisement durable, car les vaincus n'auraient qu'une préoccupation, préparer des armes qui les rendent vainqueurs à leur tour. Et ces armes existent, on l'a souvent montré, dans les *Trade-Unions* anglaises, les *Knights of labour* d'Amérique, les sociétés secrètes d'Allemagne et de Russie (1).

L'effet obtenu par la coercition est souvent l'inverse de ce qu'on cherchait. En Allemagne, la loi de 1878, votée par le Reichstag pour enrayer la propagande socialiste, a, malgré son application draconienne, augmenté le nombre d'adhérents au socialisme. Le mouvement s'est continué dans l'ombre, — lent travail de mine accompli par un fanatisme farouche qui ne vient jamais se heurter à la contradiction du dehors!

Ailleurs, la propagande se poursuit à la lumière du jour. Le socialisme conquiert peu à peu les masses; un jour, il espère

(1) Voir notamment les descriptions intéressantes qu'en a données notre compatriote ERNEST GILLON, *La lutte pour le bien-être*.

Digitized by Google

conquérir l'armée elle-même qui sera toujours — quoi qu'on fasse, avec ou sans le « service personnel » — composée en grande majorité des fils du peuple. Alors qu'adviendra-t-il de la société actuelle, dont la conservation repose en dernière analyse sur la force des baïonnettes? — Jusqu'ici, en vérité, les socialistes n'ont encore réussi à soulever l'opinion publique en leur faveur dans aucun pays civilisé. Mais, l'histoire nous l'apprend, un groupe de séditieux peut suffire à s'emparer du pouvoir et à imposer, d'une manière durable, sa loi à la nation entière. Souvenez-vous de l'assaut des Tuileries, le 10 août 1792, et des journées de février 1848 (1)!

***

Ce ne sont pas seulement la révolution *économique* dans le domaine de l'industrie et la révolution *politique* dans le domaine des lois et de l'action publique qui contribuent à donner à la crise sociale du temps présent son caractère redoutable. A mesure que l'idée religieuse est plus déracinée de l'âme populaire, les revendications revêtent une âpreté plus menaçante. Tout espoir de compensation céleste étant enlevé, toute cause de détachement, de résignation étant supprimée, l'homme ignorant est livré à ses appétits de jouissances immédiates. Les inégalités de la vie lui deviennent insupportables, parce qu'elles le privent, croit-il, du lot de bien-être matériel auquel il a droit. Les chefs du communisme révolutionnaire le savent, et ils exploitent le parti qu'ils peuvent tirer d'une rapide disparition de l'idée religieuse : en tête de leurs

(1) Voir des détails à ce sujet dans le très intéressant article de M. Louis Navez, *Revue de Belgique*, 15 août 1892. M. Navez fait ressortir la faiblesse numérique des ouvriers formant l'*armée du socialisme*. En Belgique, si l'on considère comme tels uniquement les embrigadés dans les sociétés de résistance et les syndicats ouvriers, l'on n'arrive qu'à 60,000 ou 70,000 hommes (d'après Vandervelde, *Enquête sur les associations professionnelles en Belgique*), soit un dixième environ de la population ouvrière mâle adulte. Hector Denis évalue à 570,000 le nombre d'ouvriers industriels mâles et majeurs (dont 430,000 seulement, il est vrai, dans la grande industrie charbonnière, métallurgique, chimique, verrière, cotonnière, lainière, etc.). En France, la population ouvrière *industrielle* est proportionnellement moindre qu'en Belgique : 20 à 25 p. c. au lieu de 25 à 30 p. c.

Digitized by Google

manifestes de rénovation sociale, ils ont soin d'inscrire la négation de la Divinité!

A tous les égards, il est urgent de se préoccuper de la situation morale de la classe ouvrière. Après les idées collectivistes, les idées anarchistes gagnent du terrain. Des hommes sincèrement convaincus de l'utilité de la destruction universelle usent de leur éloquence en faveur de ces doctrines et publient des livres tels que les *Paroles d'un révolté*, du prince Kropotkine; ils accroîtront encore le nombre des illuminés prêts à tout endurer pour le triomphe de leur foi nihiliste. Enfin, depuis quelque temps, passant de la théorie à l'action, l'on va jusqu'à mettre chacun à même de pratiquer la « propagande par le fait »; partout l'on divulgue le secret de la fabrication des engins chimiques de destruction; on fait connaître la manière de s'en servir et jusqu'au prix de revient des bombes explosives. Et — signe des temps — les Ravachol trouvent des défenseurs dans tous les rangs de la société : la jeunesse instruite est, à leur égard, encline à la pitié; elle ne peut se défendre, en vérité, d'une certaine admiration pour cette poignée d'audacieux à l'âme fortement trempée, à la volonté tenace et entreprenante, au désintéressement héroïque contrastant si étrangement avec ce qu'elle voit tout autour d'elle. Partout ailleurs, le scepticisme qui semble se répandre des hautes régions du savoir humain, engendre et propage de plus en plus une indifférence générale qui ira jusqu'à l'abdication.

A moins d'être encore plus aveugle que les optimistes d'avant 1789, l'on n'oserait nier que l'existence de notre vieille société est menacée. Une rénovation des lois et des principes qui la régissent pourrait-elle du moins rétablir la paix au sein des hommes et assurer le bonheur du plus grand nombre? Nous chercherons à quelles conditions, et par quels moyens.

J.-G. FRESON.

Digitized by Google

DU CANAL A LA FORÊT[1]

V

Rentrée au nid déserté où elle avait grandi, abritée des heurts de l'existence, subitement si cruels et si douloureux à cette heure, Jeanne s'épanouit. Valentin lui-même sembla perdre de sa morosité. Sa toux, ses colères, ses chagrins incompris, on n'y songea bientôt plus.

Spacieuse et bien distribuée, située à l'angle d'une grand'-route, avec un jardin aux allures de parc, la maison de Maurard, vraie maison de campagne, présentait tous les conforts, ne manquant ni d'un certain luxe, ni d'une certaine originalité.

Jeanne mettait sa joie à parcourir cette demeure si différente de celle où son mariage l'avait condamnée. Quel contraste et quelles trouvailles incessantes de souvenirs, des riens auxquels tout à coup s'attachait de l'importance. Mais en même temps, et par cela qu'elle comparait sa situation présente à sa situation passée, tout à coup aussi la tristesse la gagnait...

Elle avait trouvé, hébergés chez les chers parents, son frère et Rosine qui, depuis le pardon obtenu, étaient des assidus de la maison paternelle. Elle s'en réjouit, constatant seulement que la femme d'Aubin n'avait plus ses qualités premières, celles qu'elle lui avait prêtées d'abord et que justifiaient des apparences maintenant démenties. A sa réserve, à sa retenue de bon ton, avait succédé autre chose. La femme d'Aubin, paraissait-il, sans rien perdre de sa beauté, avait des ondoyements de

[1] Voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 février 1893.

Digitized by Google

manières presque félines. Pour conquérir plus que de la bienveillance, il se pouvait qu'elle outrât ses chateries, n'épargnant rien pour séduire et pour plaire. Maurard père, surtout, était l'objet de ses attentions.

Avec quel art elle cherchait à s'insinuer dans ses bonnes grâces, lentement peut-être, avec ténacité à coup sûr! Un vrai défi. Elle lui présentait, dans une attitude si ingénue, son front à baiser, que le vieillard n'osait résister à ses avances. Parfois, elle lui passait doucement, avec un mouvement naturel, exempt d'effronterie, son bras sous le sien, et marchait côte à côte, se serrant contre lui, comme fière et honorée. Et Maurard, subjugué, séduit, la remerciait, la trouvait charmante, le lui disait. Alors, transportée, confuse même, elle se réfugiait dans ses bras, se frottait frémissante contre sa poitrine, levait des yeux humides, attendris, murmurait des mots de reconnaissance, et, dans un mouvement de joie expansive, ses lèvres allaient effleurer si chastement les lèvres du savant, que le savant y imprimait les siennes avec ardeur.

Aux heures de repas, assise près de lui, elle laissait sa main rose, fine, veloutée, se poser sur la main ridée de son beau-père, le pénétrant d'une moiteur bienfaisante à laquelle il n'avait garde de se soustraire. Elle le fascinait.

Avec sa belle-mère, qu'elle sentait moins disposée à la séduction, son jeu était autre; le principal était d'avoir pour allié et pour aide le chef de la famille; lui conquis, le reste ne ferait que suivre le sillon qu'elle se traçait. A peine s'occupait-elle de Jeanne qu'elle savait déjà vaincue ou plutôt intimidée, simple par nature, lasse avant d'avoir lutté, peu soucieuse de briller, consciente de ses imperfections en face de cette femme qu'elle avouait la perfection même. La fille de Maurard se bornait à admirer sa belle-sœur, où pour être plus exact à lui céder d'avance tout ce que de ce côté Rosine pouvait revendiquer, et ne l'aima guère.

Ces deux personnalités offraient un contraste frappant. Armée pour plaire, certaine de ses charmes, de ses attraits;

Digitized by Google

d'une souplesse étonnante pour s'adapter aux situations les plus diverses, portant aux lèvres et dans les yeux un sourire attrayant qui appelait le sourire et faisait frissonner l'épiderme chez les hommes, sans déplaire aux femmes; bonne fille, en apparence, d'humeur accommodante, toujours serviable envers qui pouvait la servir et lui servir, Rosine imposait l'admiration et l'amour. Jeanne, au contraire, retirée en elle-même, sans éclat, sans savoir faire, effacée et s'effaçant, passant inaperçue malgré la tendresse dont son âme était faite, ne cherchant pas à plaire et folle du besoin non d'être aimée mais d'aimer, valant vingt Rosines adulées, aurait eu le dessous dans toute comparaison que l'on aurait tenté d'établir.

Elle eut le dessous nécessairement aux yeux de son imposante et rayonnante belle-sœur; elle l'eut aussi à ceux de son père au moins.

Jeanne se rendait compte de cette situation. Elle s'inclina, soumise, et accepta sans murmure et sans humiliation cette infériorité où il plaisait aux autres de la ranger. Mais elle se soustrayait le plus souvent possible aux occasions de se la voir rappeler. Elle s'en allait, accompagnée de son fils, dans la glèbe qu'elle foulait de son petit pied nerveux, retrouver son véritable moi, oubliant au milieu des champs et des bois, aimés de son enfance, ses chagrins de l'heure présente.

Un matin, bravement elle alla non loin sur la route, heurter à une fenêtre d'une maison isolée, de médiocre apparence dans sa blancheur de lait de chaux; le cœur lui battait; soudain une figure étonnée se montra derrière la vitre et soudain aussi la figure s'illumina de joie.

« Vite! cria l'épouse de Blaise, avec un bon rire sonnant clair dans l'air pur et qui modifia complètement sa physionomie. Vite, Eusèbe, une tournée au bois, comme jadis, et, cette fois, avec mon fils... un ami à qui j'ai appris ton nom! »

Et, achevant de se vêtir, n'en croyant pas ses yeux, Eusèbe, débordé de joie, des larmes aux cils, sautait d'allégresse sur sa pauvre béquille, ce qui lui donnait un air étrange. Tout

Digitized by Google

jeune, une luxation du fémur lui avait étiolé et raccourci la jambe.

Bonheur rêvé, espéré peut-être pendant de longs mois; maintenant, il interrogeait sans attendre la réponse, pressé de jouir; libéral dans ses épanchements, il embrassait Valentin, rébarbatif et maugréant, re usant d'échanger un sourire.

Le cœur rafraîchi, s'extasiant de tout, du vent tiède les caressant, du soleil leur dorant la face, de l'ombre s'épandant à la lisière du bois, d'un site, d'un coin de verdure, ils applaudissaient de la voix et des mains aux grandes lignes d'ombre des mélèzes, puissants dans leur masse, qui allaient éteignant doucement leur teinte jusqu'à se perdre dans le bleu lointain de l'horizon, avec des reflets d'émail. A l'orée, ils s'asseyaient en contemplation ou bien marchaient tout à coup et d'un signe du doigt s'imposaient le silence : dans un bois de recepage qui sentait la sève fraîche, tout au bas d'un ravin, entre les feuilles sèches et les herbes grandissantes, on entendait glisser un ruisseau.

Aux hêtres encore impassibles dans leur attitude d'hiver, les effluves du printemps ne parvenaient pas à dégonfler les bourgeons serrés et roux qui n'éclataient qu'avec peine. Dans les vides de la ramure, le ciel se montrait d'un bleu intense. Aux pins, aux bouleaux et aux ormes, les pousses nouvelles s'accusaient en un vert timide que le soleil vivifiait. Un chaud tapis de feuilles, amoncelées par les automnes successifs en riches approvisionnements d'humus, amortissait les pas. Au fond d'une combe, dans une large éclaircie, une sente étroite serpentait, tracée par des roues de brouettes, piétinée, aboutissant à une planche, pont minuscule sur une mare, et s'en allait au delà, marquée par une ligne pâle dans ses circuits.

Jeanne s'était assise. Cet endroit lui plaisait. Elle s'en délectait même. Brusquement, sa pensée s'assombrit, les lumières et les flammes s'éteignirent, les couleurs chatoyantes se changèrent en gris et en brume. Son appartement, son intérieur de là-bas au bord du canal surgissait à son souvenir.

Digitized by Google

Valentin eut beau lui rapporter, rouge de plaisir, des brassées de primevères; Eusèbe, lui parler et s'enthousiasmer devant ce que rencontrait leur regard.

Jeanne resta inerte et désillusionnée.

Et au retour, la route se fit en silence. On ne songeait plus à s'émerveiller.

A la maison, comme si ses parents avaient conçu le dessein de bien établir à leur tour à quel point la mère de Valentin, l'épouse de Blaise Waaspe, le négociant, s'était illusionnée et grisée d'air et de soleil, elle fut reçue avec froideur. Elle était rentrée tard; on s'était mis à table sans plus l'attendre.

Il lui parut que, pour la première fois, son père lui parlait presque avec sévérité. La mère, comme toujours, intimidée, habituée à se tenir au second plan, dans ce ménage dont elle était l'âme et le cœur, sans paraître s'en douter, baissait les yeux et se taisait.

Aubin, sans beaucoup s'émouvoir de la petite bousculade dont sa sœur, autrefois la préférée et toujours la choyée, était maintenant l'objet, la laissait sans défense; mais Rosine, la maladroite, intervint pour la justifier. Jeanne s'en blessa : il lui déplaisait de voir prendre ce rôle par l'intruse, l'admise d'hier, à l'égard de l'enfant de la maison. Elle protestait indignée, elle toujours soumise. A table, elle resta isolée, ne se mêlant point à la conversation. Par contre, Rosine ne cessait d'interroger Maurard sur lui-même, sur ses travaux, semblant boire ses paroles dès qu'il répondait, ouvrant de grands yeux émerveillés, ravie de l'entendre.

Le lendemain, quand Jeanne s'éveilla calmée, des nappes de lumière se jouaient contre les persiennes closes; des raies d'or passaient par les interstices et allaient fouiller les demi-teintes de la chambre. Jeanne courut ouvrir au matinal visiteur. L'air était frais, imprégné des senteurs de lilas en fleurs juste au bas de la fenêtre.

Des chevaux piaffaient dans la cour, attelés à une calèche. Une excursion décidée la veille, dont on avait parlé à Jeanne

Digitized by Google

sans trop insister, mais dont Jeanne, dans sa mauvaise humeur, avait désiré ne pas être. La belle-sœur toute pavoisée, Aubin fier du succès de sa femme, Maurard ne s'occupant que de sa bru, s'informant avec sollicitude si elle serait bien au fond de la voiture, si elle préférait la droite ou la gauche. Des paquets de châles, de mantelets, de fichus : le temps pourrait brusquement changer, et Rosine avoir froid. Et cette fois, ce ne fut pas seulement Maurard qui prescrivit et recommanda des précautions, mais Aubin, toujours aux petits soins, adorant sa femme, s'enivrant de sa vue.

Maman Maurard seule conserva son calme ; elle s'installa la dernière à côté de son fils.

Jeanne salua de la main toute la caravane.

Elle irait encore requérir son compagnon Eusèbe; une journée, une dernière journée de liberté, dans la limpidité des grands ciels ouverts ou sous les arcades estompées d'ombre des bois; puis elle reprendrait la route de l'exil... du devoir.

Elle se trouvait à l'aise avec ce bon et compatissant Eusèbe, elle était confiante à ses côtés. Ah! si, au lieu de l'autre, c'eût été lui!...

Eh! non, il ne fallait plus se soumettre aux tortures de la veille; c'étaient ces idées irréalisables à jamais qui, dans sa course à travers les halliers et les sentes capricieuses, lui étaient venues... Finis, les rêves! Elle ferma les yeux, occupant son esprit, s'emparant de Valentin, le soulevant dans ses bras, le baisant encore après l'avoir baisé cent fois. Elle ne quitterait pas la maison, le jardin où, dans un écran suffisamment large, son œil rencontrerait, bleus et profonds, l'espace et l'infini; tout donc, moins le pittoresque, l'imprévu, moins... Hélas! cette pensée et cette image ne s'effaceraient donc plus?

VI

Ce billet à Antonine, l'appelant chez lui, Blaise le regrettait toujours. Bourgeois, il avait les petitesses et les scrupules de sa

Digitized by Google

caste. Il en était à espérer de n'avoir pas réussi dans sa démarche ; elle se défierait. Et pourtant si, croyante, si, réellement désireuse d'accomplir sa vengeance, elle allait venir ? A tout hasard, le salon fut éclairé, de l'ordre mis partout... De l'horloge de l'église voisine, celle du Béguinage, tombèrent dans la nuit huit coups espacés, vibrant avec une sonorité qui se prolongeait en ondulations lointaines.

Blaise était anxieux et nerveux.

Un roulement lointain de voiture; c'était elle!... Non, c'était, dans les vergues des navires endormis au canal, le vent susurant, plaintif. Dans l'escalier, un pas léger et un frôlement de jupes. Il s'empressa. Rien!

Alors il descendit sur le quai, pour attendre là. Elle viendrait à pied, discrètement; il la persuaderait. Mais vainement il cherchait une forme humaine se silhouettant sur le fond de la rue. Une solitude complète. Il marcha vers la gauche : elle pouvait avoir pris par le centre de la ville pour gagner le canal; il irait au-devant d'elle. Soudain, il se dit que rien n'empêcherait qu'elle eût suivi le boulevard... Il rebroussa presque en courant.

Au grand bassin, l'eau avait des miroitements livides; on entendait des clapotements sourds, pesants, des gargouillis lugubres. Mais dans cette direction, pas plus que dans l'autre, son évocation mentale n'eut de réponse. Le bronze tinta de nouveau comme une moquerie. Une heure entière s'était écoulée. Blaise était bien certain d'avoir écrit huit heures. Mais si, dans son trouble, il s'était trompé ? Il attendrait encore. Parfois il rentrait brusquement, à l'idée qu'Antonine aurait pu se présenter chez lui sans qu'il l'eût aperçue, finissant par maudire cette tête folle, cette fille fantasque, furieux d'être joué, le sang en feu, maugréant mais espérant toujours.

Quand une heure entière eut encore, minute par minute, sombré dans le néant, dans l'irréparable, dans ce qui ne reviendra plus, il fallut bien que Blaise se rendît à l'évidence : il était joué. Telles lui paraissaient les choses à ce moment, alors que

Digitized by Google

dans la journée il avait presque formulé le vœu qu'elles prissent un autre cours. Oh ! la sincérité !

Il commanda de tout éteindre, cet excellent Waaspe, qui, dans les moments les plus tragiques, les plus passionnés de son cœur, ne désarmait jamais devant les soins positifs et les réalités de la vie.

L'ennui de la déception l'avait affaissé. Bon à rien, il flâna le long des quais déserts, sans but avoué. Dans une grande artère moins avare de lumière, plus mouvementée, il s'étonna du nombre des gens désœuvrés, en train comme lui de meurtrir le temps trop long, qui leur pesait.

Quelqu'un le reconnut qui le happa au passage, l'interpellant :

« Hé ! beau ténébreux, où mènes-tu ainsi, par cette soirée, ta mornitude ?

— Il est certain, répondit Blaise, dont le promeneur avait pris le bras et s'y était accroché, changeant la direction de sa marche pour suivre celle de son compagnon, il est certain que je ne suis pas d'une gaieté folle; mornitude est donc en situation.

— Oui, je sais, tu es veuf pour un temps : ta femme est à la campagne.

— Elle est allée chez son père.

— Cet excellent Maurard, en effet.

— Mais de qui tenez-vous ce détail ?

— J'en ai entendu parler au cercle, hier... Quelqu'un, Gaston Van Roben, l'avait appris d'Aubin Maurard...

— Qui est ce Gaston Van Roben ?

— Un garçon qui a de beaux chevaux, une femme excellente amazone et un père... qui... comment dirais-je ?... a la réputation d'avoir fait fortune d'une façon singulière.

— Ah ! Quelle est cette façon ?

— Difficile à préciser. Il y a tant de versions diverses qu'on ne sait quelle est la bonne.

— Aucune, dès lors ?

Digitized by Google

— Ou toutes! Toujours est-il qu'un peu clerc, ayant quelque teinture de droit, — ce qui ne veut pas signifier de droiture, — il devint un beau jour l'homme d'affaires et de confiance d'une vieille marquise d'Hildevert, que tout le monde connaît ici... une coquette de quarante ans à cette époque, se poudrant, se maquillant, se fardant comme une fille, friande d'aventures galantes, les provoquant volontiers. Van Roben, le confident élu, était petit, un peu cagneux, mais d'une figure agréable, un blond châtain, soigneux de sa personne, dans une situation financière difficile et brûlant de l'améliorer. Jusqu'ici, rien que de légitime et de correct... La marquise lui offrit la position susdite; c'était la fortune relative, car on savait la personne peu regardante, plus occupée de ses onguents, de ses cosmétiques, de ses robes et de ses atours que de ses intérêts; un peu brouillée avec le bon sens et avec l'arithmétique et ayant besoin de quelqu'un capable de réfléchir et de compter pour elle.

La chronique scandaleuse affirme, continua le promeneur, que l'homme de confiance fit tant et si bien qu'il s'arrondit, tandis que la fortune de la marquise amaigrissait à vue d'œil. Elle ajoute que Van Roben avait non seulement capté la confiance, mais le cœur de la dame. Il vint habiter l'hôtel même de celle-ci. On lui découvrit quelque temps après un fils, adoptif d'après le bruit que l'on en faisait courir. Dès lors, chaque jour, les Van Roben roulaient en riche équipage, mais celle à qui les équipages appartenaient ne s'apercevait plus.

— Et vous recevez au cercle des gens de cet acabit? Car enfin, le fils, sans être solidaire des malpropretés du père, n'en est pas moins entaché, si le bien mal acquis lui a profité.

— Évidemment! Mais les cercles, mon cher, n'ont plus les susceptibilités d'autrefois. On y reçoit un peu tout le monde, et surtout le monde dont on parle le plus, soit en bien, soit en mal. Tenez, ajouta le compagnon de Blaise, nos pas nous ont précisément conduits devant la demeure de la marquise, ou, pour être plus exact, de Van Roben et des siens. »

Waaspe leva les yeux sur un hôtel de bon air. Dans la porte

Digitized by Google

cochère, vernie comme une caisse de voiture, se reflétait en lignes brisées la lumière d'un réverbère placé à courte distance. L'hôtel semblait en fête : du haut en bas, les fenêtres étaient éclairées, couvertes d'une buée, comme quand des foules sont entassées dans les salons.

« Entrons, dit le narrateur en poussant l'un des battants de la porte, qui céda, je vous présenterai. »

Blaise protesta : il n'était pas en toilette, puis il ne tenait pas à élargir le cercle de ses connaissances, surtout pour y introduire un Van Roben quelconque.

« Hé! hé! Ne faites point le fier, lui répliqua l'autre. Vous trouverez là des gens qui, par la position, nous valent, vous et moi! Que la société soit un peu mêlée, je le veux bien, mais elle n'en est pas moins composée pour une partie de façon à faire taire vos scrupules... Il y a quelques femmes charmantes, celles-ci peut-être un peu moins huppées comme rang et condition que les représentants de l'autre sexe, mais des femmes que l'on peut voir et qu'on a même du plaisir à revoir... Puis, ajouta-t-il, s'apercevant que Blaise cédait et emboîtait le pas, on peut y satisfaire, pour peu qu'on ait la passion du jeu, le désir de tenter le sort. Question d'une dizaine de louis à risquer... »

Blaise, désœuvré, redoutant de rentrer chez lui, piqué d'ailleurs par la curiosité, ne résistait plus, ayant pour introducteur un homme fort répandu qui ne se compromettrait à aucun prix.

Brillant luminaire, large escalier, domestiques en livrée, ayant grand air, salons vastes et riches, mais foule moins compacte qu'on ne l'aurait cru d'abord. On y pénétrait comme dans un moulin, et Blaise insistant pour qu'on le présentât aux maîtres de céans, celui qui l'avait invité à le suivre se dirigea vers une vieille dame, enfoncée dans un fauteuil très bas, le visage ridé, les pommettes saillantes et fardées, les épaules et le cou nus et maigres, tristes à voir, d'une couleur bise comme les momies; une broche en pierreries de dimension démesurée, agrafée sur une robe de velours grenat; avec cela, des cheveux teints qui durcissaient et enlaidissaient ses traits de morte. L'homme pro-

Digitized by Google

nonça rapidement quelques paroles, la dame leva avec effort son œil ensommeillé, Blaise s'inclina. C'était tout.

Très peu de dames. Deux fort jolies, de mise voyante; deux ou trois autres, vêtues de noir, en longs gants tirés jusqu'au-dessus du coude, et, enfin, une assez mignonne créature, fort gênée et regardant avec persistance vers la porte, comme pour dire qu'elle eût bien voulu être au delà. Quelques-unes encore, mais insignifiantes, hors une seule, une pauvre fille qui ne cessait de tousser, d'une toux sèche. Elle avait dû être fort jolie, mais une maladie de poitrine la tenait qui, évidemment, la mènerait au tombeau dans un temps moins long qu'elle n'y comptait, on peut le croire. La pâleur de ses joues tranchait d'intensité avec le brun puissant de sa chevelure et de ses yeux, superbes, brûlants, enfiévrés, dans de larges orbites.

Blaise s'était oublié à la regarder assez longuement avec intérêt. Elle s'en aperçut et, de son côté, elle le considéra avec persistance sans baisser les paupières. Il sembla même à Blaise qu'elle lui faisait un imperceptible signe d'approcher. Mais à ce moment, son ami lui toucha le bras et lui demanda à voix basse :

« Tenez-vous à connaître le maître de céans?

— Non », fut la réponse du mari de Jeanne, déjà convaincu qu'il n'avait point à se gêner, et désireux d'autre part de savoir ce que lui voulait cette pauvre fille dont la vue l'avait apitoyé.

« Sans cela, le voici. Ce petit si affairé... Tête à perruque insignifiante, nature molle à première vue, mais astucieuse et tenace. »

Et celui qui parlait ainsi, tandis que le personnage dont il parlait saluait, s'inclinait, souriait, trouvant un mot pour tout le monde au passage, comme un monarque populaire, s'empressa de lui serrer la main de la façon la plus cordiale.

Les hommes, dans ce singulier salon, restaient debout ou se promenaient; quelques-uns, se croisant, se faisaient un clin d'œil, comme quand, par hasard, on rencontre une personne de son monde dans un lieu où l'on aurait le droit de se reprocher d'aller.

Digitized by Google

Blaise se consultait sur le point de savoir comment il aborderait la fille aux yeux ardents. Un mouvement se fit, la porte d'un salon voisin venait d'être ouverte et la foule s'y précipita et s'y engouffra. Le parquet était disponible.

Blaise aurait peut-être cédé à sa curiosité et aurait suivi l'impulsion donnée, quand une voix lui parla. C'était la noire enfant, à la toux irritante. Elle s'était levée et avancée vers Blaise, immobile :

« Il y a longtemps que vous n'avez vu Antonine ? demanda-t-elle au négociant étonné.

— Vous la connaissez ?

— Je vous ai vu chez elle avant votre mariage, quand vous lui faisiez la cour... Vous l'avez décidément délaissée ?

— Non pas ! exclama Blaise, qui criait ainsi l'état de son âme. Je voudrais, au contraire... Je croyais aujourd'hui même la rencontrer.

— Elle est, je crois, absente pour trois ou quatre jours.

— Absente ! » fit observer le mari de Jeanne en relevant le mot.

Il comprenait maintenant pourquoi Antonine n'avait pas répondu à son billet ; c'était partie remise.

« Elle vous aimait bien, continua l'inconnue en se rasseyant, lasse et épuisée de son effort et en parlant d'une voix haletante. Elle vous en a bien voulu de votre abandon.

— Je me ferai pardonner...

— Hum ! N'y comptez pas trop !

— Elle aime ailleurs ?

— Je ne le pense pas... C'est une femme trop fière pour renier ses sentiments. Son cœur vous a appartenu ; il sera bien difficile qu'un autre le conquière... Fille étrange ! Elle vous déteste du fond de l'âme pour votre lâche abandon, comme elle dit elle-même, mais jamais elle n'aimera plus personne !... Cela vous surprend ? Cela me surprend bien plus, mais c'est ainsi. »

Blaise voulut avoir des détails plus précis, savoir où était allée la bien-aimée.

Digitized by Google

La réponse fut insuffisante. On ne savait rien exactement; chez un oncle, en province, sans doute. L'absence durerait trois jours, quatre au plus. Le hasard seul avait renseigné la pauvre narratrice, dont la poitrine oppressée protestait contre la fatigue par d'interminables quintes creuses. Elle demanda grâce et se tut.

Blaise en avait assez de la soirée. Il remercia sa complaisante voisine, lui souhaita une bonne nuit — la pauvre fille n'en aurait plus guère — et il se retira sans que personne s'occupât de lui.

En passant, un coup d'œil jeté dans le salon qui tout à l'heure avait si goulûment engouffré tout le monde, lui fit comprendre. Tout y était : le tapis vert, le bruit de l'argent qui se manipule, les attitudes attentives, pleines de convoitise et de transes... Un salon de jeu !

« Drôles de soirées, que celles de cette marquise d'Hildevert, drôle de société surtout qu'on y rencontre ! » pensa Blaise, préoccupé.

Ni le lendemain, ni les jours suivants, il ne retrouva chez elle la personne qu'il cherchait avec d'autant plus d'impatience depuis ces paroles glissées la veille à son oreille par une voix éteinte. Le moment approchait cependant où Jeanne reprendrait sa place. Blaise était dépité de cette situation, lorsque, une semaine s'étant écoulée, il apprit qu'Antonine, la désirée, la cherchée avec ardeur, était revenue hâtivement, appelée au chevet d'une malade.

Cette malade, à tout prix, il fallait savoir sa demeure; il irait jusque-là poursuivre celle dont il voulait s'approcher.

C'était Rose Evan ! Qui, Rose Evan ? La malheureuse poitrinaire de l'autre soir ! Elle touchait au terme prévu de ses souffrances; elle se mourait, et Antonine, compatissante, avait consenti à la soigner pendant ces heures extrêmes.

De son côté, le négociant, positif de tempérament et de direction morale, s'intéressait à cette Rose Evan, dont il n'avait que trop exactement pronostiqué la fin. Il s'y rendit. Antonine

Digitized by Google

Flavule sembla ne pas même s'étonner de cette visite; entre deux tasses de tisane versées à l'alitée, elle se borna à hocher de la tête pour répondre à son salut. Elle n'avait le cœur à rien. Rose étouffait, demandait de l'air, se débattait dans des angoisses qui la trempaient d'une sueur froide. La scène était pénible et le milieu mal choisi pour une poursuite amoureuse. Blaise restait interdit, inerte, plus embarrassé de se retirer qu'il ne l'avait été de venir.

De ses prunelles noires et profondes, maintenant perdues dans leur sclérotique, Rose avait cherché le visiteur et lui avait, d'un signe las et épuisé, demandé d'approcher. Puis, prenant la main d'Antonine, bas, d'une voix sifflante, cette pauvre fille, qui n'avait existé que pour et par l'amour, suppliait encore au nom de l'amour.

« Il t'aime, il me l'a dit... Sois clémente ; aime-le ! »

Elle travailla à mettre la main de son amie dans celle du mari de Jeanne, mais Antonine fermement résista. Puis, comme Rose Evan, succombant à l'effort, était retombée sur sa couche, Antonine, d'un mouvement de la paupière et du menton, commanda à Blaise de se retirer devant cette malheureuse, qui agonisait, et le rappela ainsi au respect de la situation.

VII

Dans une neutralité de tons qui tenait de l'effacement, Jeanne, par l'encadrement des glaces de la voiture qui la ramenait de la gare chez elle, revit ce quartier du canal, où était sa demeure. Une pluie fine noyait tout dans un brouillard terne qui accentuait le contraste des jours ensoleillés précédents. Elle eut ce sentiment du prisonnier évadé qui voit se rouvrir son cachot.

Une importante expédition de fer pour la Hollande que devait emporter un vaste navire déjà en chauffe absorbait Blaise tout entier. La maison trépidait. On eût dit une vaste chaudière en ébullition. Rien n'était préparé pour recevoir la jeune femme;

Digitized by Google

les domestiques, non prévenus de son retour, étaient ahuris.

Blaise ne se montra ni plus ni moins empressé qu'autrefois. Il se déclara pourtant satisfait de les revoir, Valentin et elle; au dîner, il eut même l'attention d'interroger Jeanne sur ce qui s'était passé. Mais, par discrétion plutôt que par cachotterie, elle parla à peine d'Aubin et de Rosine : elle savait que Blaise n'aimait pas leurs façons d'être... Valentin, lui, dans son langage enfantin, fit de ses impressions un récit dans lequel une large place était réservée à Eusèbe; il avait retenu ce nom et le répétait à tout instant, comme lui laissant le sentiment de quelque chose de doux et de bon et qu'on aime. Et cette maladroite de Jeanne qui rougissait involontairement. Par bonheur, Waaspe avait déjà les idées à l'autre bout du canal.

Le train-train ordinaire recommença, lassement.

Un matin, un équipage élégant — ce qui n'arrivait guère d'ordinaire à un équipage de ce genre—s'arrêta devant la porte. Une femme de mise distinguée en descendit dont on eût pu remarquer la beauté, la petitesse du pied et la finesse de la cheville en même temps que le grand air. Elle demanda le négociant, on la conduisit au salon, par le passage voûté, répandant et laissant après elle une fraîche et persistante odeur d'iris.

Blaise, à qui l'on annonça la visite d'une grande dame, s'imagina qu'Antonine cédait à un mouvement de générosité. Il s'empressa.

« Ma belle-sœur ! » s'écria-t-il surpris et peut-être désappointé, en ne trouvant pas celle qu'il espérait trouver. Sa surprise, d'ailleurs, était d'autant plus explicable que jamais Rosine ni son mari ne lui avaient fait pareil honneur. Il y avait entre lui et eux une froideur d'indifférence. Waaspe n'avait point pour défaut de se jeter à la tête des gens; il était de ceux qui se croient dans une position suffisamment élevée, pourvu qu'ils se conduisent avec probité. Point d'avances à attendre de lui. Jeanne était l'aînée d'Aubin, qui, de même que Rosine, était son cadet, à lui. Il attendait philosophiquement qu'ils le reconnussent.

Digitized by Google

Si touché qu'il pût être de la démarche toute spontanée de la jeune femme, il lui vint quelque inquiétude sur le motif qui l'amenait. Elle, cependant, un binocle à la main, inspectait curieusement la chambre dans laquelle on l'avait introduite, expertisait les tentures, les rideaux, le reps élimé des chaises et du canapé; le tapis de pieds, jadis d'un ton intense, pâli, la laine usée, foulée, conservant la trace d'artères creusées dans les endroits exposés au passage; les meubles, vieux de forme, lourds; dans un angle, sur une étagère d'acajou, quelques porcelaines de Chine ou du Japon, des figurines de vieux Saxe, des ivoires sculptés, des bois de la Forêt-Noire creusés au couteau, des flacons à couvercle d'or ou d'argent, quelques médailles; tout un petit musée, propriété de Jeanne.

« Voulez-vous voir ma femme? demanda Blaise, pour l'interrompre dans son opération de commissaire priseur.

— Tout à l'heure... J'ai à vous demander un service personnel. »

Blaise se l'était bien dit : la visite était intéressée.

« Vous êtes un garçon sérieux; notre beau-père Maurard fait grand cas de vous, et, malgré un commencement de caducité qui n'a rien enlevé à ses brillantes facultés, il se connaît en hommes...

— Bien! bien! prononça Blaise, qui de la main invita la jolie visiteuse à ne pas insister.

— Donc, il vous estime, continua imperturbablement Rosine, qui se savait belle toujours, mais qui avait une façon d'articuler les mots, d'entr'ouvrir la bouche, de montrer, comme dans un éblouissement, la blancheur de ses dents, qu'on eût été tenté de la regarder parler toujours; il vous estime, poursuivit-elle, et je le crois très heureux de vous avoir donné sa fille... un peu simple, hein?... Pardonnez-moi, cher beau-frère, de vous découvrir mon âme. Mais je suis ainsi faite; je ne saurais m'empêcher d'être sincère, surtout avec un homme de votre mérite... Non, je ne vous flatte pas; je traduis ici un sentiment général et vrai... »

Digitized by Google

Blaise était trop madré pour ne pas redouter ce sirupeux engluement dont il était l'objet. Son attention redoubla.

De son côté, Rosine, qui, malgré sa finesse ou pour avoir voulu être trop fine, craignait de ne pas avoir mis la dose nécessaire de diplomatie, redoubla de coquetterie. Elle trouva prétexte d'un éclat de rire pour montrer jusqu'au gosier sa bouche appétissante et rose; elle tenait la tête légèrement renversée et sa jolie main, aux doigts minces et nacrés écartés, s'appuyait sur sa poitrine, dont sa robe moulait les formes suggestives.

Ainsi vue, c'était la femme avec toutes ses séductions. Blaise n'était pas de pierre. Il se sentit ému et s'approcha.

« Vous êtes jolie à croquer, ma chère Rosine! »

Elle eut l'air de se ressaisir et, avec une petite moue grondeuse, tandis qu'elle avait du pardon et du rire plein les yeux :

« Taisez-vous donc! Si votre femme vous entendait!

— Vous êtes belle et je ne saurais m'empêcher de le déclarer. Je puis et je dois même vous aimer, dit-il dans un plissement provocant de ses yeux, la fascinant: *Brothers in law*, c'est mon droit; j'en use! »

Et comme il s'avançait, prêt à l'enlacer de ses deux bras, Rosine, un doigt sur les lèvres, fit un pas en arrière.

On entendait la voix de Jeanne qui parlait à quelqu'un.

« Je reviendrai. Inutile de déranger la petite et de lui faire part de ma visite... Je me sauve. »

Et d'un mouvement rapide, elle ramassa ses jupes pour marcher plus à l'aise et se dirigea vers la porte; mais à courte distance elle s'arrêta et, avec son rire guttural et frais : « Écervelée que je suis!... J'ai besoin de deux à trois cents louis. Avancez-les-moi, vous serez bien gentil. »

De nouveau elle s'était rapprochée, feignant l'embarras et jouant l'ingénuité.

« Voici mon portefeuille, ma chère; puisez-y à votre gré...

— Vrai?... C'est bien, cela! Et je vous en aime davantage. J'en prends... Bah! puisque j'y suis, je le vide... Cela ne vous

Digitized by Google

désoblige pas?... Vous êtes charmant et en toutes circonstances vous pouvez compter sur moi... Adieu! cher beau-frère... A la première occasion, et le plus tôt possible, je rapporterai ceci. »

Quelle folle idée caressait Blaise, en regardant de cette façon étrange la belle Rosine? Espérait-il des arrhes; voulait-il des garanties? Brusquement, il lui serra la taille avec cette force musculaire qui lui était départie et qu'augmentait son ardeur. La jeune femme poussa un cri qui l'effraya et qui lui fit lâcher prise. Elle s'échappa.

Alors le calme revint au positif Waaspe, qui, n'étant point un sot, regretta d'avoir été seul à donner quelque chose. Il ne conservait que des émanations parfumées qui lui dilataient les narines, tandis qu'à ses oreilles bruissait le frôlement d'une robe de soie, que ses pupilles conservaient les éblouissements de blancheurs lactées, et dans un certain recoin de son cerveau, là où l'homme d'affaires domine, s'éveillait le souvenir de ses trois cents louis prêtés.

Un soir, sa correspondance au courant, les travaux et les expéditions du lendemain réglés, Waaspe avait voulu s'étirer les membres et l'esprit en flânant par la ville. Antonine Flavule lui tenait rigueur. Il en prenait presque son parti. Son égoïsme féroce avait le dessus. Avant tout, son repos et sa quiétude; mais, en dépit de ses sages résolutions, quelque chose persistait au fond de lui-même, qui sollicitait sa pensée vers un point unique et dont il voulait à tout prix se distraire.

A un moment donné, il se retrouva devant la maison où il avait rencontré la malheureuse amie de son amie, cette Éva, morte depuis. La brave fille avait plaidé sa cause. Était-ce pour faire revivre ce souvenir; considérait-il la maison où il l'avait vue comme marquant une étape de son passé; la curiosité le talonnait-elle? Il suivit la file et monta au premier étage, comme il l'avait fait déjà, en même temps que des messieurs, par groupes, riant, et des femmes seules, se hâtant.

Il se souvint, au même moment, d'avoir rencontré, la veille, le fils Van Roben et sa femme à cheval, saluant de la cravache

Digitized by Google

ou de la main, au passage, d'autres cavaliers qui appartenaient au monde des sportsmen; un domestique, monté comme eux, portant chapeau de haute forme à cocarde, en redingote noire avec ceinture de cuir jaune, culotté de peau de daim et chaussé de bottes à cape, les suivait à distance, très correct. Ce genre de vie supposait une fortune; Blaise n'était pas fâché de revoir l'hôtel qu'occupaient de pareils nababs.

La marquise, dans les mêmes atours, aussi affaissée, aussi ramollie, l'œil aussi vitreux, les lèvres pendantes, mâchonnait entre ses fausses dents on ne sait quels mots adressés à des interlocuteurs imaginaires. Presque à côté d'elle, la même femme, gênée, les yeux baissés, soupirant, l'amazone de la veille. Van Roben père glissait sur le parquet entre les groupes, saluait, prodigue de poignées de main, venant ainsi jusqu'à Waaspe, qu'il ne connaissait pas et qu'il remercia de l'insigne honneur, etc. Le fils, à haute voix, suffisant, parlait chevaux, sport, courses, paris avec deux ou trois jeunes gens à la mine ennuyée, à la paupière lourde, la nuque en avant, le dos rond.

Puis, à sa grande surprise, il constata à la table du baccara, dans le salon réservé au jeu, jusqu'où il avait poussé, la présence d'Aubin, son beau-frère, très affairé, jetant sur le tapis et perdant ou gagnant des poignées de louis ou de billets de banque.

Le mari de Jeanne eut une sensation désagréable à cette vue : il soupçonna son beau-frère d'employer ainsi ce que Rosine était venue lui emprunter. Discrètement, il s'approcha. Il y avait gain, et la bonne chance persistait. « Allons, tant mieux, pensa-t-il, je rentrerai dans mes fonds! »

VIII

Au boulevard du Régent, contre la grille d'un hôtel fraîchement repeint, propre, coquet, très confortable d'apparence, un domestique était de planton, gras, rosé et rasé comme un empe-

Digitized by Google

reur romain; avec le flegme d'un homme de sa condition, quand il est à la hauteur de son emploi, il explorait les environs, bornoyant tantôt à droite, tantôt à gauche, attendant quelque chose ou quelqu'un.

Dans l'allée réservée aux cavaliers, sous les grands ormes, à travers le feuillage desquels le soleil du matin projetait quelques rares lueurs claires qui zébraient le sol, deux chevaux lancés au petit trot étaient montés, l'un, un bai alezan, par une amazone droite et bien en selle, l'autre, noir comme l'ébène, par un cavalier en casaque de velours jaune avec guêtres de même étoffe et de même couleur.

Le domestique rentra précipitamment pour laisser apparaître presque aussitôt Aubin Maurard, dans un costume identique à celui du cavalier, qu'il héla au passage.

« Hé! Van Roben, nous vous attendons pour vous accompagner, si vous le voulez bien. »

Les nouveaux arrivants tirèrent sur les rênes et stopèrent net.

« Comment donc! mais nous serons enchantés, ma femme et moi... Mme Rosine ne sera-t-elle pas de la partie ?

— Elle monte à cheval. Un instant de patience, nous sommes à vous. »

L'instant fut court. Rosine apparut, son costume se moulant sur ses hanches, un coquet chapeau d'homme posé sur son épais chignon, un bouquet de lilas blancs au corsage. Elle avait l'air enjoué, radieux. On se tendit les doigts, tandis que les chevaux, impatients, piétinaient; on se sourit, on se parla la voix secouée et l'on détala.

« A Groenendael, je vous invite à déjeuner, avait crié Aubin en partant.

— Accepté, avait-il été répondu. »

L'allure resta vive jusqu'au rond point. Alors, d'un commun accord tacite, elle se ralentit.

« Jolis chevaux que les vôtres! Mazette, je vous en fais mon compliment, fit remarquer Van Roben, inspectant les bêtes rapidement, en connaisseur.

Digitized by Google

— Moins bien que les vôtres, rétorqua Rosine, un peu dépitée de la réelle supériorité de taille et de forme des chevaux de Van Roben et de sa femme.

— Ce n'est pas pour leur attirer ce compliment, chère madame, que j'ai donné mon appréciation... Qui vous les a vendus?

— Le baron de Sédancourt; il se défait de son écurie. Assez gêné pour le moment, et, dès lors, facile sur les conditions, fit remarquer Aubin d'un ton négligé.

— Cent louis au moins? estima Van Roben.

— Deux cents, mon cher! réclama le mari de Rosine, comme quelqu'un qui demanderait : Me prenez-vous pour un croquant?

— Hum! grommela le fils du commensal de la marquise d'Hildevert, qui savait ou qu'on lui mentait, ou que l'on avait été indignement volé.

— N'avez-vous pas payé les vôtres trois cents louis?

— Exactement.

— Eh bien alors?

— Eh bien alors, nous allons vous prouver qu'ils les valent. En avant jusqu'au lac, sans souffler! »

Van Roben avait raison, il gagnait de distance; mais ce n'étaient pas les chevaux seuls qui étaient en défaut. Les cavaliers laissaient beaucoup à désirer. Rosine surtout, qui n'était qu'à ses premières leçons d'équitation, se fatiguait et fatiguait sa monture. Elle fut la première à demander grâce.

Et Van Roben de rire, d'un rire mauvais. Aubin sentit le sang lui monter aux oreilles. Il allait se fâcher; brusquement, il se calma.

« J'avoue, cher, j'avoue. Quels démons, comme ils allongent le pas et comme ils tiennent! Là, maintenant que l'épreuve est faite, modérons-nous; il commence à faire chaud et je ne tiens pas à me mettre en nage. Les deux femmes se placèrent côte à côte et causèrent du monde qu'elles voyaient, de projets d'installations nouvelles, de robes, de leur faiseuse, de chiffons.

Digitized by Google

Les hommes les suivaient, gardant le silence.

Mais cette mauvaise tête de Van Roben avait décidément quelque chose sur le cœur qu'il mâchonnait. Il revint sur l'entretien de tout à l'heure.

« Soyez franc, insista-t-il, cher ami (le « cher ami » était l'adoucissant, l'édulcorant de son attaque)... Sédancourt n'a jamais eu de chevaux qui valussent même cent louis.

— Est-ce pour me laisser entendre que j'ai menti que vous me dites cela? demanda Aubin, piqué et dont la face se marbrai de taches rouges.

— Dieu m'en garde! c'est pour vous laisser entendre que vous avez été volé.

— Tenez, quittons ce sujet, répliqua Aubin, nerveux.

— A votre gré. »

Et si Aubin avait le sang à la tête, chez Van Roben, le sang s'était précipité au cœur. Il était non blanc, mais verdâtre.

On entendait, entre le tapotement des fers et l'ébrouement des chevaux, Rosine rire de son rire gras et agréable.

Puis Aubin, décidément conciliant et bon enfant ce jour-là, se prit à parler des gens qu'on rencontrait dans ces promenades matinales, toujours les mêmes.

Van Roben ne desserrait plus les dents. Il y avait quelque chose. Maurard devait se douter de ce dont il s'agissait, car il était gêné de ce mutisme, qu'il aurait voulu voir cesser. Cette brusque bouderie de son compagnon le contrariait. Après un effort visible sur lui-même, un appel au courage, à l'énergie, de sa voix la plus mielleuse, bien qu'elle tremblât :

« Vous en êtes encore, cher ami (toujours le correctif obligé), à vous souvenir de cette malheureuse histoire d'hier?

— Hier? interrogea traîtreusement Van Roben, d'une indifférence subite, bien qu'au premier mot, il se fût retourné sur sa selle comme s'il avait eu le corps cinglé d'un coup de cravache.

— Ces cent dix louis que j'ai gagnés chez vous... d'une façon si heureuse, au point que vous avez cru... »

Digitized by Google

Il y eut un temps; Van Roben l'employa à dévisager celui qui lui parlait et qui laissa sa phrase suspendue.

« Que j'ai cru à un... hasard providentiel... Oui. Vous avez là un joli talent!

— Vous persistez dans votre idée?

— Oh! ma foi, non!... Ce n'est pas la première fois que je suis témoin de hasards pareils. Le sort a de ces caprices. Il fallait bien qu'il vous servît, ne fût-ce que pour couvrir le prix de ces deux jolies bêtes... »

Et il accompagna ces mots d'un rire méchant, l'équivalent d'un soufflet en pleine joue.

Aubin avait tout fait pour se contenir. Il allait répondre avec éclat. Mais depuis quelques instants, Rosine, qui semblait prêter l'oreille à ce que se disaient les deux cavaliers, avait ralenti considérablement la marche; elle intervint à temps.

« Cher monsieur Van Roben, dit-elle, en faisant un mouvement en arrière et en venant se placer à côté de lui. — Sur ses lèvres rouges et sensuelles s'épanouissait le plus agréable sourire; son regard était chatoyant.— Vous devriez, Mary et vous, nous rester à dîner aujourd'hui... Vous seriez adorables; je vous en prie.

— Mary, vous entendez? » demanda Van Roben à sa femme, comme pour la consulter.

Et le timbre timide et doux de Mary retentit : « Oui, mon ami, je veux bien, moi!

— C'est donc chose décidée, chère madame. On ne peut vous résister. »

Dès ce moment, il y eut une modification dans la disposition prise au départ. Van Roben marcha en avant avec Rosine, qui était pleine d'attentions et qui s'étudiait à plaire.

Aubin Maurard, quoique préoccupé, inquiet même, encore sous l'impression de la scène de tout à l'heure, dans laquelle son rôle lui laissait du remords et de la colère, s'en venait avec la jeune femme, si réservée, si modeste — un contraste —, mêlée à cette vie d'agitation étrange de sa nouvelle famille, et

Digitized by Google

qui, honteuse, semblait-il, n'agissait et ne parlait que contrainte.

Les deux couples, après avoir poussé jusqu'aux grands bois roux, au delà de la limite soignée, peignée, arrosée, ratissée chaque jour par les soins de la ville, et qui constitue le bois de la Cambre, avait continué par la forêt. A Groenendael, on avait mis pied à terre. Déjà des chevaux tout sellés, tenus à la main par des garçons ou par des coureurs, deux ou trois voitures, des charrettes anglaises, y étaient à attendre. Les buveurs ou les déjeuneurs s'étaient installés pour la plupart et avaient pris place les uns dans les bosquets ombreux, d'autres sous la feuillée. De petites spirales bleues montaient vers le ciel, en même temps qu'avec cette sonorité spéciale des échos de la forêt, des rires s'égrenaient.

Un bien-être, un débarras des soucis, un contentement ouvert, un abandon réel régnaient chez tout ce monde de désœuvrés, ces heureux de la terre qui n'ont qu'à écouter leurs caprices. Van Roben et Aubin semblaient ne plus se souvenir de leur querelle. A la table rustique que recouvrait une nappe blanche aux damas carrelés, luisante sous le reflet du ciel, les argenteries, les carafes, les verres se pointillaient d'étincelles, tandis que les assiettes, posées sur la table avec cet empressement brutal des garçons de café et de restaurant, sonnaient comme du métal fêlé.

(*A continuer.*) ÉMILE GREYSON.

Digitized by Google

LES BUREAUX DE STATISTIQUE DU TRAVAIL

Dans le courant du mois d'août 1892, M. Hector Denis présenta au Congrès des économistes, à Anvers, un rapport, du plus haut intérêt, sur l'*Organisation de la statistique internationale du travail.* Il démontra péremptoirement que, pour arriver à ce résultat, il fallait généraliser tout d'abord l'institution des bureaux nationaux, qui existent déjà dans un grand nombre de pays industriels.

Les conclusions du rapporteur ont été unanimement adoptées par les membres du Congrès, sans distinction d'école. La question de la statistique du travail vient d'être mise à l'étude par la Société des ingénieurs et des industriels de Belgique. Le parti ouvrier obéit aux mêmes préoccupations en organisant, d'accord avec d'autres groupes, un Secrétariat du travail. Les propositions de M. H. Denis ont été mises à l'ordre du jour de la prochaine session du Conseil supérieur de l'industrie et du travail. Il semble donc que la question soit à peu près mûre et que la Belgique se dispose enfin à suivre, dans la voie des réalisations pratiques, les nations qui lui disputent le marché du monde.

Pour le moment, il faut le dire bien haut, nous nous trouvons dans des conditions d'infériorité lamentable. La Commission centrale de statistique, illustrée jadis par les admirables enquêtes sociales des Quetelet et des Ducpétiaux, se désintéresse à peu près complètement des questions ouvrières. Les fonctionnaires de la *Direction de l'industrie* (1), absorbés d'ailleurs par d'autres devoirs, sont les premiers à reconnaître l'insuffisance de leurs moyens d'action.

(1) Au ministère de l'industrie et de l'agriculture.

Digitized by Google

Quelques enquêtes, fragmentaires et incomplètes, et un recensement industriel, qui date de 1880 et ne s'étend pas à toutes les industries, voilà tout ce que nous possédons pour nous rendre compte de la situation des travailleurs belges dans ces dernières années.

Nous ne savons même pas le nombre des ouvriers, l'importance de la population industrielle!

L'an dernier, à la Société d'études sociales, MM. Denis et Graux ont discuté ce dernier point pendant deux longues séances, sans parvenir à se mettre d'accord. A la fin du débat, il y avait, dans leurs appréciations, un écart de six cent mille hommes!

Si l'on connaît plus exactement le chiffre de la population de Pékin que celui des ouvriers industriels et agricoles de Belgique, que sera-ce donc pour des questions plus délicates et plus complexes, la durée du travail, par exemple? Le recensement industriel de 1880 constate que — *dans les principales industries* — 38.40 p. c. des ouvriers (147,477) travaillent douze heures et plus, mais rien n'indique s'il s'agit de la durée du travail effectif ou bien de la durée du séjour à l'usine. C'est seulement en faisant des observations personnelles dans un grand nombre de fabriques que l'on acquiert cette triste conviction que les chiffres officiels se rapportent à la durée du travail et impliquent, par conséquent, treize ou quatorze heures de séjour à l'usine.

L'enquête publiée récemment par la Direction de l'industrie confirme cette conclusion — qui avait été vivement contestée au Congrès d'Anvers — mais elle ne fournit aucun renseignement sur le sort de la partie la plus misérable de notre population ouvrière, celle qui habite dans des localités où les conseils de l'industrie et du travail n'existent pas encore.

La nécessité d'enquêtes permanentes et générales, dirigées par des statisticiens de profession, se fait donc vivement sentir dans notre pays. Nous restons, à ce point de vue, au dernier rang des peuples occidentaux.

L'Autriche et l'Allemagne, il est vrai, ne possèdent pas non plus d'organes spéciaux pour la statistique du travail; mais

Digitized by Google

l'administration centrale des Assurances ouvrières y supplée dans une assez large mesure et fournit des renseignements précieux sur le taux des salaires, le nombre des journées de travail, la répartition des ouvriers dans chaque profession, etc.

Partout ailleurs — je parle, bien entendu, des pays où l'industrie a pris un grand développement — il existe des *Offices ou des Secrétariats du travail.* Aussi, jetterons-nous un rapide coup d'œil sur ce que l'on a fait à l'étranger, avant de rechercher ce qui serait désirable et possible de faire chez nous (1).

I. — La statistique du travail à l'étranger.

Les bureaux de statistique du travail peuvent, en somme, se ramener à deux types — le *type suisse* et le *type américain* — très différents au point de vue des origines, de l'organisation et du but.

Le Secrétariat ouvrier suisse est, comme son nom l'indique, une émanation directe des ouvriers. Son but n'est pas seulement de recueillir des faits, mais encore et surtout de formuler les revendications du prolétariat. Ce n'est pas un appareil administratif : il se trouve vis-à-vis de l'État dans une situation qui ressemble beaucoup à celle de notre clergé : indépendance complète, sauf au point de vue pécuniaire. Le gouvernement paye le secrétaire et ses adjoints, mais il n'intervient pas dans leur nomination et dans leur gestion.

Les Bureaux du travail des États-Unis, qui ont été imités successivement en Angleterre et en France, répondent à une conception diamétralement opposée : ce sont des institutions officielles, des fragments de l'État. Les fonctionnaires qui les dirigent sont nommés par le gouvernement et n'ont d'autre mission que de préparer l'œuvre du législateur, de recueillir des matériaux d'étude, laissant à d'autres le soin de les coordonner et d'en tirer des conclusions.

(1) Le rapport de M. H. Denis, publié dans la *Société nouvelle* (octobre, novembre et décembre 1892), et auquel nous avons emprunté beaucoup de nos renseignements sur les bureaux du travail à l'étranger, fournit, avec des détails très précis sur leur organisation, une très riche bibliographie.

Digitized by Google

« L'œuvre des bureaux — écrivait récemment M. Carroll D. Wright — est essentiellement éducationnelle. Leur ambition est de fournir des matériaux précis de solution, et non de résoudre eux-mêmes les problèmes. La statistique scientifique est celle qui dit les vérités actuelles et non les vérités qui servent à établir simplement nos propres théories. »

1° États-Unis.

L'organisation de la statistique du travail aux États-Unis commence en 1869, par la fondation du *Bureau of labor statistics* de Massachusetts, qui a servi de modèle à tous les autres.

Depuis cette époque, et jusqu'en 1891, on a créé, dans les divers États de l'Union, vingt-cinq bureaux du travail, recevant des allocations budgétaires, d'ailleurs insuffisantes, qui varient de 5,000 francs (Kansas) à 75,000 francs (Massachusetts).

La loi du 25 juin 1884 institua un bureau central, qui est devenu, en 1891, l'*United States Department of Labor*. Le Department of Labor, qui disposait, en 1891, d'un budget de 841,000 francs, est placé sous la direction de M. Carroll D. Wright, qui a sous ses ordres plus de 80 agents et employés, parmi lesquels des statisticiens éminents.

Tout le monde a entendu parler de l'œuvre énorme accomplie, dans ces dernières années, par les bureaux du travail des États-Unis. Répandus à profusion parmi les membres des associations ouvrières, les rapports de ces bureaux leur fournissent les plus précieux renseignements sur toutes les questions qui les intéressent.

Ce qui caractérise cette admirable organisation, dit M. H. Denis, en parlant du Department of Labor, « c'est la division du travail qui s'y est établie, la sûreté des méthodes, la rapidité extraordinaire dans l'exécution des travaux les plus complexes. C'est ainsi que le premier rapport du bureau *on industrial depression* est une collection de vingt agents spéciaux, dont cinq furent envoyés en Europe. Le quatrième rapport, sur les conditions des ouvrières dans les grandes villes, réunit les résultats d'investigation, qui ont porté sur

Digitized by Google

342 industries distinctes de 22 grandes villes ; les conditions de 17,427 ouvrières ont été analysées, et ce travail statistique a été accompli à peu près tout entier par des femmes attachées au département. Le dernier rapport, qui a pour objet le coût de production dans les industries du fer et de l'acier, a été qualifié par M. Carroll D. Wright lui-même de *triomphe statistique :* il condense des recherches d'une précision remarquable, qui ont été faites dans 618 établissements des États-Unis et d'Europe, et qui embrassent le coût de production comparé, le taux des salaires, la durée du travail, son effet utile, le coût de la vie, les budgets des recettes et des dépenses des travailleurs occupés dans ces industries. Un groupe d'agents, hommes et dames, combinant savamment leurs efforts, sous la direction de M. Weaver, ont accompli cet ouvrage énorme qui compte 1,400 pages d'impression, du mois de juin 1888 au 13 février 1891.

2° Angleterre.

En Angleterre, le *Board of Trade* reçut, par une résolution du Parlement du 2 mars 1886, la mission d'organiser un département spécial pour recueillir et publier la statistique du travail.

Ce département compte actuellement une douzaine de fonctionnaires, parmi lesquels un *correspondant of labor,* M. John Burnett, qui a pour mission d'entrer en correspondance régulière avec les Trades-Unions. C'est à lui que nous devons une remarquable collection de rapports sur les associations ouvrières anglaises.

Le nouveau ministre du commerce et de l'industrie, M. Mundella, vient de déposer un projet de complète réorganisation de la statistique du travail.

Ce service deviendrait indépendant du Board of Trade et constituerait, comme aux États-Unis, le département du travail.

Ce département serait divisé en trois sections : commerce, travail, statistique.

Il serait dirigé par un commissaire du travail, ayant sous ses ordres un *correspondant of labor,* trois secrétaires et une tren-

Digitized by Google

taine d'employés. De plus, on instituerait, dans les principaux centres industriels, des secrétaires locaux.

Le département du travail organiserait des enquêtes périodiques et publierait les rapports des inspecteurs de fabrique et des monographies sur les questions ouvrières en Angleterre et à l'étranger.

En outre, on se propose de créer une gazette du travail, qui serait répandue à profusion dans les villes industrielles.

3° France.

La loi du 21 juillet 1891 a institué une loi constituant un Office du travail « destiné à fournir des éléments d'étude et d'instruction pour faciliter l'élaboration des lois de protection que pourra réclamer l'organisation économique ».

M. A. Fontaine, chef de la section de statistique de cet office, se trouvant de passage à Bruxelles, a bien voulu me fournir les renseignements ci-après sur le fonctionnement et le programme de l'institution qu'il représente :

On sait que l'Office du travail fonctionne depuis le 1er octobre 1891. Son règlement organique lui donne pour mission *principale* « de recueillir, coordonner et publier toutes informations relatives au travail, notamment en ce qui concerne l'état et le développement de la production, l'organisation et la rémunération du travail, les rapports avec le capital, la condition des ouvriers, la situation comparée du travail en France et à l'étranger ».

Le personnel attaché à l'Office est composé de la manière suivante : un directeur, deux chefs de section (section d'études et section de statistique), deux sous-chefs de section, un actuaire, qui s'occupe spécialement de la question des assurances ouvrières, et trois délégués permanents, qui sont de véritables missionnaires de la statistique. L'expérience démontre que bien peu de gens répondent aux questionnaires qu'on leur adresse; c'est pourquoi l'on charge des délégués permanents de les aller trouver : puisque la montagne ne va pas à Mahomet, celui-ci se décide à aller à la montagne.

Outre les délégués permanents, l'Office du travail occupe

Digitized by Google

cinq délégués spéciaux, nommés à titre temporaire, mais qui n'ont pas cessé d'être employés depuis un an. Le personnel est complété par un archiviste-bibliothécaire, trois rédacteurs et trois expéditionnaires.

Le budget de l'Office s'élève dès à présent à 152,000 francs; mais il n'est pas douteux que cette allocation budgétaire doive être considérablement augmentée. Indépendamment des enquêtes et des recherches statistiques qui entraînent des dépenses croissantes, l'Office du travail va publier un bulletin mensuel qui sera distribué *gratuitement* aux cinq mille syndicats ouvriers et patronaux de France. Ce bulletin contiendra l'exposé des faits sociaux qui intéressent le plus directement la classe industrielle. C'est ainsi que M. Fontaine a profité de son séjour à Bruxelles pour recueillir — en vue de son premier numéro — des renseignements pratiques sur la manière dont on a fondé le *Vooruit* et la *Maison du Peuple*. Un fonctionnaire du gouvernement enseignant aux ouvriers la manière de créer des coopératives socialistes, voilà un spectacle auquel les bureaucrates de notre Belgique censitaire ne nous ont pas habitués!

Indépendamment de cette œuvre de vulgarisation, l'Office du travail se propose de donner un grand développement aux enquêtes qui sont dès à présent commencées.

La *Section d'études* vient de publier quatre rapports importants : une étude statistique sur les résultats financiers de l'assurance obligatoire contre les accidents en Allemagne et en Autriche et une étude sur les accidents de travail dans ces deux pays; la statistique des grèves en France pendant les années 1890 et 1891 et une vaste enquête sur le placement des ouvriers, domestiques et employés, en France et à l'étranger.

L'*enquête* de M. Corra *sur le placement* contient quantité de renseignements précieux et mérite une analyse spéciale. Nous aurons probablement l'occasion d'y revenir. — Une nouvelle enquête sur l'arbitrage et la conciliation paraîtra d'ici à quelques jours. De plus, la section d'études réunit les éléments d'une publication importante sur l'organisation syndicale, en France et à l'étranger.

Digitized by Google

Quant à la *Section statistique*, elle s'était proposé au début un programme très large : d'abord un recensement industriel, destiné à servir de base à toutes les autres recherches et indiquant, non seulement le nombre des ouvriers de chaque profession, mais l'importance des établissements et leur forme juridique, dans les différentes branches d'industrie. On aurait ensuite dressé la statistique des salaires et des heures de travail ; puis celle des maladies et de la mortalité dans les diverses professions.

Malheureusement, il a fallu en rabattre : le recensement aurait coûté 500,000 francs ; de plus, pour être complet, il aurait fallu pouvoir imposer aux chefs d'industrie l'obligation de répondre et les recenseurs de l'Office du travail ne sont investis d'aucune autorité.

Bref, il a fallu se contenter de mettre à l'étude la question des maladies professionnelles dans certaines industries spéciales (on a commencé par l'industrie du plomb) et de réunir les matériaux d'une enquête sur les salaires et les heures de travail dans certains établissements pris pour types. Cette enquête a porté sur 3,500 établissements. La section de statistique publiera, dans le courant de mars, les résultats qui sont relatifs à Paris.

Les délégués spéciaux ont pu prendre connaissance des livres de six cents industriels parisiens et M. Fontaine nous disait qu'il avait pu constater à cette occasion combien il faut se défier des renseignements fournis, soit par les ouvriers, soit par les patrons, même lorsqu'ils sont de bonne foi. C'est ainsi qu'il demanda un jour à un industriel — qui lui tient de très près — le chiffre du salaire annuel des ouvriers d'une certaine catégorie. — A cinq francs par jour, quinze cents francs par an, lui fut-il répondu. — Vérification faite, d'après les livres, la moyenne était seulement de 1,150 francs.

Que l'on juge alors de la valeur des déclarations de ceux qui sont de mauvaise foi et de la confiance qu'il convient d'accorder à des renseignements comme ceux que nous fournit l'*Annuaire de la statistique belge*, d'après le recensement industriel de 1880 (émanant entièrement des chefs d'industrie). L'en-

Digitized by Google

quête de 1891, faite par les Conseils de l'industrie et du travail, présente plus de garanties, parce qu'elle a été contradictoire, mais elle est fort incomplète. L'une des premières réformes qui s'imposeront au Parlement issu du suffrage universel, ce sera la création d'un organe central de la statistique, d'un *observatoire des conditions du travail.*

4° Suisse.

Le secrétariat ouvrier suisse date de 1887. Il fut constitué sous l'impulsion de la plus vaste et de la plus puissante des sociétés ouvrières suisses, le Grütli. Cette association fit simultanément des démarches auprès du gouvernement fédéral pour obtenir des subsides, et auprès des autres groupes ouvriers pour obtenir leur concours.

Le 10 avril 1887, les délégués ouvriers se réunirent à Aarau et constituèrent le secrétariat et la Fédération ouvrière dont il émane.

Cette Fédération, qui a pris un très grand développement et qui comptait, en 1891, 103,000 membres, a pour but « la représentation collective des intérêts économiques de la classe ouvrière suisse », sans distinction de croyances et d'opinions. Cette dernière clause ne fut pas adoptée sans provoquer certaines résistances.

Un grand nombre de délégués proposaient de faire élire le secrétaire ouvrier par des congrès triennaux et se prononçaient contre le principe de la Fédération, « cet être hybride, ayant la tête rouge du socialiste démocrate, le corps blanc de l'opportunisme économique et la longue queue noire de l'ultramontanisme ».

On en voulait surtout à « la longue queue noire », et récemment encore certains grutléens ont proposé de la couper. Néanmoins, au congrès d'Aarau, un éloquent discours de M. de Curtins — le de Mun suisse — emporta le vote. « Je suis ultramontain de cœur et d'âme, s'écria-t-il, mais dans les questions sociales, dans les questions de pain quotidien, je suis avec vous. Quiconque vient aider à la solution de ces questions, doit être le bienvenu, à quelque confession religieuse

Digitized by Google

qu'il se rattache, qu'il tienne pour les théories de Bakounine ou de Lassalle, ou qu'il croie à l'évangile du Christ. Les ouvriers catholiques vous tendent une main loyale, ne la repoussez pas! »

Cet appel fut entendu; la Fédération fut ouverte à tous et l'on peut dire que le secrétariat ouvrier représente la presque totalité du prolétariat suisse.

Le comité central de la Fédération nomme un comité directeur, composé de trois membres, et choisit le secrétaire ouvrier; en outre, c'est à lui qu'incombe la mission d'arrêter le programme des travaux et le budget annuel du secrétariat.

Le gouvernement accorde un subside, qui était de 5,000 francs au début, mais qui s'est élevé successivement à 10,000, puis à 20,000 francs.

Le personnel du secrétariat se compose du secrétaire, M. Greulich, d'un secrétaire adjoint, pour la Suisse romande, et de quelques employés.

Le secrétariat, ainsi que nous l'avons dit, poursuit un double but :

1° *Recueillir des renseignements statistiques.*

On lui doit, dès à présent, une remarquable enquête, publiée en 1891, sur la statistique des accidents.

2° *Étudier les questions d'économie sociale qui intéressent les travailleurs*, se faire l'organe même des ouvriers. « Il permet, a dit M. Wuarin, au quatrième état, de formuler nettement ses aspirations auprès des autorités constituées, et il coopère à l'œuvre de la législation ouvrière ». C'est par là que le secrétariat se distingue de toutes les autres institutions du même ordre.

Cependant, ajoute M. Hector Denis, la préoccupation de l'impartialité dans ses recherches domine l'esprit de l'homme éminent qui remplit les fonctions de secrétaire et du comité central qui le guide. M. E. Arago, dans son rapport au gouvernement français sur les conditions du travail en Suisse, affirme que le secrétariat veut provoquer une association de patrons analogue à la Fédération ouvrière, comprenant qu'il est indispensable « que ces deux forces aient une cohésion

Digitized by Google

équivalente, afin d'obtenir une entente et une réunion d'efforts dans l'intérêt commun ».

Et, pour compléter cette organisation, on reconnaîtra sans doute la nécessité de créer un organe central, dominant les intérêts de classe, et étranger, par son essence même, à toutes autres préoccupations que la recherche de la vérité.

II. — La question de la statistique du travail en Belgique.

Il y aura bientôt deux ans que l'on a commencé à se préoccuper de l'organisation de la statistique du travail dans notre pays. Dès à présent, on peut dire que l'intervention de l'État est décidée en principe. Le tout est de savoir dans quelle forme elle se manifestera. Adoptera-t-on le système suisse, le système américain, ou bien encore un système mixte, réunissant les avantages des deux premiers?

Dès à présent, le Secrétariat ouvrier et l'Office du travail existent à l'état de projet.

Nous examinerons successivement ce qui a été fait dans ces deux directions.

1° Le secrétariat ouvrier.

Au mois d'août 1891, le Congrès socialiste international, qui siégeait à Bruxelles, décida qu'il y avait lieu d'organiser, dans chaque pays, un Secrétariat ouvrier, chargé de se mettre en rapport avec les autres partis ouvriers et de leur fournir des renseignements rapides et précis sur la législation, les grèves et les conditions du travail.

C'était, en fait, la *reconstitution de l'Internationale*. Le secrétariat ouvrier, dans la pensée des auteurs de la proposition, devait être une machine de guerre, bien plus qu'un organe de la statistique, un appareil enregistreur des phénomènes sociaux. Il a, du reste, conservé ce caractère en France et en Italie; mais, lorsque la question se posa devant le Parti ouvrier belge, au Congrès de Namur (mai 1892), on ne tarda pas à s'aviser que le secrétariat ouvrier existait déjà sous un autre nom : le secrétariat pour l'étranger du Conseil général.

Digitized by Google

Le projet primitif, renvoyé aux fédérations régionales du parti, subit des modifications profondes.

Le projet nouveau, qui émane de la Fédération bruxelloise, sépara complètement le secrétariat pour l'étranger et le secrétariat ouvrier.

Le premier est l'organe du Parti ouvrier, chargé de le représenter auprès des socialistes des autres pays. Le second, au contraire, devient un organe de recherches et d'études, tout à fait analogue au secrétariat ouvrier suisse. On se propose de constituer une Fédération ouvrière, sans distinction d'opinions et de tendances. C'est le comité central de cette fédération qui choisira le secrétaire ouvrier.

Le parti ouvrier bruxellois a, dès à présent, fait appel aux autres groupes de la capitale. Plusieurs adhésions lui sont parvenues et notamment celle des voyageurs de commerce et de l'importante société des typographes. Les statuts seront définitivement adoptés par le prochain congrès du parti ouvrier, qui doit avoir lieu à Gand, le jour de Pâques. Ils seront ensuite soumis à la ratification des autres groupes.

Les ressources nécessaires pour le fonctionnement du secrétariat seront fournies par la Fédération ouvrière, qui lui servira de base, sauf à demander, comme en Suisse, l'intervention pécuniaire de l'État (ou bien des communes).

2° Le projet du gouvernement.

En juillet 1891, au moment même où les Chambres françaises instituaient l'Office du travail, la section centrale de notre Chambre des représentants repoussait, à l'unanimité, une proposition de M. Paul Janson qui demandait la création d'une direction du travail au ministère de l'industrie et de l'agriculture.

La section centrale estimait, conformément à l'avis du gouvernement, qu'il n'était pas nécessaire de créer un organe spécial de la statistique du travail, et qu'il suffisait de coordonner les efforts d'un certain nombre d'institutions déjà existantes.

Le gouvernement se proposait d'utiliser, à cet effet, le Con-

Digitized by Google

seil supérieur de l'industrie et du travail, les fonctionnaires chargés de la surveillance des exploitations industrielles et les Conseils de l'industrie et du travail.

Le Conseil supérieur de l'industrie serait chargé de l'élaboration des programmes de recherches, ainsi que de la haute direction des enquêtes.

La préparation des questionnaires et la publication des documents recueillis seraient confiées à un comité permanent de fonctionnaires, choisis dans les divers départements ministériels.

Enfin, les données statistiques seraient fournies et les investigations faites :

a) *Au point de vue de la production*, par les fonctionnaires chargés de la surveillance des exploitations industrielles;

b) *Au point de vue de la condition morale et matérielle des ouvriers*, par les Conseils de l'industrie et du travail.

On voit que, dans ce système, toute l'activité se concentre dans les organes locaux et secondaires, tandis qu'il n'y a pour ainsi dire pas d'organe central, de cerveau, d'appareil enregistreur des phénomènes.

Au reste, le projet du gouvernement a déjà reçu un commencement d'exécution, et l'expérience démontre sa complète insuffisance.

Le directeur de l'industrie a publié récemment les résultats de l'enquête faite par les conseils de l'industrie et du travail, sur *les salaires et les budgets ouvriers, au mois d'avril* 1891 (1).

Cette enquête fut ordonnée à la suite de la dénonciation des traités de commerce. Le but que se proposait le gouvernement c'était de rechercher si le taux des salaires dans notre pays était aussi dérisoire que le prétendent les protectionnistes de l'étranger, si la rémunération du travail était réduite au strict minimum, si nos ouvriers étaient à même de supporter des réductions que les circonstances pouvaient rendre nécessaires. Enfin, se plaçant à un point de vue plus général, on voulait étudier la question de savoir si la condition des classes

(1) Bruxelles, Weissenbruch, 1892.

Digitized by Google

ouvrières tend à s'améliorer, comme l'affirment les uns, ou à s'aggraver, comme le prétendent les autres.

L'enquête fut rapidement conduite; elle contient beaucoup de renseignements, d'autant plus précieux qu'ils ont été fournis par les délégués des patrons et des ouvriers, de commun accord et après débat contradictoire. Néanmoins, il suffit de parcourir le volume publié par la direction de l'industrie, pour constater que cette enquête, — si soigneusement qu'elle ait été faite — ne répond que très imparfaitement au but que l'on s'était proposé. Les causes de cette imperfection, qui ne sont nullement imputables aux individus, mais à l'organisation même, démontrent péremptoirement la nécessité de créer un organe spécial de la statistique.

L'enquête de 1892 est insuffisante à deux points de vue :

1° Elle ne porte que sur un seul mois : avril 1891. On a craint, avec raison, d'engager les conseils de l'industrie et du travail dans les détails complexes d'un budget annuel. Il aurait fallu pour cela des statisticiens de profession, tels que les agents spéciaux du *Department of labor* des États-Unis.

2° Les conseils de l'industrie ne sont pas encore très nombreux. Vingt-huit seulement, localisés dans les provinces de Brabant, de Liége et de Hainaut, ont envoyé des réponses. Nous n'apprenons donc rien sur la condition des ouvriers, dans les provinces d'Anvers, de Limbourg, de Namur et de Luxembourg. Dans les Flandres, l'enquête n'a porté que sur deux villes : Gand et Courtrai.

En un mot, tous les documents recueillis s'appliquent à des centres industriels où les ouvriers, plus ou moins organisés, sont parvenus, à force de réclamations, à obtenir l'établissement d'un Conseil de l'industrie. En revanche, nous n'obtenons aucun renseignement sur la condition des plus misérables, de ceux qui, relégués dans ces petites villes où l'exploitation est plus grande que partout ailleurs, souffrent sans se plaindre, parce qu'ils n'ont pas même la force de protester.

Et cependant ce sont ces résultats partiels que l'on invoque, avec une sérénité imperturbable, pour affirmer que la situation de notre prolétariat s'est considérablement améliorée depuis

Digitized by Google

un demi-siècle. C'est ainsi, notamment, que M. Beernaert, au début de la discussion revisionniste, et M. De Bruyn, dans son discours d'installation au Conseil supérieur de l'industrie, ont pris texte de l'enquête de 1892, pour déclarer que les salaires ont plus que doublé, pendant ces cinquante dernières années.

Dans une récente brochure, publiée par M. Julin, nous retrouvons les mêmes arguments, mais dans une forme plus scientifique, et avec des données beaucoup plus complètes. Il compare les chiffres de 1891 à ceux de la statistique industrielle de 1846, et les budgets recueillis par les Conseils du travail à ceux qui ont été publiés en 1853, par Ducpétiaux. La conclusion de cette savante étude, c'est que, non seulement le salaire nominal, mais encore le salaire réel, a sensiblement augmenté et que l'alimentation de la classe ouvrière est devenue beaucoup plus substantielle.

Cela est-il exact? Nous ne contestons pas qu'il y ait de fortes présomptions en ce sens, mais ce que nous contestons, d'une manière formelle, c'est que les documents statistiques sur lesquels on se fonde, suffisent à l'établir.

M. Julin compare tout d'abord les données de 1891 à celles de 1846, pour 24 catégories d'ouvriers de métier, à Bruxelles.

L'augmentation des salaires est évidente, mais il importe de remarquer :

1° Que l'année 1846 est une année de forte crise et que la rémunération du travail était plus élevée quinze ans auparavant;

2° Que les métiers bruxellois qui souffrent actuellement le plus — cigariers, tailleurs, cordonniers, etc. — ne sont pas compris dans la statistique;

3° Que l'on compare le salaire moyen de l'*année* 1846 au salaire moyen du *mois* d'avril 1891. Le résultat serait bien différent si l'on avait établi la moyenne de cette dernière année, en tenant compte des mois de morte-saison.

Malgré tout, cependant, il est fort possible — nous dirons plus, il est infiniment probable — que les ouvriers bruxellois sont beaucoup mieux payés qu'en 1846; mais encore faudrait-il le démontrer, et les documents statistiques que nous possédons, ne prouvent rien à cet égard.

Digitized by Google

La même observation s'applique à la seconde partie de l'argumentation de M. Julin, c'est-à-dire l'examen comparé des budgets ouvrier, au point de vue alimentaire, en 1853 et en 1891.

Les moyennes obtenues paraissent très concluantes, au premier abord. L'ouvrier actuel mange moins de pommes de terre — un pauvre aliment, s'il en fut — et plus de pain, de graisse, de beurre, de lard et de viande.

Malheureusement, si l'on va au fond des choses, ces constatations optimistes paraissent beaucoup moins décisives, et cela pour deux motifs :

1° Ducpétiaux prend soin de faire remarquer, dans la préface de son Étude sur les budgets économiques de la classe ouvrière, que ces budgets « ont été dressés à une époque peu prospère, où le prix des grains et des pommes de terre avait subi une hausse considérable. De là, sans doute, en grande partie — ajoute-t-il — les résultats désavantageux que nous avons constatés » ;

2° D'autre part, au budget de cette année 1853, beaucoup plus sombre que la moyenne, on compare les budgets du seul mois d'avril, — germinal et floréal — le moment de l'année où les travaux reprennent, où les dépenses diminuent, tandis que les recettes s'élèvent au maximum. Autant aurait valu mettre en regard les budgets d'avril et ceux de décembre : on aurait constaté une amélioration plus forte en trois mois qu'en cinquante ans !

Rien n'établit donc — avec des chiffres précis et d'une manière indiscutable — que la situation des ouvriers s'améliore. Nous n'avons à cet égard que des présomptions ou des données incomplètes, d'autant plus insuffisantes que, par une tendance naturelle à l'esprit humain, les ouvriers sont portés à croire que leur condition s'est aggravée et qu'au « bon vieux temps » les choses allaient mieux qu'aujourd'hui. La plupart des travailleurs pensent encore, avec Karl Marx, que, par l'action du régime capitaliste, les riches deviennent toujours plus riches et les pauvres plus pauvres.

Faut-il insister sur l'intérêt qu'il y aurait pour les conserva-

Digitized by Google

teurs à démontrer le contraire? S'il est vrai que la situation du prolétariat s'aggrave tous les jours, l'insurrection contre l'ordre actuel devient le plus sacré des devoirs. Si l'on établit, par contre, que des améliorations réelles se sont déjà produites, et continuent à se produire, le socialisme réformiste tendra naturellement à se substituer au socialisme révolutionnaire.

Mais, pour que cette preuve soit faite, d'une manière complète et décisive, il est indispensable d'organiser, sur des bases sérieuses, la statistique du travail. Des enquêtes accidentelles, fragmentaires, conduites par des statisticiens improvisés, ne suffisent pas. Il faut des enquêtes permanentes, scientifiquement organisées, et qui, de plus, soient dirigées par des hommes qui inspirent confiance à tous, et spécialement aux ouvriers.

Refuser de l'argent pour faire la lumière dans la forêt vierge des phénomènes sociaux, c'est, de la part d'un gouvernement, chose aussi maladroite et coupable que de lésiner, en matière d'instruction publique, lorsqu'il s'agit de faire la lumière dans le cerveau des enfants.

Les ouvriers ont un immense intérêt à la statistique du travail, pour la réalisation des réformes qu'ils poursuivent, mais les classes possédantes n'y ont pas moins intérêt, si elles veulent éviter les coups de force qu'elles appréhendent.

III. — Conclusions.

Il nous reste à formuler brièvement les conclusions de cette étude.

L'Office du travail, dont la création nous paraît s'imposer, devrait, à notre avis, se constituer en partie sur le modèle de la Suisse, en partie sur le modèle des États-Unis.

I. Le *bureau central* serait composé de spécialistes, n'ayant pas d'autres attributions que la statistique. Ils seraient nommés, soit par le gouvernement, soit par le Conseil supérieur de l'industrie et du travail. On pourrait leur adjoindre des délégués élus par d'autres groupes, ouvriers et patronaux.

Voilà pour l'organe central. Reste à savoir quelles seraient ses relations avec le reste du corps social?

Digitized by Google

Des trois modes d'investigation ordinairement usités, il en est deux, l'*enquête orale* et l'*enquête écrite*, qui n'ont jamais donné que des résultats assez défectueux. On ne répond pas aux questionnaires et on répond fort mal aux enquêteurs de passage. Tout le monde reconnaît aujourd'hui la nécessité d'avoir recours à une autre méthode : l'*enquête par délégués*.

Il y aurait donc lieu d'adjoindre au bureau central un certain nombre de missionnaires de la statistique (délégués permanents ou temporaires).

II. De plus, il est indispensable qu'entre l'organe central et la masse des travailleurs, il y ait des centres secondaires, analogues à ceux que M. Mundella se propose de créer dans les principaux centres industriels de l'Angleterre.

On pourrait avoir recours dans notre pays aux *secrétaires des conseils de l'industrie et du travail* qui recevraient un traitement fixe et deviendraient les secrétaires locaux, les correspondants du bureau central.

III. Enfin, pour pénétrer plus avant que ne peut le faire une organisation administrative, dans tous les milieux sociaux, il conviendrait d'encourager et de subsidier les organisations libres qui seraient à même de fournir des renseignements.

Nous voulons parler surtout du *secrétariat ouvrier*, qui est en voie de formation, et du *secrétariat patronal*, qui devrait le compléter. Ces deux institutions auraient pour but de formuler — avec des renseignements à l'appui — les vœux de chacune des classes en présence.

Il n'est pas douteux que la réalisation de ce projet, que le parti ouvrier vient d'inscrire à son programme, ne se heurte à bien des résistances. Peut-être cependant rencontrera-t-il des adhésions parmi les conservateurs éclairés, qui comprennent que le meilleur moyen de garantir d'ordre, c'est de donner des gages au progrès.

ÉMILE VANDERVELDE.

12 mars 1893.

Digitized by Google

ESTEVANILLE GONZALEZ (1)

Un bouffon espagnol dans les Pays-Bas au XVIIe siècle.

III

Estevanille bouffon du comte Octave Piccolomini.

Arrivé à Namur, il alla solliciter la protection d'un capitaine de cavalerie, Barnabé Vizconte, lui conta son emprisonnement et comment il avait été mis en liberté. Ses manières plurent si bien à cet officier, qu'après lui avoir fait prendre un rafraîchissement et ajouté un écu aux deux qu'il avait reçus du duc de Bouillon, il le fit monter dans son coche et le mena chez le comte Piccolomini (2), commandant en chef de l'armée impériale dans les Pays-Bas.

En apprenant les qualités et mérites que réunissait le protégé du capitaine, le comte se montra bien aise de trouver avec qui se divertir quelque peu. C'était l'heure du dîner : il invita Estevanille à s'asseoir à sa table et ordonna de lui placer le siège « à la mode », ce qu'un valet exécuta en posant le dos-

(1) Suite, voir le numéro du 15 février.

(2) Octave Piccolomini d'Aragon, né à Florence en 1599, célèbre dans l'histoire de la guerre de Trente ans. Il servit d'abord les Espagnols dans le Milanais, puis les Impériaux. Sous l'administration du cardinal-infant, il commanda les troupes impériales envoyées au secours des Espagnols dans les Pays-Bas de 1635 à 1639. Il y revint de 1643 à 1648 et y dirigea les opérations militaires comme gouverneur des armes. En récompense de ses services, Philippe IV lui accorda, en 1642, le titre de duc d'Amalfi, qu'avaient déjà porté ses ancêtres ; mais, sur les représentations des députés de cet État, le privilège royal fut plus tard révoqué.

Digitized by Google

sier contre la table. Estevanille voulut le retourner; on l'arrêta : il dut se mettre à califourchon. Le repas achevé, le comte le défia à la prime, auquel jeu Estevanille gagna six écus; il en perdit trente en jouant avec le capitaine, mais déclara généreusement les abandonner aux valets pour les cartes.

La façon dont on l'avait fait asseoir l'intriguait. Au moment de se retirer, il demanda ce que signifiait cette cérémonie. Aux invités qui sont gentilshommes, répondit le valet qu'il interrogeait, on met le siège à l'endroit; à ceux qui s'invitent ou sont gentilshommes de la bouffe, on le place à l'envers. « Eh bien, repartit Estevanille, si Son Excellence veut toujours me régaler ainsi qu'elle vient de le faire, il n'importe comment elle m'ordonnera de m'asseoir. » Il se voyait déjà en passe de jouer chez ce grand seigneur le rôle de chevalier plaisant, et il se dit : « Bah! l'honneur, c'est ce qui va à chacun. Que m'importe que mon père se nomme Grandpain, si, moi, je meurs de faim? »

Mais quel ne fut pas son désappointement quand, le lendemain, on l'informa que le général, après l'avoir fait son compagnon de table, l'abandonnait. Piccolomini, en effet, venait de partir pour Bruxelles. Estevanille en ressentit une telle affliction que, dans son désespoir, il ne songeait à rien moins qu'à retourner à ses plats et à ses écuelles. Il alla conter sa déception au marquis Mathey, colonel dans l'infanterie allemande, de passage à Namur, et cet officier, ému de compassion à la vue de sa douleur, lui procura l'argent nécessaire pour suivre le général par la poste. Estevanille se mit en route, donnant à entendre aux conducteurs, frappés de la pauvreté de ses vêtements, qu'il était un gentilhomme, aîné de grande maison, récemment échappé de la prison de Maestricht.

Tandis que les chevaux trottaient, il s'abandonnait aux réflexions que faisait naître en lui la rencontre de la veille. Un seigneur qui réunissait tant de parties, d'une noblesse si reconnue, daignerait-il prendre à son service un humble vermisseau comme lui, un pauvre hère couvert, comme il l'était, d'habits souillés et déchirés? Mais les grandes maisons n'avaient-elles pas eu de tout temps leurs bouffons? Et

Digitized by Google

la bouffonnerie, après tout, n'était-ce pas un art libéral, qu'avaient toujours goûté et encouragé les empereurs et les rois? N'étaient-ce pas les bouffons qui, de l'avis des gens sages et des savants, avaient, depuis l'antiquité, le mieux servi à faire librement entendre aux souverains leurs défauts, à leur transmettre de même les plaintes de leurs sujets? N'étaient-ce pas eux qui avaient le plus habilement réussi à les divertir dans les moments de mélancolie et de tristesse?

Encouragé par ces considérations, il avait hâte d'arriver.

Le cœur lui bondit à la vue des murailles et des tours qui lui annonçaient le terme de sa course. Bruxelles! mer où affluait tout ce qu'il y avait de fort, de puissant et de vaillant en Europe, patrie commune de tous les étrangers, capitale de ces Pays-Bas sur lesquels l'Atlas espagnol faisait reposer le poids de sa monarchie et de son édifice céleste! Quelle heureuse vie il allait mener dans cette belle terre de Flandre, au-dessus de laquelle il n'y avait rien au monde (1), dont les princes et seigneurs étaient vantés pour leur bonne humeur et leur générosité, les bourgeois pour leur grand train, terre riche et abondante, où l'art de la bouffonnerie devait trouver un meilleur débit que les méchants ragoûts du gargotier d'armée et ses pâtés à l'allemande!

Et, doublant le pas, il courait à la recherche du palais du comte Piccolomini. L'anxiété qui le poussait était si ardente, qu'arrivé chez ce seigneur, sans s'inquiéter du portier ni des pages, il se précipita jusqu'au salon même. Le comte le reçut avec amabilité, ordonna qu'on lui rafraîchît le corps, échauffé par les fatigues du voyage, qu'on le pourvût dorénavant de tout ce qui convenait à son entretien et qu'on le traitât comme un domestique de sa maison. Il lui fit confectionner un habit à sa livrée, ce dont Estevanille fut, au premier moment, quelque peu chagriné. La livrée, n'est-ce pas un insigne d'esclavage, qu'il faut être toujours prêt à revêtir ou à ôter à la moindre alerte, comme font les galériens de leur vêtement? Lui qui, depuis sa plus tendre enfance, avait toujours vécu en

(1) *No hay mas Flándes.* (Proverbe espagnol.)

Digitized by Google

pleine liberté, allait-il s'assujettir à ce point? Force lui fut pourtant de se soumettre sans murmurer, d'abord pour ne pas déplaire à son nouveau maître, ensuite pour remédier à sa nudité.

Pendant les opérations de l'année 1636 à la frontière de France, Piccolomini emmena son bouffon avec lui à Mons. La présence du quartier général et de l'armée dans cette ville et aux environs y fit naître une animation extraordinaire. Au palais du comte de Bucquoy, gouverneur du Hainaut, où logeait le général en chef, c'étaient presque chaque jour des fêtes et des banquets somptueux, auxquels Estevanille prenait largement part et qu'il égayait de ses bons mots. Au camp, le bouffon paradait au milieu des vivandiers et faisait chez eux d'excessives dépenses sans jamais les payer, sous prétexte de faire respecter en lui le valet d'un grand seigneur. Quant aux bourgeois, non content de les mettre à contribution, il les vexait et les importunait à plaisir, toujours au même titre, comme si son maître lui eût assuré partout l'impunité; mais le général ne l'entendait pas ainsi, comme on le voit par les suites d'une rixe qu'il eut avec un habitant.

Je sortais de la ville après le dîner, dit-il, la tête extraordinairement chargée. Tout en titubant, j'arrivai à une chandellerie remplie de chandelles en paquets ou pendues en files, et comme je prenais les paquets pour des bottes de raves, je demandai au maître pourquoi il leur avait ôté les feuilles. Celui-ci, qui voyait bien comment j'allais, me laissa sans réponse et peu à peu finit par éclater de rire. J'imagine que la boisson excitait mon envie de manger de ces raves : j'allonge la main vers une des files, qui pendait à une longue perche, j'accroche deux chandelles et les tire avec force pour m'en régaler; mais je renverse toute la rangée. A la vue de sa marchandise en pièces, le patron, sans me laisser le temps d'en goûter, saisit la perche et me la décharge sur le dos avec rage. Tout ivre que j'étais, je ressentis si bien la douleur et l'offense, que je tirai l'épée et fondis sur lui comme sur une troupe d'ennemis : je ne me possédais plus de fureur.

Persuadé que son arme de bois ne lui suffirait pas, le mar-

Digitized by Google

chand se réfugia dans l'arrière-boutique et s'y enferma. J'avais beau porter des estocades à la porte, je n'en sentais pas moins me cuire la tête et les côtes. A la fin, je me précipitai sur la procession de la Chandeleur, et frappant et taillant de droite et de gauche, brisant et hachant des escadrons de suif et de mèches, j'abattis à mes pieds un millier de cierges.

En ce moment vint à passer près du champ de carnage une bande de nos soldats, qui, me voyant jouer de l'espadon et enflammé de colère à l'extrême, me tirèrent dans la rue sur le conseil de voisins accourus à mes cris. On m'emporta dans un endroit où le sommeil me fit oublier cette affaire. Quant au pauvre bourgeois, il n'en fit pas de même : il était trop éveillé pour cela.

Plainte fut portée à mon maître. Il lui arriva en même temps un grand nombre de réclamations des vivandiers, qui m'accusaient de les escroquer et de les ruiner. Son Excellence, indignée contre moi et voulant montrer que sa justice était égale pour tous, me fit arrêter, ordonna qu'on me mît en lieu sûr et qu'on me chargeât d'une lourde chaîne. Les exécuteurs infernaux s'empressèrent d'accomplir cet ordre : ils m'attachèrent à un banc plus dur qu'un banc de galère turque. Là, je payai la déconfiture des raves; là, j'expiai les péchés commis contre mon prochain les vivandiers; je jeûnai sans être en quatre-temps ni vigiles, je fis diète sans être malade.

Informée de ces rigueurs, Mme la comtesse de Bucquoy, sourde aux plaintes de tant de réclamants, intercéda en ma faveur, et Son Excellence, par égard pour la divinité qui se faisait ma protectrice, ordonna de me déchaîner et de me mettre en liberté sans condition. Je sortis de ma solitude d'anachorète avec le ferme propos de ne plus déplaire à mon maître et de ne plus l'obliger à user à mon égard de pareille rigueur. Dès lors, je m'abstins de visiter les vivandiers de ma connaissance : c'était le châtiment le plus dur que je pusse m'imposer.

L'hiver approchait. Piccolomini revint à Bruxelles, laissant son bouffon avec le prince Thomas de Savoie, alors au service

Digitized by Google

de l'Espagne, qui se disposait à aller chasser le cerf dans le bois de Baudour avec une suite de seigneurs Au bout d'un jour, Estevanille, harassé, demanda à retourner à la ville, préférant, ainsi qu'il le dit, jouer le rôle de renard dans un modeste garde-manger que celui de loup dans une vaste forêt, et, malgré la défense qui lui en était faite, il alla attendre à Mons la fin de la chasse, qui se termina par la capture d'un cerf gigantesque. Sa désobéissance lui valut une punition que nous lui laissons raconter :

A mon retour, je trouvai le prince courroucé contre moi. Les seigneurs et gentilshommes de sa suite ne l'étaient pas moins : tous demandaient à grands cris qu'on m'infligeât un châtiment mérité. Un certain nombre d'entre eux se retirèrent pour délibérer sur la gravité du délit et prononcer la sentence. J'étais là, la mine basse, tremblant comme si j'eusse eu la fièvre tierce, donnant au diable un métier qui me valait tant d'inquiétudes et une vie si remplie d'angoisses.

Le tribunal criminel arrêta qu'en châtiment de ma désobéissance, on me mettrait un solide plastron et une forte épaulière; que, sur le devant du plastron, on me clouerait les cornes du défunt cerf; qu'à chaque branche de ce vaste bois serait attaché un gros grelot et que, de la peau de l'animal, on me ferait une capeline assez grande pour couvrir, outre le chef, les autres parties du corps non armées.

On me notifia l'arrêt sans m'accorder d'appel, comme si la cause eût parcouru toutes les instances; on fit venir de la ville un pelletier, on m'arma de pied en cap et on me vêtit en bête des bois; on me mit à cheval et on m'ordonna de courir la poste jusqu'à Bruxelles, de faire un tour par toutes les rues et promenades de la ville, et puis d'entrer dans le palais royal.

Je partis, revêtu des insignes de mari commode; il ne me manquait, pour compléter la honteuse allégorie, que l'accompagnement d'un crieur public (1). Je suivis la grande route,

(1) Le mari complaisant, condamné en Espagne pour avoir exploité sa femme, était, en effet, promené par les rues.

Digitized by Google

épouvantant les passants, ameutant les chiens, qui me suivaient et me poursuivaient, et fis mon entrée à Bruxelles. Au son de mes grelots et au fracas des fers de ma rossinante, les maisons se dépeuplaient, les rues se remplissaient. On s'ébahissait à la vue de la diabolique armure et du ridicule accoutrement ; on me sifflait ; de temps en temps, on me régalait de quelque pomme qu'on me jetait à la tête.

Arrivé au palais royal, au moment où je mettais pied à terre, je reçus ordre de Son Altesse Sérénissime le cardinal-infant de monter pour la voir. J'entrai dans la salle, non sans grande difficulté, à cause de l'élévation et de l'ampleur de mes bois. A la vue de ce spectacle horrible et effrayant, Son Altesse fut tentée de donner de l'agrément à ses lévriers, mais la compassion l'emporta : elle défendit qu'on me maltraitât.

Après m'être reposé et avoir pris quelque rafraîchissement, je remontai à cheval et me dirigeai vers la demeure de mon maître, escorté d'une armée de curieux qui braillaient et vociféraient. J'entrai dans l'appartement de Son Excellence, qui s'étonna de ce qu'étant célibataire, j'eusse usurpé les insignes d'autrui. Elle se divertit infiniment des aventures qui m'étaient arrivées, et, trouvant mon accoutrement digne de mémoire, appela un peintre et me fit portraire au vif. Cette faveur et l'espérance que j'en conçus pour l'avenir chassèrent le souvenir des injures passées, et, débarrassé du costume endiablé, j'essayai de tirer profit des affronts présents.

IV

La bataille de Thionville.

En attendant la campagne prochaine, le général Piccolomini résida dans la capitale des Pays-Bas. Pour occuper Estevanille, il lui confia la surveillance des emplois constituant le département de la bouche dans son hôtel, puis, le moment de reprendre les hostilités arrivé, il le chargea d'une fonction à laquelle sa nature de vagabond le recommandait entre tous :

Digitized by Google

il en fit son courrier. Estevanille brûlait le pavé des routes, allait et revenait avec une promptitude et un zèle qui lui valaient toujours des éloges et des récompenses. C'est ainsi qu'il se rendit plusieurs fois en Allemagne, à Vienne, en Lorraine, de la frontière de France à Bruxelles, au camp du cardinal-infant, quand ce prince opérait dans le Nord contre les Hollandais. Dans ces circonstances, il recueillit une quantité de cadeaux : l'empereur lui donna une chaîne d'or, l'archiduc Léopold, son frère, une autre, plus un magnifique cheval et une non moins magnifique bourse garnie de brillants écus, l'archiduc Mathias également une chaîne d'or.

Ainsi se passèrent les années 1637 et 1638. En 1639, le général Piccolomini gagne la bataille de Thionville; l'armée française, forte de 10,000 hommes de pied et de 4,000 à 5,000 chevaux, éprouve une sanglante défaite; le marquis de Feuquières, qui la commandait, est blessé, fait prisonnier et meurt quelques jours après. Estevanille assistait à cette bataille. Tout en exaltant la bravoure de son maître, il raconte l'histoire d'une blessure imaginaire qu'il y reçut et une aventure plaisante qui s'ensuivit :

Ne doutant pas de la victoire, je suppliai mon maître de m'en envoyer porter la bonne nouvelle à Son Altesse le cardinal-infant. « Seigneur Estevanille, votre grâce est un courrier très diligent, me répondit-il, mais un grand poltron. Pour que vous ne fassiez plus comme à Nordlingen, je vous accorde ce que vous me demandez. Allez vous poster sur une éminence, et si Dieu daigne m'accorder la victoire, courez en donner avis à Son Altesse; vous gagnerez plus par là qu'à butiner. »

Heureux de cette grandissime faveur, je montai, suivant le conseil qui m'était donné, sur une colline éloignée des deux camps, d'où je vis les nôtres fondre avec impétuosité sur l'ennemi, le vaincre et délivrer la ville en opérant des prodiges de bravoure. Notre armée était maîtresse du champ de bataille. Je descendis alors des hauteurs de mon observatoire pour porter l'heureuse nouvelle à Son Altesse. Mais, en chemin, je rencontrai un de nos vivandiers, et, sous prétexte de me dégager le gosier de la poussière que j'avais

Digitized by Google

avalée en me battant, je bus si bien avec lui et portai tant de santés à mon maître, qu'après un quart d'heure, j'avais plus envie de dormir que de courir la poste.

Cependant, poussé par un ardent désir de gagner mes étrennes, je m'animai le plus possible, bien qu'étourdi et à moitié hors de moi, et, avec l'aide du vivandier, je remontai à cheval. Le moment ne pouvait être plus mal choisi : j'étais à peine en selle qu'on tira de la ville une salve pour célébrer la victoire. Ne sachant ce que c'était, j'en éprouvai une telle frayeur que je me crus mis en pièces, moi et mon cheval; je me laissai tomber de ma monture, m'étendis tout de mon long par terre, et, dans ma chute, je fus blessé à la jambe par la pointe d'un morceau de branche. Quelques gouttes de sang jaillirent, dont la vue, jointe à la douleur que je ressentais, me fit tenir pour certain qu'un coup de canon m'avait fracassé la jambe, et je me mis à pousser des cris étourdissants qui remplissaient la campagne. A ces lamentables plaintes, le vivandier accourut avec un ami. Ils s'informèrent de la cause de mes gémissements, et je leur assurai que je venais d'être atteint par un boulet de canon tiré de la ville. Ils avaient entendu retentir le cruel airain ; mes démonstrations de douleur et la vue d'un peu de sang qui ressortait sur ma chaussette blanche les persuadèrent si bien qu'ils me soulevèrent, me mirent sur un chariot, et m'emmenèrent à Thionville.

Ils me cherchèrent une bonne auberge, et, voyant que j'avais besoin de sommeil, sans savoir que c'était l'effet de mes nombreuses libations, ils m'étendirent sur un lit bien propre, me laissèrent reposer et partirent en quête de secours. Ils furent plus de quatre heures à revenir, ayant trouvé tous les chirurgiens occupés à soigner nos quelques blessés et la grande quantité de ceux qui se trouvaient parmi les prisonniers. Dans l'intervalle, mes vapeurs s'étaient dissipées et, en même temps, la douleur et ma blessure imaginaire.

Comme je finissais de cuver mon vin, entrèrent le vivandier, son ami et un chirurgien vénérable et barbu, lequel, flairant une bonne aubaine sur ce qu'on lui avait dit que le blessé était valet du général victorieux, venait me donner ses soins en

Digitized by Google

grand apparat. Il était accompagné d'une demi-douzaine de jeunes aides. A peine arrivés, tous s'empressent de se débarrasser de leurs manteaux et de leurs chapeaux et se mettent à vider des trousses, à nettoyer des scies, aiguiser des bistouris, déchirer du linge, tirer de la charpie, préparer des capilotades d'œufs et chauffer du vin. Tout étant à point, le docteur donna ordre d'éveiller le blessé, ce qu'on fit non sans difficulté, car j'étais dans le meilleur de mon somme. Je m'assieds sur le lit et ne suis pas peu scandalisé d'apercevoir un tas de corbeaux armés de ferrements à disséquer. Le maître me demande de découvrir la partie blessée pour l'examiner et appliquer le remède convenable. Je lance lestement la jambe en l'air. Le chirurgien met à la hâte ses lunettes, inspecte minutieusement le membre, le manie et le remanie comme s'il amollissait une figue, ne trouve d'autre lésion qu'une égratignure, et, me regardant : Votre grâce, dit-il, tout estomaqué et quelque peu confus, se moquerait-elle de moi en me faisant venir pour soigner une blessure fabuleuse ? — Que votre grâce me remette en l'état où j'étais tantôt, lui répondis-je, et elle reconnaîtra que si la blessure n'était pas véritable, elle me paraissait au moins telle. Mais pour que vous ne vous plaigniez pas de vous être dérangé inutilement à cause de moi, voici un écu : comptez que vous m'avez appliqué une demi-douzaine d'emplâtres.

Le chirurgien prit l'argent, se mit à rire, ses aides en firent autant, et, avec toute sa séquelle, il vida la chambre.

J'allai rejoindre mon maître, que je félicitai de sa victoire. Je lui contai pourquoi je n'en avais pas porté la bonne nouvelle à Son Altesse, et la colère du chirurgien quand il m'avait trouvé sans même une trace de blessure, ce qui ajouta à la gaieté et au plaisir du moment.

(A continuer.) ERN. GOSSART.

Digitized by Google

DE L'INTENSITÉ DE L'ACTIVITÉ HUMAINE

AU XIXe SIÈCLE

Étude documentaire.

La caractéristique de notre époque est la prodigieuse intensité de l'activité humaine. Certes, pour l'homme qui se borne à se laisser vivre, à passer une existence en quelque sorte végétative, l'évolution incessante de l'humanité reste lettre morte. L'esprit observateur, au contraire, prend plaisir à suivre d'un œil attentif l'énorme travail qui s'opère partout en vue du développement du progrès dans tous les ordres d'idées. Au cours de ce dernier siècle, l'être humain s'est attaché à trouver la solution de problèmes si complexes et si ardus qu'on croirait en vérité qu'il veut biffer le mot impossible de la langue française. Et ce qui est admirable, c'est de constater que pour atteindre son but il déploie une persévérance, une énergie, une somme d'efforts inouïes. Pour en bien juger, il existe un critérium fort simple, c'est de procéder par comparaison. Examinons par exemple ce qui s'est passé au point de vue du développement des chemins de fer. Que disait-on de ce mode de locomotion dans la première partie de ce siècle?

Des membres du Parlement anglais n'affirmaient-ils pas gravement que le bruit des locomotives rendrait les châteaux inhabitables, que les vaches effrayées par le passage des trains ne fourniraient plus de bon lait et partant plus de bon beurre? En France, on allait plus loin, on déclarait le chemin de fer

Digitized by Google

une utopie. Eh bien, voyez ce qu'il est devenu à l'heure actuelle par suite des créations hardies les plus récentes. Je ne parlerai pas des grands tunnels forés à travers les masses titaniques des hautes montagnes. De nombreuses études ont été publiées à ce sujet. Je mentionnerai plutôt ce tour de force opéré par l'ingénieur et grâce auquel la locomotive atteint aujourd'hui des altitudes vertigineuses. Tour de force, ai-je dit, le mot est en situation. Prenons pour spécimen un des derniers chemins de fer de montagne mis en exploitation, celui du Pilate. Songez que la pente moyenne à franchir y est de 42 p. c., celle maxima de 48 p. c , et demandez-vous si jamais constructeurs se sont trouvés devant d'aussi sérieuses difficultés. Faire les jalonnements était un problème, qu'adviendrait-il lorsqu'il s'agirait de créer la voie? M. Hardmeyer, dans un travail intéressant à ce propos, dit fort justement : « On se représente ce qu'il y avait de hasardeux à grimper sur ces escarpements effrayants ou à descendre au moyen d'une corde le long d'une paroi verticale. Parfois les ouvriers ne trouvaient pour points d'appui que des saillies n'offrant prise qu'à la moitié du pied. Il fallait prendre des dispositions nouvelles pour chacun des plus petits tronçons, inventer des moyens et des outils pour telle œuvre spéciale. »

En dépit de ces obstacles, qui paraissaient insurmontables, l'œuvre est accomplie. La locomotive atteint le sommet du Pilate, à 2,066 mètres. Elle grimpe au Rothorn (2,252 mètres), au Rigi (1,750 mètres), au Generoso (1,639 mètres) et à Murren (1,611 mètres). Cette dernière ligne est d'une hardiesse extrême et l'on ressentirait certainement un frisson d'angoisse en la parcourant si l'on ne savait que la main de fer de l'ingénieur empêche le wagon de quitter la voie et de rouler dans l'abîme. Transportons-nous par la pensée dans l'Amérique méridionale et là nous constatons d'autres prodiges. Nous y verrons la voie ferrée parvenir à l'altitude du mont Blanc. Citons notamment les chemins de fer à destination des hauts plateaux de la Bolivie. Voici la ligne de Callao à Oroya, qui part de Callao, port de Lima, au Pérou, pour arriver à Oroya en franchissant les Cordillères à la hauteur de 4,800 mètres.

Digitized by Google

En voilà une autre qui va de Mollendo, port péruvien du Pacifique, par Arequipa jusqu'à Punho, port du lac Titicaca, avec embranchement vers Cuzco. Une troisième part du port chilien d'Antofagasta, par le désert d'Atacama, touche à Uyuni et se prolonge sur Ozuro et La Paz. Le point culminant de la ligne de Mollendo est à 4,670 mètres et celui de la ligne d'Antofagasta à 4,050 mètres. Ici, l'homme avait à lutter avec des difficultés terribles résultant de la raréfaction de l'air et des conditions climatériques particulières aux grandes hauteurs. Il fallait vaincre le mal de montagne, connu au Pérou sous le nom de *Soroche* et au Chili sous celui de *Puna*. M. Ch. Legrand, secrétaire de la Société des ingénieurs de Belgique, a pu, dans un voyage en ces régions lointaines, se rendre compte de cet ennemi redoutable que les créateurs de ces chemins de fer eurent à combattre. Les symptômes que présente ce mal sont, dit-il, le malaise, l'oppression, l'extrême fatigue, les douleurs des membres, les hémorragies par le nez et par la bouche, l'évanouissement, parfois la cécité momentanée. Quelquefois le malade succombe. A ces symptômes s'ajoutent dans certains cas l'hallucination, le vertige et plus fréquemment l'action du vent et de la sécheresse de l'air sur la peau. La peau s'irrite, se couvre de plaies, les lèvres enflent et se fendillent. On est obligé de se protéger la figure par un masque ou, comme l'a fait M. Legrand, par un enduit formé d'une épaisse couche de graisse.

L'on voit par ces seuls exemples quels sont les résultats obtenus grâce à l'énergie et à la science humaines. L'on n'a pas fait de progrès moins considérables sous le rapport de la rapidité des transports. Procédons encore par comparaison pour rendre les faits plus frappants. Le 27 septembre 1825, Georges Stephenson conduisit lui-même et pour la première fois une locomotive de son invention, baptisée du nom de « Locomotion », de Stokton à Darlington. La distance de 32 kilomètres fut franchie en cinq heures, ce qui sembla à cette époque prodigieusement court. Mettons ce voyage en parallèle avec celui de la malle du Japon, inauguré en août 1891, et nous pourrons juger du progrès accompli. La malle quitta Yoko-

Digitized by Google

hama le 19 août à 8 h. 45 du matin, à bord de l'*Empress of India*. Ce steamer franchit le Pacifique en 9 jours 20 heures, atterrissant à Victoria le 29 août, à 4 h. 24 du matin. Un service spécial convoya immédiatement la malle à Vancouver, où elle était le même jour à midi. A 1 h. 18, le grand express du Canadian Pacific l'a emportée jusqu'à Brockville (Ontario), où elle arriva le 1er septembre à 9 h. 3, du soir après un parcours de 4,508 kilomètres en 70 h. 55, en diminuant 3 heures pour la différence de longitude. Le transport par bac à travers le lac Ontario prit 38 minutes. De ce point, la malle transbordée sur le New-York Central a parcouru en 7 h. 2 la distance de 579 kilomètres qui sépare New-York de l'Ontario. A New-York, la malle est arrivée le 2 septembre à 4 h. 43 du matin et le *City of New-York* l'emportait à 6 h. 45 pour l'amener à Liverpool après avoir traversé l'Atlantique en 5 jours 22 heures. Le trajet du Japon en Angleterre fut donc effectué en 20 jours 21 heures, soit en 11 jours de moins que par l'ancien service de l'île Vancouver et en 23 jours de moins que par la route de Suez.

Comme l'homme n'est jamais satisfait, l'on s'efforce encore d'obtenir une rapidité plus grande. C'est ainsi qu'au début de 1892, la Compagnie du New-York Central fit des essais de vitesse entre New-York et les chutes du Niagara. La distance, qui est de 708 kilomètres environ, a été parcourue en 433 minutes 44 secondes, ce qui fait une vitesse moyenne de 98 kilomètres à l'heure.

L'on sait, enfin, qu'actuellement on étudie les moyens de transporter les voyageurs beaucoup plus promptement encore, grâce à l'emploi de l'électricité. Il va de soi que le jour viendra où ce problème sera résolu.

L'homme s'est aussi attaché avec passion en ces derniers temps à l'étude des phénomènes célestes. N'avons-nous pas vu récemment émettre l'idée de créer une colossale lunette qui devrait avoir les dimensions de la colonne Vendôme dans le but d'observer la lune? Des savants n'hésitent pas à aller habiter les observatoires établis dans les hautes régions, comme au pic du Midi, par exemple. M. Raphaël Bisschoffs-

Digitized by Google

heim ne se propose-t il pas d'élever au mont Monnier, à 2,800 mètres d'altitude, un observatoire plus élevé que celui de Nice, qu'on doit déjà à sa munificence?

Au cours de l'année 1892, les publications scientifiques nous apprenaient qu'au Pérou, à Arequipa, le professeur Peckering a réussi à obtenir une reproduction photographique de la tache verte située sur la portion boréale de la planète Mars. Il assurait qu'à la date qu'il indiquait, il était tombé de la neige sur les montagnes vers l'équateur de la planète. Deux sommets en avaient été recouverts et la neige n'avait été fondue par les rayons solaires que deux jours après. Rappelons, en passant, que l'on vit, lors du passage de Vénus, des savants de tous les pays accomplir de longs et pénibles voyages pour aller observer et photographier ce phénomène céleste?

Enfin, n'a-t-on pas réussi à vaincre les énormes difficultés que présentait un séjour prolongé sur le sommet du mont Blanc, afin d'y pouvoir faire des observations astronomiques? Ce dernier exploit nous donne encore une preuve de la dose d'énergie que l'être humain parvient à déployer lorsqu'il est poussé par le feu sacré de la science. Car c'est l'amour du développement des connaissances humaines qui a donné à M. Jules Janssen, de l'Institut et du Club alpin français, le courage nécessaire pour organiser cette course et la mener à bonne fin.

M. Janssen fit de nombreux voyages scientifiques aux grandes altitudes des chaînes de montagnes d'Europe et d'Asie, où, notamment, il séjourna un hiver entier dans l'Himalaya. Un jour vint où il fut pris de l'intense désir d'utiliser les notions scientifiques que de longues et laborieuses études lui avaient permis d'acquérir pour étudier, par des observations au sommet du mont Blanc, la question de l'existence de l'oxygène dans l'atmosphère solaire, question d'une importance extrême, comme M. Janssen le dit lui-même, en raison du rôle immense que joue ce corps dans les phénomènes géologiques, chimiques et surtout dans ceux d'où dépend la vie sous toutes ses formes.

Mais un obstacle, qui paraissait tout d'abord insurmontable,

Digitized by Google

s'opposait à la réalisation de son rêve. Ses forces physiques — il n'avait plus la vigueur de la jeunesse — ne lui permettaient pas de songer à escalader la gigantesque montagne. Allait-il donc devoir renoncer à son idée? Non. Il fit construire, à l'observatoire de Meudon, un traîneau qui rappelait beaucoup ceux dont on fait usage en Laponie et que l'on place sur une glisse lors de l'ascension.

Trouver des guides et des porteurs pour entreprendre une semblable expédition n'était pas chose aisée. Il parvint cependant à former une caravane d'hommes dévoués qui, au nombre de vingt-deux, consentirent soit à remorquer le traîneau, tâche des plus pénibles, soit à se charger des instruments et des provisions. Lorsqu'on songe au chaos de glace qui défend les abords du mont Blanc, on se demande comment il a été possible de le faire franchir à un traîneau. Les parois glacées sont parfois verticales. Tout alla le mieux du monde jusqu'à la cabane des Grands-Mulets, où la troupe arriva vers le soir. Mais le lendemain. les difficultés s'accumulèrent. Ce fut d'abord la grande crevasse du dôme. Il fallut faire des détours, longer des pentes, de façon que le traîneau ne portait sur le sol que d'un côté; l'autre côté, qui donnait au-dessus du vide, devant être soutenu par les épaules des porteurs qui avaient à déployer une somme d'efforts considérable pour se tenir en équilibre sur des pentes aussi glissantes. Plus loin se développe une sorte d'escalier titanique dont les marches sont le petit plateau, le grand plateau, la plate-forme du pied des Bosses et le fouillis des grands accidents qui semblent vouloir empêcher l'ascensionniste d'accéder au sommet. La colonne attaqua courageusement tous les obstacles, accrochant des échelles de cordes sur les échelons desquelles les guides se hissaient et élevaient avec eux le traîneau en façon telle que M. Janssen fût affranchi de tout effort physique. C'est de cette façon que l'on parvint à la cabane des Bosses, construite par M. Vallot, du Club alpin français. Dieu sait comment, dans cette cabane forcément exiguë, la caravane put se loger, alors que déjà M. Vallot lui-même et ses guides y étaient installés. Il fallut bien cependant s'héberger coûte que coûte, car dans la soirée

Digitized by Google

une tourmente formidable se produisit. Le vent souffle avec une telle violence à semblable altitude qu'il y aurait danger pour l'homme à quitter l'abri qui le protège. Tous les objets, même les plus lourds, qui avaient été sortis de la cabane pour faire place aux courageux grimpeurs furent enlevés comme fétus de paille. Cette tempête se prolongea durant près de trois jours. Imaginez par la pensée ce groupe d'hommes perdus dans ces solitudes aériennes et glacées au milieu d'une bourrasque dont on ne peut se faire d'idée dans les régions inférieures, se nourrissant de quelques conserves dont on s'était muni, en proie parfois au mal de montagne, que M. Vallot parvint à combattre avec succès par la respiration d'oxygène qu'il avait prudemment fait emporter dans des sacs, et vous avouerez sans doute que l'homme animé par l'ardeur de la science devient en quelque sorte un héros.

Enfin, le temps se rasséréna et M. Janssen put songer à accomplir la partie finale, mais aussi la plus laborieuse de son expédition : la conquête du sommet. Il ne lui restait que douze hommes, le surplus de la troupe ayant voulu redescendre. C'est alors que M. Janssen crut que tous ses efforts allaient aboutir à un échec. Il s'agissait de franchir l'arête de la Grande Bosse. Il semblait absolument impossible de se servir du traîneau en ce passage redoutable ; aussi avait-il été convenu que là M. Janssen mettrait pied à terre ou plutôt sur la neige.

Hélas! lorsque le savant voulu s'élever, ses forces le trahirent. Faudrait-il échouer au port? Non. Ces hommes de la montagne ressentirent-ils quelque chose de l'intensité de l'amertume que M. Janssen éprouvait de voir sa tentative sur le point d'avorter? Il faut le croire, car sur des arêtes moins larges que le traîneau lui-même, au risque d'être précipités dans les abîmes béants à leurs pieds, ils hissèrent l'appareil sur lequel le savant était assis.

La victoire était remportée, le sommet était conquis. On ne s'étonnera pas si nous disons que cette conquête s'opéra au milieu de l'enthousiasme général, et l'on comprend que M. Janssen serra dans ses bras le guide Farini qui, durant

Digitized by Google

toute l'excursion, lui avait donné des preuves d'un dévouement absolu.

M. Janssen put opérer sans encombre ses observations intéressantes et ses études spectrales.

La descente s'effectua sans accident et ce fut fête à Chamonix lorsque la courageuse caravane y rentra.

Pendant que des savants accomplissent dans l'intérêt de la science des exploits semblables sur les cimes des grandes hauteurs, d'autres n'hésitent pas à pénétrer dans les entrailles de la terre pour y étudier le régime des eaux souterraines. M. E.-A. Martel, de Paris, est depuis ces dernières années l'un des plus fervents adeptes de cette science nouvelle que les Autrichiens ont appelée la grottologie ou science des grottes. M. Martel et ses compagnons descendent au fond de gouffres où personne n'a jamais pénétré, avec des bateaux démontables. Y rencontrent-ils un cours d'eau, les voilà naviguant, visitant des grottes aux stalactites éblouissantes, découvrant des lacs, tout cela au prix de difficultés inouïes et de sérieux dangers qui ont mis plusieurs fois en péril la vie des explorateurs.

L'activité intellectuelle de l'homme n'a pas négligé de se porter sur un sujet d'un intérêt capital : les moyens de prolonger le plus possible l'existence humaine, et sous ce rapport aussi des progrès immenses ont été réalisés, grâce à l'introduction de la méthode antiseptique. C'est ce que constate M. Simon Duplay, professeur de chirurgie à l'hôpital de la Charité. Grâce à l'antiseptie, les complications des plaies chirurgicales, disait-il, ont pour ainsi dire complètement disparu des hôpitaux, même de ceux qui étaient jadis réputés les plus meurtriers. Il y a vingt ans à peine, la plus petite intervention chirurgicale, une simple incision à de certaines époques de l'année dans les hôpitaux, étaient suivies de l'apparition d'un accident qui souvent se terminait par la mort. La guérison d'une amputation de cuisse ou de jambe était chose rare.

La disparition de ces complications de plaies, grâce à laquelle tant d'existences ont été sauvegardées, est donc un des plus grands bienfaits, et pour ce seul fait, Lister, l'inven-

Digitized by Google

teur et le propagateur de cette méthode, mériterait la statue d'or que Nélaton avait promise à celui qui délivrerait le chirurgien des accidents post opératoires.

Les bactériologistes, de leur côté, se sont attachés à l'étude des microbes. N'est-ce point une admirable conquête que celle de l'illustre Pasteur? Les vaccinations antirabiques donnent aujourd'hui des résultats de plus en plus satisfaisants. Il suffit pour s'en convaincre de citer quelques chiffres.

Voici, en effet, les résultats généraux des vaccinations durant cinq années depuis l'origine de l'institut :

Années.	Personnes traitées.	Morts.	Mortalité pour 100
1886	2,671	25	0,94
1887	1,770	13	0,53
1888	1,622	9	0,55
1889	1,830	6	0,33
1890	1,540	5	0,32

Citons aussi la méthode de la transfusion nerveuse, dont les applications sont déjà très appréciées dans le monde scientifique.

A l'heure qu'il est, nombre de praticiens étudient patiemment la source de la plupart des fléaux qui affligent l'humanité : le choléra, la phtisie, la fièvre typhoïde, etc., etc.

Si nous tournons notre attention vers l'électricité, que de progrès n'avons-nous pas à constater, et en combien peu de temps n'ont-ils pas été réalisés! La transmission de la pensée par le fil télégraphique fut considérée comme une merveille. C'est au point que lors de l'établissement de la première ligne en Belgique, entre Bruxelles et Anvers, le public allait voir manipuler les appareils comme une mystérieuse curiosité. L'avis publié par la compagnie concessionnaire Wheastone et Cooke porte en effet : « Le public sera admis à voir fonctionner le télégraphe moyennant une rétribution d'un franc par personne munie d'une carte qu'on délivrera à la station. » Voyez quel chemin parcouru depuis! Il y a quinze ans environ, il n'était pas question de l'éclairage électrique, et aujourd'hui il

Digitized by Google

est en train de s'implanter partout. Non seulement sa lumière douce est répandue dans nos salons, dans nos établissements publics, nos rues et nos places, mais on tente, grâce à lui, des expériences considérées comme irréalisables jusqu'aujourd'hui. Des essais de télégraphie optique ont été faits en 1892, au mont Valérien, à Paris, à l'aide d'appareils électriques. Il a été démontré de cette façon qu'il était possible de communiquer optiquement à vol d'oiseau entre le fort et la falaise de Rouen, soit à une distance de 120 kilomètres environ.

Au cours de la même année, des expériences d'éclairage de terrain à l'aide d'aérostats munis de projecteurs électriques de la force de 5,000 bougies ont été faites en Russie. A une hauteur de 600 metres, et malgré un épais brouillard, la gerbe électrique couvrait une surface d'environ 500 mètres de diamètre. A 150 mètres de hauteur, on put projeter un faisceau lumineux éclairant pleinement un kilomètre de route.

La traction par l'électricité s'introduit peu à peu en Europe après avoir été expérimentée avec succès au nouveau monde. Au 1er novembre 1890, les États-Unis, en effet, comptaient 277 sociétés possédant 3,391 véhicules exploitant 3,389 kilomètres.

Dernièrement, dans une des plus grandes usines de notre pays, nous voyions fonctionner, sous une cage de verre, un moteur électrique qui actionnait un outillage d'une puissance considérable. L'on restait stupéfait de voir un appareil relativement si petit déployer une force capable de mettre en mouvement ce monde d'arabesques de fer d'un poids énorme.

Parlerons-nous du téléphone qui date d'hier et est à l'heure actuelle entré complètement dans nos mœurs? Nous pouvons, en effet, causer à des distances considérables, assister à des auditions théâtrales sans nous astreindre à nous rendre au théâtre. Le phonographe, de son côté, a fait son apparition et les résultats qu'on doit attendre de l'invention nouvelle seront à coup sûr merveilleux.

Un autre exemple du développement de l'activité humaine nous est offert par les progrès accomplis en peu d'années dans le sport vélocipédique. Les vélocipèdes, en effet, se sont multi-

Digitized by Google

pliés d'une façon extraordinaire. Ceux qui les montent accomplissent en peu d'heures des distances considérables comme celle de Paris à Brest, par exemple. Il existe, du reste, entre vélocipédistes une émulation qui amène certains d'entre eux à tomber dans l'excentricité. On doit considérer les luttes sur piste prolongées durant vingt heures et davantage comme des exercices absolument exagérés et qui ne peuvent être que nuisibles.

D'autre part, nous avons vu en ces derniers temps l'homme se livrer à des expériences de marche inconnues jusqu'ici. Il semble avoir voulu de cette façon montrer la somme de résistance à la fatigue que l'être humain peut supporter. Déjà en 1872, un guide des Pyrénées avait effectué à la demande d'un groupe d'Anglais qui l'avaient payé à cet effet une course à pied de Pau à Paris. Ce guide, du nom d'Ortig, qui marchait 9 heures par jour à raison de 110 kilomètres, accomplit son voyage de 885 kilomètres en 8 jours. C'était déjà fort joli. Or, le *Petit Journal* organisa la course de Paris-Belfort, qui devait donner aux concurrents l'occasion de réaliser d'autres prouesses. L'on sait que la lutte se dessina au delà de 225 kilomètres entre Ramogé et Gonnet, qui arrivèrent à Belfort dans cet ordre à quelques minutes de différence, après avoir accompli en 100 heures l'énorme parcours de 500 kilomètres. Depuis lors, ces courses de longue haleine sont fort à la mode. Elles prouvent évidemment que l'homme peut déployer une activité extraordinaire. Mais de semblables luttes ne sont-elles pas de nature à nuire à la santé? Il est permis de le croire. Si des troubles dans l'économie ne se manifestent pas sur-le-champ, rien ne dit que plus tard on ne se ressentira pas de ces marches forcées. A condamner aussi les courses équestres du genre de celles qui ont eu lieu entre Berlin-Vienne et Vienne-Berlin. L'on tue, en s'y livrant, de malheureux chevaux, ce qui constitue un acte d'inhumanité.

Puisque nous en sommes à citer les actes excentriques auxquels on s'est livré depuis quelques années, mentionnons le match entre MM. Lawlor et Andrews, qui ont dû pour mener à bien leur entreprise audacieuse, faire preuve d'une

Digitized by Google

énergie, d'une activité et d'un sang-froid peu communs. Il s'agissait d'accomplir le plus rapidement possible la traversée d'Amérique en Angleterre dans des bateaux qui ne pouvaient pas avoir plus de $4^{m}57$ de longueur. Le départ eut lieu le 11 juin 1891 de Boston. M. Lawlor était à bord du *Sea serpent* et M. Andrews de la *Mermeid*.

Les journaux anglais apprenaient peu après que le *Sea serpent* était arrivé le 4 août à Lands End, gagnant le pari. Quelques jours plus tard, les journaux belges donnaient des nouvelles de M. Andrews. Ils faisaient connaître que le 28 août, le steamer anglais *Elbruz*, qui venait d'arriver, avait à son bord le capitaine Andrews. Son commandant l'avait rencontré par 47 degrés de latitude nord, 25 degrés de longitude ouest, c'est-à-dire à un peu plus de la moitié de la route. Il était dans une triste situation, dit cet officier. Il avait passé cinquante-neuf jours à combattre continuellement une mer démontée et des ouragans. Il donna sur ses aventures des renseignements terrifiants : à la fin de son premier mois de navigation, son bâtiment fut subitement chaviré pendant une forte tempête. Andrews parvint à monter sur la quille de son bateau et resta trois jours dans cette position, éprouvant les plus grandes difficultés à se préserver de l'attaque des requins. Ce n'est que le quatrième jour qu'il réussit à remettre son bateau dans sa position normale. Quand je le recueillis, ajoute le commandant, il était sur le point de mourir de faim. Malgré cette épouvantable aventure, Andrews se montrait plein de courage. Ce qui le prouve bien, c'est qu'il voulut conclure un nouveau match à effectuer dans des bateaux n'excédant pas $3^{m}65$.

Nous avons vu tantôt jusqu'où l'on avait fait gravir la locomotive, examinons maintenant le chemin qu'elle parcourt en Europe. C'est un facteur qui nous montre nettement le degré de puissance de l'activité humaine. Nous trouvons l'aperçu de l'immense réseau des chemins de fer européens, dans une note statistique que M. Bellet a remise à la Société de géographie de Paris. Nous y voyons que, au 31 décembre 1889, c'est-à-dire au début de l'année 1890, le réseau ferré européen était

Digitized by Google

de 218,966 kilomètres de voies non compris certaines lignes à voie étroite. Dans ce total, l'Allemagne à elle seule possédait 41,002 kilomètres; la France venait ensuite avec 36,372 kilomètres. Puis c'est la Grande-Bretagne avec 32,439 kilomètres. Ensuite se présentent la Russie avec 30,159 kilomètres et l'Autriche avec 26,587 kilomètres. Le total du réseau ferré était de 9,678 kilomètres pour l'Espagne, 5,088 pour la Belgique, 3,014 pour les Pays-Bas, 3,000 pour la Suisse, 2,475 pour la Roumanie, 1,969 pour le Danemark, 1,611 pour la Turquie, 706 pour la Grèce, 538 pour la Serbie et 11 pour Malte.

Au commencement de 1891, l'Europe voyait son réseau ferré porté à 222,926 kilomètres.

L'intensité de l'activité humaine ne fera que croître dans l'avenir, car l'esprit de l'homme, sans cesse en travail, fouillera les replis les plus obscurs de tous les problèmes scientifiques et sociaux. Déjà l'on en vient à se demander quelle sera la physionomie du monde dans un siècle. Dans un travail des plus intéressants sur cette question captivante, le savant M. Richet nous le laisse deviner. Il annonce que cette période sera signalée par le règne du fer. Les constructions, dit-il, seront en fer, et l'industrie du fer se transformera si bien qu'on ne voudra plus employer d'autres matériaux. Même dans les campagnes, il y aura des maisons en fer qui remplaceront la chaumière d'autrefois ou la maison en briques. Des ponts en fer seront jetés par-dessus les fleuves les plus larges. Un tunnel de fer passera par-dessous la Manche. Peut-être même construira-t-on un grand pont de fer au-dessus du détroit. Les théâtres, les palais, les musées, les universités seront d'immenses édifices en fer dont on bannira la pierre de taille si chère aux architectes.

Les voitures seront en partie au moins remplacées par des voitures à vapeur ou des voitures électriques. Il y aura des vélocipèdes à vapeur et des vélocipèdes électriques. Des tramways à vapeur circuleront d'un village à l'autre.

Dans les villes, il y aura une série de canalisations non seulement pour l'eau et le gaz comme à présent, mais pour l'élec-

Digitized by Google

tricité qui donnera la force motrice et la lumière, et pour la chaleur qui circulera sous la forme de vapeur d'eau ou de toute autre vapeur surchauffée dans de longs conduits. Il y aura, outre les téléphones, des phonographes et peut-être aussi des téléphotes, c'est-à-dire des appareils permettant de voir des scènes actuelles lointaines ou des scènes anciennes fixées, puis reproduites par un procédé quelconque.

La machine aura complètement remplacé le travail manuel.

L'art de l'ingénieur aura fait des progrès incomparables. L'isthme de Panama sera percé, l'isthme de Malacca aussi. Il y aura un canal de la Baltique, un canal du golfe de Lyon au golfe de Gascogne, peut-être même un tunnel ou un colossal viaduc franchira le détroit de Gibraltar. Les grands fleuves seront élargis de manière que les vaisseaux de haut bord y puissent passer. Paris sera un port de mer comme Londres. En un mot, les barrières que la nature a mises entre les peuples s'effaceront de plus en plus grâce à la force triomphante de l'industrie.

Ajoutons aux prévisions de M. Richet que peut-être la science des aérostats aura pris un développement inespéré. Voulez-vous dire, demandera-t-on peut-être, que l'on découvrira l'art de diriger les ballons? *Chi lo sa!* Si nous pouvons constater que jusqu'ici l'on n'est point parvenu à ce résultat, nous ne devons en conclure qu'une chose, c'est que l'état actuel de la science ne l'a pas permis, mais il serait à coup sûr fort téméraire de proclamer que ce progrès est irréalisable. L'on aurait taxé de folie ceux qui eussent parlé de la création du phonographe il y a quelques années. Et cependant le phonographe existe.

Pour finir, posons-nous une question. N'est-on pas en droit de se demander si cette activité dévorante déployée par l'homme assoiffé de progrès n'est pas de nature à nuire à la vitalité de l'être.

Dans son discours de rentrée à l'école de médecine de l'université de Victoria, sir James Crichton-Brown, membre de la Société royale de Londres, touche à ce point. Il constate que les maladies nerveuses ont emporté, en Angleterre,

Digitized by Google

196,000 personnes de 1864 à 1868; mais en ont tué 260,558 de 1884 à 1888, la proportion des morts étant dans le premier cas de 1,585 par million et dans le second de 1,793 et l'accroissement de la mortalité se produisant après l'âge de 35 ans. Les maladies nerveuses proviennent en nombre de cas de la fatigue du cerveau, et des occupations épuisantes qu'on lui inflige ainsi qu'à ses tributaires dans la bataille de la vie. Et c'est parce que cette bataille devient de plus en plus violente que ces maladies se multiplient si rapidement aujourd'hui. La vieillesse, conclut l'éminent professeur, va se raccourcissant et nous atteint avant son heure, à raison de l'excitation et de la fatigue immodérées de notre vie moderne.

En dépit de cette observation, l'on peut conclure hardiment que, sans souci d'écourter son existence, l'homme prendra plus que jamais pour devise, dans l'avenir, ce mot magique qui lui fait réaliser des merveilles : *Excelsior*.

ALBERT DU BOIS.

Digitized by Google

MARIAGE D'INCLINATION

Chez les Patureau. Une chambre à coucher qu'on est en train de transformer en salon pour la fête du soir. On a enlevé les meubles intimes, remplacé le lit par un divan. Le ciel est resté. Patureau, qui a obtenu un jour de congé, aide sa femme et la bonne.

PATUREAU (*tout en déménageant un dernier morceau du lit*). Pour quelle heure, dis-tu, les voitures?

Mme PATUREAU. Mais pour une heure, une heure et demie... Sans cela, il faudra renouveler les bougies ou en prendre de plus longues, qui sont plus grosses aussi. Cela nous fera encore neuf francs quarante de supplément. J'ai calculé. Et à quoi bon? Une soirée est une soirée, et ce n'est pas une heure de plus ou de moins qui y change quelque chose.

PATUREAU. Oh! comme tu voudras... Tiens, pourquoi as-tu loué ces verres-là, pour le champagne? Les autres étaient moins chers...

Mme PATUREAU... Mais plus grands. Ceux-ci sont plus avantageux!

PATUREAU. Bah! on ne les aurait pas remplis; tu aurais recommandé aux serviteurs de passer des plateaux avec des verres vides et des bouteilles dessus, et de verser de haut pour faire de la mousse...

Mme PATUREAU. Oui, mais alors il t'aurait fallu du champagne dont on pût montrer la marque, à sept ou huit francs la bouteille. Tandis que si tu fais remplir les verres à la cuisine, personne ne s'apercevra que tu ne donnes que de la tisane!

PATUREAU. Tout de même!... On hésite à consommer quand il faut arrêter un serveur pour qu'il vous remplisse un verre, tandis que les verres pleins qui passent, et qu'on attrape rien qu'en étendant le bras, ça se boit sans soif.

Digitized by Google

LA BONNE. Dites donc, monsieur, est-ce que vous allez laisser comme ça le ciel de lit au-dessus du divan?

PATUREAU. Pourquoi pas? Ça fait très bien.

LA BONNE (*riant*). Moi je trouve ça comique!

Mme PATUREAU. Allez donc voir dans votre cuisine si nous y sommes. Quel embarras, mon Dieu, que de donner une fête.

PATUREAU. Qu'est-ce que tu veux? On ne peut pas toujours accepter sans rendre.

Mme PATUREAU. Nous avions bien besoin de nous lancer dans le monde!

PATUREAU. D'ailleurs, puisqu'il se présente une occasion de caser ta fille, il faut bien faire quelque chose pour réussir. Puisque M. Prospero de Namouna a remarqué Georgette, tu comprends bien que si tu veux le décider à parler — un homme du monde comme lui, un sportman! — il ne faut pas l'inviter à venir jouer au trente-et-un à deux centimes la fiche! Il faut bien lui jeter un peu de poudre aux yeux!

(*Paraît Georgette, l'air très grognon, en déshabillé du matin, assez négligé.*)

GEORGETTE. M'man!

Mme PATUREAU. Après?

GEORGETTE. As-tu du savon? Et des essuie-mains?

Mme PATUREAU. Si tu pouvais trouver quelque chose toute seule! Dans mon lavabo, le second tiroir à gauche. (*Georgette sort*). Oh! toi, quand tu seras mariée, quel débarras!

PATUREAU. C'est précisément pour ça qu'on peut bien se donner un peu de mal. Mais quelle tête fait-elle donc... un jour où l'on se met en quatre pour lui être agréable?

Mme PATUREAU. Bah! rien... l'émotion, l'attente... Et puis, elle n'aime pas M. Prospero de Namouna; elle tient à son Théodore!

PATUREAU. Cristi! qu'elle est embêtante. Attends! je lui parlerai!

Mme PATUREAU. C'est ça! Fais-la pleurnicher! Elle n'a déjà pas si bonne mine aujourd'hui!

PATUREAU! Elle choisit bien son jour!

Digitized by Google

(*On abandonne la conversation un instant pour placer des banquettes le long des murs. Florentine, la bonne, est rappelée pour prêter son concours à l'opération*).

PATUREAU. L'oncle Léonard n'a toujours pas répondu?

Mme PATUREAU. Oh! j'aime autant qu'il ne vienne pas, avec ses plaisanteries de caserne! Et puis, Florentine m'a dit que s'il mettait encore les pieds dans sa cuisine, elle me plantait là!

PATUREAU. Vous avez dit ça, Florentine?

FLORENTINE. Si vous croyez qu'il m'amuse!...

PATUREAU. Eh bien! ma fille, n'oubliez pas que des servantes, on en trouve tant qu'on veut, tandis que des oncles à espérances, quand on en tient un, il s'agit de ne pas le lâcher! Je sais bien que M. Léonard est un peu juponnier; mais nous avons trente mille francs de rente à atteindre de son côté et dam...

Mme PATUREAU. Bah! si tu comptes sur un héritage! il nous enterrera tous; ou bien il laissera tout ce qu'il a à la première gueuse venue plutôt qu'à nous.

PATUREAU. Il aime beaucoup Georgette.

Mme PATUREAU. Trop!

PATUREAU. Tu as des idées, toi!... Je voudrais tout de même qu'il vienne. Trente mille francs de rentes! Ce que ça serait bon!...

Mme PATUREAU. Florentine, vous pouvez aller! (*A Patureau.*) A propos d'argent, tu sais que la couturière m'a encore écrit ce matin. Elle veut un billet, l'argent ne rentre pas, elle doit payer ses fournisseurs, que sais-je!

PATUREAU. Tu avais bien besoin de cette robe bleue! Ta rose pouvait encore très bien aller.

Mme PATUREAU. Ma rose! Si tu crois que c'est amusant d'être toujours citée « en rose » dans l'*Écho des gens du monde!* Maintenant, surtout, que nous commençons à être connus!... On ne voyait plus que moi, en rose! Au bal des Riflard, Mme Patureau, en rose; à la reprise des *Dragons*, Mme Patureau, en rose; au *five o' clok* des Mousqueton, Mme Patureau,

Digitized by Google

en rose! On devait se dire : Ah! ça, mais elle est donc vouée au rose, cette femme-là! L'autre jour, dans le compte rendu du concert de Zéphorah Patchouli, on a mis « en vieux rose »! Et j'aurais encore mis cette robe-là?

PATUREAU. Est-ce que je n'ai pas toujours un habit « noir », moi?

Mme PATUREAU. Imbécile, va!... Enfin, je te dis que j'avais besoin de cette robe bleue et que la couturière s'impatiente, voilà! Arrange-toi! Ce n'est pas moi qui t'ai entraîné dans le monde.

PATUREAU. Eh bien! vrai, c'est la peine de se faire habiller chez une couturière de cocottes pour être embêté comme ça! C'est cher, c'est mal cousu... Si on doit encore payer dans l'année, avec ça...

Mme PATUREAU. Cette femme-là prétend que les cocottes ont des hauts et des bas, que pendant leurs mortes-saisons, elle peut prendre patience parce qu'il leur vient ensuite des coups de feu pendant lesquels elles gagnent ce qu'elles veulent et qu'alors elles jettent l'argent... Tandis que la femme d'un employé qui n'a que ses appointements tous les mois, paye tout de suite ou ne paye plus du tout...

PATUREAU. Elle ose te comparer à ces femmes-là!

Mme PATUREAU. Elle m'a bien dit : Oh! si madame avait quelqu'un... quelqu'un qui l'aide, je prendrais patience; mais madame est une femme honnête, et alors... Je ne puis pourtant pas lui faire accroire que...

PATUREAU. D'abord, ça ne prendrait pas!

Mme PATUREAU (*froissée*). Tu n'ajoutes pas que c'est dommage?

PATUREAU. Pourquoi, diable! ne lui as-tu pas dit que je joue à la Bourse? Employé! employé! je suis employé si on veut; mais je me lance dans la finance aussi. Elle admettra bien que, si les cocottes ont des hauts et des bas, les boursiers en ont aussi.

Mme PATUREAU. On a moins besoin d'eux! Et puis, tu sais, des boursiers comme toi...

PATUREAU. Ne dirait-on pas? Avec ça que c'est malin, la

Digitized by Google

Bourse! Vous avez la hausse et vous avez la baisse! pas autre chose. Quand vous prévoyez la hausse, vous achetez pour vendre. Et quand c'est la baisse, vous vendez pour acheter. Et voilà! Il s'agit uniquement de savoir quand il y aura la baisse et quand il y aura la hausse. Eh bien, du moment qu'on a des relations!... Tiens! tu me reproches d'aller dans le monde. Où veux-tu que je me crée des relations si ce n'est là? Est-ce que je ne suis pas bien conseillé par le baron des Tripettes, voyons? Est-ce que sans lui j'aurais su que les actions des *Sables de l'Ounyamouési* vont monter de mille francs par suite de la découverte de sources de pétrole aurifère? Et c'est que je l'ai vu, ce pétrole aurifère. Des Tripettes en avait toute une bouteille. Il a été bien gentil de me céder ces cinquante actions au prix coûtant. Oh! tu peux dire ça à ta couturière!

Mme PATUREAU. Tu peux le lui dire toi-même.

(*La bonne, qui est sortie, revient avec des journaux et des lettres.*)

LA BONNE. Voilà la poste!

PATUREAU. Tiens! qu'est-ce que l'*Écho mondain* dit du bal des Gifflard de la Gifflarderie?

Est-ce qu'il nous cite? (*Il cherche dans le journal.*) Heu!... heu!... Ah! « Remarqué dans l'assistance des plus *select* Mme Brisemiche... » Toujours!... » M. et Mme Fristouille... » Naturellement!... » Mme Prentonsac... » Qu'est-ce que c'est que celle-là?

Mme PATUREAU. Prentonsac? Connais pas! C'est peut-être la femme d'un militaire?

PATUREAU. Ou d'un caissier! « Mme Zattendriès »... Zattendriès?... Zattendriès??

Mme PATUREAU. C'est un peu fort! Ils ont mis « driès » avec un accent grave pour « dries », afin de donner au nom un air exotique. Zattendries! Je ne m'étais pas trompée; c'était elle... La charcutière de la rue aux Tripes. Ah! bien... Si on se met à remarquer les charcutières, maintenant.

PATUREAU. Bah! Si j'avais ses écus! Ce sont les nouvelles couches qui arrivent.

Digitized by Google

Mme PATUREAU. Les couches de lard!

PATUREAU (*lisant*). « Côté des habits noirs: MM. A. Bélard, Criquet, Langejan, Malréchauffé... « Eh bien! et nous? Nous n'y sommes pas? Ce que je vais me désabonner!... Ah! si... « M. et Mme Patureau, en vert... « Comment, en vert?

Mme PATUREAU. Il n'y a pas ça, voyons...

PATUREAU. Regarde!...

Mme PATUREAU. Je comprends... c'est le gaz! c'est le gaz! Ma robe bleue a paru verte aux lumières.

PATUREAU. Mais alors ça te fait trois robes : une rose, une bleue, une verte. Dis donc, s'il pouvait se tromper de temps en temps!

Mme PATUREAU. Il est certain que d'autres doivent s'y être trompés comme lui.

PATUREAU. Ah! nous sommes annoncés! Tiens! c'est gentil ça : « Pour rappel, ce soir, soirée musicale et littéraire chez « M. et Mme Patureau, pour l'entrée dans le monde », il y a entrée dans le monde! « de la charmante Mlle Georgette « Patureau, dont on annonce — c'est encore une indiscrétion « — les fiançailles avec M. Prospero de Namouna, l'un des « plus brillants sportsmen de la colonie étrangère. « Il est vraiment très bien fait, ce journal!...

Mme PATUREAU. Tu ne te désabonnes plus?

PATUREAU (*appelant*). Eh! Georgette! Georgette!...

GEORGETTE (*toujours en déshabillé négligé*). Qu'est-ce qu'il y a...

PATUREAU. Nous sommes annoncés dans l'*Écho mondain*... Tiens! là...

GEORGETTE. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?

PATUREAU. Ah! ça, tu vas me faire une autre tête, hein, toi, à la fin? Je voudrais bien savoir qui m'a bâti une bécasse pareille! Oh! je sais, tu n'aimes pas M. Prospero de Namouna et tu aimes M. Théodore Martinet... Et puis après? (*Avec énormément de conviction, sans aucune intention d'ironie.*) J'aime, je n'aime pas! Qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce que tu sais seulement ce que c'est, aimer?

Mme PATUREAU. Alfred!...

Digitized by Google

PATUREAU. Laisse, je sais ce que je peux lui dire.. (*A Georgette.*) Ta mère et moi, nous avons fait un mariage d'amour. Ça nous fait une belle jambe, maintenant! On s'aime avant le mariage parce qu'on ne se connaît pas, qu'on ne sait pas... Mais une fois que c'est fait, qu'on s'est découvert l'un à l'autre tous ses petits défauts, qu'on a éprouvé un tas de déceptions... que je ne peux pas te dire... mais que le mariage entraîne toujours à sa suite...

GEORGETTE (*nerveuse*). Oh! je sais, je sais...

PATUREAU. Tu ne sais rien du tout!... Eh bien! crois-tu que ce ne soit pas absolument la même chose que si on ne s'était pas aimé avant? Alors, à quoi bon attacher tant d'importance à ça? Je t'assure que, par principe, il vaudrait toujours mieux épouser un homme qu'on n'aime pas et qui vous apporte du bien-être, parce que celui-là, au moins, ne peut que gagner à être connu, tandis que l'homme qu'on aime et qui ne vous apporte rien du tout, ne peut que vous donner des déceptions dans la réalité. L'amour est une chose, le mariage en est une autre, sacrebleu! On aime par-ci et on se marie par-là; ça se voit tous les jours; c'est la vie! Ça finit par s'arranger et ça fait les meilleurs ménages... Comprends donc! Si nous étions riches, tu épouserais qui tu voudrais... ça me serait bien égal...

GEORGETTE. Oh! ouiche...

PATUREAU. Mais tu n'as que la perspective des trente mille francs de rente de l'oncle Léonard. Tu ne les auras peut-être jamais...

Mme PATUREAU. C'est probable!

PATUREAU. Mais tâche au moins de profiter de l'espérance qu'on te prête de les avoir... Après, ce qui sera fait, sera fait, et si l'oncle fait des bêtises, tu seras casée tout de même.

(*La bonne apporte deux lettres.*)

PATUREAU. Tiens! une lettre anonyme. « Si *Mme Trois-Étoiles* », souligné, « avait moins de bontés pour le journaliste de l'*Écho mondain*, peut-être qu'il la citerait moins souvent dans ses comptes rendus.

« A bon entendeur, salut. »

Digitized by Google

Mme PATUREAU. Je parie que c'est des Pigache!... Tu sais qu'ils sont furieux de ce que nous ne les avons pas invités ce soir! Alors, ils auront inventé ça pour se venger!

PATUREAU. Il faut répondre!

GEORGETTE. A une lettre anonyme?

Mme PATUREAU. Tu vas voir! (*Elle écrit.*) « Pourquoi Mme Pigache n'a-t-elle pas aussi des bontés pour le journaliste de l'*Écho mondain?* Il la citerait peut-être aussi, en admettant toutefois qu'il se soucie des bontés de cette respectable dame!... »

PATUREAU. Bien tapé!

Mme PATUREAU. Et je signe : « *Mme Trois-Étoiles* », souligné.

PATUREAU. Mets aussi : « A bon entendeur, salut. »

Mme PATUREAU. Si ça ne vient pas d'elle, tant pis! Elle n'y comprendra rien. J'ai déguisé l'écriture. Et si ça vient d'elle, elle verra que je ne suis pas une imbécile...

GEORGETTE. Et l'autre lettre!

Mme PATUREAU. Voyons!... « Madame, il paraît que vous étiez en vert, hier soir, au bal chez M. Gifflard. Comme je ne vous ai fait aucune robe verte, je vous prierai une fois de plus de me payer celles que je vous ai livrées; après vous serez libre d'aller faire des dettes ailleurs. Je vous salue.

« Votre couturière dévouée,
« ÉLISA MOLLÈRONT. »

Elle est bonne! c'est le journaliste qui a vu vert!... J'irai lui expliquer!...

GEORGETTE. Et si elle ne veut pas te croire?

PATUREAU. Tu pourrais envoyer une rectification à l'*Écho mondain.*

Mme PATUREAU. Une rectification? Déclarer moi-même que je n'ai que deux robes? Jamais de la vie!.. J'aime encore mieux payer Mlle Mollèront.

(*On entend le bruit d'un soufflet. C'est l'oncle Léonard qui fait son entrée en passant par la cuisine.*)

Digitized by Google

GEORGETTE. Je me sauve!

PATUREAU et Mme PATUREAU. Bonjour, mon oncle! Bonjour, mon oncle!

LÉONARD (*furieux*). Elle n'est pas polie, vous savez, votre bonne... Vous ferez bien de la remplacer, si vous voulez que je revienne chez vous...

PATUREAU. Comment! qu'est-ce qu'elle a osé...?

L'ONCLE LÉONARD. Presque rien! Elle m'a fichu une gifle! C'est embêtant ça!

PATUREAU. C'est incroyable! Nous n'avons vraiment pas de chance avec nos bonnes! En voilà trois que nous sommes forcés de renvoyer pour le même motif. Ces filles-là, c'est si mal élevé... ça ne comprend pas la plaisanterie, ça voit du mal partout!

L'ONCLE LÉONARD. Je ne l'ai seulement pas touchée!

PATUREAU. Oh! mais, elle filera, soyez tranquille... Demain!... si vous permettez, parce que ce soir nous avons besoin d'elle... Elle sera bien plus furieuse, du reste, demain, parce qu'aujourd'hui elle aurait la satisfaction de nous laisser dans l'embarras à cause de notre soirée. Et nous irons en choisir une autre ensemble, hein?... Vous venez nous dire que vous venez ce soir?

L'ONCLE LÉONARD. A votre soirée! Merci bien!

Mme PATUREAU. Oh! si... Il n'y aurait pas de fête sans vous.

L'ONCLE LÉONARD. Ah! bien non... J'étais venu pour vous dire de ne pas compter sur moi. D'abord, moi, je vais chez les gens qui ont de l'affection pour moi, qui viennent me voir...

PATUREAU. Comment! nous n'allons pas vous voir!

L'ONCLE LÉONARD. Vous aimez bien mieux courir les bals, les fêtes, les raouts...

Mme PATUREAU. Il faut bien songer à marier Georgette! Et si on ne se remue pas un peu...

PATUREAU. Et vous viendrez, ce soir, faire acte de présence, parce que, justement, c'est d'elle qu'il s'agit, et comme vous lui voulez beaucoup de bien!

L'ONCLE LÉONARD. Quant à ça, on peut le dire... Mais

Digitized by Google

tenez, elle n'est pas même encore venue me dire bonjour!...

Mme PATUREAU. C'est que... qu'elle est dans son bain!...

L'ONCLE LÉONARD (*spirituel*). Ce n'est pas une raison...

PATUREAU. Hum! Enfin, il y a quelqu'un qui tourne autour d'elle...

Mme PATUREAU. Et qui a des intentions sérieuses! Un jeune homme très bien... qui a cheval et voiture... Un Portugais!

PATUREAU. Seulement, vous comprenez, il y a la question de la dot. Nous ne pouvons pas donner grand'chose... Oh! nous ne vous demandons rien... Si vous lui faites un cadeau, ce que vous voudrez, ce sera très bien; si vous ne lui donnez rien, ce sera encore très bien. Il n'y a jamais eu de question d'intérêt entre nous, n'est-ce pas! Seulement, votre présence pourrait exercer ce soir une grande influence sur ce mariage; une influence, comment dire ça...

Mme PATUREAU. Une influence morale!...

PATUREAU. Une influence morale, c'est ça! Vous comprenez, si vous êtes là, on sait que vous êtes riche, que vous aimez bien Georgette... Ça ne vous engage à rien, oh! absolument à rien, et vous n'en mourrez ni plus tôt, ni plus tard.

Mme PATUREAU. Mais enfin, un oncle comme vous, ça a toujours une valeur, hé?

L'ONCLE LÉONARD (*avec un bon rire*). Ça représente des espérances, enfin!...

PATUREAU. Nous n'osions pas le dire. Mais enfin, c'est ça!... Des espérances pour plus tard, beaucoup plus tard. Encore une fois, si vous venez ça ne vous engage pas à les réaliser; et si vous ne venez pas, vous devinez quelle mauvaise impression!

Mme PATUREAU. On nous croirait brouillés.

L'ONCLE LÉONARD. On dirait : Ils n'ont plus rien à attendre de l'oncle Léonard!

Mme PATUREAU. Voilà!

PATUREAU. Et puis, vous êtes l'honneur de la famille. Léonard Patureau, tout le monde connaît ça. Et si vous ne veniez pas, on dirait : Tiens! ces Patureau, qu'est-ce qu'ils

Digitized by Google

ont donc fait pour que leur oncle n'aille plus chez eux...?

L'ONCLE LÉONARD. Eh bien! puisque c'est comme ça, on viendra!

PATUREAU. Ah! c'est gentil!

L'ONCLE LÉONARD. Et je vous ferai peut-être une surprise. Georgette est toujours dans son bain? Ne la dérangez pas, ne la dérangez pas! Au revoir!

PATUREAU. Et demain, n'oubliez pas!... Nous allons ensemble choisir une bonne. (*L'Oncle s'en va.*)

PATUREAU. Eh bien! Tu vois qu'il a du bon, au fond.

GEORGETTE (*paraissant*). Qu'est-ce qu'il a raconté?

PATUREAU. Il viendra ce soir; et il nous fera peut-être une surprise... Tu entends! une surprise.

GEORGETTE. Une surprise, lui? Ce sera du propre!

(*Le soir. Les bougies viennent d'être allumées. Arrivent trois Messieurs très bien couverts de paletots magnifiques.*)

LES TROIS MESSIEURS (*dans l'escalier*). Patureau! Eh! Patureau...

PATUREAU. Eh! ce sont ces chers amis. Ça va bien?

LES TROIS MESSIEURS. Très bien! merci...

PATUREAU. Et ces dames? Vous ne les avez pas amenées? Oh!...

PREMIER MONSIEUR. Très enrhumée, ma femme, bien au regret!

DEUXIÈME MONSIEUR. Une migraine, la mienne, une affreuse migraine, navrée!...

TROISIÈME MONSIEUR. Une entorse, la mienne, une sale entorse. Ne s'en consolera jamais!

PREMIER MONSIEUR. Dites donc, Patureau, il faudrait prendre garde à votre vestiaire, hein? C'est un gâchis...

DEUXIÈME MONSIEUR. On ne retrouvera plus rien.

PATUREAU. Je cours donner des ordres... Voulez-vous me donner vos paletots? J'irai moi-même... Mais que je suis donc désolé que ces dames... Un rhume! une migraine! une entorse! C'est bien fâcheux... Donnez, donnez!...

Digitized by Google

LES TROIS MESSIEURS (*lui mettant leurs paletots sur les bras*). Mais non, ne vous donnez pas la peine!... Nous ne souffrirons pas.

TROISIÈME MONSIEUR. Et apportez-nous les numéros, hein?

LES TROIS MESSIEURS. Amener nos femmes? Oh! non... Ça sera un peu mêlé...

PREMIER MONSIEUR. Il y aura l'oncle Léonard, vous savez! Et ce bon Patureau avait invité le substitut qui a requis contre lui dans l'affaire de la petite bonne. Heureusement, le substitut a refusé! Il aurait été gêné!

DEUXIÈME MONSIEUR. Le substitut?

PREMIER MONSIEUR. L'oncle n'est jamais gêné.

DEUXIÈME MONSIEUR. C'est ce soir que Prospero de Namouna doit demander la main de Mlle Patureau...

TROISIÈME MONSIEUR. Prospero sera ici... Gare à nos poches!

LES TROIS MESSIEURS. Que nous sommes donc contents d'être venus chez Patureau. Nous raconterons tout ça à nos femmes en rentrant. Ça les fera rire. Oh! oh! oh!

PATUREAU. Amis, voilà vos numéros... Vous disiez?

LES TROIS MESSIEURS. Que nous avons été bien contents de recevoir votre invitation. Pour rien au monde nous n'aurions voulu y manquer. A tout à l'heure, Patureau, à tout à l'heure. Nous allons saluer votre femme!

(*Incident. La fête bat son plein. Les trois messieurs et quelques autres invités de distinction potinent dans un petit salon. Entre Mme Patureau.*)

Mme PATUREAU. Ces messieurs n'auraient-ils pas vu une boucle d'oreille?... Une boucle d'oreille en or, avec un diamant et une petite pierre verte. C'est Mme Van Botermelk qui doit l'avoir perdue ici il y a un instant...

PREMIER MONSIEUR. La boucle d'oreille de Mme Van Botermelk, avec un diamant, un vrai diamant?

Mme PATUREAU. Oui!

Digitized by Google

DEUXIÈME MONSIEUR. Et une petite pierre verte?... Très petite?

Mme PATUREAU. Je ne sais pas.

TROISIÈME MONSIEUR. Quel malheur! Nous n'avons pas vu ça. Mais nous allons chercher, hein? Cherchons, messieurs, cherchons!

LES TROIS MESSIEURS. Cherchons, cherchons! (*Ils se jettent par terre à plat ventre et se mettent à chercher avec zèle.*) Allons, que tout le monde cherche! (*Plusieurs autres invités les imitent et se mettent à ramper sur le tapis.*)

Mme PATUREAU. Mais, messieurs, ne vous donnez pas la peine, je suis vraiment confuse!... Je vous en prie, messieurs, je vous en prie!

LES TROIS MESSIEURS. Allons, allons, que tout le monde cherche la boucle d'oreille de Mme Van Botermelk!

(*Tous les invités mâles se jettent par terre. Rampement général. Les dames se lèvent de leurs chaises pour laisser chercher dessous. Grand tohu-bohu, confusion, émoi de Mme Patureau, qui répète :*)

Messieurs, ne vous donnez pas la peine, messieurs, ne vous donnez pas la peine, je vous en prie... vous êtes trop bons!

(*Des dames rient comme de petites folles, donnent des coups d'éventail à des messieurs qui cherchent la boucle d'oreille de Mme Van Botermelk où elle ne se trouve pas, évidemment. Une jeune fille timide devient tout à coup très rouge, pousse un petit cri et change brusquement de place. Un des messieurs, qui rampait dans ses environs, s'écrie :*)

— J'ai trouvé!

(*Et il se lève en montrant une jarretière. On se roule! Tous les invités accourent, attirés par le bruit. Mais on ne retrouve pas la boucle d'oreille de Mme Van Botermelk. Et comme il n'est pas de plaisir dont on ne se lasse à la fin, l'ordre se rétablit peu à peu. Il n'y a eu que trois chaises et un guéridon de cassés dans la bagarre.*)

Digitized by Google

M. PATUREAU (*croit devoir adresser quelques paroles aimables à un jeune homme qui collabore à l'*Écho mondain). Eh bien! monsieur Levanné, vous ne vous ennuyez pas trop? C'est bien gentil à vous d'être venu. Est-ce que vous parlerez de la petite fête?

M. LAVANNÉ. Un peu, que j'en parlerai! Il y aura quelque chose de rigolo à faire... Et ils ne l'auront pas volé, hein!... Quelles consommations! Et ce concert!... Non!... Et la boucle d'oreille de Mme Van Botermelk... Et je vais leur faire une liste d'invités... Vous rirez! J'irai copier tous les noms des marchandes du Marché-aux-Poissons demain sur les enseignes. Une idée, hein? Et puis je citerai les vrais invités en les écorchant tous. Tiens, à propos, comment vous appelez-vous, vous, pour que je vous y mette?

PATUREAU. — Comment je m'appelle?

LEVANNÉ. Mais oui! Je vous vois partout, depuis quelque temps... J'ai déjà demandé votre nom plusieurs fois. Personne ne vous connaît...

PATUREAU (*très digne*). Mais, monsieur, je ne sais si...

LEVANNÉ. Oh! vous ne voulez pas qu'on sache que vous êtes venu ici? Je comprends ça, entre nous!

PATUREAU (*encore plus digne*). Je suis M. Patureau!

LEVANNÉ, *épaté*. Boum! Pas vrai, hein? Ah bien! elle est bonne!

PATUREAU. Vous trouvez!

LEVANNÉ. Figurez-vous que j'avais toujours cru que c'était un autre, Patureau!... Vous savez, ce petit vieux bossu qui a une femme qui flirte dans tous les coins. C'est même à cause de ça que je le citais... Je suis allé lui faire des compliments sur sa fête. C'est ça qu'il a fait une tête!...

PATUREAU. Vous avouerez, monsieur, que cette plaisanterie...

LEVANNÉ. Oh! oh! ça arrive, quoi, ça arrive!... (*Imitant les acteurs de la revue de l'Alcazar.*) Pas fâchée, s'pas? jamais fâchée?... (*Il sort.*)

(*Patureau et Mme Patureau se rencontrent dans une embrasure de porte.*)

Digitized by Google

PATUREAU. Eh bien, ça marche?

Mme PATUREAU. Je viens de demander à Georgette... Namouna n'a encore rien dit...

PATUREAU. Quand il est entré, moi je lui ai demandé des nouvelles de sa jument *Merry England*, croyant lui être agréable, puisqu'elle a un rhume. Je lui ai demandé : Et *Merry England*, elle va bien? Il m'a répondu : Pas mal, et vous? Comment Georgette est-elle avec lui?

Mme PATUREAU. Très bien; elle est vexée de ce qu'il ne dise rien. Alors, par amour-propre, tu comprends, elle fait des avances, d'autant plus que Théodore a l'air de la surveiller et de lui faire des yeux; et, avec son caractère, il suffira qu'il fasse le jaloux pour qu'elle l'envoie promener!

(*Théodore et Georgette sur un divan.*)

THÉODORE. Je vous dis que vous lui avez touché les doigts sous la soucoupe en lui passant du café glacé, et que son genou touchait le vôtre, là, sur cette banquette!... Hein? Ah! vous ne dites rien?... Vous feriez mieux de me dire franchement si vous aimez ce rastaquouère... et de ne pas vous moquer de moi! Moi, je vous aime. J'ai peut-être tort, mais c'est comme ça... Laissez votre éventail, c'est agaçant!... Je vous aime, et c'est votre faute. Je ne vous cherchais pas. Je ne pensais pas à vous. C'est vous, avec vos façons de me regarder, de me serrer la main, d'approuver tout ce que je disais, qui m'avez monté la tête. Oh! vous n'avez pas besoin de parler, vous autres, femmes, pour vous faire comprendre... Et c'est bien pis que si vous parliez! Ça monte à la tête, ça rend fou, vous le savez bien... Et ce qui m'enrage, c'est de vous voir maintenant entortiller celui-là comme vous m'avez entortillé moi-même. Dites donc quelque chose? Non! vous ne desserrerez pas les dents!... Mais laissez donc votre... (*Il veut lui prendre son éventail. Elle lui en donne un coup sec sur les doigts.*) Enfin, moi, je vous aime, je vous aime, vous le savez bien que je vous aime...

GEORGETTE. Vous m'aimez, vous m'aimez, vous m'aimez!... C'est gentil! C'est engageant! Vraiment, vous êtes bête!...

Digitized by Google

Est-ce pour me plaire que vous me faites cette scène ridicule? C'est pour me donner un échantillon de ce que vous seriez après le mariage que vous vous montrez aussi agréable avant? Merci, mon cher! Mais regardez-vous donc dans la glace! Ce que vous êtes laid en ce moment-ci! Eh bien! oui, je lui ai touché les doigts sous la tasse de chocolat! Eh bien! oui, je lui ai frôlé le genou...

THÉODORE. Ah!

GEORGETTE. Il me plaît, j'en suis folle, là. Êtes-vous content! Vous croyez que je vais vous faire des excuses? Non! Vous êtes étonnant avec votre amour! Votre amour! Une fois que vous avez lâché ce mot-là, tout est dit, hein! — Mademoiselle, je vous aime! Cela veut dire : Mademoiselle, vous allez devenir mon esclave, ma chose, un objet exclusivement à mon usage; vous n'aurez plus ni liberté, ni fantaisies, ni caprices; vous m'appartiendrez corps et âme. Votre avenir, votre fortune, votre agrément, dorénavant, je m'en moque! Voilà un monsieur très riche qui vous recherche pour vous donner en légitime mariage des diamants, une voiture, un hôtel... Eh bien! mademoiselle, vous allez renoncer à tout ça pour venir vivre avec moi, qui n'ai pas le sou; nous habiterons un petit quartier, vous ferez mon petit ménage, nous tirerons ensemble le diable par la queue... Tant pis pour vous. Je vous aime! donc, je me mets sur votre chemin, et je vous crie : Halte! on ne passe plus!

THÉODORE. Vous n'avez pas de cœur, tenez, vous n'avez pas de cœur!

GEORGETTE. Eh bien! alors, laissez-moi tranquille.

(*Elle se lève et s'en va. Elle passe près de son père et de sa mère.*)

PATUREAU. Dis donc, Namouna vient d'aborder l'oncle Léonard. Ils causent ensemble.

Mme PATUREAU. Il va peut-être lui parler de la surprise.

GEORGETTE. Gare, alors!

(*L'oncle Léonard et Prospero, bras dessus bras dessous*).

Digitized by Google

PROSPERO. Il me semblait bien que je vous avais rencontré chez Nini Boulcarcasse... Vous nous avez bien fait rire ce soir-là, avec votre histoire de la chandelle!... C'est donc vous l'oncle, le fameux oncle dont on me parle toujours? Eh bien? alors, je n'irai pas par quatre chemins... Vous savez où j'en suis, n'est-ce pas, ici, avec la petite. Enfin, si je disais : Voulez-vous, on ne me dirait pas non. Je ne demande qu'à aller, moi; la petite est gentille, mais je ne suis pas un enfant, et pas de bêtises! Avant de mettre une jument à l'écurie, je tiens à savoir si elle en vaut la peine! Or, une femme, c'est des frais : toilette, parfumerie, femme de chambre, maison montée, le diable et son train; et dame, je suis habitué à ma petite vie de garçon, et de joli garçon; je ne tiens pas à en changer si je n'ai rien à y gagner. On m'a beaucoup parlé de vous : — Notre oncle Léonard fera ceci, notre oncle Léonard fera cela. Mais on ne m'a jamais lâché un chiffre précis. Je connais ces promesses-là. Monts et merveilles d'avance, et puis au jour du contrat, douze couverts d'argent!... Je ne suis pas un serin, comprenez; et comme vous m'avez l'air d'un homme tout rond, qui entend les affaires, j'aime mieux vous demander carrément la chose, hein? En définitive, qu'est-ce que vous donnez?

L'ONCLE LÉONARD. Ce que je donne?

PROSPERO. Oui, à votre nièce, pour sa dot... Remarquez bien que je ne vous demande pas de donner quelque chose! Je vous prie seulement de me dire ce que vous donnez!

L'ONCLE LÉONARD. Oh! ça, ils vous ont donc dit que je donnais?

PROSPERO. Tiens! sans ça...

L'ONCLE LÉONARD. Et vous avez cru!

PROSPERO. Pardon, je n'ai rien cru du tout; et c'est justement pour savoir que je vous demande...

L'ONCLE LÉONARD. Mais ils se sont fichus de vous! Je n'ai jamais promis ça, vous savez, jamais ça! S'ils se figurent que c'est pour doter leur fille que j'ai trimé quarante ans sur les chantiers. Oui, j'ai gagné de l'argent, mais pour moi!... Après moi, s'il en reste, on verra. Et encore, il faudra qu'ils changent

Digitized by Google

rudement à mon égard!... Vous ne vous figurez pas! Parce que j'aime un peu le cotillon, je les dégoûte; je le vois bien à leur tête quand je vais les voir; ils ont défendu à leur fille de venir seule chez moi! Voilà comment ils me respectent! Et il faudrait que je fournisse la dot! Compte là-dessus! Je vous garantis, mon cher monsieur, que s'ils continuent, ils n'auront pas un sou! Je lèguerai plutôt tout aux... à n'importe qui!... Oh! mais, je les materai bien! Ils avaient joliment peur, allez! que je ne vienne pas ce soir! Ils avaient besoin de moi pour vous empaumer, pour vous jeter de la poudre aux yeux! Comprenez bien que je ne veux pas vous dégoûter de la petite; je ne lui veux pas de mal, et je serai charmé que vous l'épousiez; mais je ne veux pas mettre un galant homme dedans, vous comprenez. Donc, ne comptez pas sur mon argent. Oh! non... Vous ne m'en voulez pas?

PROSPERO. Vous en vouloir! Mais vous me rendez un de ces services... Qu'est-ce que je demande moi? Qu'on soit franc en affaires! J'aime bien mieux connaître la vérité que de ne savoir sur quelle jambe danser... Maintenant je suis fixé. Ce que je vais filer à l'anglaise...

L'ONCLE LÉONARD. Je commence à en avoir assez aussi; je file avec vous... Mais, sapisti, il fait soif ici; si nous tâchions de rencontrer un plateau, hein? avant de sortir.

PROSPERO. Je boirais bien quelque chose! Vous allez du côté de la rue de Bériot?

L'ONCLE LÉONARD. Chez Nini? non pas ce soir...

PROSPERO. Nous ferons toujours un bout de chemin ensemble.

L'ONCLE LÉONARD. Entre honnêtes gens, voyez-vous, il n'y a rien de tel que de s'expliquer! (*Ils sortent.*)

PATUREAU *et M*me *Patureau*. Eh bien! ils s'en vont?

GEORGETTE. Oui! L'oncle y est allé de sa surprise. J'étais là, j'ai entendu... On ne met pas une jument à l'écurie sans savoir si elle en vaut la peine. Et l'oncle Léonard a eu la bonté d'apprendre à M. Prospéro que je ne la valais pas, vu qu'il ne me donne pas un sou. Alors, ils sont filés à l'anglaise, voilà!

Mme PATUREAU. Pouah! quels voyous.

Digitized by Google

GEORGETTE. Mais non! Il ne fallait pas chercher à le mettre dedans, ce garçon!

PATUREAU, *prenant son parti.* Eh bien! tant mieux pour Théodore, là!

GEORGETTE. Théodore? Je l'ai envoyé promener, il y a un quart d'heure.

PATUREAU (*furieux*). Tu l'as envoyé promener! Mais c'est stupide!

GEORGETTE. J'ai suivi vos conseils!

PATUREAU. Je ne t'ai pas dit de brusquer les choses, sapristi! Il fallait te ménager une porte de sortie.... On doit toujours se ménager une porte! C'est encore une fois ta mauvaise tête... Tais-toi!

UN DES TROIS MESSIEURS. Eh bien! Patureau, est-ce que je ne vous avais pas dit de vous méfier des *sables de l'Ounyamouési?* Vous savez, quand des Tripettes vous conseille une affaire, ne vous y mettez jamais...

PATUREAU. Comment! ils doivent être à onze cent quatorze les sables de l'Ounyamouési!

LE MONSIEUR. Oh! vous ne savez pas! J'ai reçu, au moment de venir ici, une dépêche, arrivée en même temps que le dernier courrier des Falls : une vaste blague toute l'affaire des Sables Il n'y a pas même de Sables!! Demain, en bourse, les actions se vendront comme vieux papier. Je vous l'avais bien dit! je vous l'avais bien dit! (*Il sort.*)

Mme PATUREAU. Nous voilà propres!

GEORGETTE. Pour une belle fête, voilà ce que j'appelle une belle fête!

PATUREAU. Toi, fiche-moi la paix. Et n'ayons l'air de rien surtout!

(*Petits potins entre des invités.*)

— Il se passe quelque chose d'extraordinaire!

— Il paraît que les fiançailles ne vont pas comme sur des roulettes.

— Prospero est arrivé en retard et il vient de filer sans rien dire.

Digitized by Google

— Moi, j'ai vu les gens de la maison qui faisaient de grands gestes, comme s'ils avaient joué la tragédie en famille... Et quand nous sommes arrivés se sont mis à sourire et ils sont partis.

— Je crois que le mariage est à l'eau...

UNE DAME. Nous allons le savoir!..

LA DAME (*à Georgette, qui arrive*). Oh! mignonne, que vous êtes belle ce soir! Pour qui donc êtes-vous belle comme cela? Vous ne voulez pas le dire... On aurait plaisir, pourtant, à vous féliciter de votre choix. Allons, est-il permis d'être indiscrète et de vous dire combien on est heureuse de vos fiançailles? A quand le mariage?

GEORGETTE. Eh! madame, mariez donc vos filles et ne vous inquiétez pas de celles des autres. On dirait vraiment que nous sommes, toutes les jeunes filles, des pouliches inscrites pour une course dont le mari est le but, et que vous êtes, vous, le monde, les parieurs qui regardent et les bookmakers qui font la cote! A six contre un, la petite Patureau! Arrivera! Arrivera pas! Sautera le fossé! Tombera à la barrière! Se dérobera au poteau! Et allez donc!... Et vous criez! Et vous nous excitez! Et vous nous allongez des coups de cravache! Mais moi, je suis rétive, il ne me plaît pas de suivre la piste, et quand on tape, je rue!... Ah! c'est du propre vos mariages! On s'est rencontré trois fois; on a dansé deux fois ensemble le même soir; on a causé pendant cinq minutes d'une certaine façon; cela suffit; vite, les cent cinquante imbéciles qui s'appellent le monde s'émeuvent. Vite, engagez-vous, échangez les anneaux, ou gare aux potins! Ce n'est que pour la vie!... Et vous, les parents, si vous voulez associer un homme à votre commerce, étudiez-le soigneusement, ne hasardez rien sans le connaître à fond; mais s'il s'agit de lui donner le corps et l'âme de votre fille, allez-y, s'il vous plaît, un peu plus vite que ça! Si, plus tard, la demoiselle découvre que le jeune monsieur sent mauvais, qu'il a la peau piquée de noir ou un palais en argent, qu'il a abandonné ses enfants naturels ou fait mourir sa maîtresse, si ce monsieur apprend que la jeune personne a un œil

Digitized by Google

de verre, des crachements de sang ou des attaques d'épilepsie, tant pis! La police du monde veille à ce que les engagements pris soient tenus, sous peine de scandale... Et voilà les bases du mariage et de la famille! Quand on permet un chien à sa chienne, on a pensé aux petits qui en résulteront; quand on marie sa fille, on se moque pas mal des petits enfants que cela pourra faire!

LA DAME. Elle est malade, la pauvre mignonne... Il faudra envoyer chercher un médecin!

GEORGETTE. Du reste, chère Madame, si cela vous amuse de me féliciter, ne vous gênez pas! Je vous présente mon fiancé. (*Elle présente Théodore.*)

(*Sensation! Les invités se dispersent, les dames scandalisées, les messieurs plutôt approbatifs, Georgette reste seule avec Théodore.*)

THÉODORE. Je suis heureux... certainement, je suis heureux; mais pourtant, cette scène que tu m'as faite tout à l'heure, qu'est-ce qu'elle signifiait, cette scène...

GEORGETTE. Comment, c'est moi qui t'ai fait une scène tout à l'heure! C'est moi, alors, qui était jalouse?

THÉODORE. Oh... Mais tu m'as dit que tu aimais l'autre, tu m'as dit des choses!...

GEORGETTE. Est-ce que tu ne méritais pas une petite leçon? méchant!... J'étais si heureuse de te voir en colère! Ça me prouvait que tu m'aimais bien! Mais tu ne m'aimes pas encore comme je t'aime, moi, sais-tu!

THÉODORE. C'est un peu fort!

GEORGETTE. Non... Car si une femme te faisait la cour, moi, je lui arracherais les yeux... Et toi! tu ne lui as rien dit à lui, rien du tout, à cet individu!... Sais-tu bien que tu es un peu... moule! Et c'est même pour ça, tiens, que je t'ai dit tout ce que je t'ai dit... Tu n'as pas vu que c'était une épreuve?... J'aurais voulu, tiens, que tu lui donnes des gifles!!!

THÉODORE (*avec enthousiasme*). Que tu es gentille!

GEORGETTE. Tu me crois, maintenant?

THÉODORE. Je suis heureux, tout à fait heureux! (*Long baiser.*)

Digitized by Google

Fin de la soirée. Le plus grand désordre règne dans le vestiaire. Les messieurs qui sont déjà partis ont emporté les meilleurs paletots. Les trois messieurs très bien qui sont restés tard n'ont plus trouvé que des loques en échange des numéros que leur a remis Patureau ; ils sont furieux. Enfin, ils s'en vont aussi, les Patureau restent seuls avec Théodore.

Mme PATUREAU. Jolie soirée! Ils m'ont cassé une glace, trois chaises et le guéridon qui me venait de ma grand'mère, arraché un rideau, gâté toute la tapisserie du salon en écrasant des petits fours dessus. Et tout ça pour que mademoiselle épouse monsieur!!!

PATUREAU. Et plus rien à attendre de l'oncle Léonard.

GEORGETTE. Bah! Nous l'inviterons à la noce et s'il ne vient pas... J'irai le voir de temps en temps quand je serai mariée. Ça le flattera.

THÉODORE. Pas trop souvent tout de même! Je suis jaloux.

GEORGETTE. Oh! toi, tu ne vas pas déjà faire la bête, hein?

EDMOND CATTIER.

Digitized by Google

NOTICES

La femme dans les emplois publics, enquête et rapport par LOUIS FRANK, avocat à la Cour de Bruxelles. Bruxelles, Charles Rosez. éditeur.

Cette brochure — ou plutôt ce volume, car il s'agit d'un in-quarto de 154 pages — est un bon livre, en même temps qu'une bonne action.

M. Frank, qui est bien connu des lecteurs de la *Revue*, s'est trouvé amené, en sa qualité de secrétaire général de la Ligue belge du droit des femmes, à prendre la défense des employées de la Société des téléphones, dont le ministre des chemins de fer de Belgique a cherché à se débarrasser par un examen ridiculement difficile lors de la reprise des réseaux téléphoniques, le 1er janvier dernier.

Au lieu de se restreindre à divulguer cette escobarderie, l'auteur a pris la question de haut. Il a fait une enquête sur l'emploi des femmes dans les grandes administrations publiques et privées du monde entier, et les résultats de cette enquête sont accablants pour M. Jules Vandenpeereboom. L'auteur fait l'historique complet de la question en Belgique et montre comment ce ministre misogyne, bien qu'il n'ait jamais eu le courage d'abroger les arrêtés qui ont permis l'admission de femmes dans les différentes administrations de son département, fait répondre aux postulantes qu'il n'y a pas *pour le moment* d'emploi vacant. M. Frank nous dévoile même que M. Vandenpeereboom a poussé la jésuiterie plus loin : il a fait déclarer au Congrès des chemins de fer à Milan, en 1887, par le chef de la délégation de son ministère, « que les femmes n'ont pas les aptitudes voulues pour le service des postes, parce qu'on a constaté des vols commis par elles ».

M. Frank nous révèle que le fait unique auquel il était fait allusion se rapportait à l'infidélité d'une sous-perceptrice, veuve, mère de plusieurs enfants, dénuée de tout autre moyen d'existence et recevant 600 francs par an. Or, d'après les règlements

Digitized by Google

eux-mêmes, on ne doit jamais nommer à ces postes infimes, demandant quelques instants seulement de travail par jour, mais occasionnant le maniement de fonds parfois importants, que des hommes exerçant déjà une profession lucrative, tels que des cabaretiers, des boutiquiers de village, etc. C'est l'application de ce principe bien vulgaire qu'il ne faut pas faire garder un rôti par un chien affamé.

L'enquête de M. Frank montre que les administrations du monde entier se félicitent de l'emploi des femmes. Celles-ci exécutent avec une minutie parfaite les besognes même le plus rebutantes pour des hommes, telles que les écritures, les travaux de statistique, la distribution des coupons de chemins de fer, etc.

La très grande majorité des femmes se contente d'emplois subalternes mal rétribués, n'exigeant pas d'initiative et n'imposant aucune responsabilité.

Presque partout les hommes employés dans les mêmes administrations sont vite arrivés à comprendre qu'il en résulte pour eux moins de concurrence pour les promotions et plus de chances d'arriver aux emplois supérieurs.

C'est ce qu'a très bien fait ressortir aussi M. Olin, alors ministre des travaux publics, dans un discours prononcé à la Chambre, et reproduit par M. Frank en même temps qu'une note aux chefs de service de l'administration des chemins de fer. Cette note de M. Olin est un modèle de généreuse éloquence. Elle résume en deux pages tout ce qu'on peut dire sur la question, en même temps qu'elle contient les instructions nécessaires pour faire réussir l'emploi des femmes, auquel son auteur avait donné une vive impulsion à la suite de M. Sainctelette.

Il est impossible, après la lecture du livre si bien fait et si documenté de M. Frank, de ne pas s'écrier avec lui :

« Jamais on ne nous fera croire que les administrations du monde entier, qui se félicitent du service des femmes, aient toutes tort, qu'unanimement elles se trompent, qu'il n'y a sur la surface du globe qu'un seul administrateur de talent et de bon sens qui ait raison et que cet administrateur incomparable et unique soit précisément... M. Jules Vandenpeereboom. »

Nous ne pouvons mieux conclure qu'en empruntant encore à l'auteur ce passage qui pose bien la question sur son véritable terrain, celui de la moralité :

« Ah! messieurs du ministère, votre responsabilité morale est gravement engagée! Vous tous qui affichez des prétentions au puritanisme le plus renforcé, qui présidez des congrès de

Digitized by Google

moralité publique et qui, avec un soin jaloux, pourchassez les écrits folichons ou suspects de l'être, daignez un instant y bien réfléchir, vous qui êtes sans nul doute des hommes profondément honnêtes, méditez sur le sort des malheureuses que l'étroitesse de vues et la cruauté d'un des vôtres vont injustement sacrifier. Vous allez expulser, avec plus ou moins de phrases, des agents féminins de votre administration. En agissant ainsi, en arrachant à d'honnêtes et pauvres jeunes filles leur gagne-pain, bien loin d'encourager la vertu vous aurez plus fait pour le développement de la débauche que les écrits... les plus risqués de France et de Navarre. »

MARTIAL JUSTE.

La prévention des accidents du travail dans les usines et les manufactures, par FÉLIX JOTTRAND, ingénieur des mines, directeur de l'Association des industriels de Belgique contre les accidents du travail. Bruxelles, Librairie Muquardt, 1893. In-8°, 176 pages avec figures dans le texte.

Le livre que nous présentons à nos lecteurs a été couronné par l'Association des ingénieurs sortis de l'École de Liége. Il est destiné, croyons-nous, à rendre de grands services à la classe ouvrière et aux industriels. L'auteur ne s'est pas proposé de produire un recueil descriptif de tous les engins propres à éviter les accidents dans toutes espèces d'industries : un pareil recueil eût facilement atteint les dimensions d'un gros dictionnaire. Il a voulu simplement exposer méthodiquement les principes à suivre pour le choix et la mise en œuvre des moyens les plus simples et les moins coûteux dans chaque cas.

La lecture du livre de M. Félix Jottrand permettra aux patrons d'éviter des tâtonnements et des dépenses inutiles, aux contremaîtres de se tromper dans l'application de certains moyens préventifs et d'accroître le danger en se reposant dans une fausse sécurité.

La première partie de l'ouvrage étudie les engins protecteurs et les dispositifs mécaniques à recommander. On y expose d'abord les principes de la protection du travail aux appareils mécaniques, puis on s'étend sur les applications de ces principes aux engins les plus dangereux et les plus répandus.

La seconde partie s'occupe de l'organisation du travail en vue de sa sécurité. Après les prescriptions les plus générales, il donne celles qui s'appliquent spécialement aux divers engins mécaniques et aux diverses industries.

Le livre de M. Jottrand est non seulement rédigé dans un

Digitized by Google

style simple et facile, en évitant les descriptions encombrantes, mais il est aussi présenté dans une forme typographique particulièrement séduisante. Il constitue un manuel pratique et clair que l'on pourra facilement mettre entre les mains des contremaitres et même des ouvriers. X. Y. Z.

HENRI DE VILLENEUVE, L'*Amusez-vous* de M. Renan et le *Credo* du P. Didon. Paris, Léon Bonhoure.

Entre un déniaiseur et un prédicateur enthousiaste se place sentimentalement un sincère spiritualiste. Il ne dira pas comme Schiller : *Warûm hast dû Keine Religion? — Aûs religion.* Non, il en veut une, mais sa religion doit être rationaliste. Un peu plus que ce que demandait saint Paul : *rationabile obsequium.* Il adore le Christ, parce qu'il veut adorer Dieu en esprit et en vérité. Mais il a honte et horreur des miracles comme en croit en voir à Lourdes, et surtout à la Salette. Examinant les quatre évangélistes légendaires, il s'efforce de signaler les discrépances et les contradictions. Il ne s'agit pas de fraudes, mais d'hallucinations naïves. D'ailleurs, pour lui, la science des hypnotistes est appelée incessamment à débrouiller bien des cas trop subtils. Bien qu'il repousse le dilettantisme de l'auteur de la *Vie de Jésus*, bien qu'il admette jusqu'à un certain point la divinité du Christ, il s'attache à démontrer que dans les relations évangéliques, les prophéties qu'on invoque sont presque toutes ce que Montaigne appelait prophéties *à reculons*. C'est-à-dire que les Juifs qui entouraient le fils du charpentier de Nazareth ayant l'esprit farci de ces nébulosités de l'ancien Testament finissaient par n'avoir plus que ce prisme. Ils font penser à D'Alembert disant : « Le peuple *voit* ce qu'il *croit*. » Pour l'auteur, la question religieuse reste toujours ouverte, aujourd'hui plus que jamais, à cause de l'insuffisance des dogmes romains. Il a l'air de dire avec le vieux Corneille :

> Je rends grâces au ciel de n'être plus romain,
> Pour conserver encore quelque chose d'humain.

Digitized by Google

LA VOIE VERS UNE SOCIÉTÉ MEILLEURE

(Contribution aux recherches pour améliorer la position du peuple) [1].

Notre siècle paraît s'être proposé d'améliorer la position matérielle, intellectuelle et morale du plus grand nombre, devoir social qui lui fut montré, dès son aurore, par un réformateur fameux, le comte de Saint-Simon.

A ce grave problème, chacun le sait, l'on a présenté successivement diverses solutions radicales, qui ont leurs fondements dans le communisme, l'anarchie, le nihilisme, le collectivisme, le travail organisé par l'État, les sociétés coopératives de production, les corporations et les « unions de métiers ». Assurément, il y a de sérieuses objections contre les principes servant de base à notre société. Cependant, il faut le reconnaître, tout défectueux qu'il est, notre état social constitue encore ce que notre race a pu réaliser de plus satisfaisant depuis le jour où prit fin le communisme primitif, par la séparation des bourdons paresseux et des abeilles industrieuses. Tout cet organisme n'est non plus, en somme, qu'une forme extérieure générale que l'homme s'est adaptée à lui-même, la conformant sur son propre patron, un édifice que, sous l'empire de dures nécessités, il a dû s'ériger laborieusement pour la vie en commun : l'édifice, au demeurant, vaut ce qu'en vaut le contenu; il n'a de valeur que par l'âme qui l'habite.

Certes, il y a lieu d'espérer encore d'immenses progrès dans l'aménagement de la construction : toute œuvre terrestre n'est-elle pas indéfiniment perfectible? Mais, nous devons

[1] Voir *Revue de Belgique*, 15 mars.

Digitized by Google

l'avouer, nous n'avons aucune donnée sur les conséquences qu'entraînerait l'application de principes nouveaux. L'individualisme excessif dont on se plaint est tellement ancré dans la nature humaine que ce serait une utopie que de songer à l'en extirper; déjà l'histoire a montré que les efforts tentés en ce sens sont vains. Et fût-il même possible, pour l'avenir, d'opérer chez nos descendants une telle transformation, voudrait-on, en faveur d'un idéal très lointain, sacrifier le résultat clair et net de l'expérience humaine? Ne serait-ce pas, à coup sûr, engendrer un état de trouble, une crise d'une durée indéfinie, qui ne ferait le bonheur de personne?

***

Mieux vaut peut-être se résigner *en bloc* à l'état de choses existant, lequel au surplus semble fermement établi sur des conventions séculaires, et se tourner résolument vers les palliatifs par lesquels on s'efforce de remédier aux maux présents de la société. Si ces palliatifs n'offrent aucune séduction pour les esprits subversifs, toujours en quête de nouveau, du moins ils ont l'avantage de pouvoir être appréciés directement dans leurs effets : ici, l'expérience peut servir de guide à l'action bienfaisante qui émane de l'État aussi bien que de l'initiative privée. On encourage la mutualité, la coopération, l'émancipation du peuple par le travail; on institue l'arbitrage et la conciliation (1); on prêche la sobriété, l'économie, on facilite l'épargne sous toutes ses formes, si bien qu'avec un peu de bonne volonté l'ouvrier arrive à améliorer sérieusement sa position ; enfin, celui qui n'a pas épargné trouve généralement, s'il est malade, blessé, à bout de ressources, une assistance individuelle oucollective.

Toutefois, sous le rapport de l assistance matérielle et morale, l'homme des classes supérieures de la société aurait

(1) Le principe de l'arbitrage est excellent pour prévenir et résoudre les conflits entre patrons et ouvriers; cependant, dans les conditions actuelles d'organisation, les hommes compétents en attendent peu au point de vue pratique : un pareil principe ne devient fécond que si l'initiative privée en tire parti. « Le Conseil belge de l'industrie et du travail ne répond pas à ce qu'on en attend », écrivait récemment M. Julien Weiler.

Digitized by Google

encore bien besoin qu'on lui apprît son devoir envers le peuple. Il faudrait stimuler son zèle charitable; il faudrait le rendre plus sensible et plus compatissant à la misère d'autrui, l'intéresser davantage à la vie intime de ses frères des classes inférieures. Aussi bien, il y va de son intérêt : *res nostra agitur*. Lacretelle a décrit (1) le grand mouvement de compassion qui s'était emparé des classes riches en faveur des classes pauvres vers le milieu du siècle dernier : « Ce que craignaient le plus les opulents, c'était de passer pour insensibles... » Que ne peut-on, de nos jours, provoquer le retour d'une mode aussi bienfaisante!

Sans doute, les misères du peuple excitent la pitié de beaucoup de gens. Mais la pitié doit se traduire en actes; or, si l'on fait beaucoup de philanthropie en paroles, on en fait trop peu en action. Comme disait feu Windthorst, l'éminent chef politique des catholiques allemands, tout le monde parle de solutions de la question sociale, personne ne veut y travailler! En vérité, elle a donné lieu à d'innombrables volumes, et l'on pousse encore par l'institution de concours à la production de nouveaux ouvrages. Or, nous le demandons, que peut, pour améliorer le sort des ouvriers, le concours Pereire lui-même, la plus grande œuvre intellectuelle instituée en faveur du peuple (100,000 francs de prix), si les ouvrages couronnés ne sont pas répandus partout au moyen d'éditions à bon marché? Le petit groupe d'hommes d'études qui les lit — souvent par pur dilettantisme — est-il à même de faire produire leurs fruits aux idées émises?

Les classes supérieures n'ont jamais ignoré que la charité chrétienne les oblige à aimer les déshérités de la fortune comme elles-mêmes. Jadis, on croyait que l'aumône suffisait pour acquitter ce devoir; mais, en y regardant de plus près, on a découvert de gros inconvénients à cette forme de la charité : elle ravale la dignité de celui qui reçoit, outre qu'elle encourage son oisiveté. On l'a pu constater dans les résultats des distributions de vivres faites chaque jour par les couvents

(1) *Histoire de France au* XVIIIe *siècle.*

Digitized by Google

sous l'ancien regime et dans les effets de la loi des pauvres en Angleterre, encore en vigueur.

Aujourd'hui, l'on s'accorde à dire qu'il faut faire un emploi plus judicieux de la richesse ; c'est ce qu'a essayé d'indiquer à ses contemporains américains, dans un opuscule intitulé : *L'évangile de la richesse*, l'archi-millionnaire Andrew Carnegie (1), le propriétaire des fameuses usines Edgar Thomson, près Pittsburg. Les favorisés du sort doivent contribuer à ériger des institutions qui relèvent et civilisent le peuple : bibliothèques populaires, sociétés d'épargne, écoles d'adultes, écoles industrielles, sociétés ouvrières, etc. Les exemples de générosité ne leur manquent certes pas en Amérique ; qu'ils imitent Peter Cooper, fondateur de l'institut Cooper à New-York, Tilden qui a légué 5 millions de dollars pour établir une bibliothèque gratuite dans la même ville, Enoch Pratt, fondateur d'une bibliothèque à Baltimore, le sénateur Stanford, fondateur d'une université sur la côte du Pacifique, et tant d'autres! Qu'ils sachent, de leur vivant déjà, sacrifier au bien-être d'autrui une partie de leurs inutiles richesses ! Qu'ils créent des œuvres d'utilité générale, comme M. Dolfuss à Mulhouse et M. Siegfried au Havre.

D'autres ont prêché d'exemple, et ont consacré au peuple leur vie, à défaut de fortune.

Il y a quelque vingt ans, un Belge éminent, F. Laurent, professeur à l'université de Gand, s'est livré à la plus active propagande en faveur de l'épargne dans l'école primaire : il est bon de rappeler de tels exemples. Laurent est allé d'école en école expliquer aux maîtres et aux élèves les bienfaits de l'épargne ; et son dévouement a été couronné d'un succès admirable. Par son initiative aussi, il s'est établi à Gand des sociétés d'ouvriers et des sociétés d'ouvrières où l'on entend des conférences, fait de la gymnastique, chante des chœurs, lit des journaux et des livres. Lui-même a décrit d'une manière touchante, dans son ouvrage : *Les sociétés ouvrières de Gand*, les heureux effets qu'elles produisent.

(1) Andrew Carnegie est l'auteur de *Triumphant Democracy*.

Digitized by Google

* * *

L'application de l'épargne à l'école et l'établissement des Sociétés Laurent ou de soirées populaires avec distribution de livres, comme celles fondées à Verviers par M. Ernest Gillon, constituent une propagande beaucoup plus active que tous les ouvrages préconisant des remèdes à la situation sociale, à l'usage de quelques idéologues. Nous aimons ces institutions parce qu'elles tendent à réformer l'homme, à améliorer sa condition morale et intellectuelle, et à préparer ainsi pour lui une meilleure condition sociale et politique.

L'épargne renferme en elle-même un enseignement moral de premier ordre. Son caractère si éminemment salutaire vient de ce qu'elle exige une victoire sur soi-même et habitue au sacrifice. Se priver de friandises en vue d'épargner est, chez un enfant, un acte méritoire, une preuve de caractère. D'autre part, une telle privation peut-elle rien retrancher, en réalité, du bonheur? Elle supprime une jouissance très passagère ou une satisfaction vaniteuse; mais, en compensation, elle procure de la joie, de l'intime contentement par la conscience du sacrifice ou de la renonciation volontaire, et par l'estime qu'on en conçoit pour soi-même.

Dans les réunions d'ouvriers organisées par la bourgeoisie, il y a, outre la propagande par la parole et par le livre, une propagande par l'exemple. A l'exemple de l'initiative, du caractère, de l'austérité, du dévouement qu'on lui aura montrés, il deviendra homme d'action et homme d'ordre lui-même, et il reprendra de la confiance dans la solidarité humaine. Sa condition matérielle aussi s'améliorera, parce qu'on l'aura arraché au cabaret et aux autres occasions de dépenses et de dissipation.

Quant aux bienfaits généraux de l'instruction populaire, ils sont reconnus et célébrés par tous aujourd'hui. Sans contredit, elle élève l'homme et le moralise, en développant toutes ses facultés d'intelligence et de conscience.

L'homme pauvre, dépourvu d'instruction, ne vit que de la vie animale, car il est privé de toute jouissance intellectuelle. Ses plaisirs ordinaires sont la boisson et la procréation.

Digitized by Google

Il crée de nombreuses familles sans souci de la misère future des enfants. C'est là un fait bien constaté, puisque c'est au sein des groupes d'hommes les plus misérables et les moins cultivés que la population s'accroît le plus vite. Ils se persuadent, en effet, qu'ils sont fatalement condamnés à la misère, par un destin inéluctable auquel ils ne peuvent rien ; et la conséquence en est qu'ils s'empressent de profiter des plaisirs temporels présents : cherchant à s'étourdir, ils s'adonnent aux boissons enivrantes qui leur font voir tout en rose et oublier leur misère. De là est né ce grand fléau populaire, l'*alcoolisme*, fléau relativement récent, mais qui constitue pour l'humanité un terrible point noir à l'horizon.

L'alcoolisme a des conséquences incalculables, morales, hygiéniques, économiques, politiques, sociales. Il trouble la joie saine, rend brutaux et grossiers langage, chants et mœurs, dévore le sang, le cerveau, le système nerveux ; enfin, il dissipe en fumée le fruit de la vie et du travail. Comme il pénètre par l'hérédité dans le sang, ses effets se développent dans des proportions effrayantes : les hôpitaux, les maisons de santé, les prisons peuvent en témoigner. L'extension du mal constitue une menace telle pour notre époque, qu'aujourd'hui elle préoccupe sérieusement, non plus seulement les hygiénistes et les philanthropes, mais les hommes de science, les économistes et les législateurs.

Cependant, quelle que soit l'immensité du fléau à combattre, il importerait pourtant de se garder de l'exagération où l'on tombe parfois en prêchant la sobriété ou l'économie. Car on risquerait de compromettre le succès de la propagande. Sous prétexte de combattre l'alcoolisme, il ne faut pas interdire à l'ouvrier l'accès de l'estaminet, qui est en général le seul endroit où il peut rencontrer ses camarades, et qui supplée en cela aux réunions d'amis que les bourgeois ont à domicile. N'exigeons pas trop de sagesse, d'austérité, de sacrifice : celui qui a été à la peine toute la journée a le droit de se distraire et de jouir honnêtement des plaisirs qui sont à sa portée. C'est même utile à sa santé physique et morale, à condition, bien entendu, qu'il ne se laisse entraîner, malgré l'occasion, à aucun

Digitized by Google

excès. Mais c'est là précisément ce qu'il faut lui apprendre. Quand il saura se dominer devant la tentation, il sera sauvé... C'est dans le développement de sa force morale qu'est pour lui le salut.

***

Ce que tout philanthrope ne doit jamais perdre de vue, dans ses efforts vers l'amélioration sociale, c'est la nécessité, pour assurer le succès de toute autre réforme, de réformer au préalable l'homme lui-même. Pour régénérer la société, groupement d'individus, il faut régénérer l'individu. Le problème social est avant tout un problème moral, une question d'âme, et non, comme le prétend le positivisme contemporain, une question d'estomac, *eine Magenfrage*. — Au surplus, dans la conception *positive* de la société (1), la vie sociale ne résulte-t-elle pas de la vie de ses parties, de même que, suivant la découverte de l'illustre Schwan, tout organisme vivant vit de la vie des cellules juxtaposées qui le constituent? Telles cellules, tel organisme; tels individus, telle société. On l'a dit : les sociétés n'ont que les institutions qu'elles méritent; et une évolution sociale ne peut que suivre une évolution morale.

Tolstoï et les mystiques l'ont proclamé : pour relever le peuple, il faut d'abord relever son âme. L'évolution sociale, doit s'accomplir par le dedans plutôt que par le dehors. Avant de réformer la société, il faut réformer le cœur de l'homme — pauvre et riche, patron et ouvrier. On ne pourrait plus reprocher à notre état social la richesse des uns, la pauvreté des autres, si les uns et les autres étaient meilleurs (2).

Mais sans cette réforme, comme l'a montré M. A. Leroy-Beaulieu, toutes les mesures législatives en vue du progrès matériel, — aussi bien que les palliatifs d'initiative privée, — demeureraient stériles en fin de compte et ne contribueraient en rien à l'avancement de la question sociale, car les convoi-

(1) Cf. la très intéressante lettre de M. Ch. Saroléa à M. Frédéric Harrison, chef de l'Église positiviste anglaise, *Revue de Belgique* du 15 novembre 1892.

(2) Qu'il nous soit permis de reproduire ici cette conclusion si vraie du pasteur Bost : « Si tous étaient laborieux, honnêtes, sobres, tempérants, si tous étaient justes et bienveillants les uns pour les autres, l'on verrait disparaître les 99 p. c. des misères humaines. »

Digitized by Google

tises et les exigences croissent avec les moyens de les satisfaire. Sans le relèvement moral de l'ouvrier, la réalisation des deux grands *desiderata*, savoir : l'augmentation des salaires et la diminution des heures de travail, risque fort de tourner au profit du débitant de boissons alcooliques ou de tout pourvoyeur de ses appétits vicieux, et au détriment de sa santé et du bien-être de sa famille. Les passions auxquelles il ne sait résister sont le plus grand obstacle à l'amélioration de sa condition.

Il faut autre chose que des lois, des règlements d'administration, des arrêtés de police, des forces matérielles, enfin. Ainsi que le disait admirablement l'israélite Isaac Pereire (1), la force légale ne saurait suppléer la force morale. La loi punit le mal, elle ne crée pas le bien. Le drame social se dénouera par l'amélioration morale, ou bien il se dénouera par la force brutale!

N'apprendrons-nous jamais non plus à nous défaire de notre superstition moderne, de notre confiance aveugle en ces signes cabalistiques, les caractères gravés des textes de lois? Ces écritures sacro-saintes n'ont pas en elles-mêmes de vertu curative; elles ne valent que par le principe qui les inspire. Combien vraie apparaît cette parole de saint Paul (2e ép. aux Cor., III, 6) : « La lettre tue, l'esprit vivifie! » Toute société humaine vaudra ce qu'en vaudra l'esprit; aussi n'est-ce pas la forme extérieure, le corps, mais le contenu, l'âme, qui doit intéresser.

***

Mais, pour pouvoir apprécier ce que doit être la réforme de l'homme, il importe qu'on se rende compte par soi-même de la situation intellectuelle et morale des masses populaires. Or, l'on connaît trop peu la vie intime du peuple, surtout celle des familles des ouvriers de l'industrie. Sans doute, quiconque a vécu quelque temps à la campagne s'est abouché avec les paysans et s'est intéressé à leur manière de vivre. Mais ceux-là seuls connaissent le peuple des mines et des usines,

(1) *La question religieuse*, 1878.

Digitized by Google

qui ont vécu dans son milieu, en contact journalier avec lui et ont en quelque sorte pénétré son existence, en s'y mêlant.

La vie populaire mérite d'être étudiée avec soin par chacun de nous, parce qu'il y a beaucoup de bien en elle et parce que les maux qui la minent ont leur source profonde dans la situation économique et sociale. Aussi bien, ce qui en apparaît à l'extérieur ne donne qu'une idée incomplète ou inexacte de la réalité.

La jeunesse est, sans conteste, l'élément le plus intéressant à envisager dans le peuple. Sa destinée n'a aucune similitude avec celle de notre jeunesse des écoles et des universités. En effet, le souci de la vie matérielle l'éloigne de toute idéologie, de toute préoccupation d'une nature spéculative ou philosophique; les fatigues du métier manuel l'empêchent de rentrer en elle-même pour s'écouter ou recueillir ses impressions. Du reste, en eût-elle même le loisir, elle ne possède pas la culture intellectuelle nécessaire pour aborder ce domaine, qui confine à celui de la psychologie. — Après avoir été ébauchée à l'école primaire, son éducation se continue à l'atelier ou dans la mine; et, à un âge un peu plus avancé, elle subit à un haut degré l'influence des journaux populaires et des exemples des classes supérieures.

L'enfant du peuple ne va à l'école que pendant un temps très court, et à un âge très tendre. Cependant, grande est sur lui l'influence de cette institution, dont l'importance n'échappe plus à personne aujourd'hui au point de vue de l'éducation nationale. Cette grande influence morale tient, sans doute, à ce que les impressions d'enfance sont les plus tenaces, surtout chez la classe populaire; car, chez la classe bourgeoise, les études subséquentes, la lecture, les directions variées données à la pensée les modifient souvent, si elles ne les déracinent (1).

A sa sortie de l'école, le jeune ouvrier passe quelque années extrêmement dures pour lui, les années d'apprentissage. Lui, si faible, si chétif, est subitement accaparé par un engrenage formidable d'hommes et de machines; il est jeté d'un coup en plein conflit des intérêts matériels! Dans l'atelier, où, du matin

(1) Cf. *Jeunesse*, de C. WAGNER.

Digitized by Google

au soir, il a l'intelligence concentrée sur l'exécution de quelques mouvements, toujours les mêmes, il se sent peu à peu devenir un rouage parmi les autres, mais combien infime à côté des grands rouages qui font mouvoir l'usine! La frêle créature a conscience du peu de valeur que lui assigne l'organisation de notre grande industrie. Elle sent distinctement la distance qui sépare aujourd'hui l'ouvrier et le patron, collaborateurs jadis, à la belle époque de l'industrie.

En ces temps heureux où les hommes occupés à la production des richesses vivaient encore inséparés, le travailleur pouvait généralement se suffire à lui-même. Pour effectuer sa tâche, il n'avait besoin que de quelques bons outils dont il était propriétaire. Le travail en commun était rare ; le capital n'exerçait pas une domination irritante, et la petite industrie, régnant en souveraine, étendait ses bienfaits sur la classe ouvrière. L'ouvrier passait sa vie au foyer de la famille, dans une aisance relative, grâce à ses besoins minimes, et loin des funestes excitations. Ainsi se conservaient les bonnes mœurs, les saines traditions, les vertus domestiques du vieux temps.

Mais, en notre siècle, les applications de la vapeur et de l'électricité, les progrès de la mécanique ont introduit un régime nouveau : le machinisme a révolutionné toute l'organisation du travail industriel. L'usine est apparue, puissant organisme où la force, emmagasinée en un centre d'action, est de là distribuée aux différents rouages ; et son règne brutal est venu caractériser exactement l'ère nouvelle qu'elle a inaugurée.

En vérité, dès l'apparition de l'usine, les conditions de succès de l'industrie avaient été profondément modifiées : l'usine devait nécessairement recevoir un important développement, vu la grandeur des frais fixes de l'exploitation ; car il fallait éviter que le prix de revient des fabricats en fût grevé outre mesure ; et seul l'accroissement de la production pouvait y diminuer la part proportionnelle des amortissements d'installations, des frais indirects de fabrication et des frais généraux de toute nature. Ayant donc constaté nettement ce fait élémentaire, à savoir qu'une fabrique de 500 ouvriers coûtait beaucoup moins à établir et à exploiter que cinq fabriques de

Digitized by Google

100 ouvriers chacune et par conséquent rapportait un bénéfice de beaucoup supérieur, l'on commença, il y a un demi-siècle déjà — d'abord en Angleterre, pays du sens pratique — à ériger ces immenses ateliers modernes où s'agite toute une population d'ouvriers dont les mouvements sont dirigés militairement au point de faire songer à une armée de forçats ou d'esclaves!

Cette évolution économique, en vertu de laquelle la petite industrie disparaît de plus en plus devant la grande industrie, a engendré de graves périls pour la classe ouvrière. En première ligne, il faut citer celui des grandes agglomérations composées au hasard de familles venues des quatre points cardinaux, et constituant un milieu éminemment favorable à la diffusion du mal. En même temps s'est développé l'esprit de spéculation financière, stimulé par l'acharnée concurrence établie entre les hommes : la saine activité s'est transformée en un jeu fiévreux où le travail humain est traduit en chiffres aveugles et brutaux. De là sont venues ces grandes oscillations dans le montant des bénéfices, ayant pour conséquence l'instabilité des salaires et parfois le chômage forcé pour l'ouvrier, avec son cortège de maux irrémédiables.

Assurément, le régime nouveau de l'industrie ainsi envisagé mène à de sombres et pénibles perspectives. Heureux alors apparaît l'ouvrier des champs, dont les occupations sont changeantes avec les saisons et favorables à son développement physique et moral. L'artisan des centres industriels, lui, est éloigné pour toujours de la nature et du soleil : il est, dès l'enfance, arraché à son foyer et livré aux inexorables nécessités de la vie matérielle; faible et sans défense, il est précipité dans le courant plein d'écueils et d'embûches de la grande usine, il est plongé dans l'irrésistible contagion d'un milieu délétère et immoral. Là, il a vite désappris la résignation et le détachement, et rejeté au loin toute influence des idées religieuses ancrées dans son âme par la tradition, l'atavisme ou la première éducation; là, en revanche, se propage le goût pernicieux des plaisirs faciles et se développent les convoitises ardentes, les funestes suggestions aiguillonnées en lui à chaque

Digitized by Google

instant par le contraste entre son dénuement et le luxe du patron. Il sent la pression de la concurrence économique l'étreindre sans merci de toutes parts, et le réduire à l'état de simple mécanisme dans la société; il se voit perdu dans la foule, ballotté comme une épave au gré des vents sur l'océan des multiples intérêts matériels. — Dans de telles conditions, quels dangers ne court pas sa dignité d'homme, à quelles déviations n'est pas exposée sa droiture morale?

***

Il ne faut certes pas, parmi les éléments d'éducation des classes populaires, négliger de considérer la part d'action qui appartient à la religion. Dans les centres industriels, il est vrai, une grande partie des jeunes gens échappe à l'influence de l'Église; l'influence indirecte des idées religieuses subsiste néanmoins, vaguement peut-être et avec les entraves de l'indifférence et de l'apathie, mais elle subsiste. Toutefois, nous ne le savons que trop, ce ne sont pas les observances des pratiques extérieures qui doivent nous faire illusion sur ce point, car elles sont souvent provoquées par des considérations intéressées et totalement étrangères à la religion.

Chez le peuple, les traces de l'éducation religieuse se traduisent par une persistance d'impression et de sentiments plutôt que par un état intellectuel. Il est intervenu, en quelque sorte, un compromis entre le cœur resté fidèle aux souvenirs et l'esprit qui ne s'y retrouve plus. — Mais il règne par-dessus tout une certaine méfiance à l'endroit de la religion. Confusément, l'ouvrier y soupçonne une arrière-pensée sociale; il va jusqu'à se demander si l'Église n'est pas une institution aux mains des puissants de la terre et dirigée contre les petits, une invention des malins pour maîtriser les naïfs.

C'est qu'aussi il est entraîné de plus en plus par le courant réaliste. Les points fondamentaux sur lesquels s'appuyait jadis le sentiment religieux, et même la morale, tendent à disparaître de son esprit. La foi s'est ébranlée, l'espérance s'est affaiblie; et si, chez les ouvriers de certaines régions, les apparences témoignent du contraire, pour quelle

Digitized by Google

part la mode, l'habitude invétérée n'y entre-t-elle pas?

Jamais, en vérité, l'idée religieuse n'a été soumise à d'aussi rudes épreuves qu'en notre temps. L'influence du mouvement scientifique du XIXe siècle a été considérable sur le peuple, nous entendons le mouvement scientifique en général, mais surtout le courant que l'on désigne sous le nom de darwinisme ou de positivisme. A notre époque, la méthode des sciences naturelles est appliquée par de nombreux philosophes aux sciences sociales, bien qu'elle ne puisse guère tenir compte de l'élément moral, de la faculté de sentir et d'aimer. Quoi qu'il en soit, ce courant d'idées, qui mène à rejeter l'intervention d'un pouvoir surnaturel dans le monde et l'existence d'une âme immortelle, n'est pas resté à l'intérieur des cercles scientifiques; il a pénétré partout et est venu ébranler dans le peuple les principes essentiels de tout spiritualisme.

Avec la tendance positiviste se sont developpés chez lui les appétits de bien-être et de jouissance. La morale est devenue ce qu'elle devait être dans ces conditions, c'est-à-dire simplement *utilitaire*.

Au surplus, l'exemple des classes supérieures n'est pas fait pour la détourner de cette direction. Le peuple ne voit-il pas fleurir chez elles la *morale du succès?* Ne pardonne-t-on pas tout à ceux qui réussissent? Chez lui, la notion du bien et du mal finit par s'oblitérer : le bien est ce qui a le dessus, le mal ce qui a le dessous dans la lutte de la vie. C'est le règne de l'argent : quelle que soit son origine, il est adoré comme un dieu. Or, le peuple ne croit plus à la morale qu'on lui enseigne, mais seulement à celle qu'on met en pratique devant lui.

Ce n'est pas toutefois que, malgré cette morale utilitaire, il ne se montre encore fréquemment chez le peuple des réveils des sentiments de solidarité et d'humanité, se manifestant par des actes admirables d'abnégation et de dévouement. Mais, malheureusement, ce sont là des faits isolés dont le spectacle ne s'impose pas avec continuité comme celui des turpitudes humaines.

* * *

Avec le sentiment religieux s'est affaibli le *respect* en

Digitized by Google

général, aussi bien celui de l'autorité que celui de la femme ou celui de l'enfance. Le vide se fait dans l'âme du peuple; la dignité morale, le sentiment de fierté qui relevait chaque homme à ses propres yeux, tend à disparaître. Les exemples funestes, l'exploitation du scandale dans certaine presse populaire, la calomnie et l'envie qui s'acharnent contre toute personnalité en relief, ont soufflé l'irrespect au cœur des masses. Et, après le respect, la confiance s'en est allée. Le peuple aujourd'hui se méfie de tout, lui qui, insuffisamment instruit, a tant besoin de confiance pour vivre heureux!

Mais ce n'est pas seulement l'affaiblissement du sentiment religieux qui a aggravé l'effet pernicieux des nouvelles conditions économiques du travail. Celui-ci a été dangereusement accru par une évolution d'un autre ordre. En effet, l'évolution dans le domaine matériel n'a fait que se développer parallèlement à la révolution dans le domaine politique, laquelle, il y a un siècle déjà, proclamant la souveraineté du nombre et brisant les anciennes corporations et leurs utiles garanties, a abouti à ce régime moderne dont Taine a si admirablement mis en relief les défauts.

Notre société, arrivée au plein développement de ses évolutions morale, politique et économique, paraît traverser une crise périlleuse. Au cours de ce dernier quart de siècle, le mouvement socialiste a fait de marquants progrès. Ses meneurs ont beaucoup gagné en expérience, en habileté tactique, quoiqu'ils manquent encore d'entente et d'unité de direction. Bientôt ils sortiront de la période d'apprentissage et d'essais, et l'agitation deviendra plus redoutable.

Il ne faut pas l'oublier, il n'y a pas si longtemps que l'on ne se préoccupait point du socialisme. Gambetta lui-même disait: « Il n'y a pas de question sociale, il y a des questions sociales! » Or, aujourd'hui, le mouvement social est au premier plan des soucis des hommes d'État; il inspire des inquiétudes de plus en plus vives pour la sécurité publique!

***

On le voit, il est urgent de songer à la situation morale

Digitized by Google

de la classe ouvrière. Aussi bien, la simple instruction, quelque étendue qu'elle soit dans nos écoles, ne suffit pas : il faut au peuple une autre éducation, il a besoin d'entendre une autre voix, une voix qui s'adresse non pas tant à l'esprit qu'au cœur. Et, peut-être, cette éducation lui devient plus nécessaire, à mesure que son intelligence est plus accessible aux idées nouvelles, et son imagination plus mise en mouvement par la lecture.

Aujourd'hui, la diffusion de l'esprit révolutionnaire est singulièrement favorisée par la presse et l'école. L'instruction offerte et même imposée à tous, les écoles ouvertes partout, le livre, la brochure, le journal à bon marché répandent à foison les idées de réforme radicale. C'est ce qui différencie les aspirations égalitaires de notre temps avec les révoltes passagères et locales des paysans au moyen âge et au XVIe siècle.

En vérité, si du côté des masses populaires une menace se dresse pour notre civilisation occidentale, elle ne vient pas tant de leur ignorance que des appétits, des rancunes, des ambitions, des haines que la religion ne comprime plus et qui, dans les âmes vides, ont pris la place de la foi évanouie. La bonne parole qu'il faut leur porter, ce n'est pas la parole de la science, — car en de mauvaises mains la science est un engin de destruction autant qu'en de bonnes mains elle est un instrument de vie ; c'est une parole d'amour qui aille à l'âme et provoque la réforme intérieure.

Rien, au surplus, n'est fatal au sens moral du peuple comme ces demi-instructions qui créent des lecteurs à apercevance bornée et à discernement confus, victimes indiquées de toute pernicieuse utopie, pourvu qu'elle flatte leurs mauvais penchants, leur paresse innée, leurs avides convoitises, leurs envieuses rancunes. On l'a dit : un peu de civilisation éloigne de la moralité ; beaucoup y ramène. Livré à lui-même, l'ouvrier, s'il a le goût de la lecture, ne lit — en dehors des écrits frivoles, des récits scandaleux, des romans obscènes — que les journaux et pamphlets qui font miroiter de fallacieuses promesses à ses yeux ; il n'écoute que la voix de ceux qui lui parlent de ses droits pour l'exploiter ; car il n'a pas l'intelli-

Digitized by Google

gence assez développée pour apercevoir le défaut des doctrines spécieuses qu'on expose devant lui. Combien de fois nous avons observé que l'instruction primaire non complétée par la saine éducation pratique de la vie lui était nuisible, en le rendant prétentieux d'abord, puis en lui ouvrant l'horizon nébuleux des rêves chimériques, et ses perspectives de changements ou de nouveautés impossibles, en lui mettant en tête une foule d'idées qui lui troublent le jugement, altèrent en lui la vision nette des choses et ne contribuent assurément pas à son bonheur !

J.-G. FRESON.

Digitized by Google

DU CANAL A LA FORÊT[1]

IX

Ce même dimanche, tout au matin, tandis que la cloche de l'église du Béguinage tintait à coups clairs et vibrants, faisant appel aux fidèles, dans la fraîcheur de l'air, la clarté blonde du matin, Jeanne, à petits pas, seule, le long des quais tranquilles, reposés comme des consciences sans reproches, s'en allait un livre de prières à la main. Il n'y avait un peu de monde qu'à la place devant l'église, où, à l'abri de jeunes platanes, se tient un marché, même les jours fériés. Les gens circulaient à travers les échoppes et formaient une double colonne gravissant les escaliers du parvis.

Rien de moins banal que cette place et ses environs. On est là réellement dans une localité voisine de la mer, dans ces Pays-Bas embrumés, où les tonalités se fondent et s'adoucissent. Cette nature, souvent lourde sans qu'elle reflète rien de lourd, fait songer involontairement à une toile de Pieter Hooch. Parfois, l'oreille saisit un mot qui achève l'illusion en associant le son à la lumière.

Mais cent pas plus loin, du côté de l'est, le décor change brusquement; c'est alors la ville moderne, se rapprochant d'autres mœurs, d'autres habitudes, tenant d'une autre nationalité, avec ses magasins, ses halles, ses ventes à la criée, son mouvement, ses foules, son activité. La langue elle-même

(1) Voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 mars 1893.

Digitized by Google

change. Le flamand n'est plus parlé seul. Des mots, des intonations rappellent la France... à distance, mais la rappellent.

Jeanne, à son tour, avait franchi le portail. Sous la nef, le jour filtré par les vitraux dépolis répandait des teintes d'un vert blême que traversaient parfois des rayons plus clairs jetant une note vive sur l'angle d'un confessionnal, sur une ogive, sur le crâne d'un fidèle ou sur la robe d'une dévote. Des nuées légères d'encens, ne trouvant pas d'issue, flottaient à mi-hauteur, indécises et bleutant les voûtes. Sur un autel latéral, les ors des chandeliers, la nappe plissée et frangée, le missel en velours élimé, se réverbéraient de lueurs plus rougeâtres. De grands cierges y braisaient dans un demi-jour, ponctuant le fond; un prêtre, à longs cheveux blancs retombant sur sa chasuble, s'inclinait, se retournait, joignait les mains, projetait sa prière sur la foule agenouillée. On n'entendait qu'un murmure bas auquel répondait de temps en temps une voix d'enfant.

Jeanne s'était prosternée, suppliante, la tête dans les épaules, tenant ouvert son livre qu'elle lisait en agitant les lèvres avec ferveur. Malgré elle, cependant, et tout en demandant au Ciel la force et le courage, elle se sentait défaillir; il lui prenait une crainte étrange, une peur de ne jamais parvenir à être comprise de Blaise, de n'être pas à la hauteur de sa tâche... « Dieu juste, Dieu bon! implorait-elle abîmée, venez-moi en aide. Que mon mari soit plus patient et plus doux; que Valentin conserve la santé, qu'il me rende un peu de cet amour dont mon cœur est rempli pour lui! »

Son désir était de s'abstraire, de couper dans sa pensée toute attache avec le monde; son malaise physique persistait. Un moment, elle fut obligée de se cramponner à sa chaise : tout vacillait autour d'elle, le sol s'effondrait... Elle tomba la tête entre les deux mains...

Quelqu'un la considérait. La toilette simple, la sveltesse de Jeanne, son air distingué, sympathique, l'avaient fait remarquer. Une âme compatissante s'aperçut de son état.

Ce quelqu'un s'approcha.

Digitized by Google

Jeune, belle, blonde, mise avec recherche et avec goût, une femme qui ne la connaissait pas lui offrit, tout émue, de la conduire au grand air. Jeanne n'avait plus de force, plus de volonté. Elle regarda celle qui lui parlait, sans apercevoir autre chose qu'un trou noir s'agrandissant devant elle; elle entendait sans comprendre; inconsciente, elle se laissa emmener. Les chaises s'écartaient en criant sur les dalles, les gens se retournaient apitoyés; la dame blonde soutenait Jeanne, qui s'en allait les jambes cassées, ne sachant plus où elle était ni ce qui lui arrivait.

Dehors, une bouffée d'air la ranima. Elle attendit sur les marches extérieures que la bise bienfaisante la caressât de nouveau.

« Je vais vous accompagner; donnez-moi le bras, je vous prie », dit la personne secourable, avec bonté.

Jeanne s'excusa du geste. Elle aurait voulu prendre une voiture de place; il n'y en avait pas. Et, comme la dame s'informait de sa demeure, elle montra dans la direction du canal : « A deux pas », dit-elle avec effort. Alors elle se sentit entraînée. Ce n'est pas que Jeanne en fût fâchée, au contraire. Au bout d'une centaine de pas, la voix et le souffle lui revenant, elle prononça des paroles de remerciements, continuant à se soutenir au bras qui lui était si gracieusement offert.

« J'ai cru que j'allais mourir, sourit Jeanne.

— Vous êtes peut-être un peu trop serrée », crut devoir faire observer son interlocutrice, qui avait remarqué la finesse de sa taille.

Mais Jeanne déclara que ce n'était pas là le motif. Le motif était son état nerveux; elle la connaissait bien, elle, cette incessante idée qu'elle n'avait plus à attendre un moment de répit dans ses peines. Un mot aimant de son mari, une intention de plaire lui étant marquée par lui, son mal s'en serait bientôt envolé... Elle songea ainsi tout en avançant, et maintenant que le sang circulait, que son cœur était moins oppressé, elle se prit à espérer... Et elle crut devoir de nouveau exprimer sa grati-

Digitized by Google

tude. Qu'elle était bonne, aussi bonne, aussi humaine, aussi charitable que belle. Les deux femmes avançaient avec lenteur, mais elles avançaient. Une sorte d'intimité paraissait tout à coup régner entre elles. Jeanne eût voulu avoir une amie ainsi, qui la consolerait, tout au moins qui la réconforterait par des conseils. Cette circonstance que, loin de sa mère, et de peur de l'accabler, elle ne pouvait et n'osait pas lui avouer son malheur, enfermait, encerclait son mal au fond d'elle-même, et il y grandissait au point de l'étouffer. Tout à l'heure, quand elle sera avec Valentin, elle reprendra pied, elle se sentira moins abandonnée.

Elle le dit. « Quand je serai auprès de mon enfant, je serai mieux. Il est si gentil, par moments, si vous le saviez!

— Vous êtes mariée et mère?

— Oui. C'est toute ma joie, ce garçon. Oh! je veux que vous le voyiez; il est encore trop jeune pour vous remercier; mais vous lui direz votre nom, et je lui apprendrai à l'aimer. »

Cependant, la dame blonde, en arrivant à l'angle du quai où demeurait Blaise Waaspe, eut un tressaillement et une pâleur. Elle n'en continua pas moins à avancer. Mais, quand elle fut arrivée devant la porte, sur laquelle une large plaque de cuivre indiquait en hautes lettres noires le nom du négociant, sa pâleur s'accentua, à son tour elle défaillit.

Elle salua Jeanne et allait s'éloigner sans un mot; Jeanne la retint vivement.

« Vous avez promis de voir mon fils... Faites-moi, je vous prie, l'amitié de l'embrasser. »

Jeanne poussa le lourd battant de la porte.

Incertaine sur ce qu'elle avait à faire, très gênée, comprenant qu'il ne convenait pas qu'elle entrât dans cette maison qui lui avait été fermée et qui devait lui rester fermée, Antonine Flavule s'arrêta, car c'était elle que le destin avait mise ainsi en contact avec sa rivale.

Sa rivale? Oui. Et néanmoins elle n'éprouvait aucune colère, aucune haine contre elle en ce moment.

Digitized by Google

Une idée rapide lui traversa le cerveau. Elle tenait sa vengeance; il lui suffisait de vouloir... Ne fût-ce que constater l'étonnement de Blaise en la voyant chez lui, introduite par sa femme. Et, tandis qu'elle méditait ces choses, elle marcha sur les pas de Jeanne, entraînée.

La grande voûte sombre aux murs décrépits était solitaire; elle gravit les deux marches noires de la porte vitrée conduisant à l'étage, l'escalier obscur, et, de degré en degré, atteignit, avec cette constante idée de fuir et ce malsain désir de rester, un palier tout illuminé par la clarté d'une grande chambre ouverte.

Un petit grognement, une remontrance calme de la bonne. C'était la chambre de Valentin qui était là. La mère, enfin remise, tout en défaisant les brides de son chapeau, courut à son fils assis, des jouets jetés autour de lui, éparpillés sur le sol. Elle prit son garçon dans ses bras; mais le garçon, que l'on voulait faire admirer, de son côté ne prétendait pas qu'on l'admirât. Il résista, raidissant ses petits membres, s'arc-boutant pour s'échapper. Il avait sa vilaine lippe et son pli.

Antonine reconnut le père à ces deux signes. Elle allait le crier. Elle s'efforça à se taire.

La lutte continua; mais il fallut céder au plus fort, qui était le plus faible. Alors les deux femmes s'assirent en face l'une de l'autre, comme deux intimes. Jeanne trouvait un plaisir extrême à causer ainsi avec cette jeune inconnue, si cordiale, si affable et si jolie. Elle lui disait tout ce qui se passait entre Valentin et elle, ses appétissants sourires quand il était de bonne humeur, ses indispositions qui étaient des catastrophes, ne s'entretenant que de lui avec un égoïsme charmant. Elle s'aperçut cependant que seule elle avait la parole. Il était convenable de changer de thème et de s'intéresser à celle qui l'avait secourue.

Antonine s'applaudissait au contraire de n'avoir qu'un rôle passif. Sa situation et les coïncidences du hasard lui donnaient assez à réfléchir. Elle était sortie ce matin par caprice; le ciel

Digitized by Google

clair, la température tiède l'avaient séduite; de rue en rue, ses pas l'avaient conduite à cette église où elle n'allait guère d'habitude... Tout cela lui paraissait bien étrange. Cette femme de Blaise que depuis si longtemps elle désirait connaître, elle était là devant elle, qui lui parlait presque avec abandon, et dans sa maison même, de ce Blaise... Ce n'est pas que cette maison fût brillante. Quel vestibule, quel escalier tristes! Et ces grandes chambres à l'aspect vieux ; vieilles aussi de construction et de meubles!

Quelle différence avec ce qu'elle aurait rêvé pour elle-même! Waaspe lui paraissait en ce moment plus mauvais qu'elle ne l'avait cru. Il avait attiré cette pauvre petite femme dans cette horrible cage... Il était cependant prodigue à de certains moments. Par quelles circonstances s'était-il dérobé à tout soin de luxe et de confortable envers cette compagne de sa vie?

Elle se posait cette question, et Jeanne lui en posait précisément une autre.

« Vous n'êtes pas mariée?... Pardon, dans mon trouble, je n'ai pas songé... Vous aussi peut-être vous êtes mère?

— Non...

— Vous demeurez avec vos parents?

— Je suis orpheline...

— Que je vous plains, chère demoiselle », et Jeanne lui prit et lui serra affectueusement la main. Puis, en train de lui ouvrir son cœur, toute confiante, tout heureuse de pouvoir s'abandonner ainsi, elle lui parla de ses parents à elle, de sa vie avant son mariage. Jamais elle n'avait pensé que cette existence dût changer. Elle avait caressé une vague espérance, un rêve d'enfant, si peu réalisé, qu'un mari l'avait brusquement arrachée à ce milieu de tendresse et d'illusion. Quel réveil!

« Vous n'êtes donc pas heureuse? »

Jeanne, embarrassée à cette question qu'elle ne s'attendait certes pas à devoir jamais résoudre à haute voix, n'ayant jamais osé y répondre, même mentalement, Jeanne baissa la tête. C'était un aveu. Il avait suffi. Mais comprenant qu'il y avait

Digitized by Google

quelque chose d'incorrect dans cette confidence à quelqu'un qu'elle connaissait à peine :

« Oui, je suis heureuse ! J'ai mon enfant ; il ne me manque donc rien. »

A deux reprises, Antonine avait entendu ce bruit de tringle et ce battement sourd de porte qui résonnait dans la maison chaque fois que quelqu'un entrait au bureau de Blaise ou en sortait. Elle se dressait alors inquiète ; elle ne savait ce que c'était, se demandant comment elle expliquerait sa présence, quelle attitude elle prendrait et surtout ce que Blaise penserait de sa conduite s'il apparaissait tout à coup. Elle avait une réponse prête : la lettre que Blaise lui avait adressée et à laquelle jamais elle n'avait fait allusion entre eux.

Lorsqu'elle se leva pour prendre congé, Jeanne eut un mouvement si sincère de regret qu'elle en était touchante. Cette intimité qui s'était établie entre l'étrangère et elle lui plaisait. Il y avait là quelque chose de nouveau et cependant d'attendu et de dû. C'était presque une injustice de rompre cette sympathie naissante.

« J'étais si bien auprès de vous ! dit-elle avec abandon. Revenez au moins ; que nous nous voyions. Il me semble que, grâce à vous, ma vie va prendre une autre direction. Je serais moins asseulée. Je m'appelle Jeanne, Jeanne Maurard... Mon mari se nomme Blaise Waaspe. Négociant très occupé, il n'a guère de temps à me consacrer. Nous pourrions nous voir souvent, vous et moi. Je désire que nous devenions amies. Pour ce qui me regarde, je n'aurai plus d'efforts à faire... Et vous, comment vous appelez-vous ? »

Antonine se troubla.

Debout, prête à quitter la chambre, elle prit entre ses mains les doigts de Jeanne, toute mignonne et frêle à côté d'elle, et, sur un ton persuasif : « Écoutez-moi, chère madame, je reviendrai, je vous l'affirme ; je reviendrai sous les auspices d'amis communs, qui m'introduiront ici, comme je veux y être introduite... pour vous aimer et pour vous servir. Jusque-là, per-

Digitized by Google

mettez-moi de vous taire mon nom qui, par lui-même, ne vous apprendrait pas grand'chose... »

Quel était le plan d'Antonine Flavule ; qui se chargerait de lui ouvrir cette maison qu'on lui avait fermée et où elle avait exprimé un jour la volonté de rentrer pour y trouver une vengeance?... Rien ne prouve qu'à ce moment elle eût une idée bien nette à cet égard.

Ce jour-là, particulièrement calme et tranquille était le canal. Tout y prenait sa part du repos dominical ; sauf sous les ponts, au contre-bas des quais de droite, où se traînait une ombre noire, l'eau partout reflétait en nappes claires le ciel bleu. Aux bateaux, les cordages pendaient flasques le long des mâtures. Pas une âme, hors tout là-bas, une batelière endimanchée, mais assujettie celle-là aux soins de son ménage, qui apparaissait tout à coup à l'étroite ouverture de la cabine d'arrière, activait le feu d'un réchaud allumé sur le pont et y confiait une casserole dont on entendait le choc contre le fer du réchaud, ce qui était tout un événement dans le domaine du silence interrompu comme par un coup de tam-tam. Et, aussi loin que se projetait la ligne d'eau, entre les berges, le long des talus gazonnés, se perdant, se confondant dans des teintes alternativement vives et confuses, le même aspect léthargique persistait. Par places, un point blanc, une tache rouge intense, vibraient comme des flammes, faisant dans le domaine de la lumière le même effet que le choc de la casserole tout à l'heure dans le domaine du son ; quelque chose comme une catastrophe relative. Sur les accotements, des façades grises, jaunes, des toits orange avec des flambées par-dessus, des interruptions de verdures ou de masses brunes, indécises. Tout cela d'un côté de l'eau. De l'autre, comme un rideau, une grisaille haute de ton, avec de petites tentatives de clairs : l'Allée-Verte, cette ancienne et superbe promenade autrefois très fréquentée, aujourd'hui abandonnée, déserte, sauf les soirs où s'y tiennent, recherchant l'obscurité, des réunions suspectes.

Au dîner, Jeanne brûlait du désir de faire part à son mari de

Digitized by Google

sa rencontre du matin ; mais Blaise, particulièrement et exceptionnellement loquace et communicatif, donnait les preuves d'un grand contentement ; il parlait avec complaisance d'un trait de finesse envers un client, qu'il faisait valoir comme un trait de génie. C'était sa joie de conclure des opérations dans lesquelles il avait pu « jouer un tour ». Il riait d'un rire large et bruyant, qui effrayait Jeanne autant que ses gronderies.

Il était bien disposé, en un mot. Mais, par une association d'idées assez disparates, il se mit tout à coup à songer à ce bonheur rêvé et qui lui échappait sans cesse. N'était-ce pas le moment de fêter ses succès ? L'image d'Antonine, d'Antonine qui se dérobait à sa tendresse, se dressa devant lui.

On eût dit qu'il saisissait dans l'air quelque chose de ce que la présence de la jeune fille avait laissé de son passage. Il se prit à se l'imaginer tordant ses lourds cheveux en torsades épaisses, y faisant mordre son peigne coquettement planté sur le haut de la tête, un peu de côté. Il voyait, à travers les frisons de sa nuque, sa peau blanche et nacrée...

X

A tout hasard, en proie à ces fluctuations étranges d'humeur, renonçant à tout espoir pour se remettre ensuite à espérer au delà du possible, il céda à une incitation.

Antonine le reçut ce soir-là ; aucune consigne ne lui barra le chemin. Admis et transporté de joie, il allait bondir en quelque sorte vers l'amie, quand celle-ci, d'un signe, l'arrêta. Elle n'était pas seule. A l'angle de la cheminée, dans un fauteuil, étendu plutôt qu'assis, un homme, la figure un peu rougeaude, sec, le nez épais, la chevelure et les moustaches d'un blond jaunâtre, les cils clairs qui rayaient ses prunelles grises et lui mettaient dans le regard quelque chose comme des éclairs, quand il abaissait ses paupières pour les relever ensuite ; l'air bon enfant, d'ailleurs, souriant volontiers, la bouche lippue, vêtu avec un soin convenable ; à première vue, un employé retraité des accises ou un ancien percepteur des postes.

Digitized by Google

Près de la table, sous le cercle de clarté vive d'une lampe dont le vaste abat-jour concentrait la lumière pour laisser le reste de la chambre à demi obscure, une dame brodait. Myope, elle tenait son ouvrage si rapproché de ses yeux, ou du moins elle approchait ses yeux si près de son ouvrage, qu'elle était obligée de se courber, ce qui mettait en évidence avant tout une nuque sèche et maigre, un bonnet de tulle garni de rubans et une chevelure grise et rare. Mais à ces détails, aperçus tout d'abord, Blaise put ensuite en ajouter d'autres : une robe de soie mauve un peu passée, avec des fanfreluches au bas des manches et de la jupe; des doigts maigres, longs, chargés de bagues, tirant l'aiguille avec une préciosité étudiée; des façons provinciales, rancies, de mode il y avait quarante ans.

« Mon oncle, le commandant Flavule; ma tante! fit cérémonieusement Antonine en présentant les deux personnages, fort amusée de l'ébahissement du visiteur.

— M. Blaise Waaspe », continua-t-elle en se tournant vers l'homme aux cheveux clairs.

Ce fut tout. L'oncle s'était levé, et après un salut correct mais raide, s'était replongé dans son fauteuil, les jambes croisées, les yeux droit devant lui. La tante s'était inclinée cérémonieusement.

Blaise n'en revenait pas. Ce titre de commandant donné à ce préposé aux taxes, déroutait sa perspicacité. Il se consultait encore, se demandant s'il avait bien compris, qu'Antonine continuait de parler.

« Mon oncle vient habiter avec moi... Il a pris sa retraite et m'a fait la gracieuseté de descendre ici jusqu'au jour où nous aurons trouvé une maison...

— Avec un jardin! grommela le commandant d'une voix blanche qu'il s'efforçait de rendre terrible.

— Avec un jardin, concéda Antonine, qui s'inclina devant l'oncle comme devant un enfant gâté pour le contenter. De cette façon, je serai en famille... Cet isolement auquel me

Digitized by Google

condamnait ma position d'orpheline va prendre fin de la sorte.

— Et il faudra marcher droit, ma toute belle », commanda le commandant; — on eût cru qu'il parlait sous un masque. — « Une femme bâtie comme vous, poursuivit-il, séduisante à croquer, est trop tentante, tonnerre! C'était un crime de vous laisser ainsi à la merci du premier godelureau venu... »

Et le commandant, se redressant à moitié, jeta un coup d'œil étincelant, une flamme bleu pâle, dans la direction de Waaspe.

Et il insista, sa face se congestionnant et sa voix s'engluant. Oui! c'était un crime. N'y avait-il pas là quelque chose de bien malin : un désœuvré, un bon à rien, parce que riche et ayant du temps à perdre, viendrait, attiré par ce joli museau tout frais et tout rose, apporter le trouble et l'inquiétude? Fini de rire désormais!

— Oh! rire, réclama joyeusement Antonine, je me le permettrai encore, je vous prie de le croire...

— Oui, mais d'une certaine façon, en montrant vos quenottes blanches, de vraies perles, comme en ce moment. Ce rire-là, je serai le premier à le provoquer... C'est vrai pourtant que cette mâtine a quelque chose qui vous met le sang à l'envers. Quel teint, quelle chevelure, quelle attitude!...

— Lionel! remontra la tante en rappelant le commandant aux convenances.

— C'est juste. Vous êtes garçon, vous? interrogea-t-il en se tournant brusquement vers Blaise et en le dévisageant.

— Non, non! fit de la tête la jolie nièce, et, à haute voix : marié et père de famille.

— Eh bien, cela ne vaut rien pour vous... Laisse-moi donc dire, Hortense, fit-il remarquer à sa femme qui l'interrompait, et mêle-toi de tes chiffons... Cela ne vaut rien : un mari doit éviter, autant que possible, de sortir de la ligne du devoir... »

Cette apostrophe amena une protestation mimée de Mme Hortense Flavule, la commandante, comme pour faire observer qu'il a beau prêcher celui qui donne le premier le mauvais exemple.

« Sans doute, corrigea aussitôt le militaire, dont l'extérieur

Digitized by Google

l'était si peu militaire, sans doute, il y a des moments dans la vie où l'on glisse forcément sur une pente... Mais pourquoi s'aventurer là où le terrain est glissant? »

La position de Blaise devenait de plus en plus gênante. Il eût voulu être loin, tandis qu'Antonine, témoin de son embarras, s'en réjouissait traîtreusement. Elle se décida pourtant à un mouvement plus charitable et, avec une adresse toute féminine, elle détourna le cours de la conversation :

« Le commandant est un brave qui a fait ses preuves.

— Mais oui », affirma Flavule avec un sourire fin qui marquait une réelle satisfaction, et, pendant plusieurs minutes, il contempla le foyer vide comme s'il assistait aux scènes épiques dont sa nièce venait par un mot d'évoquer le souvenir.

Longtemps encore on parla. Hortense s'était endormie; Antonine bâillait et s'étirait, indiquant que le moment de se retirer était largement venu pour le mari de Jeanne. En effet, sur la cheminée, l'horloge impatiente, hâtant son tic-tac, sonna douze coups.

Il aurait fallu voir cet herculéen Blaise détaller dès qu'il sentit l'air frais du dehors lui caresser les tempes!

Dieu! quelle soirée!

Non que l'aspect du commandant l'eût intimidé; il persistait dans son appréciation, rien de soldatesque chez cet homme à la mine effacée, avec ses yeux pâles de ruminant, qui était venu se jeter en travers de sa passion. Il constata presque avec satisfaction que cet obstacle, loin d'irriter sa fierté, loin de stimuler son ardeur, à la façon des héros, le calmait. Le commencement de la sagesse. Avec une résignation toute philosophique, il se demandait s'il n'y allait pas de sa tranquillité, de son repos de renoncer à cette aventure.

Il y réfléchit encore à plusieurs reprises pendant les jours suivants.

Cependant, le climat si changeant de notre cher pays avait fait succéder brusquement, à des semaines de soleil, de longues et monotones heures d'humidité froide. La terre était cou-

Digitized by Google

verte comme d'un crêpe. Jeanne avait beau lever les yeux, cherchant quelque éclaircie par où s'envolerait de son esprit la tristesse, le ciel restait plombé, avec des nuées sinistres qui luttaient de vitesse, poussées par un vent dont le sifflement désolé passait par-dessous les portes, suppliait aux fenêtres, hulalait dans les cheminées comme en plein hiver.

L'eau claquait aux vitres, les ternissait. Bateaux et bateliers, bâches et ballots, toitures, seuils, pavés, trottoirs, tout était, semblait-il, enduit d'un vernis gluant; le canal bouillonnait à sa surface, se trouant, criblé par la pluie. Et toujours au fond, vers l'ouest, s'étendant, s'enflant, s'assombrissant, les nuées accouraient plus pesantes et crevaient sans merci.

Il ne faisait pas gai, et Valentin avait raison de s'ennuyer, Jeanne d'avoir le cœur gros, Blaise de prendre des aspects d'ouragan. Mais ils n'étaient pas seuls impressionnés de la sorte.

Non loin, dans cette maison d'où Waaspe était sorti l'autre soir, les idées et les espérances bousculées, quelqu'un qui, par un effet emprunté à la loi de l'élasticité des corps, ne se contentait pas d'être agacé, mais allait en agacer d'autres, quelqu'un, disons-nous, subissait l'action des guilées.

Le commandant Flavule, depuis le matin, se déboîtait la machoire; il se levait d'une chaise pour tomber dans un fauteuil, exercice auquel il en substituait bientôt un autre : il arpentait d'un pas rapide la chambre, se dirigeant vers un angle, puis, après un demi-tour très correct, vers l'angle diamétralement opposé. Cela durait depuis une heure; la commandante, qui brodait avec résignation près des fenêtres devenues opaques sous la buée, habituée aux fougues de son valeureux époux, finit par ressentir l'effet de ce mouvement de va-et-vient; il lui prit un tournement de tête et de cœur, quelque chose comme un mal de mer. Elle demanda grâce, sur un ton qui en manquait peut-être. Le commandant s'arrêta net, mais non pour lui obéir seulement. Il lui plaisait de marcher, il marcherait encore : rien ne l'en empêcherait, fût-elle haute comme la

Digitized by Google

tour de l'hôtel de ville, sa chère moitié, eût-elle la puissance d'une armée entière, vînt-elle lui braquer sur la poitrine une pièce de canon chargée à mitraille, il ne s'arrêterait pas; et autres insanités de même acabit, dont l'homme le plus déraisonnable rougirait : la bête a le dessus quand le ciel se couvre et que ses cataractes s'ouvrent.

A l'étage immédiatement au-dessus, dans une chambre capitonnée de perse rose, où se trouvaient accumulées mille choses jolies et frivoles, avec des senteurs de yang-yang, Antonine Flavule, en peignoir de mousseline, de petites mules aux pieds qui martelaient le tapis, avec des tapotements doux comme des caresses, s'en allait et s'en venait elle aussi. Elle passait et repassait volontiers devant son miroir, une glace de Venise, accrochée entre les deux croisées, et sa distraction était d'y mirer de belles formes, un buste élancé, une gorge suffisante, une chevelure quelque peu embroussaillée avec des tons d'or fin et d'or bruni, tombant en frisons adorables sur des épaules dodues, frissonnantes. Elle aussi semblait mal impressionnée par cette pluie qui lavait les façades, gonflait les ruisseaux et zébrait l'air de lignes verticales. Elle finit par écouter des pas autrement sonores que les siens, plus impatients. Elle se rappela le raisonnement édifié par elle dès le premier moment sur l'arrivée et la cohabitation de celui dont le talon taquinait ainsi le parquet de l'étage inférieur. Désormais, elle aurait un moyen de se défendre contre les assiduités de Blaise. Se défiait-elle de lui ou d'elle-même? Peu importait.

Le commandant s'était déjà informé si ce monsieur, qui se rendait chez elle, la recevait aussi chez lui, puisqu'il était marié, au dire d'Antonine, et fort convenablement établi; il voulait qu'on respectât sa nièce, la fille de son frère, qu'il venait de retrouver si accomplie. C'était une joie pour lui de la savoir désormais à portée de ses yeux. Il s'en pourléchait. Tant de jeunesse unie à tant de splendeur physique lui donnait de l'orgueil. Antonine était un bien, un joyau de famille dont il fallait avoir soin et qu'il importait de garder précieusement

Digitized by Google

contre les convoitises. Il l'aimait avec une sorte de jalousie, honnêtement, sans arrière-pensée, et l'eût-il vue s'éloigner au bras d'un homme si légitime et si honorable que pût être ce mouvement, il en aurait été contrit, maintenant qu'il la connaissait.

Il avait été convenu que la demeure serait exactement répartie, chacun serait chez soi; réunion aux heures de repas, avec liberté entière pour le reste du temps. Flavule avait signé le pacte, comme un chef puissant d'État, avec l'intention de le respecter aussi longtemps qu'il n'en serait pas gêné, sauf, en ce cas, non à le violer, mais à en chicaner les clauses.

Lui aussi, quand il s'arrêtait un moment dans son exercice péripatéticien, percevait le doux frôlement des mules et de temps en temps un talon, un joli talon certainement, accentuer le rythme.

Il se réjouissait alors, avec une impression vive, d'avoir abandonné la province et d'être venu s'installer au milieu des attractions de la grande ville; il n'y avait que ce temps de chien qui durait et qui l'énervait malgré la musique du talon et des mules indolentes...

Certes, la campagne a des agréments, on peut même la préférer à une capitale comme Bruxelles; mais quand les ondées persistent furieuses, quand depuis plusieurs jours les horizons et les étendues se voilent, les arbres n'apparaissant plus que comme des fantômes; dans les chemins boueux, les chaussures s'enfonçant avec menace d'y rester, la solitude, le vide, une sorte de néant régnant partout, alors le charme est définitivement rompu et la ville peut paraître préférable aux champs.

A Tervueren, Maurard père n'était plus obligé de fermer les persiennes pour se défendre contre les ardeurs du soleil. L'humidité était navrante, avec une rigidité de température donnant la sensation d'un bain trop prolongé. Le savant Français travaillait, cependant, insensible aux intempéries. Il cédait avec ardeur à sa veine d'activité et achevait un écrit qui le passionnait et dont il espérait profit et gloire.

Digitized by Google

Or, en ce moment, il visait moins la gloire que le profit : dix mille francs, se disant, tandis qu'il poursuivait son œuvre — entouré de volumes ouverts ou fermés avec des signets jaunis — que la somme ne viendrait pas, d'une façon inopportune, réparer certaines brèches : en moins de dix-huit mois, les deux mariages de Jeanne et d'Aubin avaient entamé largement son avoir, et il était urgent que de petits ruisseaux restituassent ce qu'avaient emporté de torrentielles rivières.

Il lui prit même fantaisie de s'arrêter d'écrire pour calculer, et comme, en sa qualité d'homme de lettres, il était juste assez fort pour faire une addition à peu près juste, il traça des chiffres à côté les uns des autres, puis des nombres sous d'autres nombres... Il n'en put croire ses yeux une fois le résultat inscrit, et recommença l'opération.

Son front se perla de sueur; un malaise s'empara de lui. Pour se calmer, il fit, à l'exemple du commandant Flavule, bien qu'il ne le connût point et qu'ils opérassent chacun à une distance d'une quinzaine de kilomètres, plusieurs tours dans son cabinet de travail. Il en était à cette phase de son agitation, lorsque sa femme, deux lettres à la main, les lui vint présenter tout ouvertes. L'une était de Jeanne, l'autre d'Aubin. La première se ressentait, comme tout le monde, de l'état de l'atmosphère, et respirait, quoique contenue, une mortelle tristesse. Cette pauvre Jeanne serait-elle malade ou malheureuse? Elle le dirait. Mais non, son humeur est telle depuis quelque temps. La dernière fois qu'elle est venue à Tervueren, comment y a-t-elle passé quinze grands jours : s'esquivant du matin au soir, courant les bois; silencieuse aux repas, s'isolant de tout le monde ; un peu fantasque, Jeanne, depuis son mariage...

La mère poussa un soupir à demi résigné. Quant à l'autre lettre, elle exprimait le contentement et la joie. A la bonne heure. Tandis que Jeanne prononçait à peine le nom de Waaspe, Aubin ne tarissait pas sur le compte de Rosine. Rosine se lisait à chaque ligne. Elle s'était montrée charmante dans

Digitized by Google

telle circonstance, spirituelle et fine dans telle autre. Que de qualités!...

« C'est vrai pourtant, fit observer Maurard en interrompant sa lecture, cette femme est parfaite et c'est bien à tort, et à mon grand regret, que nous voulions la repousser de la famille...

— Continue, Maurard, insista la mère de Jeanne avec une petite moue qui correspondait à une réflexion à peu près dans ce sens : Nous verrons si ce sentiment persistera!

— Charmante... spirituelle... fine! »

Maurard cherchait l'endroit de la lettre où il avait cessé de lire; mais il devint blême en prenant connaissance des paragraphes suivants.

« Je suis ruiné! s'écria-t-il. Tiens! constate toi-même la chose; voici des calculs qui en font foi. En six mois, Aubin m'a coûté plus de soixante mille francs... Il me les rendra... oui! Comment? Quand? Quelles ressources a-t-il? Sans position, compte-t-il en trouver une et laquelle?... Sais-tu que j'ai travaillé quarante ans à réunir ce que nous possédons et que du train dont il y va, il ne faudra pas cinq ans pour tout dévorer!... Et il s'agirait de lui avancer encore... Qu'il diminue son luxe; qu'il règle sa vie sur les moyens dont il dispose... Je ne débourserai plus rien.

— Cette Rosine est si séduisante! insinua un peu perfidement Mme Maurard, dont le bon sens et les instincts de droiture avaient depuis longtemps, non deviné ce qu'était sa bru, mais craint ce qu'exigerait sa bru.

— Non, je suis bien résolu...

— Bah! elle viendra te supplier elle-même et tu céderas!... »

Ce coup droit, ce reproche formulé sous forme de certitude et qui exprimait si bien ce que la mère de famille avait ressenti d'amertume, atteignit en pleine poitrine celui à qui il était destiné. Avec moins d'esprit et de bon sens, il se fût fâché.

« C'est vrai, dit-il un peu humilié, en tendant cordialement la main à sa vieille compagne, si grande dans sa simplicité; c'est vrai, j'ai manqué de clairvoyance et de sagesse. »

Digitized by Google

Les femmes ont ce secret et cette force de faire litière de leur amour-propre en faveur de leur amour. De si près que l'on touche au déclin de la vie, il reste au fond de nous de l'attachement des jeunes années, de ce qui a enflammé notre cœur, quelque chose de saint, de sacré, de pur. Mme Maurard avait aimé son mari jusqu'au sacrifice ; elle conservait intact et respecté le souvenir de cet attachement.

Elle sourit angéliquement. Puis, avec une douceur et un tact dont elle avait l'instinct, elle s'attacha à rassurer son époux. Les grosses dépenses étaient faites : une mise de fonds nécessaire pour l'établissement des enfants. Que ceux-ci fussent heureux, qu'importaient les autres? Aussi longtemps qu'elle et lui seraient unis et s'entendraient, le reste viendrait par surcroît. Le bonheur n'était-il pas tout entier dans leur mutuelle affection?

La voix qui parlait ainsi était à la fois pénétrante et ferme. Maurard savourait ces paroles qui lui rendaient la confiance. Revenu de ses terreurs, déjà plus en possession de lui-même, vivement touché, il affectait de suivre les rayures de la pluie dans le ciel assombri, les yeux humides, trop fiers pour laisser déborder les larmes.

Elle, parfois un peu rebutée, se retira, heureuse de ce qu'elle avait dit, car ce qu'elle avait dit était juste et bien ; lui, ne détournant pas la tête des nuages, qu'il contemplait attendri.

Quand Mme Maurard passa dans la salle à manger, quelqu'un était là sur le seuil, les cheveux et les habits trempés, entouré d'une légère vapeur, les joues tremblantes. Gabriel Eusèbe, malgré le mauvais temps, se risquait à faire une visite. Avec un bégayement, effet de sa timidité et du froid, il dit n'avoir pu résister au désir de prendre des nouvelles de M. et Mme Maurard, de leur santé, de celle de M. Aubin et de « sa dame », et aussi de Mme Jeanne, prononçant ce nom avec un souffle puissant, le criant pour ainsi dire, comme s'il avait craint que, sans cet effort, ses lèvres jamais n'eussent osé l'articuler.

Il avait rencontré le facteur; il le savait chargé de lettres

Digitized by Google

pour la maison, et il demandait pardon d'être indiscret, mais il n'avait pas pensé mal faire. La même manœuvre se répétait à chaque distribution.

La mère de Jeanne n'ignorait pas qui, des cinq personnes dont Eusèbe s'était informé, l'intéressait le plus particulièrement. Elle avait été témoin des entrevues de ces deux enfants, de leurs effusions naïves; Gabriel, à seize ans, déjà était épris de la jeune fille, au point de n'avoir de tranquillité et de bonheur qu'auprès d'elle. D'ailleurs, sa tristesse, sa longue maladie après le départ de Jeanne, sa conduite fantasque et sauvage, sa manie de s'en aller errer des journées entières et parfois des nuits, étaient des preuves suffisantes. Pauvre garçon! pensait la mère d'Aubin; pauvre fille! songeait-elle aussi, évoquant au delà des espaces, par-dessus les bois, par-dessus les prés, par-dessus les hameaux, les villages, par-dessus les toits de la ville, dans une chambre close, au canal, près de son tout jeune fils, l'image d'une bonne et chère petite créature... Pas heureuse non plus celle-là...

« Oui, Jeanne va bien, dit-elle; merci, monsieur Gabriel. Entrez vous reposer un instant. »

Tout en déclinant l'invitation, le jeune boiteux, transi, restait à sa même place, travaillant à avaler comme un caillou qui lui obstruait la gorge et qui l'étouffait.

XI

Des coupés, des landaus de maître, aux glaces biseautées, aux lanternes largement éclairantes, les cochers corrects, les chevaux piaffant, ébrouant, secouant leurs gourmettes, s'arrêtaient successivement, vers sept heures du soir, devant ce coquet hôtel du boulevard que nous avons indiqué déjà, et y déposaient du monde. C'était le jour d'un des dîners hebdomadaires organisés depuis quelque temps par M. et Mme Aubin Maurard.

Rosine, ravissante en robe décolletée, émerveillait; elle se

Digitized by Google

reculait en une révérence souple et correcte pour tendre la main ; elle se redressait, les yeux pailletés de lumière.

Les plus difficiles parmi les hommes lui rendaient hommage, et même les plus faciles, c'est-à-dire les plus indulgentes parmi les femmes, l'enviaient.

Le dîner, servi à heure fixe, comptait, cette fois-là, douze convives. Dès le moment où l'on prenait place à la table et que l'on déployait sa serviette tout en jetant un coup d'œil sur l'ensemble, on comprenait que les choses allaient se passer grandement. Les argenteries et les cristaux étincelaient, des profusions de bougies crépitaient au haut de massifs candélabres artistiques ; dans la salle, blanc et or, se tenaient nombreux et bien stylés, des laquais dont la vue seule émouvait. Rien de bourgeoisement mesquin. Quelques représentants de la haute société, politique et diplomatie ; un seul financier, M. Trebmal, banquier israélite ; enfin Gaston Van Roben et sa femme en toilette jaune pâle, celle-ci, ce qui, avec son teint clair et mat, ses façons adorablement timides, la faisait ressembler à une printanière fleur des bois, toute frissonnante sous le ruissellement de ses riches bijoux, qui brillaient comme d'abondantes gouttes de rosée.

Il y eut de la retenue d'abord, du froid ; mais insensiblement, après les premières lippées de porto et de madère, un peu de chaleur circula et la conversation s'essaya de voisin à voisine. Aubin avait l'air préoccupé, mais on n'y prenait agrde. Rosine, elle, jetait l'éclat et la caresse de son regard sur tous les convives. On avait plaisir à la voir ; à entendre son babil qui éventait la mornitude générale, comme auraient fait des ailes d'oiseaux qui, en s'éployant douces et soyeuses, auraient rafraîchi l'atmosphère. C'est à qui rendrait justice à son urbanité. Elle était ainsi, conquérant toujours dès la première heure. Du côté des habits, l'effet était irrésistible. Du côté des robes à traîne, si l'on se rendait moins vite, on se rendait néanmoins... à ce qu'il semblait.

Rien de caractéristique. Personne qui se singularisât. Tous

Digitized by Google

ces gens avaient la même façon de parler, de se tenir, de se servir, comme s'il y avait un code dont il fallait observer les prescriptions. Ceux qui se connaissaient, pour s'être rencontrés à des dîners semblables, la veille, l'avant-veille, qui devaient se rencontrer encore le lendemain et toujours, savaient quel sujet aborder et se répétaient; les autres se tâtaient en banalités courantes. Rien de plus désastreux que d'avoir de l'esprit sans en avoir assez pour se taire, ou d'être bête et de vouloir parler: or, garder le silence est malhonnête; il faut payer son écot par quelque chose.

Quand, sur des plateaux d'argent ciselé, les vins eurent circulé, des vins chers, des crus réputés; quand le champagne eut coulé en flots pétillants, un certain émoustillement se déclara et l'on allait oser, mais le moment était venu de passer au salon voisin pour y prendre le café; après le café, les cigares sollicitèrent au fumoir le sexe fort. Une sélection se fit. Les dames restèrent seules avec deux jeunes gens, et Van Roben, qui, retenu par les gracieuses attentions dont, depuis son arrivée, il avait été l'objet de la part de Rosine, se tenait dans son sillage, humant l'air où elle avait passé, tandis que sa pauvre femme, découragée et affadie, s'était laissée choir sur un divan, où le ton de sa robe se mariait au cramoisi et à l'or du meuble. Toute seule, les prunelles devant elle, ses épaules délicates se soulevant en secousses ou en soubresauts, comme à l'approche d'une crise de nerfs.

Van Roben attendait impatiemment que des groupes se fussent formés et qu'il pût, sans trop en avoir l'air, se rapprocher de celle dont il observait les mouvements.

« Rosine, je vous aime de toute la force de mon âme, lui affirma-t-il à voix basse. Ne me désespérez pas, soyez bonne et clémente pour un homme que vous avez arraché à son repos. »

Rosine mouvait son éventail, qu'elle tenait devant elle comme un écran. Sa bouche se contracta, ses yeux se noyèrent en une langueur indéfinissable, et certaine d'avoir remué une bonne

Digitized by Google

fois encore ce brasier qui brûlait à ses côtés, sous la forme d'un garçon trapu et légèrement cagneux, mais hardi, audacieux; désireuse de ne rien promettre qu'elle ne pût tenir, lui persuada qu'elle était sensible à ses hommages... Seulement, il devait comprendre qu'elle n'était pas libre, qu'elle avait des devoirs à remplir. Il importait que rien ne sortît des bornes de l'amitié, de la sympathie, du respect que se doivent des gens qui s'estiment.

Tout cela était très sage, très juste et ne tournait pas trop court à l'espérance. Pas repoussé, seulement tenu à distance, situation dont il parut se contenter pour cette fois, bien que ses artères battissent dans ses tempes et le secouassent.

Il est évident qu'elle avait dépassé la mesure... Elle s'en rendait compte. Mais elle se rendait compte aussi du danger, eu égard à certaines circonstances que nous finirons par connaître, de retirer brusquement toutes ses avances. Elle coula son bras sous le sien en y pesant, l'amena à quelques pas et lui dit alors d'une voix émue, cette voix des aveux qui fait courir dans les veines de celui à qui ils s'adressent comme une lave ardente : « Nous sommes amis, c'est l'essentiel; n'est-il pas vrai, Gaston? »

Et comme il se retournait brusquement pour lui saisir la main, elle posa son doigt sur la bouche, montra d'un mouvement de ses paupières Mme Van Roben qui les observait, et s'approcha de la pauvre petite femme, auprès de qui elle s'assit.

Les voitures avaient été commandées pour dix heures. Il en était onze bientôt. Les convives se retirèrent. Van Roben seul semblait ne pas parvenir à se décider. Aubin ne reparaissait pas. Personne ne desserrait plus les lèvres, ni la jeune femme du divan, ni son mari, ni Rosine. A quoi pensaient-ils tous trois? Cela menaçait de prendre un aspect lugubre.

Enfin, le chef de la maison rentra. Son air débonnaire et courtois de tout à l'heure avait disparu.

« Je suis à votre disposition, exclama-t-il avec une déférence

Digitized by Google

nerveuse et contrainte. Je vous ai gagné l'autre soir une forte somme... Je désire vous fournir la revanche... Jouons. »

Et il se dirigea vers une table sur laquelle il jeta deux paquets de cartes.

Mais Rosine s'était rapprochée de Van Roben et, d'un mouvement rapide, suppliant, elle lui fit entendre son désir qu'il n'acceptât pas...

« Vous avez légitimement acquis la somme, mon cher Maurard. La chance vous a été plus favorable qu'à moi, voilà tout. L'occasion se présentera un jour de tenter de nouveau le sort et il est à espérer que je serai plus heureux... alors. »

En parlant ainsi, Van Roben tendit la main au mari de Rosine, qui la saisit avec chaleur. Il était très pâle.

« Merci », articula-t-il.

Et quand le dernier coupé eut emporté les derniers des invités, quand dans ces salons l'obscurité eut succédé au resplendissement des lumières, Aubin et Rosine se retirèrent dans leur chambre à coucher.

« S'il parle maintenant, je lui brûle la cervelle ! grommela le mari, le front soucieux, le regard aigu, la bouche contractée.

— Bah ! répliqua nonchalamment Rosine, qui s'était assise devant sa glace, s'y mirant satisfaite, et s'abandonnant à sa femme de chambre, il n'en soufflera mot, j'en réponds. »

(*A suivre.*) ÉMILE GREYSON.

Digitized by Google

LE MÉNAGE D'UN PRINCE

SOUS LA RÉGENCE

LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE CONTI.

Les vertus familiales n'ont pas été, comme on sait, l'apanage d'une époque où l'abbé Dubois, le financier Law et le voleur Cartouche ont joué, à divers titres, un rôle prépondérant. L'aristocratie avait éprouvé l'influence dissolvante de l'absolutisme, sous lequel Louis XIV, durant un demi-siècle, avait courbé la France. Le libertinage qui sournoisement s'était dissimulé à la Cour du « Grand Roi », s'étale sous la Régence avec une hardiesse qui confine à l'inconscience. Les digues rompues, le scandale déborde en flots impurs sur Paris et sur Versailles ; il descend du Palais-Royal et du Luxembourg à travers les ruelles sombres où les malandrins rossent les soldats du guet et détroussent les favoris de l'agiot. Il se précipite avec une telle furie, que les chroniqueurs ont à peine le loisir d'en noter les formes variées : drames politiques et sociaux, ou vaudevilles domestiques.

Rien n'étonne, d'ailleurs : les brutalités de la scène enlèvent aux spectateurs jusqu'au courage de l'indignation. Mathieu Marais et Barbier n'ont rien de commun avec Tacite. Tout au plus Madame, mère du Régent, gronde-t-elle parfois avec colère : « Toute la jeunesse de l'un et de l'autre sexe mène une « vie des plus répréhensibles. Plus elle est déréglée, mieux « cela vaut. »

L'avocat Marais, lui, étiquète les modes du jour : « C'est la mode, dit-il avec une gravité plaisante, de quitter les femmes comme on quitte une maîtresse infidèle. »

Digitized by Google

Les exemples abondent à l'appui de son assertion. La princesse d'Armagnac, une enfant de seize ans, délaissée par son mari, se retire au couvent de la Visitation, rue du Bac : le prince a déclaré tout net à son beau-père, le duc de Noailles, qu'il n'est plus « en état de faire pour elle les dépenses qui conviennent ».

Bientôt après, M. de Lautrec, gendre du premier Président du Parlement, renvoie sa femme : elle est rousse et elle a les défauts des rousses, assurent les amis de monsieur ; il est débauché, ripostent les amis de madame, il veut se livrer tranquillement à ses plaisirs.

Le prince d'Armagnac a fait école, et ces maris étranges deviennent légion.

Mais le diable ne perd jamais ses droits : les femmes ont souvent leur revanche ; elles quittent leurs maris, comme on quitte un galant qui a le tort de ne plus plaire. Si d'aventure le mari, amoureux et jaloux, cherche à reconquérir son bien, c'est alors un spectacle suggestif, auquel les coutumes du siècle ajoutent le plus piquant attrait. Je n'en veux pour preuve que la très véridique histoire de Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, marié en 1713 à sa cousine Louise-Élisabeth de Bourbon-Condé.

I

Jamais mariage ne fut si prestement conclu, en dépit d'obstacles sérieux et de cruels contrastes. C'était une expression proverbiale, que « la maison de Condé ne chassait point avec celle de Conti ». Des intérêts d'argent, un procès de succession divisaient la branche cadette et la branche aînée. Les pères des nouveaux époux avaient été le fléau l'un de l'autre : M. le Duc, laid à faire peur, nain livide, envieux et fier, avec une férocité extrême ; Conti, prince charmant, galant avec toutes les femmes, coquet avec tous les hommes, les constantes délices du monde, de la Cour et des armées. Saint-Simon est tout miel pour l'un, tout fiel pour l'autre : et il y a lieu de croire que ses rancunes et ses sympathies ne vont pas jusqu'à l'altération complète de la vérité. M. le Duc est jaloux de Conti ; Conti,

Digitized by Google

depuis vingt ans, n'a pas mis une seule fois les pieds chez Mme la Duchesse.

C'est la rivalité, moins sanglante, des Capulet et des Montaigu, sous le règne de Louis XIV ; mais le jeune prince Louis-Armand et la princesse Louise-Élisabeth sont loin d'avoir l'un pour l'autre l'héroïque tendresse d'un Roméo et d'une Juliette.

Le prince a été élevé dans la haine des Condé : on lui impose une fille de cette maison qu'il exècre. Il est fâché d'épouser Mlle de Bourbon, et Mlle de Bourbon n'a pas la moindre inclination pour le prince. Leur parenté même les sépare, ils sont cousins germains : une dispense pontificale a raison de cette difficulté. La princesse a deux ans de plus que son fiancé : mais sa belle-sœur a bien quatre ans de plus que M. le Duc ; et puis qu'importent au souverain l'âge, la parenté, l'amour ? Louis XIV a voulu ce mariage, on s'est incliné devant sa volonté despotique.

Conti eût préféré Mlle de Chartres, où la jeune Valois, dont la beauté séduisait déjà la Cour. Néanmoins, la princesse sa femme avait des grâces dont témoignent les contemporains. Elle était grande, bien faite, de bonne mine avec de fort beaux yeux, et par-dessus tout gaie, spirituelle, originale. Son humeur plaisait fort à Madame, si difficile à apprivoiser : « On ne peut être plus jolie ni plus agréable ; elle connaît tous mes goûts, elle ne prend de moi rien en mauvaise part ; elle sait bien que je ne veux pas la fâcher, mais que je veux seulement plaisanter. » De l'aveu de tous et, en particulier, de « ce pauvre » Ragotzki qui lui voua une adoration respectueuse, la princesse était charmante. Elle charma son mari, sans qu'il y prît garde lui-même.

Le prince était fort petit, laid, contrefait, avec la double bosse de Polichinelle. Il avait de l'esprit, le plus brillant et le mieux cultivé du monde : peut-être eut-il d'autres qualités aussi précieuses, mais il les dissimula de telle sorte que les mémoires ne nous ont transmis que le souvenir de ses ridicules.

Toujours distrait, il avait l'air effaré : il lui arrivait, en traversant les appartements de Versailles, de tomber sur sa

Digitized by Google

canne » comme une grenouille. » Ce devint presque une habitude ; et lorsqu'on entendait le bruit d'une chute, on disait :

— Ce n'est rien, c'est le prince de Conti qui tombe !

Ses étranges caprices, ses boutades brutales le firent prendre pour un fou. Un soir de bal à l'Opéra, il empoigna une petite fille, et, la serrant entre ses jambes, il l'accabla de chiquenaudes et de soufflets si violents que le sang jaillit du nez et de la bouche : le pis est que personne n'osa secourir la pauvrette.

Parfois il parlait tout haut et faisait les grimaces les plus affreuses. Madame tremblait de rester seule avec ce » vilain fou mal élevé » ; elle ne cesse de répéter dans ses lettres : » La raison n'a aucun empire sur lui ! » Conti semblait avoir hérité de ce duc de Bourbon, fils du grand Condé, qui s'imaginait être lièvre ou plante, qui même un jour crut avoir trépassé, et refusa toute nourriture jusqu'au moment où les médecins lui eurent persuadé qu'au royaume des morts on mangeait quelquefois...

Ce fantasque, détesté par son père qui » ne pouvait le souffrir et le marquait trop dans le domestique », s'éprit de sa jeune femme. La gracieuse princesse sut adroitement le dominer et le gouverner ; elle capta si bien tous ses favoris qu'elle les eut pour créatures : elle fut » seigneur et maître dans sa maison ». Le premier-né des Conti mourut en août 1717 : douze jours après, elle accouchait d'un garçon qui reçut, avec les droits du défunt, le titre de comte de la Marche. En août 1720, naquit le cadet, duc de Mercœur ; l'année suivante, la princesse était grosse pour la quatrième fois. Mais à mesure que l'union des époux devenait prospère, la discorde surgissait des contrastes physiques et moraux de leur être.

La princesse, coquette et frivole, eut le tort de donner prise à la médisance. Maurepas lui prête de nombreux galants, le marquis de La Fare, le prince de Soubise, le duc de Richelieu, l'homme à bonnes fortunes du XVIIIe siècle. L'avocat Barbier, dont le père était conseiller du prince et qui avait ses entrées à l'hôtel de Conti, croit à une intrigue avec le comte de Clermont, peut-être aussi avec Maurice de Saxe,

Digitized by Google

alors jeune, séduisant et déjà renommé pour sa fière mine et sa galanterie. Madame elle-même, si indulgente pour son espiègle amie, laisse échapper cet aveu : « Quel dommage, « qu'avec un fort bon naturel, elle ne soit pas entourée de « gens pieux et honnêtes! Mais elle a une mauvaise compagnie, « et de tous côtés sous les yeux de mauvais exemples. Cela la « gâte, et l'empêche de veiller elle-même sur sa réputation, « comme elle devrait le faire. »

Mathieu Marais enfin exprime l'opinion du public : « Quoi- « qu'on plaigne la princesse, on ne laisse pas de dire qu'elle est « fort inconsidérée; qu'elle prend plaisir à fâcher le prince « et à lui dire des choses piquantes; qu'elle irrite sa jalousie « par une coquetterie affectée; et qu'il y a bien quelque chose « à dire sur sa conduite, qui n'est peut-être pas si nette qu'on « le dit bien, sur le chapitre de M. de Clermont et de quelques « autres... »

Célimène et Alceste en ménage, tels furent dès lors le prince et la princesse de Conti : elle, plus légère encore et plus maligne que la Célimène du poète; lui plus jaloux qu'Alceste, avec moins de vertu.

Il eut l'inconstance du mari et les fureurs de l'amant : il passait des nuits entières hors de l'hôtel, à jouer, à boire, à faire la fête; il revenait éperdûment amoureux de sa femme, et sa tendresse conjugale avait l'acuité d'une extraordinaire passion.

Quand la coquetterie de la princesse éveilla la jalousie en cette âme mal équilibrée, il fut violent à outrance, avec les mêmes alternatives d'amour et de colère. Il menaçait sa femme de la tuer; le lendemain, il se prenait pour elle « d'une amitié si forte, qu'il ne voulait pas la laisser s'écarter d'un seul pas ».

Elle avait une jouissance féminine à aviver ses soupçons. Maurepas, trop médisant pour mériter d'être cru sur parole, conte une anecdote qu'il assure avoir fait pâmer d'aise les courtisans et les bourgeois. La princesse se serait avisée, une nuit, de faire du bruit dans sa chambre, comme s'il y avait eu quelqu'un avec elle. Le prince, qui couchait dans l'appartement au-dessus, se lève, prend son épée, et ouvre brusquement

Digitized by Google

la porte. La rusée feint de s'éveiller, bâille, et d'une voix molle lui demande ce qu'il veut. Au lieu de répondre, le jaloux bouscule les meubles, roule des yeux torves, s'accroupit à même sur le plancher, étend le bras sous le lit où se cache sans doute un odieux rival... Il agrippe la patte d'un petit chien, qui le mord jusqu'au sang! Et la princesse de s'écrier, en riant aux larmes, que le roquet a pour mission de défendre les approches de son lit, et que la cuisante morsure doit être pour le mari une preuve sensible de la sagesse de sa femme.

Conti voulut avoir de plus sûrs garants de cette fidélité douteuse : il chargea la comtesse de La Roche, dame d'honneur de sa mère, de surveiller la princesse; il prêta une oreille complaisante aux rapports de son valet de chambre Olivier, et de M. de La Chapelle, son secrétaire, membre de l'Académie française, un bel esprit auquel une œuvre médiocre, les *Amours de Catulle*, avait acquis une certaine célébrité. Sous l'influence de ces confidents de comédie, les orages se succédèrent à l'hôtel de Conti, chaque année plus frémissants, presque terribles.

Un matin, le jaloux vint, armé d'un pistolet, au chevet de la princesse :

« Je vais vous brûler la cervelle, criait-il avec force gestes; vous ne m'échapperez pas! »

Mais la princesse, en prévision de pareilles scènes, avait, elle aussi, des pistolets sous son oreiller. Placidement, elle en saisit un, le braque et dit :

— Prenez garde de ne me point manquer; si vous ne me tuez pas raide, vous êtes mort. Tirez le premier...

Le prince eut peur et battit en retraite : depuis, il n'eut plus recours à ses pistolets, mais ses soupçons n'en furent pas moins âpres et vigilants. Le mal tournait à la hantise : la rêverie même paraissait au malade le prélude d'une trahison.

Il interpella une fois sa femme, et, comme elle gardait un silence dédaigneux :

« Vous pensez que vous voudriez bien être défaite de moi?

— C'est vrai, et je serais bien heureuse, répondit-elle, exaspérée. »

Digitized by Google

Il voulut même savoir d'elle si elle le trompait; elle l'accabla :

« J'en sais dix manières dont vous ne vous apercevriez pas.

— Mais le suis-je?

— Il faudra bien que vous le soyez un jour, si vous me traitez toujours ainsi ! »

Le prince, confus et outré, ne lui laissa ni repos ni trêve : ce fut une guerre d'escarmouches, où le mari n'eut pas toujours une tactique habile. Il abhorrait le comte de Clermont-Gessans, premier gentilhomme de sa maison et colonel du régiment d'Auvergne. Il interdit à Mme de Conti de le voir trop régulièrement : et comme il le surprit, un matin, sortant de chez la princesse, il fit un vacarme effroyable, expulsa Clermont et courut se plaindre au Régent, qui lui conseilla « d'être sage et de ne pas prendre garde à de semblables bagatelles ».

L'imprudent remplaça Clermont par Richelieu, loup plus dangereux que le renard chassé, la veille, de la bergerie...

II

Noël : une froide nuit de décembre 1721. Le Tout-Paris impie et dévot afflue vers les églises éblouissantes de lumière, parées magnifiquement, de la nef aux bas-côtés et du portail au chœur. Les « petites maisons », au Marais, tout embuées de l'odeur des mets exquis et des vins fins, attendent, passé minuit, les « poupées » folles et les fêtards à talons rouges.

L'hôtel de Conti reste sombre et morne : le prince a défendu à sa femme de se rendre à la messe et de faire réveillon avec des hommes; puis, le cœur léger, il est allé à ses plaisirs. Elle, languissante d'une nouvelle grossesse, s'enferme en sa chambre où pèse un lourd silence : lui, le singulier jaloux, célèbre Noël, au Marais, avec de joyeux compagnons, des seigneurs, des princesses d'opéra, des comédiens en renom, Mlle Antier, une diva que les Parisiens applaudirent trente ans sans se lasser, le chanteur Thévenart, l'une des meilleures basses-tailles

Digitized by Google

et le plus gai buveur de l'époque. Le souper ne finit qu'à l'aurore.

Sept heures sonnaient lorsque Conti rentra, l'esprit échauffé par le vin. Fut-il reçu par Olivier ou La Chapelle, qui lui glissèrent des allusions perfides? On ne sait. Toujours est-il que la princesse dormait encore.

Battant les portes avec fracas, il fait irruption dans la chambre, tire les rideaux, et réveille sa femme. L'épée au poing, il lui reproche d'avoir enfreint sa défense formelle. Il l'outrage et, à bout de paroles ignominieuses, au paroxysme de la colère, il lui jette à la face un des rideaux du lit : la frange d'or la cingle, la blesse en plein visage. La princesse, indignée, clame qu'en l'état où elle est il va la faire mourir, qu'il ferait mieux de se coucher et de la laisser en repos. Honteux peut-être de sa violence, il se retire.

C'est la crise décisive : Mme de Conti est résolue à quitter, momentanément du moins, le domicile conjugal. L'après-midi, elle se fait conduire chez Mme la Princesse, sa grand'mère, et renvoie ses équipages... Cet extraordinaire divorce, aussitôt réalisé que conçu, ne devait prendre fin que quatre ans plus tard!

On imagine la stupeur du prince, lorsqu'il apprend, le soir, la soudaine aventure. Il s'informe avec éclat, crie, jure, court à travers ses appartements, s'abîme dans son dépit et son chagrin. Il avait convié à souper la jeunesse de la Cour : il ne parut point à table, et ce fut, en l'absence des hôtes, un festin lugubre.

Il fallait pourtant aviser aux moyens de ramener, de gré ou de force, la fugitive. La douairière de Conti va chez le Régent implorer son intervention immédiate : mais il est mauvais juge en pareille affaire, et, de plus, d'Orléans déteste Conti. Son flegme irrite la princesse, qui se répand en menaces hautaines : le scandale fera du bruit, Conti a des amis nombreux...

« Tant mieux, riposte le duc, s'il a des amis, ils lui donneront un bon conseil.

— Mais, monsieur, la populace va se déclarer pour lui et s'ameuter.

Digitized by Google

— La populace! une escouade du guet m'en fera raison.

— Mais il assemblera la noblesse...

— Hé, mon Dieu, madame, il n'assemblera pas quatre chats ! »

A l'hôtel de Condé, Mme de La Roche négocie auprès de la grand'mère. La Palatine, depuis son mariage avec le prince Henri-Jules, avait toujours été comptée pour rien dans la famille de Bourbon : ses vertus l'y faisaient respecter extérieurement, mais elle passait pour n'avoir ni esprit ni résolution, ni lumières ni force. Elle était d'une timidité extrême, que son mari n'avait pas peu contribué à accroître : M. le Prince, dit Saint-Simon, l'avait mâtée jusqu'à l'avoir abrutie. En décembre 1721, elle avait plus de soixante-treize ans, l'âge où le bruit effraye une âme simple et douce, où une femme pieuse se prépare paisiblement à bien mourir. Mais l'aïeule aimait la charmante Conti, elle l'accueille en son hôtel, sans songer même aux soucis que sa petite-fille lui causera. Pour la première fois, elle a du courage, non sans quelque retour inévitable de sa timidité.

Dès l'abord, elle doit faire appel à toute sa bravoure, pour repousser l'attaque foudroyante de Mme de La Roche. L'audacieuse ambassadrice lui lâche une bordée d'injures : qu'elle fait la dévote ; que ce n'est point l'être de retirer une femme qui quitte son mari ; qu'elle est recéleuse, plus coupable que celles à qui le Parlement fait le procès ; qu'on va mettre le feu à sa maison...

Mme la Princesse comparée à la « grande Janneton », et enrôlée dans la clique de Cartouche!

Un instant déconcertée, elle écrit à Madame, mère du Régent, qui lui répond daredare : « Une Allemande ne « doit point avoir peur : je ne reconnais point là ma parente ; « vous devez garder votre petite-fille jusqu'à ce qu'elle soit « accouchée. » Puis elle envoie quérir le guet à pied et à cheval, avec ordre de défendre son hôtel, et elle informe le Régent de l'impudence de La Roche. On exile la grossière dame à cent cinquante lieues de Paris ; mais on révoque aussitôt la lettre de cachet, de peur d'irriter davantage le prince de Conti.

Digitized by Google

L'infortuné mari, espérant réussir mieux que sa mère, se rend fort tard dans la soirée au Palais-Royal, où le Régent soupe avec « ses dames ». On décide d'user de l'influence de Dubois : le cardinal était couché; on le fait lever et il se transporte sans délai à l'hôtel de Condé.

Jamais l'habile diplomate n'avait traité, en pleine nuit, négociation plus délicate : hélas ! il retourne au Palais-Royal, piteusement vaincu; on lui a refusé Mme de Conti !... Les courtisans du roi Georges étaient plus malléables que la vieille Palatine.

Tel fut ce jour de Noël, le premier acte d'une comédie conjugale qui promettait aux Parisiens une longue série d'incidents et la matière d'interminables bavardages.

Le 26 et le 27 décembre, le prince multiplie les démarches chez ses proches, chez ses amis, chez MM. du Parlement, chez les avocats généraux; il va partout, il semble vouloir soulever le monde pour reconquérir l'ingrate qui l'a délaissé; « la tête lui tourne de jalousie et d'amour, et son inquiétude naturelle ne le quitte point ».

Il est prêt à recevoir la coupable, il lui abandonnera même l'hôtel, si elle l'exige; il l'aime enfin, c'est sa femme, il veut l'avoir, il donnera une requête pour qu'elle lui soit rendue...

En attendant, il négocie, négocie, négocie. De graves personnages, successivement, travaillent à la réconciliation : Mme la princesse, première douairière de Conti, la vénérable fille de Mlle de La Vallière; le cardinal de Noailles, qui n'en a pas tant fait pour Mme d'Armagnac, sa nièce; M. le chancelier, et l'abbé Mainguy, conseiller de la Grand'Chambre, et M. de Gaumont, maître des requêtes, familiers du prince. En vain, ils montrent patte blanche; la princesse répond bien haut qu'elle ne retournera pas avec son mari, qu'il est un furieux, et « qu'il lui a déjà donné deux fois du mal, dont elle a dû se faire guérir par des chirurgiens ».

Décidément, la situation tourne au ridicule. Des amis avisés conseillent au prince de ne plus courir après sa femme, de la laisser dans sa retraite, comme M. d'Armagnac a fait de la sienne, de lui renvoyer « son domestique » et ses équipages, de

Digitized by Google

paraître enfin ne point s'en soucier. Au diable les chagrins, et vive la joie!

Aussitôt, escorté des seigneurs de la Cour, Conti chevauche vers l'Ile-Adam et y demeure cinq ou six jours à chasser et à faire bonne chère : il n'a pas manqué de convier d'Elbœuf, d'Armagnac et d'Évreux, ses compagnons de veuvage.

De retour à Paris, il prend une maîtresse, cette demoiselle de Portes que lui « donne » complaisamment le duc d'Elbœuf; il l'installe dans une maison de la rue Saintonge, au Marais, où loge le comte de Marton. Ce soir-là, Marton était malade; Conti va le réveiller après souper, et lui dit :

« Marton, je suis au cinquième.

— Grand bien vous fasse, monseigneur, laissez-moi dormir! »

A l'hôtel de Conti, les jours, en ce mois de janvier, paraissent longs au prince et les soirées ennuyeuses. L'ingénieux La Chapelle fait chanter devant lui une cantate allégorique, *Achille descend aux enfers suspendu entre l'amour et la haine*. Ou bien il imagine une comédie bizarre : il met en présence Conti et Mme de La Roche, qui figure la princesse, et il plaide contre elle la cause de son maître; il gagne ou perd le procès selon l'humeur du prince, ou au gré de sa propre fantaisie...

Mais Conti est trop jaloux pour ne pas se repentir de sa fausse indifférence. Comme le cardinal de Noailles lui promet qu'on lui rendra sa femme, quand elle sera accouchée :

« Eh! croyez-vous, gémit le prince, que je puisse me passer de ma femme si longtemps? »

Me Barbier père et Me Duhamel dressent un double exploit avec sommation respectueuse, à Mme la princesse de rendre Mme de Conti, et à Mme Conti de revenir auprès de son époux. Me Nouet et Me de La Vigne, conseils de la fugitive, déclarent qu'elle ne reviendra pas, qu'elle doit rester où elle est « pour les raisons que son mari connaît bien ». Les notaires de Conti ripostent qu'aucune clause ne saurait empêcher la femme de se ranger à ses devoirs d'épouse et de mère; cette fois, le suisse de l'hôtel de Condé ferme la porte au nez des obstinés légistes.

Digitized by Google

C'est la fin des pourparlers; le 25 avril, quelques jours après la naissance du comte d'Alais, la première chambre des requêtes « reçoit et répond » la demande de la princesse en séparation de corps et de biens.

Les griefs de Mme de Conti étaient sérieux : son mari, disait-elle, l'avait toujours méprisée depuis son mariage; il l'avait menacée du bâton; plusieurs fois, il l'avait traitée « comme un laquais » ; enfin, il avait des maîtresses, et — suprême humiliation — il avait osé les amener à la toilette de sa femme!

Par malheur pour elle, les juges n'ignoraient pas sa coquetterie, et son avocat, le plus bavard du barreau parisien, Me Capon, confiait les petits secrets de sa cliente à qui voulait l'entendre. Le bonhomme, un jour, prit à part la sœur de Mme de Conti :

« Nous gagnerons le procès malgré tout. Vous me direz que la princesse a eu des galants: M. de La Fare, cela ne dure plus; mais M. de Clermont, cela dure toujours. Il est vrai qu'un bon chien chasse de race; Mme la Duchesse a toujours eu des galants, elle a encore M. de Lassay... »

Étonnée de ce discours, et craignant que Me Capon ne vînt à nommer ses propres galants, Mlle de Charolais s'empressa de partir :

« Adieu, je n'entends pas les affaires. »

Sur ces entrefaites, le deuxième fils de Conti, le duc de Mercœur, mourut, et la Cour prit le deuil. « Le prince voudrait en faire d'autres, écrit le bon Marais; mais sa femme ne s'y fie pas, elle a conçu contre lui une antipathie extrême. » Le jeune roi fit ses visites de condoléances, le jour même où le Parlement jugeait la provision exigée par la princesse.

C'étaient les préliminaires du procès. La princesse ne pouvait décemment rester à l'hôtel de Condé, où, d'ailleurs, elle n'était pas à l'abri d'un coup de main. Une fois déjà, Conti avait essayé de s'introduire par ruse auprès de sa femme et de l'enlever; les nouvellistes mal informés ajoutaient qu'il avait posté, rue Vaugirard, des troupes de son régiment.

La princesse résolut de se réfugier au couvent de Port-

Digitized by Google

Royal, rue Saint-Jacques, où le nom de Conti était aimé depuis les luttes mémorables du jansénisme. Mais il lui fallait, croyait-elle, 60,000 livres pour les frais de son installation, le train de vie quotidien et « le domestique ». Conti prétendit ne lui servir que 6,000 livres d'argent ou 2,000 écus, et au jour le jour carrosse, domestiques, officiers de table convenable.

Le mardi 12 mai, la chambre entend à huis clos les plaidoiries contradictoires de Me Pothouin, avocat du mari, et de Me Julien de Prunay, avocat de madame; huit jours après, elle prononce que la princesse aura le choix entre 15,000 livres de provision ou les offres de Conti.

Inquiétant prélude au jugement définitif de la requête en séparation!

Et de fait, le 26 juin, après plusieurs audiences, Mme de Conti est déclarée non recevable en sa demande : elle fera, s'il lui plaît, preuve suffisante des faits graves, menaces et injures qu'elle a allégués; elle restera six mois à Port-Royal, où le prince pourra la voir, tant qu'il voudra, à la grille; ce temps écoulé, elle devra retourner chez son mari.

Le prince, triomphant, embrasse Barbier père au sortir de l'audience, et, le lendemain, lui fait cadeau de quinze cents livres. Me Pothouin reçoit pour honoraires une berline et deux chevaux, avec un brevet de quinze cents livres de pension. C'était « assez bien payer » : certes, le mari énamouré eût été prodigue envers l'homme qui l'aurait réconcilié avec sa femme. Mais ce conciliateur fut introuvable, et, malgré le bénéfice de la loi, Conti n'était pas encore au bout de ses épreuves conjugales.

III

Le 14 août, le prince, accompagné de sa mère, de ses deux enfants et du cardinal de Noailles, tenta une démarche auprès de la recluse; elle refusa d'entendre raison ni sentiment, et fit sur-le-champ signifier un acte pour protester « que la visite ne pouvait être tirée à conséquence contre elle ». Comme le délai du séjour à Port-Royal expirait en décembre, elle eut recours à son frère, toujours prêt à désobliger le prince.

M. le Duc et Conti se détestaient cordialement : la haine était

Digitized by Google

héréditaire dans cette étrange famille. Le Régent, par politique, fomentait ces dissensions, qui éclataient à tout propos, dans les circonstances les plus solennelles. Le jour de la réception du duc de Nevers au Parlement, le cortège de Conti avait été plus nombreux que celui de M. le Duc. La veille de la réception de Brissac, les deux princes invitèrent tous les gens d'épée à les accompagner au Palais ; M. le Duc réunit à peine trente ou quarante officiers, gentilshommes et seigneurs ; Conti eut à sa suite cent cinquante jeunes gens. Le public s'aperçut de la différence.

Ce fut une douce vengeance, et inattendue, pour M. le Duc, que la brouille survenue entre Conti et sa femme : il profita d'une si belle occasion de « faire enrager » son ennemi.

Mme de Conti semblait sans défense contre l'arrêt du Parlement, qui lui enjoignait de rentrer au domicile conjugal ; révoltée, elle s'exposait à être « forcée et saisie » dans le couvent même :

« Je me mettrai toute nue, disait-elle, et je ne crois pas qu'aucun ose mettre la main sur moi !... »

Singulier moyen, qui n'eût pas, sans doute, intimidé le mari.

L'artifice imaginé par M. le Duc était plus efficace : le roi, maître et juge suprême dans sa famille, évoquerait l'affaire à son conseil, et comme Louis XV, monarque de douze ans, suivait les inspirations du Régent, il serait facile d'obtenir un ordre favorable à la princesse. Le 24 décembre, M. et Mme de Conti reçoivent chacun une lettre de cachet, qui leur prescrit de surseoir à toute procédure et de laisser les choses en l'état jusqu'à la majorité du roi : le mari ne pourra reprendre sa femme, qui restera dans son couvent, et la femme ne pourra appeler de la sentence qui la déboute de la séparation. Le roi promet d'instruire leur procès et de leur rendre justice. L'arrêt du Parlement était quasi nul et non avenu, de par l'irrévocable volonté du souverain.

Le prince était joué, quoiqu'il eût pour lui « le droit commun, le titre de son contrat de mariage et l'autorité de son premier jugement ». Il se plaignit, mais en vain : la princesse fut libre d'agir comme il lui plut au couvent de Port-Royal.

Digitized by Google

La vie n'était pas gaie dans cette austère maison, hospitalière aux mondaines en désaccord avec leurs maris. Les religieuses priaient pour les pécheresses, leurs sœurs; les pécheresses priaient pour elles-mêmes; toutes, dévotement, déchiraient la bulle *unigenitus*.

Mme de Conti n'est pas venue à Port-Royal afin d'expier ses fautes, elle cependant qui en a plus d'une sur la conscience; ce refuge lui paraît une prison, avec ses hautes murailles, que Mme de La Roche aurait voulu qu'on haussât encore. Au dehors, c'est la ville au bruissement continu et enfiévré; c'est le monde auquel la princesse n'a point renoncé; c'est peut-être, chuchotent les médisants, Richelieu qui soupire ou Clermont qui guette le moment propice.

Mme de Conti fait atteler son carrosse; elle sort, parfois sans nécessité, toujours sans permission, et ses sorties sont d'émouvantes aventures, où le péril avive le plaisir de l'escapade. Elle n'a pas le droit de franchir le seuil de Port-Royal, sous peine d'être en rupture de ban.

Puis, si elle allait être surprise par son mari! Car le prince veille, résolu à enlever l'imprudente, s'il la rencontre.

Un jour, à Versailles, on l'avertit que sa femme, profitant de son absence, est chez Mme la Duchesse douairière. Il revient à toute bride, en berline à six chevaux. Crac! une roue casse en cette course vertigineuse : il attelle ses chevaux au premier fiacre du chemin. Quand il arrive aux portes du couvent, Mme de Conti est rentrée : l'heureuse princesse!

Comme d'habitude, le mari récrimine auprès du Régent, qui le plaint du bout des lèvres. Le Régent ménage M. le Duc, qui favorise et défend sa sœur. Il dit à l'un :

« Elle a tort de sortir, j'y mettrai ordre. »

Et à l'autre :

« Elle a raison, je n'y vois pas grand mal. »

Le temps s'écoule, pendant qu'il les amuse tous deux avec un art infini, et la princesse sort toujours à bon compte.

Un matin que le Régent est en belle humeur, il promet à Conti une lettre de cachet, « pour faire plaider la question de savoir si sa femme peut sortir, ou non, de son couvent ».

Digitized by Google

« Vous l'aurez vendredi... »

Le jeudi, d'Orléans mourait dans les bras de la Phalaris, et M. le Duc était premier ministre. Pauvre Conti, où trouvera-t-il enfin justice?

Un instant, il est vrai, la politique rapproche les beaux-frères ennemis. M. le Duc n'est pas assuré dans sa place, qu'il a enlevée par surprise. Le prince de Conti, soutenu par des amis puissants, allié au duc de Chartres, à MM. du Maine et de Toulouse, à Villars et à d'Estrées, est redoutable; il est allé complimenter le duc de Chartres et mettre son bien, son sang et sa personne au service de la maison d'Orléans. M. le Duc fait donc des avances à Conti.

Le 11 décembre, les deux princes se trouvent seuls dans le cabinet du conseil royal, quelques heures avant la séance. M. le Duc aborde Conti et lui dit qu'il ignore les causes de leur inimitié, qu'il faut oublier le passé et vivre désormais en bons parents, en bons amis; Conti de répondre qu'il n'a rien à se reprocher, et qu'il n'ira pas le voir, si l'on ne règle d'abord l'accommodement avec la princesse sa sœur.

Mme de Conti devient le gage d'un traité de paix et d'alliance.

M. le Duc souscrit à toutes les conditions du prince, et Conti a négocié avec la fière exigence d'un vainqueur : la princesse acquiescera purement et simplement à la sentence des Requêtes du Palais; elle restera quatre ou six ans, comme on voudra, sans sortir du Port-Royal, sous quelque prétexte que ce soit; en cas d'événement imprévu — feu au couvent, écroulement des murs ou petite vérole dans la maison — elle avertira le prince, qui l'enverra chercher dans un carrosse et la conduira dans un autre couvent; enfin, si ses deux fils meurent, elle sera obligée de venir demeurer avec son mari, « attendu qu'il est de l'intérêt de l'État que les princes du sang ne manquent point ».

Au cours des négociations, une alerte met Paris en émoi et Port-Royal sur le qui-vive. Les religieuses ont vu quelque ombre autour de leur couvent. Un mauvais plaisant, ou un envieux, leur a fait savoir que le prince voulait enlever sa femme et mettre le feu à leur maison.

Digitized by Google

Le rapport est parvenu aux oreilles du roi, et le soir même, cinq compagnies du régiment des gardes sont chargées de surveiller les abords de Port-Royal, « avec ordre de tirer sur ceux qui entreprendraient quelque chose sur les murailles du couvent ». On les poste à cinq heures, elles passent la nuit autour de l'enceinte. On les relève trois fois et, comme on n'a rien vu d'étrange, on reconnaît que « c'est une fausse alarme et une peur de religieuse ».

Conti s'est justifié auprès du roi du propos qu'on lui avait prêté, assurant qu'il était « trop soumis aux ordres de Sa Majesté pour avoir dessein de faire pareilles choses ».

Quelques jours plus tard, « l'accommodement pour la princesse est rompu : les négociateurs n'ont oublié qu'une chose, c'est de consulter la principale intéressée. Or, Mme de Conti ne veut, à aucun prix, accepter les conditions du traité, si dures, si désobligeantes pour elle.

Et la paix est dissoute, faute d'une victime à sacrifier.

Encore un déplorable Noël pour le prince. Chaque année lui réserve une déception nouvelle. Cette fois, il est « dans le détroit » : il n'a rien à espérer de personne à la Cour, pas même du duc de Chartres, trop faible esprit pour lutter contre M. le Duc. Le prince, résigné, laisse faire le temps, sa patience et son roi...

Quinze mois se passent, et la princesse jouit à Port-Royal d'une liberté entière; elle va et vient, tout à son aise; elle est comme émancipée, nonne laïque en son couvent, femme sans la réserve féminine, épouse sans les obligations conjugales, mère sans les devoirs maternels. Elle espère même, sans se réconcillier avec Conti, reparaître à Versailles : le roi veut qu'elle vienne parer sa cour, qui gagnera beaucoup à la revoir. « Son mari sera bien fâché, insinue un témoin, mais on n'est pas fâché de le fâcher. »

Tout à coup, alors qu'on y pense le moins, une nouvelle défraie les conversations à Versailles et à Paris : la chute de Malborough, ou la disgrâce d'Albéroni ont fait moins de bruit que la rentrée de la princesse de Conti en son hôtel, le 13 avril 1725.

Digitized by Google

La princesse a envoyé dire à son mari qu'elle voulait lui parler : le prince, ravi de ce qu'il considère comme une conversion, après tant d'inutiles démarches, court au rendez-vous.

La première, elle lui demande de quoi il s'agit entre eux : ont-ils été jamais brouillés? Le passé n'est qu'un mauvais rêve, désormais évanoui.

Mari et femme, de compagnie, montent en carrosse, et les portes du vieux palais s'ouvrent, joyeuses, pour accueillir l'enfant prodigue.

Est-ce un renouveau d'amour, au printemps, ou n'est-ce pas encore un calcul intéressé?

On négocie, précisément, le mariage du jeune roi ; le secrétaire d'État aux affaires étrangères a dressé une liste de toutes les princesses d'Europe en état d'être mariées. Il y en a quatre-vingt-dix-neuf plus ou moins jeunes, jolies ou laides, catholiques ou anglicanes, grecques ou protestantes ; quatre attirent particulièrement l'attention ; une semble devoir fixer le choix de Sa Majesté, Mlle de Sens, la sœur de M. le Duc et de Mme de Conti. Beau-frère du roi, M. le Duc devient tout-puissant et son autorité inébranlable.

Une entente est nécessaire, et possible, entre Conti et le premier ministre : n'ont-ils pas besoin l'un de l'autre? La princesse sera nommée surintendante de la maison de la reine, et ce poste élevé ne manquera pas de la séduire : elle échangera volontiers les ennuis du couvent contre les fastueux plaisirs de la Cour.

Ainsi fut fait : Conti jure amitié à M. le Duc, Mme de Conti sort de Port-Royal, et tous deux... sont trompés dans leur espoir ou leur ambition! Le 17 avril, la princesse sollicite officiellement la surintendance promise ; M. le Duc répond que la nomination est déjà faite, signée et scellée... en faveur d'une autre.

La gazette du jour annonce que Mlle de Clermont, titrée Mlle de Bourbon, est désignée comme surintendante de la maison de la reine, ou du moins de la reine future. Car les desseins de la politique, ondoyants et divers, ont changé

Digitized by Google

brusquement. Ce n'est plus Mlle de Sens qui aura l'insigne honneur d'épouser le roi de France, mais l'humble et modeste fille d'un souverain détrôné, Marie Leczinska, la seule que M. de Morville ait oubliée sur sa liste.

La place de surintendante acquiert de ce fait une importance nouvelle : Mme de Conti aurait pu aisément dominer l'esprit de la reine, et en disposer à l'avantage de ses enfants et de son mari, plutôt qu'à celui de son frère ; aussi M. le Duc lui a-t-il préféré son insignifiante cadette.

Voilà le prince au désespoir de voir sa femme dédaignée, et la princesse furieuse d'être revenue avec son mari, sans avoir réalisé ses projets. Le ménage, en pareille conjoncture, ne pouvait être heureux. Une fille naquit de la réconciliation des époux, mais de l'antipathie de caractères si opposés surgirent bientôt de violentes querelles.

Un jour, Conti oblige sa femme à l'accompagner à l'Ile-Adam et, comme elle résiste, il l'accable de « gros mots », jusqu'à lui dire qu'il la jettera de force dans un carrosse ! La mort empêche Conti de donner à la Cour la désolante comédie d'un second divorce.

Le 4 mai 1727, le prince succombe aux atteintes d'une fluxion de poitrine : agonisant, il a appelé sa femme à son chevet, et lui a demandé pardon « de tous les chagrins qu'il lui a causés, lors de son procès avec elle ».

Le 16, à dix heures du soir, le cortège funèbre s'acheminait lentement, à la lueur des flambeaux, vers l'église Saint-André-des-Arts : les pauvres des confréries de Jérusalem, le clergé de la paroisse, les officiers de la maison, les pages porteurs de la couronne et du cordon bleu, le conseil et les gens d'affaires de Conti, M. de Clermont en habit de cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit suivaient à pied, derrière le corps.

Le peuple regretta ce prince, dont les courtisans avaient tant médit : c'était, disait-on, le seul prince du sang qui eût de l'esprit et des lumières, qui s'appliquât aux affaires et sur lequel on pût compter dans le Conseil royal.

La princesse ne parut pas affligée de la mort de son mari : la voix publique la rendit responsable des désordres qui

Digitized by Google

avaient troublé le ménage. Quelques esprits, plus timides que sages, réservaient leur jugement : « Chacun raisonne à sa manière; mari, femme, matière très délicate et dont on ne doit guère se mêler. »

L'un d'eux, un bourgeois de ce XVIIIe siècle, où l'esprit étouffa le cri du cœur, où les marivaudages de salons firent oublier la vie de famille, conclut gravement : « Il faut vivre avec les bons maris, et ne point quitter les mauvais avec qui l'on doit souffrir. C'est le sort des femmes, depuis qu'elles sont femmes... »

RAOUL BARTHE.

Digitized by Google

LES HAUTS SALAIRES

LES COURTES JOURNÉES DE TRAVAIL

ET LES UNIONS PROFESSIONNELLES

Conférence donnée le 17 mars 1893, à la Société industrielle et commerciale de Verviers, par A. PRINS.

MESSIEURS,

Je veux vous entretenir, ce soir, du taux des salaires et des heures de travail. Car ces questions ont une grande signification morale et sociale sur laquelle il m'a paru utile d'attirer votre attention.

Vous connaissez la théorie du socialisme révolutionnaire : elle repose sur la thèse de Lassalle et de Marx qui, s'appuyant d'ailleurs sur Turgot et Ricardo, formulent la loi d'airain du salaire.

D'après eux, le système de la production capitaliste produit un résultat fatal : le profit du capital est d'autant plus élevé que le salaire de l'ouvrier est plus bas. Et le salaire tend toujours à descendre à ce taux au-dessous duquel le prolétaire doit nécessairement mourir de faim.

Pour Marx, le capital reçoit d'autant plus que le prolétariat est plus misérable, c'est-à-dire qu'il y a plus d'ouvriers inoccupés, offrant leur travail. Aussi longtemps qu'ils restent sans emploi, le salaire ne varie pas; il ne dépasse pas le minimum. Si la prospérité arrive, le salaire monte; seulement, les inoccupés affluent et se jettent sur le fonds du salaire. Il y a bientôt un excès dans la production. Il faut la restreindre ou l'arrêter et l'armée de la misère se reforme.

D'apres cette théorie, le prolétariat privé de toute sécurité,

Digitized by Google

victime des fluctuations de l'industrie, reste éternellement la proie du capital.

Cela est inhérent à la société bourgeoise. Et aussi longtemps qu'elle existera, les riches deviendront toujours plus riches et les pauvres toujours plus pauvres.

Si la loi d'airain du salaire eût été confirmée par l'expérience, messieurs; s'il était vrai que les travailleurs soient empêchés de s'élever, la destruction de l'ordre social serait légitime.

Car depuis les débuts de la civilisation, les hommes ont toujours cherché à améliorer leur sort. Ils y sont toujours parvenus. C'est pour eux un droit absolu que personne ne peut leur dénier.

La raison d'être de l'humanité, c'est le progrès; la marche en avant vers un avenir meilleur, vers un idéal de justice et de fraternité. Aucun individu, aucune classe sociale ne peut en être exclue.

Mais depuis les travaux récents de Brentano, de Schulze Gævernitz en Allemagne, de Howell et de Giffen en Angleterre, de Foville, de Levasseur, de Claudio Jeannet en France, la loi d'airain est démentie. Au dernier congrès socialiste allemand, les ouvriers eux-mêmes l'ont abandonnée.

Assurément, l'économie politique classique a fait fausse route.

Elle s'est trompée quand elle a attribué à la liberté individuelle une sorte de vertu magique et placé toutes ses espérances dans les efforts isolés de l'homme livré à lui-même.

Mais la théorie du socialisme révolutionnaire est tout aussi loin de la vérité.

Quand chacun fait son devoir, l'émancipation régulière de la classe ouvrière est facile. Elle est un bien pour tous. Elle assure le bonheur social.

Je voudrais, messieurs, dans cet entretien examiner d'abord les faits en m'occupant spécialement du taux des salaires et des heures de travail.

Je voudrais surtout examiner à quelles règles économiques, sociales et morales, les employeurs comme les ouvriers doivent obéir pour arriver à ce développement pacifique et régulier.

Digitized by Google

Prenons les faits :

On dit avec Marx et Engel, Henri George et Burns, Guesde et d'autres : les riches deviennent toujours plus riches.

Une chose est certaine : la seconde moitié du XIXe siècle a vu l'éclosion rapide de gigantesques fortunes. Et quand on prend un court espace de temps, il semble que les riches deviennent plus riches. Toutefois, la rapidité même de la croissance de ces fortunes est déjà pour elles une cause de faiblesse. Les bourgeois qui les ont édifiées n'ont pas eu le temps d'acquérir la culture morale indispensable à la conservation du patrimoine. Ils n'ont pas songé à donner à leurs enfants la forte éducation qui seule rend l'homme capable d'exercer la puissance.

Ils ont vu dans la propriété non pas une fonction entraînant des charges multiples, mais le droit quiritaire d'user et d'abuser, une faculté illimitée de jouissance. Et les fortunes si rapidement formées s'écroulent tout aussi rapidement.

Aussi le nombre de ceux qui ne travaillent pas diminue. Ils sont condamnés à disparaître.

Le monde appartient à ceux qui, ouvriers ou capitalistes, ont une vie consciente, une activité intelligente et volontaire et non à ceux qui vivent d'une vie réflexe et végétative.

Et c'est la grandeur de notre époque, ce fait que la puissance de l'argent n'est qu'apparente. L'argent à lui seul ne crée rien.

L'histoire, de son côté, prouve la mobilité extrême de la fortune, le pouvoir décroissant de l'argent, l'impossibilité de plus en plus grande pour les riches de ne pas travailler.

La plupart des anciennes fortunes sont anéanties; où donc est la fortune des Jacques Cœur en France, des Függer, d'Augsbourg, des Bardi, de Florence? la richesse du XVIIIe siècle est tout au plus aujourd'hui l'aisance; l'aisance du siècle dernier est aujourd'hui la pauvreté.

M. d'Avenel (1) fournit à cet égard des chiffres frappants :

1,000 livres, à la mort de Charlemagne, représentaient 81,000 francs de notre monnaie. Ces 81,000 francs, ayant un

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1892.

Digitized by Google

pouvoir neuf fois plus grand que le nôtre, valaient en réalité 729,000 francs, et produisaient, à 10 p. c., un revenu de 72,900 francs.

Et si l'on tient compte de la dépréciation de la monnaie, de la diminution du pouvoir de l'argent, de l'abaissement de l'intérêt, ce revenu va toujours diminuant.

A l'avènement de saint Louis, le revenu de ces 1,000 livres n'est plus que de 9,800 francs.

En l'an 1300, il est de 6,400 francs.

—	1500,	il descend à	2,319	—
—	1600,	—	417	—
—	1700,	—	266	—
—	1789,	—	90	—
—	1893,	—	36	—

Le richard du siècle de Charlemagne est devenu un ouvrier, et nous arrivons à une situation où le revenu des 81,000 francs possédés au IXe siècle ne serait plus que le prix d'une journée de travail.

Et en ce moment même, grâce à l'abondance des capitaux, à leur sécurité, à la faible productivité des entreprises, la baisse de l'intérêt continue, et, comme le dit M. Cheysson, elle ronge sans se lasser les revenus de l'oisif (1).

Et quelle est la valeur de la seconde thèse du socialisme révolutionnaire : les pauvres deviennent toujours plus pauvres?

Assurément, dans la classe moyenne, la lutte pour la vie, l'encombrement des professions, produit beaucoup de pauvres, d'autant plus à plaindre qu'ils ne peuvent être sincères.

Assurément, dans le prolétariat, les crises de l'industrie jettent à chaque instant des ouvriers sur le pavé.

Il y a pourtant d'autres phénomènes à opposer à ceux-là :

Dans la plupart des pays (je ne parle ni de la Russie, ni du Mexique, où il n'y a pas de classe moyenne), la classe moyenne s'étend par en haut et par en bas; elle comprend des nuances de plus en plus multiples, dont les dernières vont se fondre

(1) *L'Économiste*, 18 février 1892, p. 202.

Digitized by Google

dans le prolétariat, qui, à son tour, pénètre dans la classe moyenne.

Déjà les renseignements fournis par les Conseils de l'industrie et du travail en Belgique (1), démontrent que le bien-être de la classe ouvrière augmente (2). Depuis 1830, le salaire s'est accru de 40 p. c.; le prix des subsistances a baissé, et avec plus de moyens d'achat que jadis, l'ouvrier peut acheter plus de choses.

Il ne suffit pas, toutefois, de constater ces faits; il faut les interpréter, et notre pays n'est pas celui où la question peut être le mieux étudiée.

Pour avoir un tableau admirable d'un développement social organique, nous devons aller en Angleterre.

Nous retardons d'un demi-siècle : la classe dirigeante anglaise a mieux et plus tôt compris son rôle que la nôtre.

Aussi l'histoire économique de l'Angleterre au XIXe siècle est-elle une page émouvante et grandiose des annales de l'humanité. Elle a eu pour résultat l'élévation matérielle, intellectuelle et morale de l'ouvrier anglais, et ce résultat, dû aux efforts combinés des ouvriers et des bourgeois, est un titre d'honneur pour les deux classes.

Pour apprécier les progrès réalisés, il faut se reporter au début du siècle en Angleterre.

Jamais et nulle part, la situation des ouvriers n'a été aussi atroce :

Les physiocrates et Adam Smith avaient proclamé qu'il fallait laisser agir librement les lois naturelles. Adam Smith avait enseigné que l'individu devait être libre d'obéir à ses tendances, de poursuivre son intérêt. De cette libre poursuite de l'intérêt personnel devait résulter le bonheur social.

Et au lieu de voir dans la doctrine de Smith une réaction légitime contre les excès de la réglementation mercantile, les patrons y ont cru comme à une formule positive.

Ils l'ont exploitée à leur profit. En méconnaissant tous leurs

(1) Publication du ministère de l'agriculture et de l'industrie.

(2) Voir un remarquable article de M. A. JULIN, *Réforme sociale*, octobre et novembre 1892.

Digitized by Google

devoirs envers les classes inférieures, ils étaient en repos avec leur conscience; ils respectaient les principes. Et ils ont abouti ainsi sans scrupule à tous les abus d'un égoïsme monstrueux.

Leur but, c'était de produire avec le moins de frais possible. Leur moyen de production, c'était le travailleur. Il fallait donc lui imposer le salaire le plus réduit qu'il pût supporter, et le faire travailler jusqu'à la limite extrême de ses forces. Vingt heures de travail n'étaient pas une exception.

Seulement, pour pouvoir traiter des hommes comme des bêtes de somme, on en est réduit à les prendre à un niveau social très bas.

Aussi, on acceptait tout le monde, tout ce qui représentait une force musculaire, quelque minime qu'elle fût : d'anciens soldats chassés de l'armée; des misérables sans aucun ressort; puis des femmes et des enfants, qui bientôt supplantent l'homme adulte à la fabrique.

Des enfants de 9 ans venaient de très loin; on les portait à l'atelier; on les frappait pour les tenir éveillés la nuit. Les workhouses livraient gratis les enfants pauvres et les envoyaient en masse aux filatures. Parfois la paroisse payait le fabricant pour qu'il les prît. Un industriel s'engage à recevoir un enfant idiot sur vingt enfants normaux qu'on lui fournira.

Le résultat, c'était la dégénérescence physique et morale de la nation; la femme mère à 15 ans parfois et travaillant jusqu'au jour de l'accouchement; l'adulte inapte au service militaire; l'homme grandissant comme une brute dans l'ignorance, la débauche, l'ivrognerie, sans famille, sans vie morale, au milieu de fièvres contagieuses et d'épidémies foudroyantes.

Telles sont les horreurs qui accompagnent la naissance d'une liberté et d'un individualisme sans frein.

Telles sont les conséquences de la doctrine qui fait du contrat de travail un contrat comme un autre, où on laisse aux

(1) Voir les détails dans le livre de SCHULZE GAEVERNITZ, *Zum sozialen Frieden*. Leipzig, 1890. 2 vol. *passim*.

Digitized by Google

deux parties la faculté de débattre librement les conditions du contrat.

Telles sont les conséquences de l'erreur qui rattache la prospérité de l'industrie à des salaires réduits, à de longues journées de travail.

Ce que cela a produit, vous le savez :

Les révoltes d'un prolétariat sans espoir; les luttes sanglantes, les réunions secrètes où, la nuit, on décrète le pillage; l'industrie vivant sous l'empire du terrorisme; l'antagonisme des classes arrivé au paroxysme de la violence.

Voilà pour le passé! Et si maintenant nous détournons les regards de ce triste spectacle, si nous considérons le présent, quelle transformation merveilleuse!

Prenez, par exemple, la région du Lancashire; l'ancien réceptacle de toutes les misères, de toutes les haines, est devenu le symbole de la paix sociale, la source de la prospérité anglaise.

L'ouvrier anglais, formé à la grande école des unions professionnelles, est le type splendide, à la fois physique et moral, de l'ouvrier moderne.

Il n'a pas son égal dans le passé; il n'a pas son égal sur le continent. Le corps fortifié par une nourriture substantielle, l'esprit cultivé par la fréquentation des cours, des musées, des bibliothèques, le cœur formé par la vie de famille, il est devenu une des forces du pays, il se sent un des grands facteurs de l'État social.

« Nos mineurs, dit Rupert Kettle, sont physiquement et « intellectuellement un type hautement progressif de l'humanité d'où sont sortis quelques-uns de nos inventeurs et de « nos législateurs les plus éminents. »

Cet ouvrier d'il y a soixante ans, avili, haineux, plus malheureux à coup sûr que l'esclave romain, vous pouvez le voir aujourd'hui dans le bureau de l'industriel, à l'heure où siège le Joint-Committee ou comité mixte de conciliation.

Autour d'une grande table sont assis les délégués des industriels qui ont à sauvegarder l'existence de leur industrie, et les délégués des ouvriers qui parlent au nom de centaines de mille compagnons groupés professionnellement.

Digitized by Google

Les patrons, qui, jadis, traitaient les ouvriers en esclaves, les traitent actuellement en égaux; ils confient à leur discrétion des détails de fabrication qu'il serait dangereux de livrer à la publicité.

Et ces hommes, qui ont des intérêts opposés mais qui ont confiance les uns dans les autres, discutent pacifiquement le taux des salaires et les heures de travail. L'industriel apporte dans le débat la connaissance des besoins de la classe ouvrière; l'ouvrier connaît l'état du marché, les nécessités de l'industrie, les difficultés d'administration, etc.

Aussi le rôle des chambres de conciliation s'étend; les grèves diminuent au profit des transactions amiables; ces transactions embrassent les intérêts d'immenses fédérations ouvrières et elles sont fidèlement respectées par tous.

Les chambres de conciliation règlent actuellement le taux des salaires et les heures de travail dans les industries les plus importantes de l'Angleterre : les industries textiles; celles du fer, de la fonte, de la houille, de la construction, des hauts fourneaux. Et un projet de loi déposé il y a quinze jours par le ministère Gladstone a pour but de généraliser la conciliation.

Dans les industries dont je viens de parler, les ouvriers groupés dans leurs Trade-Unions et les industriels ont institué un tarif minutieux de salaire avec des catégories et des subdivisions multiples.

Ces salaires varient constamment. Ce sont de véritables échelles mobiles de salaire comme on les trouvait dans nos anciens corps de métiers. La moyenne est fixée pour chaque espèce de travail. Elle s'élève ou s'abaisse suivant les circonstances.

Dans la filature, l'ouvrage se paye d'après le poids du coton, la finesse du fil, le chiffre des broches surveillées, la vitesse et le nombre des tours.

Dans le tissage, on tient compte de la finesse du fil, de la densité, de la longueur et de la largeur des tissus.

Dans l'industrie de la houille, il y a sept catégories de travailleurs. La première, celle des coupeurs, est payée à la

Digitized by Google

tonne; la deuxième compte trente-deux subdivisions; la quatrième en compte trente-sept.

Chacune de ces catégories a son échelle mobile; on tient compte de la nature de la région, de la qualité de la veine et du charbon, de la grosseur des morceaux extraits, etc.

Et pour le dire en passant, on concevrait difficilement dans un cadre aussi élastique la fixité du minimum légal de salaire. Aussi les vieilles Trade-Unions sont-elles hostiles au minimum légal de salaire.

L'industrie prend de plus en plus le caractère d'un organisme puissant où toutes les parties se font équilibre. La vie ouvrière se régularise; la mortalité diminue, l'âge moyen s'élève; l'existence matérielle s'améliore; d'après Giffen, l'emploi du thé et du sucre a quadruplé en quarante ans, et l'émancipation morale suit le progrès physique.

Un ouvrier, Broadhurst, devient sous-secrétaire d'État dans le ministère Gladstone de 1880 et deux ouvriers secrétaires de Trade-Unions occupent à Manchester des fonctions judiciaires.

Les ouvriers anglais, d'ailleurs, sont entrés depuis longtemps dans la vie politique. Ils ont leurs députés au Parlement. Ils ont un comité parlementaire en rapport constant avec la Chambre des communes et les Trade-Unions. Ils collaborent à la législation ouvrière, et le Congrès annuel des Trade-Unions est, à côté des deux Chambres, un véritable Parlement du travail revêtu d'une incontestable autorité (1).

Eh bien! messieurs, cet ouvrier anglais, qui domine de si haut l'ouvrier anglais du début du siècle et l'ouvrier actuel du continent, c'est celui qui (avec l'ouvrier américain) reçoit, dans le monde, le plus haut salaire et est astreint à la plus courte journée de travail.

Ce point-là résulte de tous les documents officiels. Il est admis par tout le monde. M. Hector Denis l'a signalé à la Commission du travail il y a six ans. Et, phénomène instructif au plus haut point, l'industriel anglais adopte désormais le point

(1) Voir SCHULZE GAEVERNITZ, *Zum socialen Frieden*.

Digitized by Google

de vue opposé à celui qu'il défendait au début du siècle : il considère les hauts salaires et les journées réduites comme utiles à la prospérité nationale. C'est l'opinion des constructeurs et des fabricants les plus considérables, des Brassey, des Crossley, des Fawcett, des Mundella et de bien d'autres.

Ainsi, loin de soutenir, avec Karl Marx, que la production capitaliste a besoin d'un prolétariat réduit et impuissant, il faut reconnaître, avec Schulze Gaevernitz, que l'industrie nationale a besoin d'une classe ouvrière fortement groupée, fortement organisée et, par là même, chaque jour plus heureuse et plus libre, plus morale et mieux payée.

L'individualisme d'Adam Smith a conduit à l'anarchie. L'esprit d'organisation seul peut conduire à la paix et à la prospérité.

Quand un ouvrier et un patron se trouvent en face l'un de l'autre comme des unités isolées, ils sont en antagonisme.

L'ouvrier recherche le salaire le plus élevé et le patron le profit le plus grand ; ils vont, l'un et l'autre, dans leurs prétentions jusqu'au point extrême où le capital doit se retirer faute de rémunération, où l'ouvrier doit mourir faute de subsistance. Entre ces deux limites, c'est une question de force ; le plus fort l'emporte.

Au contraire, quand on considère l'industrie dans son ensemble, comme un tout organique, alors l'idée de la solidarité se dégage aussitôt et la question change d'aspect.

On constate bien vite que le salaire de famine n'est du travail à bon marché que dans cette phase primitive, barbare, de l'industrie où l'ouvrier et l'employeur sont encore l'un et l'autre des égoïstes incultes et bornés, presque des sauvages.

Dès qu'ils se civilisent, dès que l'on arrive dans des conditions normales au régime normal de l'industrie, c'est autre chose.

L'industriel ne peut plus rechercher la diminution des frais, les moyens de vaincre ses concurrents dans l'avilissement de la main-d'œuvre, dans l'abaissement du prolétariat ; il doit chercher son succès dans la collaboration intelligente d'un ouvrier émancipé par les Unions, par les hauts salaires et les journées réduites.

Digitized by Google

L'ouvrier, à son tour, ne peut plus se contenter de chercher isolément et au jour le jour un patron qui lui assure le pain quotidien. Il doit trouver en lui-même le levier de cette émancipation; il doit s'unir aux compagnons de sa profession, il doit veiller au développement de ses facultés. Et, à la grande école des Unions professionnelles, il apprend, avec la discipline morale, avec le dévouement au but commun, les liens qui le rattachent à ses semblables.

En d'autres termes, et c'est le cas pour l'Angleterre, quand le travail plus largement payé qu'ailleurs, la journée plus réduite qu'ailleurs correspondent à un produit dont la qualité supérieure et le bon marché assurent la victoire industrielle, on peut affirmer que la société économique est arrivée à un tel degré d'équilibre et de perfection que son avenir est assuré.

C'est l'histoire de l'industrie anglaise; c'est surtout l'histoire de l'industrie cotonnière, qui a fait la grandeur de l'Angleterre. Et elle mérite qu'on s'en occupe un instant, quand on songe qu'il y a en ce moment dans les filatures de coton de l'Angleterre 44 millions de broches tournant avec une rapidité vertigineuse et représentant le huitième de la production totale du monde entier. Cette histoire vient d'être résumée dans un article de Schulze Gaevernitz publié dans la revue allemande *Archiv für sociale Gesetzgebung und Statistik* (volume V). La voici en quelques mots : . .

Au début, les Anglais jouissent d'un véritable monopole. Ils ont l'eau comme force motrice, un air humide favorable à la finesse du fil, le port de Liverpool comme débouché.

Ils ont un prolétariat dégradé qui travaille au jour le jour et à bas prix, qui va au cabaret dès qu'il a un peu d'argent et chôme deux ou trois jours par semaine.

Et ce travail coûte fort cher, car le patron doit retrouver sur la quantité des ouvriers ce qu'il perd sur la qualité. Seulement, l'Anglais, maître du marché, ne s'aperçoit de rien.

Mais soudain, en 1830, la concurrence étrangère apparaît. Pour conserver des débouchés, il faut abaisser le coût de la production et, pour abaisser le coût de la production, il ne faut pas songer à diminuer le salaire, déjà descendu au salaire de famine.

Digitized by Google

Que va faire l'industrie? Elle va recourir à la science.

Et la science lui donne le moyen de lutter contre l'étranger, de gagner plus et de payer plus à l'ouvrier.

On ne songe pas un instant à la protection. On améliore l'outillage et les procédés techniques; on crée d'immenses établissements avec des machines compliquées et coûteuses; on multiplie le nombre des métiers et des broches; on perfectionne les appareils et on accroît leur vitesse et leur précision.

On obtient ainsi un accroissement prodigieux de la production, sans compter que l'on fait naître des industries nouvelles : métallurgie, construction, hauts fourneaux. Donc, on obtient beaucoup plus de produits et, grâce au progrès du machinisme, on les obtient en moins de temps. C'est-à-dire que l'industriel élève la force relative du travail et abaisse le coût relatif du travail.

Quand, avec un organisme produisant en un jour 100 unités, on finit par produire dans le même temps 200 unités, on a doublé la force du travail et, si on ne double pas le prix du travail, il y a bénéfice sur le coût de la production, bénéfice pour l'industriel.

Eh bien, ce bénéfice pour l'industriel a été en même temps un bénéfice pour l'ouvrier. Et cela est facile à expliquer :

On payait l'ouvrier à la pièce. Le perfectionnement de l'outillage diminuait le prix du travail à la pièce. Il y avait donc en apparence réduction du salaire.

Mais, dans le même temps que jadis et avec plus de facilité, l'ouvrier produisait beaucoup plus. Il y avait donc à la fin de la semaine accroissement du salaire total.

Et dès lors, qu'importait à l'ouvrier la réduction du salaire à la pièce, si, grâce à l'intensité, à la rapidité, à l'excellence du travail, son profit total montait?

En 1886, les ouvriers du coton et les ouvriers constructeurs de machines de Dukinfield et Oldham déclarent que leur salaire à la pièce a éprouvé un recul, tandis que leur salaire annuel a beaucoup progressé (1).

(1) SCHULZE GAEVERNITZ, *Zum socialen Frieden.*

Digitized by Google

Et le perfectionnement de l'outillage n'améliorait pas seulement la condition matérielle de l'ouvrier, elle rendait nécessaire son amélioration morale. Pour construire ces machines complexes, pour surveiller ces métiers délicats, pour suivre les mouvements de ces milliers de broches, il fallait encore beaucoup d'hommes, mais il fallait surtout des ouvriers de qualité supérieure ; il fallait l'habileté, l'intelligence, l'assiduité. L'idiot, l'alcoolisé, le fainéant ne pouvaient convenir. L'ouvrier devait se transformer, s'élever ou descendre jusqu'au workhouse. Il s'est élevé, messieurs, et il y a là le germe d'une identité d'intérêts entre le patron et l'ouvrier. Non pas de cette prétendue harmonie qu'Adam Smith fait sortir du contact des égoïsmes, mais d'une communauté de vues fondée sur les réalités sociales.

Car pour l'industriel aussi peu importe qu'individuellement le travailleur coûte plus cher, si l'ensemble du travail collectif produit coûte moins.

Peu importe que le nombre des heures de travail diminue si le chiffre des unités produites s'accroît.

Peu importe que les prétentions de l'ouvrier augmentent, si la production suit la même progression.

On peut, désormais, concevoir une production à meilleur marché avec un travailleur coûtant plus cher. Et l'industrie a un intérêt vital à s'appuyer non sur un prolétaire isolé, asservi, dégradé, mais sur des travailleurs organisés, émancipés, ayant le droit de prétendre à de hauts salaires et à des journées réduites.

A la Conférence de Berlin, le délégué français, Victor De La Haye, fournissait les chiffres suivants :

La production annuelle moyenne

de l'ouvrier français est de	fr.	3,342
— parisien		6,123
— américain.		10,194

Or, l'ouvrier américain a la journée la plus courte et le salaire le plus élevé du monde entier.

Brassey, le grand constructeur de chemins de fer, a construit des voies ferrées partout. En 1842, il construisait la

Digitized by Google

ligne Paris-Rouen. Il donnait à l'ouvrier français la moitié du salaire accordé à l'anglais et c'était l'anglais qui lui coûtait le moins. Et nous voyons actuellement que dans la construction du chemin de fer du Congo, le nègre, qui n'a presque pas de besoins, et se contente, comme salaire, de colifichets, est un ouvrier qui coûte fort cher.

Le salaire des ouvriers du coton est bien plus élevé à Manchester qu'à Mulhouse et pourtant les tissus de Manchester coûtent moins et les fabriques de tissus imprimés de Mulhouse vont chercher leurs étoffes à imprimer à Manchester.

Les imprimeurs sur coton du Massachusetts touchent un salaire de 4 dollars 1/2. Ceux d'Allemagne ne reçoivent pas un dollar. C'est la production américaine qui l'emporte. L'ouvrier filateur de l'Inde ne demande qu'un peu de riz ; dès qu'il a sa pitance, il chôme, et la main-d'œuvre dans l'Inde coûte horriblement cher.

L'ouvrier agricole russe n'a presque pas de besoins ; il travaille 16 à 17 heures par jour. L'Anglais, qui se nourrit fort bien, travaille 10 heures et fait deux fois plus de besogne. D'après Stuart Mill, un faucheur du Middlesex fauche en un jour autant que trois faucheurs russes, et le fermier anglais paye 10 centimes là où le propriétaire russe en paye 50, pour faucher la même portion de prairie.

Dans la Forêt-Noire, la fabrication des montres est une industrie domestique. L'ouvrier fabrique toute la montre.

En Amérique, une fabrique de 420 ouvriers produit, grâce à un outillage merveilleux, 1,500 montres par jour.

Le salaire de ces ouvriers est le quadruple de celui de l'ouvrier de la Forêt-Noire. Pourtant, les frais de fabrication sont moindres aux États-Unis et la montre américaine coûte moins. Et tandis que, dans la Forêt-Noire, la plus petite fluctuation du salaire trouble toute l'industrie, aux États-Unis, sur un chiffre aussi colossal de montres, une augmentation de salaire d'un dollar ne produit pas d'effet sensible. La qualité de l'ouvrier devient essentielle, la question du salaire perd de son importance (1). Ces faits, dont l'explication est si simple, mes-

(1) La plupart de ces exemples sont tirés du livre de Schulze Gaevernitz : *Zum socialen Frieden.*

Digitized by Google

sieurs (vous l'avez vu tantôt), ont cependant une incalculable portée.

Le nœud de la question sociale, c'est le développement de la misère en face du développement de la grande industrie.

A mon avis, au point de vue absolu, la concentration énorme des capitaux n'est pas favorable au bonheur social.

La centralisation à outrance est nuisible en politique, elle l'est aussi dans l'industrie. Une monarchie absolue, qu'elle soit industrielle ou militaire, est toujours la monarchie absolue; c'est le despotisme. Et ces immenses cadres industriels ne peuvent continuer à s'étendre sans se briser.

L'avenir est en politique à la décentralisation; je pense qu'il en est de même pour l'industrie. Quoi qu'en disent les marxistes et les collectivistes, le progrès n'est pas dans un État centralisant à outrance la production et la consommation; le progrès est dans la décentralisation, dans la constitution de puissants organismes locaux.

Mais en attendant, la grande industrie est là.

Eh bien, l'histoire économique de l'Angleterre nous montre dans quelles conditions elle peut subsister et prospérer.

Il faut, pour qu'elle prospère, que la classe ouvrière prospère également. Il faut que l'ouvrier puisse atteindre au bien-être matériel et moral; qu'il ait de forts salaires et des journées réduites pour pouvoir songer à l'avenir, et constituer la vie de famille; il faut qu'il arrive à l'indépendance économique, intellectuelle et politique.

L'Angleterre se rapproche d'une sorte d'équilibre social. Pourquoi?

Parce que l'industriel anglais a employé sa puissance pour le bien de tous; il a fait des lois protectrices de l'ouvrier; il a reconnu l'organisation ouvrière; allant plus loin que la législation, il a réduit au-dessous des limites légales les heures de travail.

La journée de neuf heures existe dans une grande partie de l'industrie et le système des deux équipes permet dans beaucoup d'industries un travail de 8 heures; dans les charbonnages, un travail de 6 heures à 6 1/2 heures.

Digitized by Google

Et le capitaliste anglais reconnaît que le meilleur ouvrier c'est le plus exigeant, c'est celui qui travaille d'autant plus qu'il a des besoins plus élevés à satisfaire.

A ce propos, messieurs, l'on s'étonne parfois de voir les ouvriers mieux nourris, mieux habillés, mieux logés, mieux payés que jadis, se plaindre de leur condition.

Ils obéissent à un instinct naturel, à un courant que jamais l'humanité n'a remonté. L'homme, dès les premiers jours de son apparition sur la terre, tend d'abord au nécessaire, puis au superflu. Dès l'époque de l'âge de la pierre, on trouve des cornes de cerf munies d'ornements, des morceaux d'ambre perforés qui ont servi de parure. C'était le superflu de l'âge de la pierre.

Mais le superflu est bientôt à son tour le nécessaire. Et la poursuite du mieux continue ainsi à l'infini. Et à mesure que le superflu devient le nécessaire, les actes volontaires et conscients deviennent réflexes et l'intelligence peut s'appliquer à de nouveaux progrès. C'est le secret du développement de l'humanité.

L'industriel de 1893 jouit d'un confort, d'un bien-être, d'un luxe fort supérieurs au luxe, au bien-être, au confort de l'industriel du début du siècle.

Est-ce qu'il se compare à ce dernier? Non. Il regarde l'avenir; son ambition n'est pas éteinte. Il rêve des conquêtes nouvelles. Il est poussé par la loi du progrès.

De même l'ouvrier actuel ne se compare pas à l'ouvrier d'autrefois. D'ailleurs, il ne le connaît pas, et la comparaison serait impossible.

Il se compare au riche bourgeois qu'il connaît; il voit les sacrifices que la bourgeoisie fait au luxe, au superflu, à l'ostentation.

Et il trouve dans le milieu qui l'entoure des ferments qui surexcitent ses aspirations.

De telles aspirations sont inévitables. Elles ont existé partout et toujours. Elles sont légitimes. Seulement, il faut les diriger.

Pour l'homme comme pour la société, l'accroissement de civilisation et de richesse n'est utile que s'il y a aussi accroissement de moralité et de culture.

Digitized by Google

Le millionnaire sans culture ni moralité a plus de puissance pour le mal que pour le bien.

De hauts salaires et des journées réduites, quand l'ouvrier n'a pas atteint un certain niveau, ne donnent que plus d'occasions de dissipation et de paresse.

L'ouvrier anglais est un type professionnel d'une capacité supérieure, parce qu'il emploie les hauts salaires à améliorer sa condition physique. Parce qu'il emploie les heures de repos à améliorer sa condition intellectuelle, à donner à la vie de famille, source vive de la moralité, la part qui lui revient. Et parce que le législateur le met dans la possibilité de faire tout cela.

Le progrès économique de l'individu a pour condition son progrès moral. Et le progrès moral est impossible sans le progrès économique. On ne peut les séparer. Il faut avec Carlyle, avec de Laveleye, avec Schulze Gævernitz proclamer que la réforme sociale et la réforme morale sont indissolublement unies.

Et maintenant, messieurs, si nous recherchons les causes du progrès de l'Angleterre, nous ne pouvons conserver le moindre doute : il a été enfanté par les Trade-Unions.

L'union professionnelle a accompli la double réforme morale et sociale.

De ceux qui s'avançaient la menace à la bouche en destructeurs de la société, elle a fait des citoyens qui se sentent les héritiers des plus nobles traditions de l'humanité, et considèrent la civilisation dont ils font partie comme le patrimoine commun de la nation.

Le régime corporatif anglais a été jusque sous le règne des Tudors la base du gouvernement local et des libertés publiques.

Il a opposé une digue invincible aux excès de la centralisation jusqu'au jour où Henri VIII d'abord, Édouard VI ensuite l'ont abattu, commettant l'erreur que Turgot commettra plus tard en France.

Il s'est redressé de nos jours sous l'égide de la liberté.

Les ouvriers ont compris que l'individualisme à outrance atrophie l'individu.

Digitized by Google

Les classes dirigeantes leur ont donné raison. Elles ont en 1824 aboli les lois hostiles aux coalitions. Elles ont en 1871 accordé aux associations l'existence légale.

Elles ont admis que l'individualité juridique des associations est le complément logique de leur liberté. Pour le citoyen, l'existence de fait ne suffit pas; il n'a la vraie liberté que par l'existence juridique. Pour l'association de même, ce n'est pas assez de la tolérer; si l'on veut qu'elle vive d'une vie réelle, il lui faut la personnification civile. En l'accordant aux Trade-Unions, le Parlement anglais a rendu à la classe ouvrière, avec l'autonomie, la possibilité d'un développement organique régulier.

Il est faux que les hommes assurent le règne du souverain bien, en laissant chacun d'eux ne poursuivre que son intérêt personnel.

Il est absurde de croire qu'ils arrivent au bonheur par la lutte de tous contre tous.

Quand ils n'ont pour mobile que l'égoïsme, l'image de Hobbes est juste : la démocratie est hideuse. C'est le monstre marin décrit dans le livre de Job, le Léviathan qu'il faut écraser.

Si les hommes peuvent prétendre au bonheur, se rapprocher de la justice, c'est en s'organisant, en se groupant. C'est par l'assistance mutuelle, la prévoyance, la pratique de la solidarité.

Tel est le secret de la puissance des Trade-Unions.

Elles ont dépensé des millions de livres en frais funéraires, en frais de maladie, d'accident, de vieillesse, d'apprentissage, de chômage.

Elles ont obtenu, en échange de ces grands sacrifices, l'influence politique; elles ont agi sur le Parlement; elles ont eu une action décisive sur la fixation des salaires et des heures de travail, parce qu'elles ont donné à l'ouvrier l'indépendance nécessaire pour debattre les conditions du contrat de travail.

On disait au début du siècle : Le contrat de travail est un contrat comme un autre; le travail est une marchandise comme une autre. Il n'y a qu'à appliquer les règles du droit romain sur le contrat. La liberté des contractants suffit à tout.

Digitized by Google

Il y a là une erreur colossale. Pourquoi?

Le contrat de travail, Engel et Brentano l'ont démontré, a pour objet l'utilisation de la force du travailleur. Le travailleur ne se borne pas à livrer une marchandise comme un maquignon livre un cheval; le travailleur, pour livrer sa marchandise, doit employer, en effet, son corps, son intelligence et son cœur.

S'il est vrai que les règles du droit romain suffisent à tout, c'est un fait régulier, normal; c'est un incident naturel de la vie de tous les jours, que l'ouvrier refusant le travail surtout quand il est le plus utile à la société, et décrétant la grève générale.

Assurément, le préteur romain appliquant les règles du contrat, n'eût pu voir là une situation révolutionnaire.

S'il est vrai que le droit romain suffise à tout, il n'y a aucune raison pour blâmer le patron, quand son intérêt l'exige, de forcer l'ouvrier à accepter sous la pression de la faim un salaire dérisoire; de négliger dans ses ateliers les mesures les plus élémentaires d'hygiène et de salubrité; d'accepter l'offre de travail d'enfants débiles ou même de malades.

L'assimilation aux règles classiques de l'*Emptio-Venditio* est impossible (1).

Le contrat romain suppose l'égale liberté des contractants. Et en proclamant la liberté sans l'organiser, en mettant face à face des individus isolés vendeurs et acheteurs de travail, en leur disant : « Débattez vos intérêts à votre gré », le régime moderne n'a pas vu l'abîme existant entre l'ouvrier et le capitaliste.

L'ouvrier, pour vivre et élever sa famille, a besoin, au point de vue physique, de force, de sobriété, d'une santé à toute épreuve; au point de vue moral, d'ordre, d'épargne, de discipline, d'intelligence. Et la moindre faiblesse, le moindre oubli, la plus légère secousse le mettent, lui et les siens, hors des rails.

Assurément, le capitaliste pris individuellement ne prospé-

(1) BRENTANO, *Die Arbeiter Versicherung gemäss der heutigen Wirtschaftsordnung*. Leipzig, 1879.

Digitized by Google

rera pas sans fortes qualités morales et intellectuelles. Toutefois, dans la grande industrie, dans la société anonyme, tous ceux qui forment le capital n'ont pas besoin de ces qualités au même degré.

Comparez donc la vie individuelle de l'ouvrier à la vie individuelle de l'industriel. Ils ont l'un et l'autre à compter avec les mêmes événements, la destinée leur réserve les mêmes douleurs, la morale leur impose les mêmes devoirs.

Ils doivent élever leurs enfants, leur donner l'éducation et l'apprentissage. Ils doivent prévoir la maladie, l'accident, les infirmités, la vieillesse et la mort; ils doivent prévoir des crises, des ralentissements de production, des chômages.

Quelle différence néanmoins dans la répercussion de ces événements!

D'un côté, grâce au capital, à la permanence des revenus, l'existence matérielle continue régulière et assurée, pour le chef de famille ou pour les siens. La voie est tracée. La machine continue à rouler.

De l'autre, chacun de ces incidents entraîne des sacrifices pénibles, de profondes secousses, un bouleversement complet; les ressources sont taries et le problème de la misère apparaît!

Il ne saurait donc être question dans le contrat de travail de l'égalité des contractants.

En outre, dans le contrat de travail il y a (ce que l'on ne rencontre pas dans les autres contrats de vente ou d'achat) des devoirs moraux réciproques.

Il ne suffit pas que chacun ne songe qu'à son intérêt personnel immédiat. Chacun doit songer à l'intérêt d'autrui. Chacun doit faire un certain sacrifice de son avantage présent pour mieux assurer l'avantage futur de tous.

L'industriel doit accorder des salaires élevés et des journées réduites pour que la classe ouvrière grandisse en intelligence, en dignité, en moralité.

L'ouvrier doit, en réclamant son salaire et ses heures de travail, tenir compte de l'état du marché international pour que l'industrie ne succombe pas sous le poids de la concurrence.

Digitized by Google

Et alors on est aux antipodes des règles étroites de l'*Emptio-Venditio*. Et au lieu du choc douloureux des égoïsmes, on voit apparaître la chambre de conciliation, symbole de l'altruisme et de la paix sociale!

Messieurs, les Trade-Unions ont produit ce miracle. .

L'association professionnelle a été la grande émancipatrice, la grande école sociale. Elle a égalisé les conditions entre les deux parties contractantes. Elle a permis à l'ouvrier d'attendre, de résister aux maladies, aux accidents, aux crises.

A travers les hasards d'une vie pénible et agitée, elle lui a donné la sécurité du pain quotidien.

Elle lui a fourni ainsi les moyens d'agir efficacement sur le taux des salaires et la durée du travail.

Elle a fait enfin intervenir dans le contrat l'élément moral.

Pour les Unionistes, il ne s'agit plus uniquement d'accroître le salaire et de réduire la journée de travail, mais de faire profiter l'être humain de cet accroissement et de cette réduction.

Les Unions ont fait germer dans le prolétariat l'esprit de justice et de modération : Schulze Gævernitz les appelle : des organismes de paix sociale.

Que voyons-nous au Congrès des Trade-Unions tenu à Bradford en 1888; à celui qui a eu lieu à Dundee en 1889? Les délégués ont réclamé la création de chambres de conciliation et ont insisté sur l'utilité de la conciliation.

Exemples plus frappants encore! Les délégués ouvriers de l'industrie cotonnière se prononcent contre la journée de 8 heures en invoquant les nécessités de la lutte contre la concurrence étrangère.

A l'Union des ouvriers mineurs du Northumberland, le chef de l'Union, Burt, déclare que l'industrie houillère dépend de conditions variables et que les parts d'actions de charbonnages sont moins sûres que les fonds d'État. Il est donc de l'intérêt des ouvriers comme des industriels, dit-il, que ces actions donnent un dividende supérieur à la rente anglaise.

Les industriels, de leur côté, qui jadis se défiaient des Trade-Unions, leur sont actuellement tout à fait favorables. Et ils expriment leur sympathie d'une façon catégorique.

Digitized by Google

Un patron de l'industrie du fer, dans une lettre insérée dans le livre de Trant. Trade-Unions, Londres, 1884, écrit :

« Je considère les Unions ouvrières comme d'admirables « écoles où l'ouvrier acquiert des notions plus justes sur les « rapports du capital et du travail. »

Un autre industriel, David Dale, dit en 1881 :

« Je déclare de la façon la plus formelle, et c'est le résultat « d'une longue expérience, que de fortes associations ouvrières « avec un comité exécutif capable, et investi de la confiance « des ouvriers associés, constituent pour l'industriel la meil- « leure des garanties de voir régner dans la classe ouvrière la « raison et la fidélité aux conventions. »

M. Dale est ici d'accord avec un éminent ingénieur belge, M. Weiler, qui dans une conférence récente montrait l'influence utile des bons meneurs.

Ainsi le mouvement ouvrier anglais est, grâce aux Trade-Unions, un mouvement pour le développement organique, pour l'évolution pacifique de la classe ouvrière.

Il y a, il est vrai, au-dessous de ce trade-unionisme conservateur, un trade-unionisme nouveau que Howell décrit et combat dans un livre récent (1).

Ce nouveau trade-unionisme est né dans les couches profondes de la population misérable de Londres, en vertu de cette loi qu'à mesure que des masses désorganisées s'organisent et s'élèvent, il y a de nouvelles masses qui sortent de l'ombre et veulent s'élever à leur tour.

Ce nouveau trade-unionisme est agressif ; il en est encore à la théorie révolutionnaire de Karl Marx : il se prononce pour la lutte et pour la révolution.

Pourquoi est-il ainsi prêt à la guerre ? Parce qu'il est faible. Parce qu'il s'appuie sur des éléments incultes, sur les manœuvres, les portefaix, les ouvriers sans apprentissage, l'*Unskilled labour*. Ils s'apprêtent à monter, mais ils sont encore au bas de l'échelle ; ils n'ont aucune organisation ; ils ne font ni de la prévoyance, ni de l'assistance. Ils ne songent qu'au

(1) Howell, *Le passé et l'avenir des Trade-Unions*. Paris, 1892.

Digitized by Google

jour présent ; au salaire actuel ; à leur intérêt personnel et immédiat. Et ils ne peuvent songer à autre chose.

Le jour où ils deviendront forts ; le jour où ils seront organisés, où ils auront des fonds de secours et d'assistance, ils seront modérés comme les vieux unionistes, et ils auront comme ceux-ci des vues plus larges et plus généreuses.

Que faut-il faire pour les amener à cette situation? Faut-il se contenter de l'esprit de charité et de fraternité? Faut-il recourir à l'État?

C'est l'éternel problème qui se pose aux hommes depuis que dans les bas-fonds de la civilisation végètent des misérables, trop écrasés sous le poids du malheur pour pouvoir se redresser eux-mêmes!

Messieurs, je crois que les deux choses sont nécessaires; je crois qu'il faut recourir à la fois à l'esprit de charité et à la protection légale. L'esprit de charité est la base de toute morale humaine comme elle est la base de toutes les religions; mais la protection légale s'impose, d'une façon transitoire, là où l'homme est trop faible encore pour user de son initiative. La liberté est surtout utile aux forts.

En résumé, messieurs, puisque les désirs de l'humanité augmentent avec ses progrès, deux solutions sont seules possibles :

Ou bien, il faut condamner ce progrès qui, en émancipant l'homme, lui crée des besoins nouveaux;

Ou bien, il faut admettre et le progrès et les besoins nouveaux qu'il provoque. Seulement, le progrès véritable n'existe pas sans l'accroissement de la moralité humaine.

La Révolution française a commis une erreur : elle a proclamé les droits de l'homme. Elle aurait dû proclamer également ses devoirs, car chacun de nous, à quelque condition qu'il appartienne, a des devoirs à remplir.

Ceux qui possèdent n'ont pas seulement le droit de jouir; ils ont le devoir d'appeler de plus en plus les autres à la jouissance; ils ont le devoir de remplir les charges inhérentes à la fortune.

Ceux qui ne possèdent pas n'ont pas seulement le droit

Digitized by Google

d'aspirer à l'égalité; ils ont à remplir des devoirs sans lesquels ils ne peuvent s'élever dans le monde.

Mais alors aussi, quand chacun accomplit son devoir, l'émancipation progressive des hommes est le plus grand des biens sociaux et cette émancipation est continue.

L'esclave romain est devenu le colon attaché à la terre. Le serf féodal attaché à la glèbe est devenu l'ouvrier libre des corporations. L'ouvrier libre des corporations est devenu le bourgeois du XIXe siècle.

Le prolétaire asservi de la grande industrie est devenu l'ouvrier libre des Trade-Unions; celui-ci, à son tour, sera le bourgeois du XXe siècle.

Et de même que l'affranchissement du travailleur du moyen âge qui a créé notre bourgeoisie a apporté au monde plus de liberté et de justice, de même l'élévation du travailleur moderne apportera au monde plus de justice et de liberté.

Et l'on se rapproche ainsi d'un État social moins imparfait.

Je veux parler non d'un État fondé sur la haine et l'égoïsme; non d'un État fondé sur la contrainte et où nous serions tous courbés sous le même despotisme; non d'un État où les meilleurs seraient abaissés au niveau des moins bons, mais d'un Etat où les inférieurs s'élèveront au niveau des supérieurs par la pratique de la solidarité et de la justice sociales.

Digitized by Google

LES THÉATRES DE SOCIÉTÉ

AVANT LA RÉVOLUTION

VICTOR DU BLED, *La Comédie de Société au XVIIIe siècle;* un vol. gr. in-18. Paris, Calmann-Lévy, 1893.

Le XVIIIe siècle, épris de tous les plaisirs, a eu au suprême degré le goût du théâtre. Non seulement le monde aristocratique allait voir la comédie et l'opéra, les farces et les parades, mais il montait sur les planches et s'exerçait dans tous les genres. Quoi d'étonnant? Hommes de qualité et grandes dames, écrivains et petits abbés, tous avaient les aptitudes et les habitudes qu'exige la comédie de société. Jamais l'art de se présenter, de se tenir, de se mouvoir, de causer, n'avait été poussé plus loin, jamais on n'avait su mettre des nuances si délicates dans un mot, dans un geste, dans un sourire. Tout était devenu artificiel et conventionnel. Tout le monde savait l'art de dissimuler, de feindre, d'exprimer les sentiments et les idées de la façon la plus agréable, et l'on jouait dans le salon et dans l'alcôve, avec une rare habileté de grâce et d'abandon, la plus amusante, la plus fine, sinon la plus émouvante des comédies.

Puis, par moments, dans une réaction instinctive contre tant de raffinement et de distinction, on éprouvait le besoin de se livrer à une petite saturnale de grossièreté et de mauvais ton, à une éruption de grosse gaieté populacière, de s'amuser pendant une heure de ce qui amuse la plèbe.

Voilà pourquoi, sur les théâtres mondains du siècle dernier, Collé a eu ses jours de triomphe comme Malézieu et Dancourt.

Digitized by Google

C'est Catherine de Médicis qui avait apporté d'Italie le goût des mascarades, des travestissements, des ballets. En 1581, toute la cour dansait dans *Circé et ses nymphes*, et Sully lui-même exécuta des pas que lui avait enseignés Marguerite de Valois. Louis XIV continua la tradition et dansa dans les ballets composés par Benserade ou Molière et dont Lulli faisait la musique.

Mais c'est au XVIIIe siècle que le théâtre de société devint un engouement, un evéritable fureur. A un moment donné, on en compta jusqu'à cent soixante à Paris. La cour, naturellement, eut le sien, qui devint presque une institution régulière, un foyer d'intrigues, un moyen de gouvernement, en même temps que la plus captivante et la plus laborieuse des distractions.

La première en date des princesses qui eurent un théâtre à elles, ce fut la duchesse du Maine, la petite-fille du grand Condé, cette naine égoïste et fantasque qui avait fait à un bâtard de Louis XIV l'honneur de l'épouser. Les fêtes et les représentations qu'elle donnait à Sceaux sont restées célèbres. Son grand pourvoyeur de comédies, de ballets, d'impromptus était Nicolas de Malézieu, dont les compositions ne s'elevèrent, du reste, jamais au-dessus de la médiocrité. On a parfaitement oublié aujourd'hui *Purgapolinice, capitaine d'Éphèse, les Imposteurs de Chastenay, la Tarantole, le Prince de Cathay, Polichinelle et son voisin.*

Voltaire fut pendant plusieurs mois l'hôte du château de Sceaux, où il joua avec Mme du Châtelet, *Isée*, opéra-bouffe, *la Prude* et *Zélindor*. Il y composa et y fit jouer sa tragédie de *Catilina ou Rome sauvée*.

Après soixante-dix-sept ans de jeunesse, la duchesse du Maine mourut en 1743, et le théâtre de Sceaux avec elle.

Quatre ans après, la marquise de Pompadour inaugurait le sien, appelé d'abord le théâtre des *Petits-Cabinets*, et qui était établi dans une galerie du palais attenante au Cabinet des médailles. Plus tard, on transforma en salle de théâtre la vaste cage de l'escalier des Ambassadeurs.

La première installation avait coûté 200,000 livres, c'est-à-

Digitized by Google

dire près de 600,000 francs, valeur actuelle, si l'on adopte les récentes évaluations du vicomte d'Avenel. Rien n'y manquait du reste : troupe de comédie et d'opéra, orchestre nombreux et choisi, tailleurs, habilleuses, coiffeurs de premier ordre, costumes, décors et accessoires.

La troupe de comédie se composait des ducs d'Orléans, d'Ayen, de Coigny, de Nivernois, du comte de Maillebois, des marquis de Châteauvieux et d'Entraigues; des marquises de Pompadour et de Livry, de la duchesse de Brancas, de la comtesse d'Estrades, de Mme de Marchais. Mlles Gaissain et Dumesnil, de la Comédie-Française, venaient parfois diriger les répétitions.

Pour l'opéra, on adjoignit à la troupe Mme Trusson, le comte de Clermont, le vicomte de Rohan, le marquis de la Salle. Le duc de la Vallière remplissait les fonctions de directeur. Il avait pour adjoint l'académicien Moncrif, auteur de l'*Histoire des chats*. On jouait tout l'hiver, à partir de la mi-novembre.

Mme de Pompadour, qui avait un talent réel pour le théâtre, s'en servait « pour offrir à son amant le ragoût de cette métamorphose continuelle qui la montrait, elle la meilleure comédienne de son temps, sous les aspects les plus variés ». Elle réussit à fixer le plus changeant et à amuser le plus ennuyé des rois. C'était lui-même qui dressait les listes d'invitations, et les plus grands personnages se disputaient la faveur d'y figurer et, plus âprement encore, celle de remplir le moindre bout de rôle.

Voici, à ce sujet, une anecdote assez piquante :

Mme de Housset sollicitait un commandement pour un de ses parents. Froidement reçue par le ministre d'Argenson, elle se retirait, lorsque le marquis de Voyer, fils du ministre, l'aborda dans l'antichambre : « Madame, lui dit-il, je vous ferai obtenir le commandement que vous désirez en échange d'une place d'exempt de police ». Mme de Housset lui ayant demandé une explication, il ajouta : « On va jouer *Tartufe* dans les Cabinets. Il y a un rôle d'exempt qui consiste en très peu de vers. Obtenez de Mme la marquise de me faire donner ce rôle, et le commandement est à vous. »

Digitized by Google

Un peu plus tard, le marquis de la Salle, un des bons acteurs de la troupe, fut récompensé de ses services dramatiques par le gouvernement de la province de la Marche, sollicité par des maréchaux de France et des lieutenants généraux plus anciens que lui.

Voilà bien l'ancien régime, n'est-ce pas? Oui, mais comme le régime nouveau est bien resté dans la tradition!

C'est avec *Tartufe* que fut inauguré, le 17 janvier 1747, le théâtre des Petits-Cabinets. On donna immédiatement après *le Préjugé à la mode*, de La Chaussée; *l'Esprit de contradiction*, de Dufresny; *les Trois Cousines*, de Dancourt.

La grâce et le talent de la marquise ne la préservèrent pas toujours des épigrammes. Un jour, chez le comte de Maurepas, on en fit circuler une qui se terminait par ces quatre vers, plus injustes que spirituels :

Sans esprit, sans caractère,
L'âme vile et mercenaire,
Les propos d'une commère,
Tout est bas chez la Poisson.

Maurepas fut exilé, et l'auteur supposé, Pont de Veyle, perdit une sinécure de 25,000 livres. Elle était vindicative, la marquise, et le commandeur de Souvré reçut, à sa demande, un ordre d'exil, pour avoir admiré qu'elle voulût apprendre l'allemand pendant qu'elle ne faisait qu'écorcher le français.

Deux *premières à sensation*, comme on dit aujourd'hui, ce furent les représentations du *Méchant*, de Gresset, et du *Devin de village*, de Rousseau. Pendant les six années qu'il dura, le théâtre de la marquise donna : une tragédie, dix-huit comédies, trente et un opéras, dix ballets, en tout soixante pièces, dont plusieurs furent jouées cinq ou six fois.

Marie-Antoinette, transportée de tous les plaisirs, voulut aussi avoir son théâtre. La plus frivole des reines n'avait ni le talent de comédienne, ni l'oreille musicale de Pompadour, la bourgeoise parvenue. Elle jouait mal et chantait faux. Ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à obtenir le consentement de Louis XVI. Pour l'obtenir, il fallut flatter le goût du roi pour les parodies, les farces et le bas comique.

Digitized by Google

Le théâtre du Trianon fut achevé en 1779, et coûta un peu plus de 140,000 livres. C'était moins que celui de la marquise. Mais Louis XVI se piquait d'être un prince économe. Son frère, le comte d'Artois, ayant engagé une somme considérable aux courses, il ne voulut, lui, risquer qu'un écu de trois livres, disant qu'il était père de famille de vingt-cinq millions de sujets.

Pour l'inauguration du théâtre de la reine, on joua *la Gageure imprévue,* de Sedaine, et *le Roi et le Fermier,* du même, musique de Monsigny. Les rôles furent tenus par Marie-Antoinette, Mme Élisabeth, sœur du roi, la comtesse Diane de Polignac, le duc et la duchesse de Guise, le comte d'Artois, le bailli de Crussol, MM. d'Adhémar, d'Esterhazy, Dillon et de Besenval.

La dernière représentation eut lieu le 19 avril 1785. On joua *le Barbier de Séville*, pièce à laquelle les hardiesses et l'éclatant succès du *Mariage de Figaro* donnaient bien plus de signification et de portée qu'elle n'en eût eu par elle-même. Étrange affolement de ces privilégiés de l'ancien régime, qui, non seulement prennent plaisir à se voir pendre en effigie, suivant l'expression d'une comédienne du temps, mais donnent eux-mêmes un coup de main à l'exécution!

Le prince de Clermont et le duc d'Orléans eurent aussi leurs théâtres. Bien qu'on y jouât à l'occasion des pièces littéraires et décentes, ils avaient pour spécialité les parades de foire, les farces graveleuses et scatologiques. Qu'on juge par quelques titres de ce qui faisait rire aux larmes les grands seigneurs et les nobles dames de la cour la plus raffinée qui fût au monde : *la Confiance des C...*, *Léandre étalon*, *Léandre hongre*, *l'Amant poussif*, *Isabelle grosse par vertu*, *le Marchand de m...*

Les divertisseurs attitrés, qui avaient le privilège de faire rire « à gueule ouverte et à ventre déboutonné » le public des théâtres princiers, c'étaient Sallé, Favart, Laujon, et surtout Collé. Celui-ci eut son moment de véritable célébrité. On l'appelait le *Corneille de la parade*. C'était un franc Gaulois, poissard avec génie. Du reste, dans sa vie privée, le plus hon-

Digitized by Google

nête, le plus rangé et le plus calculateur des bourgeois. Le duc d'Orléans lui ayant fait demander une pièce, il répondit qu'il n'était pas pressé du vain amour-propre de se faire lire et jouer, et qu'il fallait, pour l'y décider, quelque considération sérieuse, par exemple une *sous-ferme* des impôts pour cinquante ou soixante mille livres. Le duc y consentit, et Collé tira cent mille livres de sa ferme. On voit qu'il y avait des Juifs de Bagdad au XVIIIe siècle.

Veut-on avoir une idée des pièces que Collé composa pour la meilleure société de France? Voici un résumé adouci de *la Tête à perruque*.

Mme la baillive et une de ses amies ont invité à souper un vicomte et un chevalier, leurs amants, avec lesquels elles prennent des *libertés honnêtes, mais gaillardes*. Pour donner du piquant à la petite fête, on a placé sur un fauteuil la tête à perruque et la robe du bailli. Celui-ci, qu'on croyait absent, revient en tapinois, se cache dans la robe, et écoute sans sourciller les lazzis qu'on lui décoche, entre autres ce couplet que sa femme improvise en son honneur :

Jean, c'est comme on nomme mon homme,
Est un Jean... écoute s'il pleut,
Son père le fit gen... tilhomme,
La nature, Jean... qui ne peut,
Sa valeur, un Jean... qu'on assomme,
Un Jean de Nivelle, un vrai Jean ;
Mais, cher amant, vous savez comme,
Avec vous, encore hier, j'en
J'en fis un Jean !

Et s'adressant à la perruque : « A ta santé, c... » Le bailli, passant sa tête par la fente de la robe, répond : « Je te remercie, coquine ! » Sur quoi les quatre convives prennent la fuite.

Voilà à quoi s'amusait, à la veille de 89, cette noblesse de France, qui, sauf l'hypocrisie et la lâcheté, eut tous les vices et toutes les vertus, excepté la prudence et la modération.

Cette rapide analyse peut donner quelque idée de l'intérêt que présente le nouveau volume que M. Victor du Bled vient

Digitized by Google

d'ajouter à ses études sur la société du XVIIIe siècle. Les détails curieux et les anecdotes amusantes n'y manquent pas, M. du Bled a l'érudition aimable. L'habitude de frayer avec les causeurs spirituels et fins du siècle dernier l'a préservé de cette rouille de pédantisme qui dépare souvent les écrits des gens qui ont beaucoup lu. Ces agréables revenants, qui sentent plus la poudre à la maréchale que la terre humide du sépulcre, lui ont communiqué quelques-unes de leurs qualités, le goût, le tact, la mesure, le sentiment des nuances, sans faire tort pour cela à son originalité d'homme moderne.

L. VAN KEYMEULEN.

Digitized by Google

CH DE COSTER

LA LÉGENDE D'ULENSPIEGEL

Nouvelle édition. — Bruxelles, 1893.

Récension du texte d'après un manuscrit de l'auteur.

On attache aujourd'hui le plus grand prix à la correction des ouvrages littéraires et l'on y affecte des éditions spéciales, « définitives », *ne varietur*, qui en sont comme une consécration. Quand l'auteur vit, ce soin lui appartient de droit. Mais une édition posthume présentera toujours des difficultés, surtout, comme c'est ici le cas, lorsque l'œuvre est écrite dans une langue toute personnelle, à la fois archaïque et artistique, deux éléments de beauté, mais aussi deux continuelles occasions d'erreur. On sait de plus que De Coster faisait sur les épreuves d'imprimerie un consciencieux travail de retouches littéraires ; ce qui ne laisse guère d'attention pour la revision typographique ; ce qui prête, au contraire, à des fautes nombreuses. Cela pouvait excuser celles de la première édition et rendait plus nécessaire la correction de la deuxième. Un manuscrit pouvait y aider : c'est la dernière copie de l'auteur, malheureusement incomplète, celle qui a servi aux imprimeurs. Il est à regretter que ce précieux guide ait manqué à la réimpression du livre. Mais il n'est pas trop tard. La réputation de l'œuvre est faite, sa correction reste à faire ; c'est l'intérêt de l'artiste et c'est le devoir de la critique. Nous n'y manquerons point.

Digitized by Google

Il va de soi qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter aux « coquilles » que le lecteur remarque peu, tant il est facile de les rectifier au courant de la lecture; ni de faire état des « règles typographiques », dont chaque écrivain ne prend que ce qui lui convient. Certes, il peut être agréable de trouver toujours les noms propres orthographiés de la même manière; mais s'il a plu à l'auteur de les habiller, tantôt à la flamande, tantôt à la française, qu'avons-nous à y reprendre... pourvu qu'on ne les estropie pas dans l'une ou l'autre langue [1]? — On aime aussi à être prévenu, par des lettres italiques, qu'il s'agit d'un mot de langue étrangère ou d'acception spéciale... à moins que l'auteur, au bon moment, ne croie l'expression assez familière à ses lecteurs pour lui accorder le droit de bourgeoisie : *baes*, baes; *reiters*, reiters, reîtres, etc. [2]. N'est-ce pas ainsi que de coutume les mots étrangers se faufilent dans une langue? — On n'est pas fâché non plus de voir, d'un coup d'œil, grâce à des majuscules, à qui l'on a affaire : noms d'hommes ou de partis, institutions, titres, choses que l'auteur présente comme des personnes : « La fiancée de la Néerlande Liberté ». Pour les italiques, on peut admettre des exceptions; ici point, surtout pour le mot gueux, dont il convient de ne pas confondre les deux sens, que la majuscule distingue [3].

De Coster aimait le vieux langage; mais, dès son premier livre, Deschanel le félicitait de n'avoir pas abusé de la vieille orthographe, et lui-même dit l'avoir rajeunie : le goût archaïque ne tient pas à cela. *Ulenspiegel* donne son dernier mot sur ce point. Le manuscrit dit toujours raide, et non roide, comme on le lui fait souvent dire, et, s'il avait écrit : onques, emmi, ès, il est rare qu'il n'ait pas rétabli, sur les épreuves, l'expression

[1] Exemples : De Hoorn ou De Hornes. — Lumey de la Marche ou de la Marck.

[2] La première édition a mis trop de régularité en cela, malgré le manuscrit, qui indique de nombreuses variantes, bonnes à reprendre.

[3] Il faudra toujours : les Malcontents, les Rivageois, les États-Généraux, le Plat-Pays; le Compromis, la Pacification de Gand; le Chien rouge, le Prince des Sots, l'Abbé de Liesse; le Pater, le Credo, les Grâces; Sa Sainteté, Sa Ducalité, Son Épervialité, Sa Ventralité; le Saint-Sacrement, la Sainte-Pantoufle; la Parole (pour l'Évangile); Monsieur du Soleil, Amour, le géant Hiver, etc.

Digitized by Google

moderne. Cependant, après avoir imprimé vingt fois : noces, en simple français, s'il laisse échapper la formule si connue de « nopces et festins, nopces et ripailles », pourquoi ne lui laisserait-on pas ces retours à de vieux amis, et comme des « témoins » de sa familiarité avec Villon, Rabelais, Montaigne et Marnix? Les manuels du typographe n'ont rien à voir à cela.

L'auteur se plaisait aussi à élider les particules, lorsqu'il y gagnait du mouvement dans l'énumération, de la prestesse ou de la grâce dans la comparaison. Qu'on doive toujours dire : « le banc de torture » et ne pas lui faire dire : « prier Dieu de paix », le manuscrit l'indique autant que le sens. Mais le reste est affaire de nuances, le goût peut varier, le choix ne dépend plus que de l'artiste. Il conviendra de chercher ce qu'il eût préféré [1].

Ces points généraux entendus pour éviter de trop nombreuses corrections, il a semblé inutile aussi de noter celles qui ont été faites à la première édition, dans la deuxième; elles resteront acquises, il faut l'espérer ; presque toujours le manuscrit les confirme. Mais, lorsque les fautes sont communes aux deux textes, ou que la seconde édition en fait à son tour, il y a lieu de rompre la prescription par des *errata*, en se bornant à ce qui est nécessaire à la clarté du texte et au goût de l'artiste.

I. — Fautes communes aux deux éditions ou particulières à la seconde, corrigées d'après le manuscrit.

[On a suivi les pages de la seconde édition en y ajoutant le numéro de la ligne. Le numéro des pages de la première a été mis entre parenthèses, et les pages du manuscrit sont notées en chiffres noirs.]

P. VI, note, ligne 4. Les chiffres *LV* et *LVI*, imprimés en italiques, doivent être en majuscules romaines (11) [2].

[1] Notons aussi qu'il met toujours au féminin le mot toute : toute en larmes, toute courante, toute ensoleillée, et qu'il écrit en deux mots : male rage, male mort. Quand on a imprimé le contraire, c'est une faute que le manuscrit ne commet presque jamais et ne justifie point.

[2] Quand la page de la première édition est placée à la fin de la ligne, c'est que le texte y est correct.

Digitized by Google

2, l. 13 (2), tu vois là-bas — tu vois là. 3
6, l. 15. C'est l'enfant — C'est l'Infant (7). 14
6, l. 19 (7), de notre pays — de nos pays. 14
6, l. 38 (7), du Christ — de Christ[1].
7, l. 20 (8), Partant de Notre-Dame — Sortant, etc. 16
9, l. 32 (10), Monseigneur l'Infant — Infant. 21
12, l. 22 (13), les nouveaux Testaments — ni les nouveaux, etc. 29
13, l. 17 (14), son sang tourna — tournant. 31
17, l. 43 (19), nombre de pèlerins — des pèlerins[2]. 42
19, l. 17 (21), la bière — sa bière. 45
20, l. 2 (21), je tiendrai — je tiendrais. 46
23, l. 36 (25), l'âne ne pouvait — l'âne qui ne pouvait. 55
28, l. 30 (31), Il tendait — Le soir, il tendait. 65
33, l. 3 (36), gentille femme — gentille-femme. 74
38, l. 4 (41), vas-tu — va-t-on[3]. 83
40, l. 1 (44), tous les quelconques — tous et quelconques. 88
40, l. 23 (44), pour ses forteresses — pour sa forteresse[4]. 88
43, l. 21 (47), l'applaudissant — applaudissaient. 94
47, l. 17 (52), fut sain et sauf — fut ainsi sauf. 102
50, l. 19, ne leur donna — ne les leur donna (55). 109
51, l. 4 (56), panaches de cochon, ce sont leurs oreilles — panaches de cochons, etc. 110
53, l. 16 (58), cent florins — sept florins. 115
54, l. 25-27 (59), fâcherie... fâcherie — fâcherie... fureur. 118
54, l. 44 (60), je vais aussi — je vais ainsi. 118
56, l. 14 (61), banc de la torture — banc de torture. 121
59, l. 16 (65), maintes fêtes données — furent données[5]. 127

[1] En général, l'auteur ne dit jamais : le Christ — mais : Christ.

[2] Des pèlerins dont il vient d'être parlé.

[3] La première édition dit : Va-t'en, ce qui est incompréhensible. La deuxième a corrigé et dit : Vas-tu, ce qui serait au moins possible. Le manuscrit fournit le mot exact : Va-t-on.

[4] La forteresse dont l'auteur vient de parler.

[5] A moins que l'auteur n'ait supprimé « furent » sur les épreuves et mis : « Mêmes fêtes » et que la correction n'ait été exécutée qu'à demi. Cela serait préférable.

Digitized by Google

68, l. 10 (75), les fourneaux — les tonneaux. **147**
81, l. 15 (89), mangeurs de populaire — de ce populaire [1]. **174**
85, l. 15 (94), peuvent — puissent. **182**
90, l. 26 (100), Heyst — Sluys. **197**
90, l. 28 (100), Ulenspiegel quitta Rome, marcha — Ulenspiegel, marchant [2]. **198**
111, l. dernière (123), serviront — serviraient. **250**
115, l. 27 (127), fauconneaux et boîtes... tirées — tirés. **258**
115, l. 31 (127), quelques chiens, etc. — quelque chien. **258**
118, l. 18 (130), et y roula — et s'y roula. **264**
125, l. 14, était un enfoncement — était en un, etc. (137). **280**
131, l. 9 (144), ne voulait point — ne voulait plus. **292**
132, l. 10 (145), se tordant et criant — se tordant. **295**
135, l. 9, *simpel et dobbel* — *simpel* et *dobbel* (148). **302**
142, l. 31 (156), Que faites-vous — Que fûtes-vous. **320**
143, l. 3 (156), s'y détacher — se détacher. **321**
146, l. 24 (160), quatre livres — quatre litres. **331**
147, l. 39 (162), ne nous fais — ne nous faites. **334**
151, l. 19 (166), rien. Sinon — rien, sinon [3].
161, l. 28 (177), voyant là sa hache — voyant sa hache. **365**
167, l. 20 (183), je boirai après toi. Ah! etc. — Je boirai après toi. — Ah! etc.
167, l. 38, baiser ses yeux..., à sa nuque — et sa nuque (183). **376**
174, l. 13 (190), troupeau de moutons — de monstres. **392**
179, l. 20 (197), tu cries en août et que — ce que. **411**
180, l. 29 (198), chérie — ahurie. **414**
190, l. 17 (208), un bel âne, un museau — au museau. **424**
191, l. 8 (209), *kaberdoesjen musicos* et tavernes — *kaberdoesjen, tafelhooren,* musicos, etc. [4]. **426**

[1] Il s'agit de pigeons et petits oiseaux, que mangent les éperviers.

[2] Le mot *quitta* est un reste de l'ancienne version du manuscrit, biffé avant que l'auteur ait ajouté le mot suivant. La deuxième édition a ajouté *Rome,* ce qui est exact, mais ce qui n'est pas autorisé par le manuscrit.

[3] Au lieu de *sinon*, le manuscrit disait *toutefois*, ce qui permettait d'aller à la ligne. L'auteur aura fait une correction qu'on aura incomplètement exécutée.

[4] Musicos et tavernes, c'est la traduction des deux mots flamands qui précèdent, selon l'usage de l'auteur.

Digitized by Google

191, l. 25 (209), la lui ayant donné — donnée. **427**
193, l. 25 (212), que de faire — que te faire. **434**
195, l. 8, etc., votre nez bout de morveux — le bout de votre nez morveux, etc. (213). **438**
204, l. 3 (223), en morceaux d'ortolans — en monceaux, etc. **459**
204, l. 8 (223). Soulagez-vous point en la douleur — point la douleur [1]. **459**
207, l. 6 (226), Laurens Costers — Coster. **466**
208, l. 43 (228), le roi ou maître — le roi son maître. **471**
214, l. 29, prier Dieu de paix — le Dieu, etc. (232). **481**
215, l. 7 (233), comme l'œil d'un terrier — comme hors, etc. **483**
216, l. 7 (234), gueux sauvages — Gueux, etc. **490**
216, l. 16 (234), Le roi hérite. — Après ce refrain, il faut ouvrir un alinéa. **491**
217 et 218 (passim). gueux — Gueux (235 et 236). **491**
225, l. 28 (244), démolir chez vous — chez nous. **511**
228, l. 2 (247), souvent fois — souventes fois. **518**
228, l. 19, te trouvaient rassemblés — se trouvaient (247). **518**
230, l. 15 (249), trente-neuf — trente et neuf. **524**
230, l. 44 (250), dur à vous — dur à nous. **526**
233, l. 27 (253), La division grande — est-elle grande. **533**
235, l. 40, d'aspect farouche et une dure, etc. — et de dure, etc. (255). **538**
238, l. 28 (258), chemise de maille — de mailles. **542**
243, l. 41 (264), on leur y bailla donc — on leur y donna [2]. **558**
244, l. 19 (265), sans souffle — sans souffler. **559**
245, l. dernière (266), une pluie — une troisième pluie. **563**
247, l. dernière (269), Lamme mâchait — remâchant. **567**
252, l. 2 (273), débrancher — détrancher. **576**
256, l. 2, au Champ de Potences ou de liberté — ou à la liberté (278). **584**
256, l. 13 (278), valets et suivantes — et servantes. **585**

[1] Le manuscrit porte : « Ne me soulagez-vous point en la douleur, etc. ». On doit supposer que, sur ses épreuves, l'auteur, par brièveté, aura biffé : *ne me*, et que lui ou l'imprimeur aura négligé de supprimer : *en*.

[2] L'auteur avait écrit « bailla », puis il mit « donna », sans biffer le premier verbe, ni le second.

Digitized by Google

262, l. 36 ni de ta... pauvreté — ni ta etc. (285) **599**
263, l. 1 (285), un ami — mon ami. **600**
263, l. 14 (286), militaire résolution — révolution. **601**
267, l. 29 (290), hâlaient — halaient. **611**
268, l. 11 (291) canons, d'arquebuses — canons d'arquebuses. **613**
268, l. 16 (291), les salades ce sont — les salades sont. **613**
268, l. 23 (291), Ruvemarde — Ruremonde. **614**
268, l. 33 (292), vaquer — voguer. **614**
270, l. 15 (293), Choquien — Choquier. **618**
275, l. 20 (299), c'est bien fait — c'est bienfait. **631**
277, l. 20 (301), crespelé — crépelé. **639**
290, l. 27, besogné pour mort — pour la mort (315)[1].
274, l. 8, des filles folles — de filles folles (297).
300, l. 31, Nous le reconnaîtrons — Nous les, etc. (326).
348, l. 39, et 349, l. 30, Gueuse — gueuse (379 et 380).
357, l. 38, point du vin — point de vin (389).
362, l. 21 et s., Ryvish — Rŷvish (394, etc.).
390, l. 1, pour le roi des provinces — les provinces (423).
409, l. 23, qui furent si haut supprimez : haut (445).
432, l. 41, sur chaque vague de perles — des perles (471).
437, l. 27, et cendres et — cendres et, etc. (476).

II. — Corrections proposées.

Une question délicate se présente d'abord. Dès les premières pages, l'auteur a corrigé, coup sur coup, le texte manuscrit, pour élider des particules. Mais est-ce une raison, chaque fois que la première édition conserve l'article ou l'adverbe, avec ou malgré le manuscrit, d'en inférer qu'elle est en faute? [2]. Ce pourrait être aussi bien une correction faite par l'auteur. Des exemples ne manquent pas dans l'un et l'autre sens. Ainsi, page 215, l. 26 (233), parlant d'un condamné, il avait écrit qu'il

[1] Ici le manuscrit manque, et c'est la première édition qui rectifie les erreurs de la seconde.

[2] Les passages où le doute n'est pas possible ont été notés dans la première partie des *errata*.

Digitized by Google

fut frappé d'une barre de fer « sur les jambes, bras, pieds et mains » ; mais l'imprimé emploie deux fois l'adverbe et chaque fois l'article : « sur les jambes, sur les bras, les pieds, les mains ». On comprend qu'il y avait plutôt lieu d'appuyer que d'abréger. D'un autre côté, à la page 2, il a écrit, puis supprimé l'article *une* : « n'est-ce point annonce...? ». Pourquoi n'aurait-il pas fait de même, page 7, ligne 24 (8), et n'est-on pas en droit, quoiqu'il ait écrit et imprimé « un feu de bière », de supposer un oubli de sa part et de supprimer l'article et dire : « C'est la vraie façon en Flandre, pour sécher les gens mouillés, d'allumer feu de bière en la bedaine » ? — Qu'on en juge.

Il y a des cas où il faut opter, c'est quand la correction, ou la faute, n'est faite qu'à demi. Exemples :

P. 2, l. 17 (2), n'avons-nous pas... ne vois-je là — n'avons-nous, etc. **3**

273, l. 42 (297), cœurs pleins, les escarcelles vides — cœurs pleins, escarcelles vides. **626**

392, l. 13 (416), bouches de l'Escaut, bouches de Meuse, bouches du Rhin - bouches de la Meuse, etc

396, l. 19 (430), ne tuant point volontiers, sinon une oie tendre, un poulet gras, dinde succulente — sinon oie tendre, poulet gras, dinde succulente.

J'indique la version du manuscrit, quand l'une ou l'autre correction est possible, il faudra choisir.

D'autres fois, il y a un usage établi : « dame à robe », et non : à la robe. — 38 (42), **84**, Courtauds à grosse gueule, et non : à la grosse gueule, 383 (416), etc.

Voici d'autres passages litigieux :

P. 14, l. 27 (15), tenant chacun des chandelles — chacun chandelles. **34**

(La phrase semble plus claire avec l'élision, car le mot *des* revient aussitôt, employé autrement.)

15, l. 34 (16), comme la foudre — comme foudre. **37**

45, l. 34 (50), n'en ont une miette — n'en ont miette. **99**

Digitized by Google

195, l. 3 et 27 (213 et 214), que les poissons — que poissons. **437**

200, l. 2-3 (219), est de la bonne viande... de la bière céleste... de la chair divine — est bonne viande .. bière céleste .. chair divine. **449**

202, l. 15 (221), des fauvettes . des rossignols -- fauvettes... rossignols. **455**

205, l. 30 (224), mains de femmes sont un baume — mains de femme sont baume [1]. **462b**

206, l. 21 225), à la mort ou à la bataille — à mort ou à bataille. **464**

231, l. 23 (251), comme un homme miraculeux' — comme homme, etc. **527**

259, l. 7 (281), comme une hyène — comme hyène. **591**

271, l. 6 et 7 (294), les vins .. les vins — Dans cette énumération, tous les articles manquent sauf ces deux qu'il faut supprimer aussi.

346, strophe 4, vers 3 (377), comme des cimetières — comme cimetières [2].

On pourrait multiplier ces exemples. Ceux-ci peuvent suffire.

P. 30, l. 7 9 (32). Dans la scène de cruauté où Philippe II enfant s'amuse à brûler une mignonne guenon, la description de ce qui reste de la bestiole finit par cette phrase tronquée : « Et sa bouche était ouverte comme pour crier la mort, *se voyait* de l'écume sanglante, » etc. Le manuscrit dit : « Il s'y voyait », ce qui suffit au sens. Mais pourquoi le typographe aurait-il ainsi transformé le verbe? Ne serait-ce pas que l'auteur, d'après un procédé qui lui est coutumier, aura voulu être plus bref, et que lui ou l'imprimeur n'aura fait la correction qu'à demi? Il aurait pu dire, par exemple :

[1] Le manuscrit dit : Main de femme est baume. L'auteur aura préféré le pluriel.

[2] Le rythme de ce vers blanc semble favorable à l'élision.

Digitized by Google

« Et dans sa bouche restée ouverte..., se voyait... » — Cette variante appelle l'attention.

54, l. 28 (59). N'entends-tu que le haut allemand, je vais te parler dans le bas.— Ici le manuscrit confirme l'imprimé. Mais, à moins d'une ironie qui serait un peu forcée, le sens paraît exiger : « N'entends-tu pas le haut allemand, » etc.

77, l. 23 (85). L'auteur donne souvent, sans parenthèses, la traduction des mots flamands ou des expressions techniques qu'il emploie. Il le fait encore ici dans le manuscrit. Après que le patron a dit à Thyl : « Jette les manches à ce pourpoint », il ajoute : « Jeter veut dire faufiler en langue de tailleur ». **166**

(On pourrait mettre cette phrase, au moins en note.)

P. 84, l. 14 (93). Et tous trois... — Le manuscrit dit : « tous deux », **181**, c'est-à-dire : Claes et sa femme. L'auteur, en mettant « trois », aura tenu compte de la cigogne qui vient de partager leur repas.

86, l. 22 (95). Un soldi — un soldo.

92, l. 32 (102). *muske conyn.* — Encore un mot que le manuscrit explique : « C'est une portion de lapin ». **204**

113, l. 43 (125). chanter les *avés* en *e la.* — On disait alors, pour chanter en *mi* : chanter en *e la mi.* D'où « en *e la* », par abréviation et en appliquant au plain-chant d'église la terminologie musicale.

115, l. 22 (127) Les deux femmes partirent à deux. — Les femmes partirent à deux.

116, l. 18 (128). nourris... de carottes dans les champs et des racines dans les bois. — Il faut évidemment : et de racines. — L'auteur avait d'abord employé le verbe manger au lieu de nourrir. De là une correction incomplète.

118, l. 28 (130). frappé au collet. — C'est happé qu'il faut. Le manuscrit avait dit : attaqué, sans doute pour éviter une répétition. On doit supposer que, sur les épreuves, l'auteur, préférant le mot exact, aura écrit : happé, et que les typographes auront lu : frappé.

Digitized by Google

137, l. 4 (150). qu'on menait ainsi... — Supprimez « ainsi », qui se trouve déjà dans la phrase.

144, l. 36 (158). Après : « traction à quatre galères ; » le manuscrit ajoute : « chaque fois qu'une pauvre fille sera enterrée vive et criera grâce sous la terre ». **326** Le compositeur aura oublié cette ligne, qui complète l'énumération.

147, l. 33 (161). Soetkin... vit la chemise de la fillette déchirée à l'épaule et sur le front... des traces saignantes. — Le manuscrit, **334**, porte : « vit que la chemise... était déchirée .. et qu'il y avait sur le front, » etc. L'auteur aura supprimé sur les épreuves les deux verbes. Dès lors, il ne manque à l'imprimé qu'une virgule : « et, sur le front, etc. »

149, l. 20 et s. (161), **334**.

Après avoir raconté que sa mère folle l'a forcée à attendre, avec elle, deux seigneurs pour jouer au sabbat, Nele ajoute sans transition : « Nous étions à demi déshabillées, » etc. — Il doit y avoir ici une lacune que le manuscrit autorise à supposer et peut aider à remplir. On y voit d'abord une courte phrase effacée au caustique pour pouvoir être remplacée, et où l'on distingue quelques lettres : « Quand... ...uit ...è..ent »; puis Nele ajoute : « elle n'attendait plus les diables ». Cette phrase, restée intacte, semble nécessaire et permettra de compléter la transition. On pourrait lire, par exemple : « Quand minuit sonnèrent, elle n'attendait plus les diables, nous étions à demi déshabillées, prêtes à nous coucher, » etc.

P. 158, l. 39 (174). croyant, les pauvres hères, etc. — Le sens exige : les pauvres hères croyant, etc. Le manuscrit p. **357**, dit : Les pauvres hères, persuadés... L'auteur aura préféré le mot : croyant, que le typographe n'aura pas mis à sa place.

185, l. 8 (203). museau long d'une outre — d'une loutre. Faute du manuscrit.

233, l. 16 (253), rentrer leurs biens — dans leurs biens. **Id.**

Digitized by Google

249, l. 37 (271). L'hôte fit en sifflant d'un homme en égorgeant un autre — le geste d'un homme. **Id.**

(Il y a, p. 280, l. 26 (304), une phrase pareille, correcte.)

274, l. 5 (297) graphinaient — grappinaient. **Id.**

279, l. 31 (303). Il te faut envoyer. — Il te faut lui envoyer [1].

279, l. 42 (303). Pour tirer le prince — pour tuer.

282, l. 25 et 27 (306). Tandis qu'ils... tandis que. — Pour ne pas laisser dans la phrase ce mot maladroitement répété, on peut dire à la seconde fois : pendant que.

288, l. 41 (313). et à la Sainte Table — et, aux grandes fêtes, à la Sainte Table.

(Sans cela, le témoin dirait que l'accusé allait chaque dimanche à la communion, ce qui semble exagéré. Un passage analogue nous indique la correction, p. 121, l. 36 (134).

P. 288, l. 42 (313), qu'il n'avait jamais... que, n'ayant, — il n'avait jamais... n'ayant, etc.

297-298 (322-323). De *raekstekers*... De *pinnemakers*, et autres mots flamands pareils. — Il faut mettre chaque fois *De* en flamand.

301, l. 34 (327), qui luit soudain — qui luisit.

305, l. 16 et 17 (331), fille d'Ève, et de Satan. — Pas de virgule.

306, l. 28 (332). Je prendrai — Je prendrais.

310, l. dernière (337), l'on aimera — l'on vous aimera.

316, l. 26 (343). répondit Ulenspiegel — dit

316, l. 39 (343), Hemubyse — Hembyse.

325, l. 32 (353), un maître charbonnier — un autre charbonnier.

329, l. 32 (357) et regardait — et il regardait (En supprimant *il* au verbe suivant).

329, l. 36 (357), la vengeance aux chausses de meurtre — aux chausses de feutre.

336, l. 25 (365) Il est amené — Il fut amené.

338, l. 16 (367). Ils se tordent les bras — Ils se tordent, les bras, etc.

[1] A partir d'ici, le manuscrit manque.

Digitized by Google

352, l. 41 (383), Katheline répondit — répondait.
354, l. 6 et 9 (385), si celle-ci n'eût point .. résisté..., elle... fût devenue sorcière comme celle-ci — comme celle-là.
362, l. avant-dernière (394), lui bailla — me bailla.
368, l. 38 (401), ameuter — ameutant.
372, l. 40-41 (405), à son maître que... que. — Supprimez le second *que*.
379, l. 24 (412), La hyène — L'hyène.
388, l. 23 (422), fifres donnent l'abordage — sonnent, etc.
390, l. 17 (424), inepte — inapte.
393, l. 25 (427), Je veux de la Zuid, — Je veux dire la Zuid.
395, l. 26 (429), Dieu vous en baille — Dieu nous en baille.
402, l. 11 et s. (437), Penses-tu que nous craignons... voyons — craignions... voyions.
402, l. 16 (437), dansé à l'air — dansé en l'air.
404, l. 9 (439), que ferais-je? — que ferai-je?
407, l. 4 (442), sur les morceaux — sur les monceaux.
407, l. 13 (442), n'aime point — n'aimant point.
410, l. 30 (446), avaient... de confiance — avaient.. confiance, ou : allaient de confiance.
413, str. 4, v. 3 (450), Et de nouveau ritelmans -- Et de nouveaux Titelmans. (Il s'agit du célèbre inquisiteur.)
431, l. 7 (469), risquer sa vie — risquant sa vie.
436, l. 4 (475), les jetant — les jetait.
Page dernière, l. 36, pelle, chaise, etc. — pelle, cierge, etc.

Cette revision ne peut prétendre à être complète. Il a fallu négliger bien des points et il en a été sans doute omis d'autres. Mais, quand une édition nouvelle se fera, elle aura une valeur réelle si elle ne contient plus aucune des erreurs signalées ici. Pour plus de sûreté, l'éditeur pourra consulter un des exemplaires qui seront déposés, avec toutes les annotations possibles, dans les deux bibliothèques publiques de Bruxelles, la Bibliothèque royale et celle de l'Académie. Ce sera la contribution de la *Revue de Belgique* à la pureté de texte, si souhaitable, du chef-d'œuvre d'un écrivain belge.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1893

Pages.

L. Van Keymeulen. La formule de la justice et son application dans la société et dans l'État 5

Nomis Cirederf. A Pontrésina 17

E. Minnaert. Promenade en Espagne : Madrid. — L'Escurial . . . 40

J. de Tallenay. Visions..... (poésie) 64

Edmond Cattier. La mode et les mœurs 66

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1893

*** L'avènement des ouvriers au droit électoral. 97

Émile Greyson. Du canal à la forêt 113

Ern. Gossart. Estevanille Gonzalez; un bouffon espagnol dans les Pays-Bas au XVIIe siècle. 135

Émile Vandervelde. Au Montenegro 158

Ch. Sarolea. La philosophie et la science; M. Huxley et la théorie de l'évolution 176

LIVRAISON DU 15 MARS 1893

J.-G. Freson. Les aspirations socialistes des classes laborieuses . . . 201

Émile Greyson. Du canal à la forêt. *(Suite.)* 212

Émile Vandervelde. Les bureaux de statistique du travail . . . 236

Ern. Gossart. Estevanille Gonzalez; un bouffon espagnol dans les Pays-Bas au XVIIe siècle. *(Suite.)* 254

Albert Du Bois. De l'intensité de l'activité humaine au XIXe siècle . 264

Edmond Cattier. Mariage d'inclination. 279

NOTICES :

MARTIAL JUSTE. La femme dans les emplois publics, enquête et rapport par Louis Frank. 301

X. Y. Z La prévention des accidents du travail dans les usines et les manufactures, par Félix Jottrand. 303

L'Amusez-vous de M. Renan et le Credo du P. Didon, par Henri de Villeneuve. . 304

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1893

J. G. Freson. La voie vers une société meilleure 305

Émile Greyson. Du canal à la forêt. *(Suite.)* 321

Raoul Barthe. Le ménage d'un prince sous la régence. 344

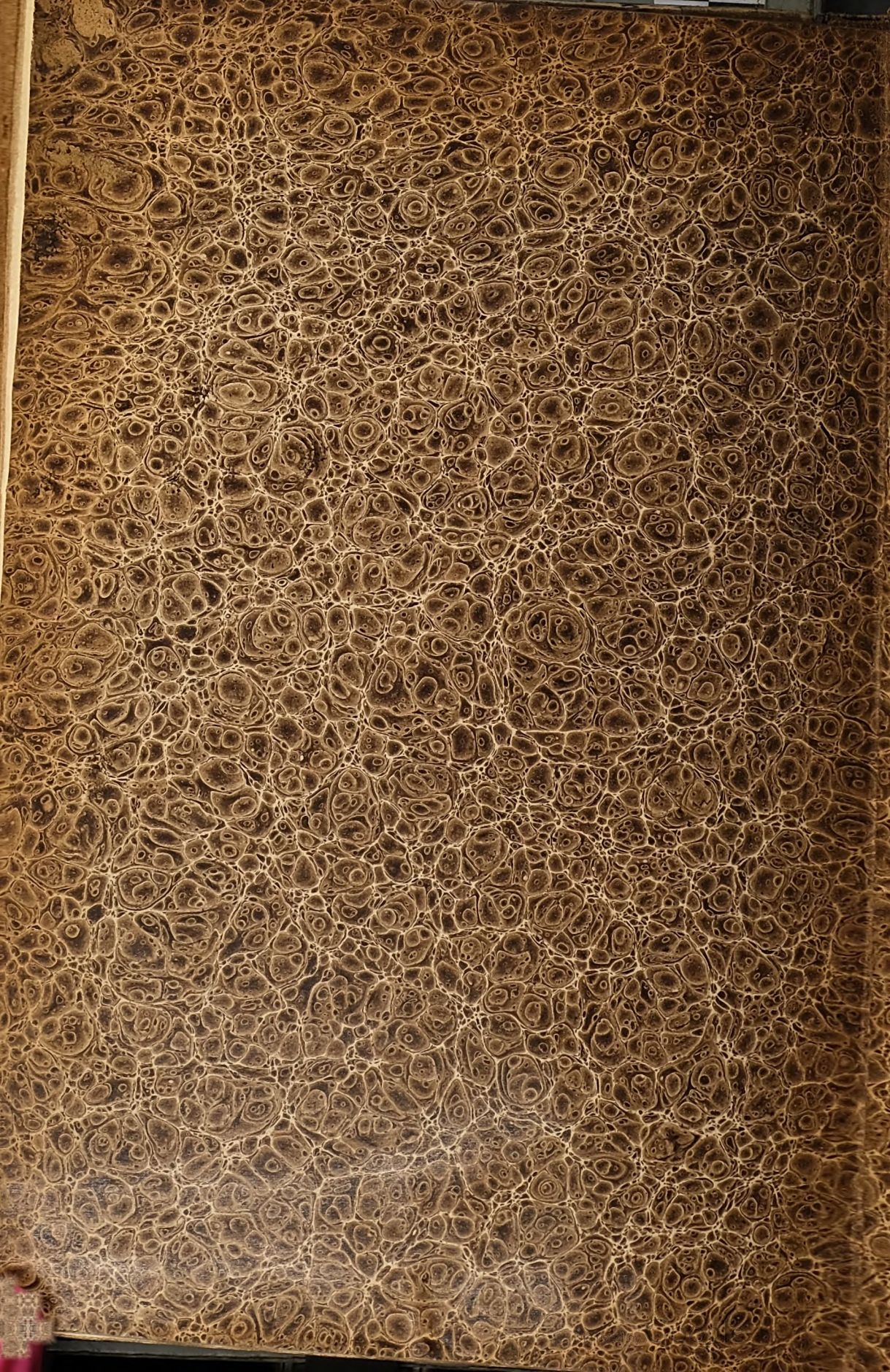
A. Prins. Les hauts salaires, les courtes journées de travail et les unions professionnelles. 364

Van Keymeulen. Les théâtres de société avant la Révolution . . . 388

Ch. De Coster. LA LÉGENDE D'ULENSPIEGEL. Récension du texte d'après un manuscrit de l'auteur 395

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google